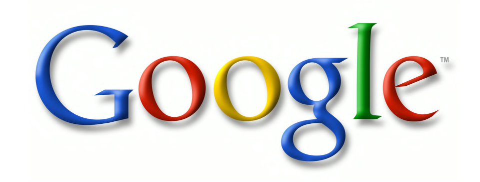
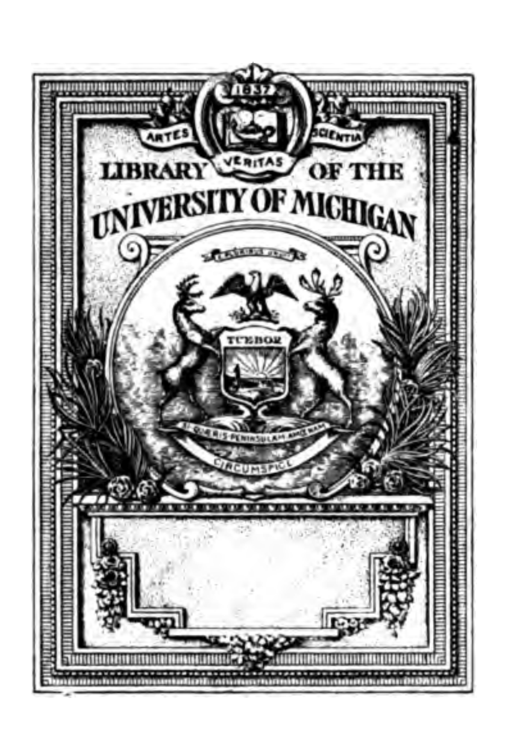





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES

CONFESSIONS

IV



ARSÈNE HOUSSAYE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE
La Régence — Louis XV — Louis XVI — La Révolution.
Édition de bibliothèque en 4 vol. in-18 à 3 fr. 50.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE
Nouvelle édition. — 1 vol. in-8° et 1 vol. in-18.

LES DOUZE NOUVELLES NOUVELLES
24e édition. — 1 vol. illustré, 3 fr. 50.

LA COMÉDIENNE
10e édition. — 1 vol. in-18, eau-forte, 3 fr. 50.

PREMIÈRES POÉSIES
1 vol. elzévirien à deux couleurs, 5 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADEMIE
14e édition.—1 vol. in-18, 3 fr. 50. 1 vol. in-8°, 20 portraits, 20 fr.

LES GRANDES DAMES
34e édition. — 1 beau vol. in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE D'UNE FILLE PERDUE
Avec la critique une étude de Saint-Victor. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

L'ÉVENTAIL BRISÉ
2 vol., portraits, 7 fr.

LE ROI VOLTAIRE
1 vol. elzévirien à deux couleurs, 3 portraits, 5 fr.

LA COURONNE DE BLEUETS
1 volume, eau-forte de Théophile Gautier, 3 fr. 50.

LES TROIS DUCHESSES
10e édition. — 1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

LES LARMES DE JEANNE
1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

LES ONZE MILLE VIERGES
1 volume in-18, 20 gravures, 3 fr. 50.

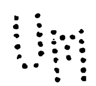
DE L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT.

ARSÈNE HOUSSAYE

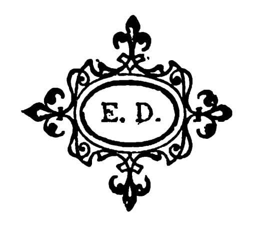
LES CONFESSIONS

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE

1830-1880

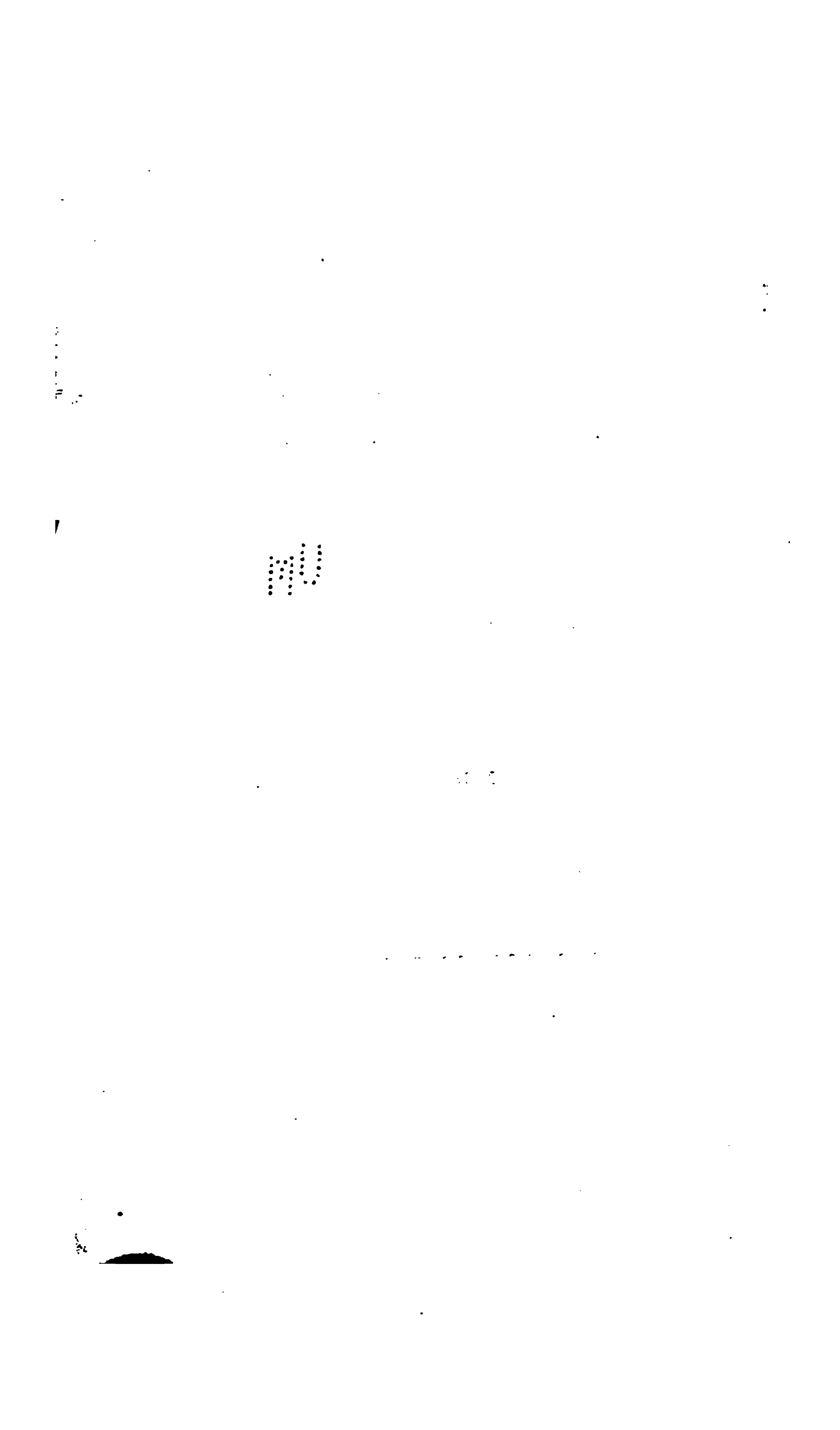


TOME QUATRIÈME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885



ARSÈNE HOUSSAYE

LES CONFESSIONS

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE

1830-1880

TOME QUATRIÈME





LIVRE I

LES ORAGES

I

J'étais donc repris par cette passion que six années de joies et de peines de cœur, dirait Shakespeare, n'avaient pas encore éteinte, quoique je l'eusse trahie par beaucoup de caprices. Mais je touchais au dénouement.

Je vais conter un songe étrange qui me frappa en ce printems de 1862 :

J'étais à une fête des Tuileries. Dans un petit salon presque déserté, quelques femmes parlaient des tristesses de la vie. La musique s'éteignait peu à peu comme si elle se fût éloignée dans les jardins. On voyait poindre le jour aux fenêtres. Les lustres constellés ne jetaient plus qu'une lumière pâlie. J'étais debout, comme au spec-

tacle, devant ces femmes que je n'avais jamais vues et qui semblaient s'amuser cruellement des peines de mon cœur. « Et pourtant! me dit l'une d'elles d'un air dégagé, vous vous remarierez. — Moi! Jamais », dis-je blessé au cœur.

A cet instant, une femme assise devant moi prit ce triste et charmant sourire de Fannie, qui avait été la lumière de mon âme. « Si vous vous remariez, me dit-elle avec une voix qui me fit tressaillir, voici ma main. » Je saisis cette main qui était glacée. « Comme vous lui ressemblez », dis-je. Et je tombai à ses pieds en la prenant dans mes bras.

C'était Fannie, ou plutôt, ce n'était que son âme, car à peine mes lèvres eurent touché ce divin fantôme qu'il s'envola au ciel.

J'étais éveillé que je croyais rêver encore; pendant toute la journée, je revoyais les images qui m'étaient apparues dans toute la force de la réalité.

Le lendemain, je dînai chez Mme de Corvaïa, femme d'un ministre étranger qui fit quelque bruit à Paris. Elle voulut me conduire chez Mme della Torre, une Liménienne de ses amies, qui donnait un grand bal rue de la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel même où Mlle Guimard avait son petit théâtre intime.

On sait que les familles étrangères ne se refusent rien chez nous. Elles prennent nos demeures les plus splendides, elles achètent nos plus beaux chevaux, elles louent dans les théâtres nos meilleures loges. En un mot, elles nous donnent l'exemple de la haute vie, non pas précisément parce qu'elles ont plus de goût que nous, mais parce qu'elles ont plus d'argent. L'argent est le dernier mot du monde civilisé.

Une poignée d'or a plus de chance de faire son chemin qu'une poignée de vérités.

Donc, j'allai au bal chez un Liménien, homme de loisir à Paris, homme de banque à Lima. Il avait beaucoup de filles qui étaient toutes charmantes par la vivacité et l'éclat, le charme et l'esprit. L'ardent soleil du Pérou les avait douées de je ne sais quel feu inconnu à Paris. On respirait autour d'elles une atmosphère inaccoutumée. On eût perdu son tems à leur parler de Descartes ou de quelque autre philosophe; mais elles vous prouvaient bien vite qu'elles en savaient plus que Descartes. Elles étaient de celles qui auraient écrit sur le piédestal de son buste : *O l'ignorant!* comme avait fait Mme de Montespan. C'est qu'elles étaient vraiment femmes.

Leur esprit subtil avait tout deviné, rejetant bien vite ce qui n'était pas du domaine de la femme pour ne rester que dans la grâce, le charme et la vertu. Fénelon n'eût pas mieux compris au XIXe siècle l'éducation des filles. C'est que le père était un galant homme. C'est que la mère était une sainte.

La première des filles s'appelait Jane. On était ravi au premier abord par ses beaux yeux qui répandaient autour d'elle une lumière idéale. On s'approchait, on était plus ravi encore. Elle était brune comme les Liméniennes avec des reflets bleus. Le profil et l'ovale étaient dessinés avec une grâce fière et juste. La nature n'avait jamais mieux parachevé une figure. La main et le pied, des merveilles. Un orfèvre n'eût pas mieux travaillé les dents. Et quelle carnation! On voyait transpercer le plus beau sang du monde. Les sourcils et les cils étaient plantés à profusion. Le cou portait bien la tête. Le corps n'avait pas toute l'ampleur désirable.

Jane eût paru trop petite, si elle ne fût tombée à propos dans la mode des hauts talons : Rien n'est parfait sinon les tragédies de Racine, et encore on ne les aime que par l'imperfection des comédiens qui les jouent. C'était du moins l'opinion de Mlle Rachel.

J'avais été présenté à Jane comme aux autres sœurs. On valsait, on dansait. Je valsai ou je causai avec toutes les quatre. J'avais l'art de ne pas faire antichambre dans la conversation, pour arriver tout de suite au coin du feu.

J'avais une phraséologie singulière qui allait droit au cœur des femmes même les plus railleuses. Je raillais à demi pour ne pas prendre des mines démodées, mais je jouais mon grand air avec beaucoup de feu, de brio et d'imprévu, sur la gamme du sentiment. C'était la « romance à Madame », chantée par un sceptique qui se laisse prendre lui-même à l'air et aux paroles.

Jane n'avait pas encore entendu cette chanson-là. Et pourtant combien de fois les chercheurs de dot n'étaient-ils pas venus lui dire qu'elle était la plus belle et qu'elle serait la plus aimée. Mais elle était trop fine — c'est-à-dire trop femme — pour ne pas voir la cravate blanche du notaire et l'écharpe du maire à travers toutes ces déclarations.

Elle avait pris les Français en forte grippe. Elle était romanesque comme toutes les Américaines, or elle n'avait pas rencontré un seul Français romanesque, je veux dire digne de faire avec elle le roman du cœur.

Elle voyait autour d'elle ses plus belles amies tomber victimes des chercheurs de dot, elle jurait de ne se point laisser prendre à ces grossières embûches.

Voilà pourquoi au bout du premier quadrille elle me trouva à son gré. Je ne venais pas comme tous les au-

tres avec l'arrière-pensée de la demander en mariage. J'étais là pour m'amuser et pour l'amuser, un bon quart d'heure de pris en passant sans préméditation.

La causerie avait été si rapide, si folle, si intime, que Jane se hasarda à me dire après le quadrille : « J'espère bien que vous allez valser avec moi. Vous me ferez deux fois plaisir parce que vous m'empêcherez de valser avec un autre. » Et elle ajouta : « Si vous saviez comme mes sœurs et moi nous abominons toute cette engeance de jeunes premiers qui quittent leurs maîtresses à onze heures pour aspirer à notre main à onze heures et demie. Ils n'ont qu'une idée : faire une fin avec nous qui voulons faire un commencement. Sur quatre aspirans, il y en a deux qui veulent manger notre dot et deux qui veulent la mettre de côté. — Ce qui est bien pis, dis-je. — Peut-être pas, reprit Jane, car ceux qui veulent manger notre dot ne veulent pas la manger avec nous. »

A cet instant, on entendit le prélude de la valse d'Olivier Métra, le *Tour du Monde*. Jane venait de s'asseoir. « Oh! cette valse. C'est une valse pour les âmes. Elle me donne le vertige », dit-elle en reprenant familièrement mon bras comme si elle l'eût connu depuis longtems.

On valsa. Tout a été dit sur la valse. Un homme et une femme qui ont valsé ensemble — quand ils ont voulu valser ensemble — quand l'homme est un homme et quand la femme est une femme — ce qui n'est pas commun — ont fait le pas des dieux dans la passion.

Ils se sont enchaînés dans les flammes vives, ils ont roulé dans l'infernal et divin tourbillon.

Mais c'est un plaisir patenté, reconnu, officiel. Quand on a créé les sept péchés capitaux, on ne valsait pas. Si on eût déjà valsé, nous aurions un péché capital de plus. N'en disons pas de mal, mais reconnaissons qu'on ne serait ni une Jeanne d'Arc, ni une rosière, ni une Lucrèce après avoir valsé.

Quand nous eûmes valsé, il nous sembla que nous étions nés pour valser toujours ensemble. « Cette valse, dis-je, s'appelle le *Tour du Monde*. Eh bien ! je sens que ma destinée était de faire le tour du monde avec vous. — Partons ! » dit gaiement Jane. Et elle m'entraîna au buffet. C'était elle, c'était sa main de fée qui avait bâti ce joli amphithéâtre de fleurs et de fruits. Quoiqu'on fût en plein hiver, il y avait des fleurs et des fruits de toutes les saisons, un luxe que les Américaines ont appris aux Parisiennes, parce que en Amérique il n'y a pas d'Académie, donc, point de tradition, point de dictionnaire, point de mot *impossible*.

En Amérique, on dompte le ciel et la terre. En Europe on ne dompte que les bêtes. Et encore on les dompte bien mal puisqu'elles ont toujours le dessus.

A ce buffet, il y avait d'admirables fraises — américaines — ces fraises rouges pleines d'un sang nouveau qui sont le dessus du panier de toutes les fraises.

Jane qui ne posait pas pour toutes les vaines pruderies de pensionnaire parisienne prit la plus belle des fraises, la mordit à moitié de ses dents de neige — et me donna le reste.

Vous pensez bien que je ne me fis pas prier pour porter la fraise à mes dents.

C'était comme un baiser avant la lettre : « Vous allez me faire adorer les fraises. Comme je vous aime d'être

si franche en vos bonnes grâces! — C'est bien naturel, les jours de fête! »

Jane avait rougi. Elle sentait que c'était trop jouer avec le feu. Elle voulut se rattraper. « Et maintenant, dit-elle, nous sommes amis. J'ai voulu vous prouver que l'hospitalité américaine est meilleure encore que l'hospitalité écossaise. — Oui, meilleure encore! » dis-je, en savourant le parfum de la fraise.

Cette fois Jane ne reprit pas mon bras, elle s'envola comme un oiseau. Comme je la suivais des yeux, je la vis bientôt entourée de dix aspirans à sa main.

Elle prit le dixième et se mit à danser pour se débarrasser des neuf autres.

Je ne pouvais détacher mes regards de cette charmante créature si gaie et si imprévue. Après le quadrille, elle eut l'air de passer près de moi comme sans le vouloir. « Est-ce que nous ne valsons plus? lui demandai-je. — Non, me répondit-elle, parce que je sens encore sur mon front le rouge de la fraise. — Et moi, c'est parce que j'ai encore sur mes lèvres le parfum de la fraise que je veux valser avec vous. — Non, je lis votre pensée dans vos yeux. Prenez garde, il n'y a pas de masque pour moi. Pas un homme ne me parle dont je ne pénètre l'âme. »

Et Jane disait cela, en me fixant avec ses beaux yeux si lumineux et si *voyans*. Elle ajouta : « Je suis furieuse d'avoir valsé tout à l'heure notre Tour du Monde; il me semblait que nous traversions les mers et les forêts en valsant ensemble : je ne respirais pas du tout. — La mer et les forêts! pour moi je pourrais dire que je traversais un coin de paradis retrouvé. — Chut! dit Jane, ou bien je vais vous dire que j'ai traversé un coin de l'enfer. »

Une fenêtre était ouverte sur le balcon, on y allait respirer. « Si nous allions prendre une bouffée d'air vif dis-je à Jane. Pour la troisième fois, elle me mit la main sur le bras. Dès que nous fûmes sur le balcon je me penchai sur Jane comme pour empêcher le vent de la frapper trop vite. « Vous êtes une fleur de serre, lui dis-je, le froid vous tuerait. » Jane tressaillit. « Non, dit-elle, en prenant soudainement une expression sérieuse. Ce n'est pas le froid qui me tuera, c'est l'amour. »

Elle avait pâli ; elle était belle d'une autre beauté : la passion subite l'avait transfigurée. « Je vous aime, me dit-elle, depuis toujours ; je vous aimais sans le savoir ; aujourd'hui je sais trop bien que je vous aime. »

J'avais saisi les deux mains de Jane : « Vous m'aimez ? ce n'est pas vrai, mais comme il est doux de vous entendre dire cela. — Et vous ne m'aimez pas ? murmura-t-elle. — Je vous adore. »

Jane voulut se récrier contre ce mot. Mais je l'avais dit avec la vraie éloquence du cœur. « L'adoration, murmura-t-elle, c'est en deçà et au delà de l'amour, mais enfin c'est toujours quelque chose. — Je vous aime, je vous aime, je vous aime », repris-je.

Jane me regarda sévèrement. « Écoutez bien ce que je vais vous dire : il faut que vous m'aimiez assez pour ne pas vous jouer de ma vie et de mon cœur. Vous reviendrez demain ici. Vous me demanderez en mariage à mon père. Si vous ne voulez pas revenir demain, c'est que vous ne m'aimez pas... si vous ne m'aimez pas... je me précipite du haut de ce balcon. »

Quoique je fusse un sceptique, j'avais trop pratiqué les femmes pour ne pas croire à leurs passions soudaines. Seulement je croyais aussi que ces passions

soudaines passaient vite comme les orages. Quelques nuages, quelques éclairs, quelques coups de tonnerre, une pluie de larmes, c'est fini.

Aussi ne m'en coûta-t-il pas de faire à Jane les plus beaux sermens d'amour éternel; je ne doutais pas qu'au bout de quelques jours, elle ne fût tombée de son rêve, de son mirage, de son affolement.

Et je débitai la théorie des amours qui n'avaient ni commencement ni fin. Selon moi si on aimait une femme à première vue, c'est qu'on l'avait aimée dans une existence antérieure. L'œuvre d'amour à peine ébauchée, on voulait la continuer pour la finir dans une existence future.

Cette théorie ne pouvait que séduire une âme de feu comme Jane. « Oui, dit-elle, je me souviens, nous nous sommes aimés, nous nous aimons, nous nous aimerons. » Et cela lui parut si doux qu'elle s'appuya chastement sur moi avec la belle ingénuité de la vertu. Puis, se détachant tout à coup, toute confuse de s'être ainsi abandonnée pendant une seconde, elle releva la tête et dit en montrant le ciel : « Voyez, c'est écrit là-haut et les étoiles nous regardent. »

Une émotion inaccoutumée m'avertit d'un changement dans ma vie. « Qui donc m'a conduit ici ? » me demandai-je avec une vague inquiétude.

Jane était rentrée dans le salon, j'étais demeuré sur le balcon.

Tout emporté que je fusse par le doux entraînement d'une passion nouvelle, je n'y pouvais croire encore. N'étais-je pas dans un rêve ? N'était-ce pas une moquerie de la jeune fille ? Non, elle était sérieuse ; je la sentais encore s'appuyant sur moi et m'embrasant d'une

flamme inattendue. J'avais aimé plus d'une fois. Je savais bien comment le cœur se reprend à cette douceur terrible qui donne la fièvre de l'idéal.

Je me détachai du balcon et me penchai vers un salon où l'on dansait.

Je revis Jane. C'était à peine si je la reconnus tant l'émotion l'avait pâlie, tant l'amour l'avait transfigurée. Elle dansait, mais elle était à cent lieues du quadrille. Son danseur lui parlait, elle semblait ne pas comprendre. Je l'avais trouvée au premier abord plus jolie que belle : je la trouvais maintenant plus belle que jolie. Tout à l'heure c'était la jeunesse qui resplendissait, maintenant c'était l'âme. « Ce n'est pas un songe, dis-je, ceci est sérieux. » J'étais joyeux et effrayé de son bonheur : joyeux, parce qu'un amour nous apporte des ivresses nouvelles ; effrayé, parce que je pensais au lendemain.

Quoique je ne fusse pas visionnaire le moins du monde, j'eus alors une vision inattendue qui m'agita violemment.

Parmi toutes les femmes qui dansaient ou qui passaient, traînant leurs robes avec une grâce conquérante, jouant de l'éventail comme si c'était leur métier, plutôt que leur art, je vis apparaître la figure de Marie Garcia. « Elle ici », murmurai-je. C'était bien elle avec sa chevelure noire et ses yeux bleus, cette beauté incomparable qui charmait tout le monde. C'était bien cette nonchalance majestueuse des déesses de Jean Goujon. C'était bien ce sourire perdu qui entr'ouvrait des lèvres de pourpre sur des dents éclatantes.

C'était bien elle et ce n'était pas elle. Marie était si bien imprimée dans mon âme, qu'une nouvelle venue qui lui ressemblait vaguement, me parut être ma maîtresse. « Non, ce n'est pas elle », dis-je, quand je vis cette

femme venir plus près de moi. Mais je pensai que fatalement, cette vision venait traverser cet amour qui me prenait impérieusement. « Oui, murmurai-je, tout cela est peut-être écrit là-haut, comme le disait cette jeune fille. Nous sommes des infiniment petits; mais pas un philosophe n'a prouvé que nous ne fussions le jouet des âmes en peine. »

Je valsai une seconde fois avec Jane. Jamais je n'étais parti d'un pied plus léger, jamais je n'avais mis sur mon cœur une femme plus divinement belle et amoureuse. « Adieu, lui dis-je, au dernier tour. — Quoi! vous ne restez pas pour le cotillon, ni pour le souper? — Je vais passer une heure au palais pompéien, je reviendrai peut-être pour la fin du souper. »

Deux baisers d'yeux. Je lui tendis la main. Elle déchira son gant. « Voilà, reprit-elle, comme je vous donne la main. » Je partis. Quoique tout cela se passât dans le tohu-bohu d'une fête, quelques curieux, quelques curieuses surtout, avaient entrevu cette comédie sentimentale. On en jasa la nuit, on en jasa le lendemain. Le surlendemain le bruit se répandit qu'il y avait promesse de mariage entre moi et Mlle Jane della Torre.

J'entrai alors à pleines voiles dans la mer des tempêtes. Quand je revis Marie, je croyais ne plus l'aimer, mais je m'aperçus bien vite que je subirais peut-être encore le charme terrible de ma maîtresse. On brise plus aisément des chaînes de fer que des chaînes de fleurs.



II

Comment on se remarie

Ce fut par le bruit public que Marie Garcia apprit que je devais épouser une Américaine, une femme de Lima, une beauté incomparable.

Nous nous rencontrâmes chez une amie : « Tu te maries donc ? me dit-elle à brûle-pourpoint. — Moi ! qui t'a dit cela ? — Tout le monde. — Eh bien, tout le monde en sait plus que moi. — Voyons, ne joue pas la comédie, tu ne m'aimes plus. — Je serais peut-être très heureux si je ne t'aimais plus. »

Marie comprima son cœur. « Eh bien ! moi je suis bien heureuse, car je ne t'aime plus. — Je t'en félicite puisque tu te maries. — Oui, c'est fini : l'amour avec toi

c'était l'enfer, je n'ai jamais eu un lendemain; maintenant que je n'aime plus, je commence à vivre. — Depuis quand ? — Tu le sais bien, depuis que tu ne m'aimes plus. »

Marie me poussa sur un canapé. « Assieds-toi là et écoute-moi bien. Vois-tu, il faut que tu te maries parce que tu me donneras le courage de ne plus me retourner vers toi : je t'ai bien aimé, mais j'ai trop souffert. On a bien raison de dire le *mal d'aimer*. Si tu savais l'attente, l'inquiétude, la jalousie. J'aime mieux te perdre une bonne fois que d'avoir toujours peur de te perdre. »

J'écoutais silencieusement : « Et puis, reprit-elle avec un accent de fierté, je suis ta maîtresse, mais j'étais digne d'être ta femme. Je suis bien née, quoique je ne sois pas née au Pérou. »

Marie, s'indignant, monta à la plus haute éloquence. Elle railla la société avec toute l'amertume d'un cœur blessé mille fois par toutes les vengeances d'un monde impitoyable qui ne pardonne pas.

Armée de l'Évangile où le Christ pardonne, elle nia la divinité du mariage, puisqu'il ne pouvait consacrer l'amour. « En effet, dit-elle, le mariage ne vous paraît à tous et à toutes une institution divine que parce qu'il jette dans les bras l'un de l'autre un homme et une femme qui ne se connaissent pas, mais qui ont compté leur argent. »

Je ne voulus pas être convaincu. « Eh bien! puisque ton cœur est sourd, que tout soit fini, oublions. — Je n'oublierai pas, dis-je, tu sais que quoi qu'il arrive, que tu sois comtesse *** ou simple comédienne, tu me trouveras toujours ton ami. — Mon ami, c'est là le dernier mot. » Elle se leva. « Adieu, *mon ami*, dit-elle. On vient

de sonner, je crois que c'est le comte ***, car je lui ai écrit de venir me voir ce matin.— Il attendra », dis-je. Un éclair de joie rayonna sur la figure de Marie. « Je vais lui faire dire qu'il revienne demain, ou plutôt qu'il ne revienne jamais. »

Mais Marie retomba bientôt dans sa jalousie, car je répondis. « Jamais! C'est trop loin. Dis-lui qu'il revienne demain. » J'avais vu apparaître la figure de Jane.

Je me trouvais pris entre deux feux : j'aimais Marie Garcia parce que je l'avais aimée, j'aimais Jane della Torre parce que je ne l'avais pas aimée *.

Qui donc n'a pas aimé deux femmes le même jour, sinon à la même heure ? Je ne pouvais pourtant pas épouser Marie et Jane, la civilisation n'en étant pas encore arrivée là.

En me tournant vers Jane j'apaisais toute ma famille irritée de me voir toujours en rébellion contre les coutumes sociales; mais en brisant avec Marie, je scan-

* Ces deux femmes étaient aux deux pôles de la beauté : Jane était petite, Marie était grande. La première brune comme les plus flambantes Espagnoles, la seconde brunissante, mais avec la blancheur des blondes. Marie avait de grands yeux bleus rêveurs sous ses cils noirs, tandis que Jane avait des yeux de velours noir jetant des éclairs. Les deux figures étaient d'un ovale parfait, l'ovale de Diane. Le profil etait grec, mais adouci par la grâce parisienne. Chacune avait des dents toutes petites, rangées comme dans un écrin. Chacune des lèvres rouges, chacune des narines mouvantes, un cou cynéen, des épaules tombantes, des bras ronds, un corps souple, des mains et des pieds de déesse. Jane me rappelait par ses lignes élégantes toutes les beautés de petit format, comme la Vénus de Médicis.

Marie n'avait pas la grâce suprême parce qu'elle aimait trop la pose théâtrale, même dans son abandon. Toutes les deux charmaient le regard par le caractère de leur beauté, par l'expression qui prend les cœurs, car l'expression c'est l'âme !

dalisais beaucoup de braves cœurs charmés par elle. Et pourtant c'est ce que je fis parce que l'amour nouveau triompha de l'ancien.

Ce jour-là ma parole fut engagée rue de la Chaussée-d'Antin.

On me réveilla le lendemain par ce billet :

« J'ai senti hier vers minuit que tu me trahissais,
« viens bien vite ou ne reviens jamais.

« Je suis le pauvre chien qui lèche les pieds et qu'on
« chasse un jour de fête.

« Mais prends garde. Je sens les ténèbres tomber
« sur ton mariage. Les cloches sonneront tristement
« parce qu'elles sonneront mes funérailles *.

« Je suis blessée mortellement. Je n'ai dormi qu'une
« heure depuis huit jours. Je me suis réveillée avec
« effroi. Tu m'avais frappée au cœur et le sang inondait
« mon lit.

« C'est ton malheur que tu vas signer. C'est mon
« malheur et c'est celui de cette femme qui me prend
« mon bien mais qui se réveillera avec des lambeaux de
« mon linceul aux mains.

« Je t'ai tant aimé ! Je t'ai donné des siècles d'amour
« et toi des heures.

« Et je meurs emportant ma passion pour t'aimer en-
« core au delà des siècles. MARIE. »

Cette lettre me fit perdre un peu la tête. Ne sachant plus où était mon cœur, je courus chez Marie.

Elle était toute blanche et toute silencieuse. Déjà la mort avait passé. « C'est toi, me dit-elle. Mais non, ce

* George Sand, que Marie rencontra alors, commença un roman sur cette fatale histoire.

n'est plus toi. » Et elle fondit en larmes : « Tu as bien fait de revenir. Je n'ai plus que peu de tems à vivre, mais en face de la mort qui m'a marquée, je ne suis plus une femme, je suis une ombre : on n'aime pas les ombres, je te pardonne de me quitter. C'est ma faute, puisque je t'ai dit que j'épousais le comte ***. Et aujourd'hui je n'en ai pas le courage. Je ne veux pas que tu fasses une autre victime. Je n'ai pas de haine contre cette jeune fille qui me prend ma vie, au contraire je voudrais la voir heureuse. Le bonheur des autres m'a toujours été doux, parce que je ne suis pas née mauvaise. Je vais me retourner vers le théâtre. » Elle essaya un sourire et elle ajouta : « Il y a des grâces d'état. Puisque je ne puis pas être heureuse, je chanterai ! »

Mais le lendemain ce fut tout autre chose. La jalousie avait remordu ce cœur si ardent. Elle s'était jetée dans les bras d'une amie en lui disant : « Non ! non ! non ! ce mariage ne se fera pas. »

L'amie vint à moi. Je sentis que ce n'était plus Marie que j'aimais. Je lui écrivis une de ces lettres pacifiques qui allument la guerre. Marie avait tout perdu en voulant devenir ma femme après avoir été ma maîtresse. Je suppliais l'amie d'apaiser les colères jalouses de l'abandonnée, en la jetant au plus tôt dans les bras de ce comte italien qui, en toute bonne foi, voulait l'épouser. Mais il arriva ceci — ô la nature humaine ! — Marie, qui avait quelque sentiment pour ce galant homme, le prit en antipathie. Son amour pour moi se réveilla furieusement, elle jura que mon mariage avec Jane serait brisé comme son cœur. La guerre était ouverte, elle dressa toutes ses batteries de femme blessée



et de comédienne à ressources. Elle avait parmi les amis de sa famille un conseiller à la Cour qui la savait capable de toutes les folies, elle l'entraîna jusqu'à la porte du père de Jane pour qu'il allât déclarer à la famille que ce mariage décidé serait une calamité pour tout le monde. Il parla au père en père de famille. On fut sur le point de lui donner raison, mais Jane écoutait aux portes. Dès que le conseiller fut parti, elle dit à son père que dans les mariages parisiens il y avait toujours une maîtresse de la veille qui faisait des siennes. Jane s'en moquait, puisque je l'aimais. D'ailleurs, elle aimait mieux mourir que de ne pas être Mme Arsène Houssaye. Quoique M. della Torre fût un homme énergique, il eut pitié des larmes de sa fille et il pleura avec elle, car il comprit qu'il s'embarquait dans une tragique aventure.

Au dîner, les figures étaient inquiètes, moi-même j'avais quelque peine à prendre un masque souriant. Il vint quelques personnes le soir, les nuages se dissipèrent, Jane fut plus charmante que jamais. Je la quittai à onze heures, très touché de tant d'amour et de gentillesse. Mon coupé m'attendait. Je remarquai à peine un autre coupé à deux chevaux qui partit en même tems que moi. Sur le boulevard de la Madeleine, je m'aperçus que le coupé suivait le mien. Cette fois je sentis l'ombre de Marie Garcia. Dans les Champs-Élysées le coupé suivait toujours, mais il était suivi par un autre coupé. C'était Jane, accompagnée de Mme de Corvaïa à qui elle avait dit : « Je veux faire un tour au Bois pour respirer l'air vif. » C'était tout simplement pour savoir si je rentrais bien chez moi.

Naturellement, ce fut chez moi que je descendis.

Marie voulait me parler, mais se sentant suivie à son tour, sa fierté la retint dans son coupé, si bien que je rentrai sans faire semblant de m'apercevoir que j'avais deux femmes à ma suite. Marie rentra furieuse, Jane rentra contente.

Le jour du mariage fut fixé au 20 juin. J'allai trouver le conseiller pour qu'il comprît bien que tout était fini avec Mlle Garcia. Je lui donnai ma signature en blanc pour qu'il marquât lui-même le chiffre d'une rente viagère que je voulais faire à Marie. Il fut très accueillant et très paternel. Le soir même, Marie me renvoya ma signature avec une lettre d'injures disant que ce n'était pas mon argent qu'elle voulait, que c'était moi. « Vous aurez beau faire, Monsieur, vous aurez beau me clouer sur la croix, vous aurez beau déchirer mon cœur par lambeaux, vous ne serez pas à cette femme, je le jure par mon âme et par Dieu. » Le bruit se répandit par tout Paris que j'étais un cœur de roche et que je tuais une femme pour épouser une dot. La vérité c'est que j'avais deux millions et que Jane m'apportait par le revenu de sa dot à peine de quoi s'acheter ses robes.

En toute période de la vie, on ressemble aux malades qui ne se trouvent pas sur le bon côté, même s'il est bon. Je commençais à m'ennuyer de vivre dans le demi-monde, je voulais me retourner du bon côté, j'espérais que les colères douloureuses de Marie n'auraient qu'un tems et que bientôt elle-même elle ferait une fin en épousant le comte ***; mais sa destinée, qui l'avait jetée dans l'orage, la réservait à la foudre.

Cependant on était à quelques jours du mariage, on passait les belles heures en promenades amoureuses, à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau. Marie

amassait toujours des nuages, mais on finissait par ne plus s'inquiéter de ses vengeances; elle m'écrivait des lettres désespérées, je répondais par des lettres d'ami pour qu'elle comprît bien que je n'étais plus à son diapason. La pauvre créature jetait son orgueil à ses pieds, elle s'humiliait jusqu'à dire qu'elle serait le chien de la maison, si je ne me mariais pas. Elle n'ambitionnait plus pour elle les fleurs d'oranger, elle serait une cendrillon, presque une servante. Ses dernières lettres me touchèrent profondément, je voulais rompre avec Jane, je lui ouvris mon cœur, je lui dis tout mon amour pour elle, mais aussi toute ma pitié pour Marie. « Elle en mourra, murmurai-je. — Et moi donc! croyez-vous que j'en vivrai? Nous verrons qui des deux sera la première morte. » Je serrai la main de Jane et je ne dis plus un mot.

La femme de chambre de Marie avait épousé mon cocher: cet homme renseignait tous les jours Marie de mes allées et venues; il lui dit un jour que le mariage était pour le surlendemain. Selon lui, comme pour beaucoup de gens, le mariage à la mairie ne comptait pas. Nous avions décidé que le mariage à l'église aurait lieu à minuit, à Saint-Louis-d'Antin, le 20 juin. Or, ce fut le 19 juin que nous nous présentâmes devant M. le maire.

C'est ce qui nous sauva d'un horrible drame que voulait jouer Marie Garcia.

Elle devait se trouver à la porte de la salle des mariages pour me dire, en me montrant un flacon renfermant de l'acide prussique: « Houssaye, si tu passes le seuil, c'est fini de moi! » Et elle eût fait cela sans sourciller. Elle était trop violente dans toutes ses actions pour s'arrêter jamais en chemin.

Elle ne vint donc pas à la mairie de la rue Drouot, puisque, d'après la parole du cocher, elle croyait que le mariage à la mairie ne se ferait que le jour du mariage à l'église, mais le hasard conduisit le cocher rue Drouot où il nous vit passer dans le cérémonial. Il courut chez sa femme et lui dit : « Il paraît que M. le maire y a passé. » La femme de chambre courut à Marie pour lui répéter ces mots. La pauvre fille chercha son flacon et ne le trouva plus, oubliant qu'il était dans sa robe noire, la robe du drame.

En son égarement, elle ouvrit la fenêtre et se précipita. Il y a des grâces du ciel, sa robe s'accrocha au balcon et Marie resta à demi suspendue dans l'espace. Le cocher et la femme de chambre la sauvèrent à grand'-peine, mais elle fut horriblement déchirée au côté droit.

On la mit mourante sur son lit.

Nous avions voulu nous marier à minuit, croyant ne réunir que les témoins à la famille. Les témoins étaient Eugène Delacroix, Théophile Gautier, le ministre des États-Unis et M. de Corvaïa, mais les belles étrangères tout comme les Parisiennes à la mode voulurent être de la fête, précisément parce que cela se passait à minuit.

Telle était la force de volonté de Marie, que la première personne que nous vîmes en entrant à Saint-Louis-d'Antin, ce fut elle.

Le père de ma jeune femme était furieux et s'indignait tout haut contre le préfet de police qui lui avait promis de défendre l'entrée de l'église à Mlle Garcia, mais elle avait si grand air que les hommes de garde n'osèrent la repousser. Elle resta debout contre un pilier tout le tems de la cérémonie nuptiale qui dura une heure. Quand nous sortîmes nous la vîmes encore

dans sa pâleur, me regardant avec ses grands yeux bleus sous ses sourcils noirs. C'était alors une fille d'Eschyle.

C'était une apparition, cette femme blanche dans sa robe noire. Je ressentis un coup violent comme si mon bonheur fût mort à mes pieds. Jane aussi la reconnut. Comme elle passait en avant avec mon père, elle se retourna pour voir l'expression de ma figure. J'étais si désolé que je n'essayais pas de masquer mon âme. J'aurais voulu mourir mille fois, je sentais que je tuais Marie, mais pouvais-je m'arrêter en chemin?

J'allai donc à l'autel, moins entraîné encore par la fatalité que par mon cœur, car c'était Jane que j'aimais, mais pourtant désolé du chagrin que je causais à cette pauvre affolée qui venait assister au spectacle de sa désespérance.

Un grand souper attendait les invités. On avait préparé cinquante petites tables, dans les salons de l'hôtel de mon beau-père; mais il y eût deux personnages qui ne soupèrent pas, ma femme et moi. « Je vois bien, me dit-elle, ce qui se passe en vous, vous pleurez sur les douleurs de votre maîtresse et vous ne pleurez pas sur les miennes. »

Je lui pris le bras et je l'emmenai à ma voiture. Dix minutes après, nous étions chez moi où tout éperdu à ses pieds je lui jurai que je l'avais épousée parce que je l'aimais.

Elle pleura beaucoup, mais elle s'endormit confiante sur mon cœur. J'étais bien résolu à tout faire pour que les deux femmes ne fussent pas malheureuses : mon amour à Jane, mon amitié à Marie.

Le tort de Jane dès le lendemain, quoiqu'elle fût redevenue très gaie, fut de s'armer contre sa rivale, par toutes

les colères aveugles de la jalousie. Le tort de Marie fut de venir jusque chez moi pour me dire adieu, appuyée sur le bras d'une de ses amies, parce qu'elle souffrait beaucoup. Jane dit à ses gens : « Mettez-moi cette femme à la porte! » Mon tort à moi avait été de ne pas partir pour l'Italie, avec Jane, aussitôt le mariage à l'église.

Quand je vis la femme de chambre insulter Marie, j'intervins. Ce fut trop aux yeux de Jane, qui me dit : « Conduisez-la chez elle et ne revenez pas. » Je conduisis Marie jusque dans la rue en la suppliant de reprendre sa dignité. Mais on ne raisonne pas avec la passion. Elle éclata en sanglots et me tendit la main : « Adieu! me dit-elle, tu m'as condamnée à mort, je ne te demande plus qu'une chose, c'est que tu viennes à mon enterrement. » C'était bien une mourante qui parlait ! *

Quand je rentrai chez moi. je vis Jane qui fuyait par l'escalier. Elle avait voulu être témoin des adieux, mais elle ne voulait pas me voir. « Jane! » dis-je, pour qu'elle se retournât; mais elle disparut et la porte de sa chambre se referma violemment.

Mais — qu'est-ce donc que la folie de la passion ! — au dîner nous étions à table comme des amoureux — du même côté — et nous avions bu dans le même verre en souvenir de la fraise mordue.

Si sa famille ne fût venue pour la consoler, Jane se serait consolée avec moi; mais elle prit trop au sérieux les larmes de sa mère et de ses sœurs. Elle pensa qu'elle était donc bien malheureuse puisque tout le monde autour d'elle la pleurait comme si elle fût déjà morte.

* Quelques jours après, tout Paris traduisait sa douleur par cette chanson célèbre : *On dit que tu te maries.*

Dieu m'est témoin que je ne voulais pas revoir Marie, que d'ailleurs je n'ai revue qu'à son lit de mort. Je n'avais qu'une idée dans mon cœur, le bonheur de Jane.

Quelques jours après le mariage, nous partîmes pour Dieppe où nous passâmes une saison, pendant que Marie qui çà et là avait des retours à la vie, passait une saison aux Eaux-Bonnes. Jane reprit sa gaieté naturelle tout en craignant que ma pensée ne fût trop souvent aux Eaux-Bonnes. Elle croyait que Marie jouait toujours la désespérée pour me rappeler à elle. Elle s'obstinait à ne pas la croire malade. Le médecin des Eaux-Bonnes m'écrivit que Marie ne vivrait pas jusqu'à l'hiver et que ce serait œuvre de charité de lui envoyer un mot de souvenir. Je trouvai tout simple de lui écrire comme j'eusse fait pour ma sœur. Par malheur elle répondit à cette lettre et cette réponse brûla les mains de Jane qui crut à une trahison. Et pourtant je n'avais écrit qu'à une mourante.

C'était au retour de Dieppe, la jalousie égara encore Jane quoique la lettre de Marie ne fût pas une lettre d'amoureuse. Je lui parlai alors d'aller à Venise, elle avait peur de quitter sa mère et ses sœurs. Elle me dit qu'elle n'aimait que les pays imaginaires. Telle était sa jalousie qu'elle avait peur que Mlle Garcia fût du voyage. On traversa un automne pluvieux qui fut fatal à Marie Garcia. Mes amis qui la voyaient m'annoncèrent qu'il lui restait bien peu de jours à vivre. Son agonie m'appelait, mais j'avais peur de réveiller toutes les douleurs de Jane, car elle savait tout, non parce qu'on lui disait tout, mais parce qu'elle devinait tout, car elle lisait sur les fronts et dans les yeux.

Enfin, j'allai revoir Marie Garcia, sur la prière de

l'abbé Caron lui-même; l'abbé Caron, cet autre Fénelon qui avait été le confesseur de ma première femme, qui était le confesseur de la seconde et qui, par le hasard des choses, assistait Marie Garcia en ses derniers jours. Il voulait tout pacifier par le pardon. En effet, la première parole que me dit Marie fut celle-ci :

« Dis à ta femme que je lui pardonne ma mort comme « je te pardonne, dis-lui que je meurs en la voulant heu-« reuse de ton amour; l'abbé Caron m'a montré Dieu, « je ne suis plus qu'une âme. »

Mais Jane jusqu'au dernier jour, jusqu'après la mort de Marie, garda le feu de sa jalousie espagnole ou liménienne. Marie pardonnait, Jane ne pardonnait pas.

III

La grande ombre

La première fois que j'avais revu Marie, elle ne pouvait trouver une seule parole ni moi non plus; enfin elle me dit : « Mets-moi au cimetière dans le coin le plus abandonné. Aujourd'hui j'ai voulu te revoir, mais seulement pour te dire adieu. Va-t'en, puisque tu n'es plus à moi; va-t'en, mais tu reviendras à ma dernière heure, quand je mourrai. Je veux te regarder encore. On me fermera les yeux, mais je te verrai toujours. »

Elle fut, comme a dit Bossuet de Madame, douce envers la mort, elle qui n'était pas douce envers tout le monde. Elle toucha jusqu'aux larmes les sœurs de charité par sa force d'âme et sa douceur. Au milieu de ses

souffrances, elle n'eut que des sourires. Elle disait à ses amies : « Je meurs une fois pour ne pas mourir mille fois. » Elle s'était tournée vers Dieu; elle avait pardonné; elle avait souri.

Elle ne croyait pas beaucoup à l'immortalité de l'âme, du moins elle n'avait pas souvent interrogé le ciel ni son âme.

Vint un prêtre. « Non, mon père, je ne vous ai pas demandé. Le jour où je me sentirai toute à Dieu, je vous le dirai. »

La sœur de charité amena l'abbé Carron. « Êtes-vous chrétienne ? —Je ne sais pas. Parlez-moi de Dieu et de l'âme. »

Et quand ce grand esprit eut parlé : « Je suis chrétienne. »

Elle fondit en larmes et voulut éteindre ses lèvres sur un crucifix d'argent. Elle ne faisait rien à demi; elle se donna toute à Dieu. Rien n'est doux, rien n'est beau comme la mort chrétienne. Cette désolée, qui ne voulait plus vivre dans ce monde où elle n'espérait rien, avait déjà sur le front je ne sais quel reflet de la vie éternelle. La tombe n'était pour elle qu'une nuit d'hiver. Elle entrevoyait l'aurore. Elle avait foi en ses aspirations. Les saintes femmes de la passion entendaient ses prières et voyaient ses larmes. N'avait-elle pas payé ses péchés par ses souffrances? N'avait-elle pas fermé le mauvais livre de la vie pour lire les Évangiles et pour s'agenouiller, de station en station, dans l'*Imitation de Jésus-Christ?* Tout ce qu'elle retrouvait sous sa main, elle le donnait aux pauvres avec abondance de cœur. Les pauvres, il faut les avoir dans son cortège quand on se présente devant Dieu.

La veille de sa mort, elle me dit : « Tu sais ce petit roman que j'ai écrit aux Eaux-Bonnes, tu diras à Lévy de le publier. Le peu d'argent qui en viendra, on le donnera à mes pauvres *. »

Marie ne se trompa point sur le jour de sa mort. Le 12 décembre, elle me dit : « Je mourrai demain, n'oublie pas de venir. »

Quand j'allai la voir au matin, je la trouvai toute souriante. Elle avait voulu qu'on la fît belle comme toujours. On apporta l'*Entr'acte* — journal officiel pour une comédienne. — Elle le prit et le regarda sans vouloir le lire. « Je ne suis plus de ce monde », murmura-t-elle. « N'est-ce pas comme Madame va bien ? me dit la femme de chambre. — Oui, je vais bien, dit Marie, car je sens que je vais mourir sans agonie. »

J'essayai de la réconforter. « Non, dit-elle, il ne faut pas remettre le voyage, je partirai à quatre heures, quand tombera le jour. N'oublie pas de revenir me voir à trois heures. »

Je retournai pour la voir vers deux heures. L'abbé Caron et le curé de Saint-Philippe-du-Roule venaient d'arriver pour l'extrême-onction. Elle était toute contente dans son recueillement. Aussi fut-elle félicitée par les deux prêtres et par la sœur de charité. Deux de ses amies étaient là qui priaient, agenouillées près de sa tante et de sa cousine. C'était Mlle Judith, de la Comédie-Française, et Mme Jeanne de Tourbey, aujourd'hui comtesse de Loynes.

Le docteur Contour m'avait fait signe et je le suivis

* La *Confession d'Antonine* fut publiée à cent exemplaires à vingt francs ; les derniers se vendirent cinquante francs, ce qui donna deux mille cinq cent francs pour les pauvres de Marie.

dans le petit salon. « Il est impossible, lui dis-je, qu'elle meure aujourd'hui, comme elle le disait hier et ce matin. — O mon Dieu si. L'émotion de cette grande scène va l'achever. Voyez-vous, mon cher ami, pour les comédiennes, quelle que soit leur foi en Dieu, l'extrême-onction est leur dernier rôle ; elles y donnent leur âme et tombent sur le théâtre. »

Le médecin se trompait sur Marie, du moins si c'était un rôle, elle le jouait pour Dieu tout seul et non pour les assistans.

Dès que tout le monde fut parti, elle tomba sous la main de la mort. Elle n'avait pas cru à l'agonie. Son agonie ne fut pas terrible, mais ce fut une agonie.

Je ne saurai redire tout ce qu'elle dit d'éloquent comme visions du monde futur, comme adieu à ceux qu'elle aimait. Au dernier moment, je sentis sa main déjà glacée se crisper sur la mienne. « Je te vois », me dit-elle d'une voix éteinte. Elle ne voyait plus. Sa montre était près d'elle. « Je ne l'entends plus battre, murmura-t-elle. Bientôt, c'est mon cœur qui ne battra plus. »

Elle pria tout haut pour ne pas se plaindre. J'avais pris ses mains déjà froides. Elle souleva la tête et sa tête retomba.

C'était fini ! Une des plus belles créatures du monde n'était plus de ce monde.

Tout éperdu dans ma désolation, je baisai ses beaux cheveux et je retournai chez moi pour m'enfermer dans ma chambre. En ces crises, la solitude est la seule amie.

On sonna le dîner. J'eus le courage de descendre. Je me trouvai seul en face de ma femme. « Eh bien, Monsieur, me dit-elle d'un ton railleur, vous venez de

chez cette demoiselle ? — Oui, elle m'a appelé pour mourir. — Allons donc, comédie, comédie ! — Étrange comédie, Madame, car Marie est morte. — Morte, comme elles font sur le théâtre. Aussi elle vous attend pour souper. »

J'eus beau dire à Jane que son confesseur était chez Marie avec moi. Elle ne voulut pas croire un mot de ce que je disais. « Eh bien, Madame, si vous voulez aller à son enterrement, je vous enverrai demain une lettre de faire part. »

Tout fut tragique en cette aventure. La vie est dans la mort, la mort est dans la vie. Au cimetière du Père-Lachaise, non loin de la foule, quelques tombes plus haut que celle de Marie Garcia, on vit papilloter une jolie capote violette sur la tête d'une jeune femme voilée.

C'était la pauvre Jane qui n'avait pu vaincre sa fièvre et qui était venue à ce spectacle. Elle fut reconnue par quelques amis de Marie qui allaient s'indigner, mais ils virent la vivante plus morte que celle qui était au cercueil, tomber agenouillée et fondre en larmes. Qui pleurait-elle ?

Quand Jane rentra, je frappai à la porte de sa chambre. Elle ne m'ouvrit pas. Je voulais lui dire que je partais pour quelques jours, parce que mon devoir d'inspecteur général des musées m'appelait dans le Midi. Il me paraissait impossible de vivre sous le même toit avant que le tems, qui efface tout, n'eût apaisé ses ressentimens à elle et mes douleurs à moi. Une de ses sœurs survint, qui lui dit qu'elle ne devait pas me voir, parce que c'était un scandale dans tout Paris, que ce mari qui était allé recueillir la dernière parole

de sa maîtresse. « D'ailleurs reprit-elle, je suis bien sûre qu'il était à l'enterrement. — Je ne l'ai pas vu », répondit Jane.

Dans les lettres de Mlle Garcia, on trouva ce sonnet:

Adieu, je vais mourir, ma blancheur de statue
Me fait songer au lit de marbre du tombeau.
Mon pauvre cœur brisé m'échappe par lambeau
Et je ne te sens plus en mon âme abattue.

Ma voix qui te chantait l'amour s'est déjà tue,
La colombe revêt la robe du corbeau;
Adieu ce qui fut doux, adieu ce qui fut beau!
Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui tue!

Tu m'as donné l'amour et j'ai vécu par toi;
L'amour donne la mort aux femmes comme moi.
Qu'aimais-tu donc, païen? Ma beauté périssable?

Tu voulais la moisson des roses et des lys.
C'est la mort qui me fauche! Adieu, car je pâlis.
Je te lègue un cyprès, un ombre, une grain de sable*.

* Le flot chasse le flot. La renommée est comme ces vagues qui viennent se briser au rocher pour se reperdre bientôt dans la grande mer de l'oubli. Qui se rappelle Marie Garcia si ce n'est moi? Elle a eu pourtant son jour. Je laisse parler Saint-Victor, qui disait en voyant passer son cercueil :

« C'était à l'Odéon que débutait, il y a sept ans, dans la fleur de sa beauté et de sa jeunesse, cette jeune comédienne qui vient de s'éteindre, après la plus douloureuse agonie. J'y vois encore Mlle Marie Garcia, jouant *Valérie*, avec ces beaux yeux éclatants et calmes qui avaient tant de peine à feindre la cécité. Le public n'a fait que l'entrevoir; elle a passé à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, au Vaudeville, laissant à peine le tems d'apprécier son esprit, sa grâce, l'exquise distinction de son talent et de sa personne. Elle était faite pour lancer les réparties et pour manier l'éventail des grandes dames de la comédie romanesque. Elle ressemblait à ces *ladies* de Reynolds rêvant, en costumes de théâtre et accoudées sur un vase, au murmure du lac qui meurt à leurs pieds. Mais le mal qui l'a emportée l'effleura et la détourna de la scène. On la

Pour qu'on lise toujours dans l'histoire de son âme, Marie a laissé un portrait qui la représente en Marguerite

revoyait de tems à autre, déjà « pâle de sa mort future ». C'était une de ces beautés qui brillent en se consumant. Au premier rayon de santé, elle reprenait ses rôles et ses projets d'avenir. C'est ainsi qu'on la vit reparaître, l'hiver dernier, dans une comédie jouée chez le comte de Nieuwerkerke, et jamais elle n'avait montré plus de finesse et de charme. — Elle semblait chez elle dans ces salons dont elle avait si naturellement les manières, dans ces pièces de société qui touchent de si près à la vie mondaine. La maladie la reprit, il y a quelques mois, et l'acheva à loisir. Elle est morte avec la résignation la plus touchante. Une foule, qui était une élite, a accompagné son convoi. »

Marie Garcia appartient aux souvenirs littéraires, non seulement parce qu'elle fut cantatrice et comédienne, mais parce qu'elle écrivit un petit roman qui est un chef-d'œuvre de simplicité dans l'émotion. On voudrait donner ici quelques pages écrites sur elle à sa mort. Il faudrait commencer par ce sonnet de Roger de Beauvoir :

Son secret, je le sais; elle en est morte hier:
Par l'amour à la mort elle était fiancée!

On voudrait aussi imprimer de belles pages de Léon Gozlan sur la jeune morte, mais on peut les trouver comme préface à la *Confession d'Antonine*.

La comtesse Dash, sous le titre de *Trois rencontres*, a peint Marie Garcia à trois périodes de sa vie : la *jeune cantatrice*, la *comédienne* et la *désespérée*. Rien n'est plus légèrement touché que ces pages charmantes:

« Maintenant elle ressemble plus à une apparition qu'à une « femme. Elle ne fait plus que traverser la vie et elle touche « la terre du bout de ses ailes, mais c'est toujours la beauté. « Rien de poétique et de suave comme ce profil. La pureté « irréprochable des lignes le dispute à l'harmonie du contour. « Ses yeux de velours aux franges d'ébène ont l'expression « adorable de celles qui ne font que passer.

« J'ai vu ses angoisses dans les stations de ce calvaire d'amour, « tantôt en proie aux fureurs tragiques, ne rêvant que son cin- « quième acte, tantôt reprenant la douceur d'une colombe bles- « sée.

effeuillant la fleur. Ses doigts brodent la fleur qui dit : *Je t'aime* ou *Il m'aime*. La feuille qui murmure: *Un peu*,

« J'ai vu ses colères jalouses s'adressant aveugles à tout et « sur tout. C'était Phèdre et Hermione. Et tout à coup, par un « prodige des mystères du cœur, elle reprenait son sourire tout « mouillé de larmes. Elle avait remonté l'abyme des douleurs « toute résignée à mourir. »

On aurait dû publier quelques lettres de Marie Garcia à la suite de son petit roman : la *Confession d'Antonine*. Ainsi :

« Vous savez, ma chère Judith, que j'ai toujours deux ou « trois malheurs sur la planche. Venez donc me faire oublier le « lendemain.

« J'ai commencé si tristement! Un père qui s'est ruiné; une « enfance passée dans le deuil et l'orage. On m'a conduite au « Conservatoire pour le salut de ma famille. J'ai chanté dans « les larmes, chanté sans pain, chanté sans croire au lendemain. « Pas un ami! J'étais belle et tous me voulaient pour maîtresse. « Mais Dieu m'avait donné une âme et je m'indignais. Que de « luttes! et que la vertu coûte cher au théâtre! Quand je songe « à toutes ces tristesses, je songe au tombeau. La fin ne sera « pas plus noire que le commencement. Il y en a qui ont un « beau soleil levant, moi je n'ai vu d'abord que des nuages bien « noirs. Le soleil est venu, mais trop tard. »

Dans une autre lettre, elle a le pressentiment de sa mort prochaine. Elle raconte que dans un souper, la nuit du 31 décembre 1861, ayant réuni à sa table un prince célèbre, Roqueplan, Sainte-Beuve, Fiorentino, Jeanne de Tourbey, la marquise di Saddeï et Mlle Judith, la glace de la psyché se brisa quand sonna minuit. C'était la troisième glace brisée dans l'année, ce qui mit un nuage sur son front. On joua aux questions. Quand on fut à celle-ci : « A quoi sert l'amour? », elle répondit : « A mourir. » Le prince se récria : « Mais vous avez l'air de croire à ce que vous dites? » On se regarda d'un œil inquiet. Quand tout le monde fut parti, elle s'offensa de voir trois bougies allumées dans sa chambre, elle en éteignit une, elle se coucha et prit un livre selon son habitude. Elle s'aperçut alors qu'il y avait encore trois bougies allumées; surprise, elle en éteignit encore une, mais elle n'avait pas lu deux pages que les trois bougies brûlaient encore. Cette fois elle les éteignit toutes les trois et s'endormit presque aussitôt, mais tout à coup elle se réveilla et revit les trois bougies allumées.

elle ne veut pas la regarder. Elle s'arrête rêveuse à celle qui s'écrie : *Beaucoup*. Elle est morte sur le mot : *Passionnément*. Quoiqu'à ses derniers jours elle fût devenue très chrétienne, elle retombait dans la superstition des cartes. La veille de sa mort, une de ses amies lui apporta un jeu tout nouveau. Elle n'attendait plus rien du monde, mais elle s'amusa des prophéties de son amie. Quand elle fut morte on trouva une carte égarée dans le lit. C'était la dame de cœur.

IV

Venise

Le soir, je partis pour Venise avec mon fils et mon cousin Édouard Didier. J'écrivis une lettre d'adieu à Jane, en lui disant que puisqu'elle n'avait pas voulu me voir, elle ne me reverrait pas. Par cette lettre d'un fou, je lui proposai le divorce, ne voulant pas, par religion pour sa beauté et sa jeunesse, enchaîner sa destinée à la mienne. J'étais décidé à tout pour la dégager de ses sermens. Je lui offrais de doubler sa dot ; je lui offrais mon hôtel, lui promettant de ne jamais la troubler, puisque je ne voulais plus vivre qu'à Venise.

Or, à Venise, je trouvai, à l'hôtel Danieli, la réponse à cette lettre d'un fou, réponse très simple et très digne. « Je suis Mme Arsène Houssaye, je mourrai Mme Arsène

Houssaye. » Un peu plus je reprenais le chemin de Paris, mais j'avais deux compagnons de voyage qui voulaient voir Venise. Une seconde lettre me vint qui gâta un peu la beauté de la première. Jane me disait : « Cette femme n'est pas enterrée au Père-Lachaise, vous l'avez emportée vivante à Venise. Elle est morte pour tout le monde, mais elle vit pour vous. Vous m'aviez promis un voyage à Venise avec moi, c'est avec cette femme que vous faites le voyage. »

J'eus peur de retrouver à Paris les éternelles lamentations de la jalousie ; puisque Jane ne voulait pas que Marie fût morte, Marie serait toujours entre nous. Je résolus de rester à Venise, quoique Venise en décembre ne fût pas un pays d'élection. On a beau dire que les vents de l'Adriatique sont le manteau du pauvre tant ils sont doux, c'est l'hiver sans soleil. Dès que j'eus lu la seconde lettre de Jane, je me mis en campagne, je veux dire en gondole, pour trouver un petit palais pour ensevelir ma vie. Les palais de Venise ne sont-ils pas des tombeaux ? Ce fut bientôt trouvé. Qui n'a vu tout près du palais de la duchesse de Berry une petite façade bien vénitienne, recouverte de fresques du Giorgion, souvenir sacré d'un des dieux de la peinture. « Est-ce que ce palais n'est pas à vendre ? — Si, signore. — Combien ? — Vingt mille lires. — C'est pour rien. Où est le notaire ? — A deux coups de rame, sur le grand canal. — Allons bien vite. » Une heure après le palais était à moi.

Comme j'avais toujours la fièvre, je dévorai le tems. Le même jour j'avais acheté une gondole et loué un gondolier à l'année. Je m'étais mis à courir tous les marchands de curiosités pour remeubler cette demeure

depuis longtems abandonnée. J'avais commandé dix clefs en argent, style seizième siècle, pour en envoyer une à chacun de mes meilleurs amis; un peu plus je couchais le soir même dans mon petit palais.

Ce n'était pas la première fois que j'allais cacher mon chagrin sous la grande ombre de Venise. J'y avais pleuré un enfant, j'y pleurais maintenant ma vie. Je retrouvais écrit dans les églises et les palais mes tristes souvenirs de 1846. Quand je voyais passer une barque rouge — barque de deuil — sur le grand canal, il me semblait que c'était moi qu'on portait au cimetière, tant j'étais loin des choses de la vie. Voltaire a dédié un livre : — *A celui qui console,* LE TEMS. — Celui qui console, ce n'est pas le *Tems*, c'est le *Travail.* Je repris la plume et j'écrivis l'histoire de Giorgion, de Titien et de Véronèse.

N'avais-je pas sous les yeux leurs berceaux, leurs ateliers, leurs chefs-d'œuvre ?

Je ne voulais plus revoir Paris. Je m'habituais douloureusement à Venise éplorée. Elle, comme moi, pleurait ses beaux jours évanouis. Les amis manquaient pour la causerie; mais à force d'imagination n'évoque-t-on pas les amis du passé, surtout devant les monumens, les statues, les tableaux ? San Marco me chantait toutes les symphonies et toutes les mélodies de mes chimères évanouies. Paris me venait tous les jours par les journaux, mais comme un echo de plus en plus affaibli. Il faut être à Paris pour vivre de Paris.

Mais voilà qu'un jour le ministre d'État m'écrivit qu'il lui fallait un rapport, sous quelques jours, sur les Écoles des beaux-arts de Marseille, de Lyon, de Bordeaux, de Dijon. Le devoir est souvent un maître qui parle très

haut. J'avais pensé à donner ma démission, mais pourquoi briser cette chaîne d'or qui me rattachait aux arts français? Ne pouvais-je pas venir en France et traverser Paris sans cesser d'habiter Venise? J'avais d'ailleurs une famille trop douce à mon cœur pour ne pas me retremper dans sa féconde atmosphère.

Six semaines après mon arrivée à Venise, je revins donc en France.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que je montai l'escalier de mon hôtel. Jane avait reconnu que c'était moi à mes trois coups de timbre. Le valet de chambre m'annonça cérémonieusement. Je trouvai Jane tout en noir et toute pâle sous une expression désespérée. Nous ne nous parlâmes d'abord que par le silence. Je l'appuyai sur mon cœur, mais elle se dégagea bientôt en me disant : « J'oubliais que nous ne vivions plus ensemble. »

Nous reprîmes tous les deux une figure de cérémonie. « Je vous attendais, me dit-elle, car le ministre m'avait promis de vous faire revenir. Je vous attendais pour limiter nos droits et nos devoirs. Mon droit c'est d'habiter cet hôtel, votre devoir c'est de l'habiter aussi. Vous irez vous promener à Venise, mais vous devez vivre aussi à Paris. L'hôtel est assez grand pour ne pas nous rencontrer. »

Je vis deux larmes dans les yeux de ma femme : « Monsieur, me dit-elle, vous avez voulu le divorce. On m'a proposé en votre nom beaucoup plus d'argent qu'il ne m'en faut. Si vous voulez vivre à Venise sans moi, je vivrai à Paris sans vous; mais ma solitude ne vous sera pas ruineuse. — Je sais bien, Madame, que la question d'argent n'est pas une question pour vous; mais mon

devoir est de vous faire riche, ne pouvant vous faire heureuse. J'ai voulu tout sacrifier pour vous rendre votre liberté... — Ah! s'écria-t-elle, si vous pouviez me rendre mon cœur! »

Je lui pris la main; mais elle la retira et la porta à ses yeux: « Rassurez-vous, Monsieur, je ne veux pas faire un pas vers vous : je vous hais. — Eh bien, Madame... — Je vous hais! mais ma haine pour vous m'empêchera toujours d'aimer qui que ce soit. »

Je me promenai par la chambre, ne pouvant respirer, comprimant sous ma main les battemens de mon cœur. « C'est vous, Madame, qui avez voulu votre malheur. — Oui, Monsieur. La destinée a mis une tombe entre nous, c'est l'abyme et j'y tomberai. — Non, vous oublierez. La jeunesse a raison de tout. »

La pauvre femme alla pleurer sur le canapé. J'allai à elle. « Vous ne pouvez pas ensevelir tant de beauté, tant de jeunesse dans la solitude. Puisque vous me faites l'honneur de vouloir garder mon nom, restez chez moi, vous y serez chez vous. — Sans vous, Monsieur, je ne serai pas chez moi. — Et que voulez-vous faire ?» Elle se leva pour mieux accentuer ses paroles : « Je veux que vous restiez ici; je veux être votre femme pour tout le monde, excepté pour vous; ou bien, emmenez-moi à Venise, un autre tombeau où je me coucherai dans mes larmes. — Venise, c'est bien loin pour une Parisienne? — Je ne suis pas une Parisienne, je suis votre femme. »

J'étais effrayé de cette logique féminine. Je me sentais presque muet : j'ai toujours été si mauvais avocat de ma cause! « Écoutez, Madame, nous serons les meilleurs amis du monde; mais vous à Paris, moi à

Venise. Si vous ne voulez pas rester ici, venez à Venise. Vous reconnaîtrez ma gondole devant la place Saint-Marc. » Et je donnai à Jane le dessin de ma gondole.

Ce fut en vain que je tentai d'apaiser cette imagination de feu; je fis de moi le plus horrible portrait; elle le trouva vrai; mais enfin elle portait mon nom et elle ne voulut pas se délier, quelque rudes que fussent les chaînes. « Si vous voulez, me dit-elle, nous nous réunirons une fois par jour pour dîner ensemble. Vous ferez cela pour ma famille, pour la vôtre, pour l'opinion. »

En arrivant chez moi, j'étais à mille lieues de vouloir me réengager dans le mariage; mais une lumière soudaine me montra mon chemin. N'était-elle pas ma femme, cette femme qui pleurait? De quel droit la pouvais-je bannir de ma maison, même si son cœur m'était fermé? « Eh bien, lui dis-je tout à coup, en lui reprenant la main, nous vivrons ici et à Venise; vous serez chez vous, je serai chez moi. J'ai dit adieu au monde, mais vous irez dans le monde avec vos sœurs. La salle à manger sera un pays neutre où vous appellerez vos amis et où j'appellerai les miens. »

Un éclair d'espérance traversa les yeux de ma femme. « Alors, vous ne retournerez pas ces jours-ci à Venise? — Non, puisque vous m'offrez l'hospitalité. Je passerai tout un mois à Paris. — Vous dînerez ce soir avec moi! Nous ferons la géographie de l'hôtel pour bien marquer, dans ce petit monde, ce qui sera à vous et ce qui sera à moi? — Vous avez raison, car il ne faut pas de surprise. Du reste, l'hôtel a quatre étages : deux pour vous et deux pour moi. — Non, dit-elle, car nous nous ferions bientôt la guerre. D'ailleurs je ne veux pas vous prendre tout le second étage, où j'ai ma chambre à

coucher, mon cabinet de toilette et mon petit salon; où vous avez vous-même votre chambre à coucher et votre cabinet de travail. — Eh bien, le second étage est tout divisé. — Oui, mais vous ne passerez pas par mon petit salon. — Comment voulez-vous que je fasse ? »

En effet, on pouvait entrer chez ma femme par le petit salon et le cabinet de toilette; mais l'architecte avait oublié de me faire une double entrée. Je dis à ma femme qu'elle avait raison. Je résolus de pratiquer une porte perdue s'ouvrant sur le palier et sur le cabinet de travail. Nous décidâmes aussi, séance tenante, comment seraient occupées les diverses provinces de la maison : les pièces du rez-de-chaussée seraient communes, la salle à manger commune aussi; les pièces du premier étage, galerie, salon rond, petites serres et jardin; car le jardin était au premier étage, dix-huit pieds au-dessus du sol, avec des arbres centenaires du temps de M. de Beaujon. Seulement, pour éviter les rencontres, le dimanche et les premiers jours de la semaine seraient à la femme, les derniers jours au mari. Aussi, le jour même, nous commandâmes des cartes en conséquence. On ne parla pas du quatrième étage. « N'oubliez pas, me dit ma femme, que le dîner est à sept heures et demie, car, à Venise, on dîne plus tôt. — Madame, je ne vous ferai pas attendre. Quoi qu'il arrive, ne me donnez jamais cinq minutes de grâce. — Non, mais sachez bien que le jour où vous ne dînerez pas, je ne dînerai pas moi-même, du moins ici. »

V

A sept heures et demie précises, nous nous mettions tous les trois à table avec la dame du logis. Le dîner fut sérieux. Elle avait trop pleuré pour rentrer du premier coup dans la gaieté charmante de son caractère et dans le babil original de son esprit. Nous ne voulions ni l'un ni l'autre nous questionner. Il ne tombait sur la table que des miettes de conversation. Nous nous regardions comme des gens qui ne se connaissent pas, craignant de trop dire ou de ne pas assez dire par les yeux. Au dessert, elle nous conseilla de fumer et s'envola sans plus de cérémonie. Un quart d'heure après, son cocher, qui avait pris les ordres pendant le dîner, l'emmena dans sa famille. Elle était heureuse de raconter son triomphe. On avait déjà dit à Paris que je ne reviendrais jamais de Venise : elle voulait prouver que j'étais revenu pour elle.

Je me trouvais, par la force des choses, dans une situation plus ou moins ridicule, plus ou moins impossible. J'aimais trop les femmes pour vivre en cénobite. Or, tout en retrouvant ma femme de par le mariage, je ne retrouvais que la solitude; car elle n'était plus ma femme et elle m'empêchait de vivre avec une autre. Je jugeai qu'il était tems, d'ailleurs, de me contenir, après mes folies. Je jurai de vivre en philosophe et de subir ma destinée. Dès le lendemain matin, je me remis au travail.

J'avais commencé, à Venise, *Mademoiselle Cléopâtre*,

parce que j'y avais retrouvé l'héroïne, une de mes amies déjà ancienne; mais j'abandonnai le roman à Paris pour étudier de près Mme de Warens, dont j'avais salué le tombeau à Chambéry. Après avoir passé toute ma journée aux Charmettes — j'ai toujours eu la puissance des évocations — tous les morts illustres ou curieux que j'ai peints au XVIIe ou XVIIIe siècle, je les ai vus en chair et en os, dans leurs passions, dans leur génie, dans leurs vertus, dans leur défaillance; j'ai vécu avec eux, dans leur monde, parlant leur langue, heureux de leur amitié. Aux Charmettes et à Chambéry, je pénétrai Mme de Warens avec un amour si vif, qu'il semblait, en vérité, que Jean-Jacques m'eût donné son cœur pour un instant. Je reconstituai toute la vie de la noble dame, cette très honneste dame, qui avait tout à la fois pour amans son jardinier et son perruquier, mais qui gardait, à travers toutes ces misères, je ne sais quel charme poétique. Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a inspiré les *Confessions* de Jean-Jacques.

Pendant quinze jours je ne vécus qu'avec Mme de Warens; je lui consacrai tout un volume in-octavo, un second linceul pour elle.

La seconde fois que je dînai avec Jane, elle avait retenu une de ses sœurs, comme elle fille du soleil, vivant dans une atmosphère radieuse, emportée par le rêve des fêtes parisiennes. Le dîner fut un peu moins triste que la veille. Ma femme fut presque silencieuse; mais sa sœur me porta quelques coups de poignard par des moqueries impertinentes; je répliquai par des madrigaux non moins impertinens : si bien qu'au lieu d'être un trait d'union, elle ne fit que nous séparer un peu plus, ma femme et moi. Après le dîner, je lui offris

mon bras. « Non, me dit-elle, je vais offrir mon bras à ma sœur. — Oui, me dit ma femme : Clotilde me tient compagnie ce soir ; je ne vous offre pas de prendre le thé avec elle, puisque vous ne devez plus franchir le seuil de ma chambre. — Oh ! mon Dieu, Madame, une fois n'est pas coutume. Aussi bien Clotilde n'a pas fini de vider son carquois. Je prendrai le thé avec vous. » Clotilde, jouant l'étonnement, s'écria : « Je croyais que vous alliez prendre le thé au Père-Lachaise ! »

On comprend si ce mot me blessa. « Chut, dis-je gravement, ne profanons pas la maison des morts. Un jour, quand vous serez vous-même couchée dans le tombeau, votre âme s'indignera si l'on rit de votre cœur. — Je suis vivante, je ne veux pas qu'on me parle de la mort. — Oui, mais vous prenez un étrange plaisir à parler de la mort des autres. »

Je ne savais que faire. Je montai l'escalier en suivant les deux sœurs. Je pouvais passer à droite et prendre mon chapeau pour sortir, mais une force irrésistible me fit passer à gauche. « Décidément, me dit ma femme, avec un sourire de bon accueil, c'est Clotilde que vous auriez dû épouser. — Oui, dit Clotilde, car au moins tu n'aurais pas pleuré et moi je ne pleurerais pas. — Voyons, reprit ma femme, Arsène Houssaye est notre hôte, ne mettons pas d'amertume dans son thé. » Clotilde s'adoucit. Elle redevint charmante comme de coutume, sans dire un seul mot qui remît en scène le passé. A dix heures, comme elle allait dans le monde, elle nous dit adieu. Cette fois elle prit mon bras pour descendre l'escalier. Je la conduisis jusqu'à son coupé qui l'attendait. « Et maintenant, me dit-elle en me serrant la main, où allez-vous ? Prenez garde de vous perdre, mon

beau-frère. — N'ayez peur, ma belle-sœur, je me suis retrouvé. »

Le lendemain, le dîner fut plus intime. Il n'y avait à table que le mari et la femme. On parla encore de Venise ; Jane me fit dessiner la façade du petit palais vénitien. Elle aurait déjà voulu y passer une saison.

Le jour suivant, nous dînâmes encore en tête-à-tête, avec plus d'abandon que la veille. Ce soir-là il faisait un tems à ne pas mettre un mari à la porte. Tous les ouragans se déchaînaient sur Paris ; les cheminées dansaient la sarabande sur les toits et se précipitaient dans les rues, pendant que les bourrasques enlevaient les parapluies. Un coup de tonnerre frappa les vitres. « J'ai peur, dit Jane. — Et moi aussi, lui répondis-je. — Eh bien, reprit-elle, voulez-vous prendre le thé chez moi? — De tout mon cœur ! — On n'en saura rien ; moi-même je ne m'en souviendrai pas demain. »

Cette fois je pris le bras de ma femme pour la conduire chez elle. Il y avait dans sa chambre le plus beau feu du monde. Je ne pus m'empêcher de penser à la poésie de l'intérieur. A quoi bon courir les fêtes de Paris quand on trouve chez soi bon gîte, bon feu, bonne figure. Seulement bon gîte, bon feu, bonne figure, n'étaient à moi que pour une heure ou deux.

Je regardais ma femme à la dérobée ; je la trouvai plus jolie que jamais. Les chagrins de l'absence avaient imprimé sur sa figure je ne sais quelle mélancolie touchante qui m'allait au cœur. Elle était un peu pâle, mais ses yeux n'en avaient que plus de mordant — ses beaux yeux qui révélaient son âme ! — Pourquoi, me dis-je, la fatalité m'a-t-elle à jamais séparée de cette femme ?

Elle fut adorable ce soir-là, mais sans coquetterie aucune. Elle semblait me prendre au mot : « Je suis une amie, rien qu'une amie. »

Par habitude de galanterie, je jetai quelques pierres plus ou moins précieuses dans son jardin, tout en lui parlant de sa beauté, mais elle ne daigna pas les ramasser. Elle me dit que nous finirions par être très bons camarades. Si je m'ennuyais, elle se ferait mon secrétaire pour écrire sous la dictée, disant que puisqu'elle avait fermé le roman de sa vie, cela l'amuserait d'écrire le roman des autres. « Vous êtes la meilleure femme du monde ! permettez-moi de vous embrasser. — De tout mon cœur. » Elle me présenta son front et courut à son piano pour me cacher qu'elle rougissait et qu'elle pâlissait. « C'est le baiser de paix, murmura-t-elle, mais ce sera le seul. »

Quand un homme s'est séparé de sa femme, il est mille fois plus loin d'elle que s'il ne l'avait jamais vue. Je pensais que je ne pourrais plus franchir cette distance. Ce bien que j'avais eu m'échappait. C'était ma faute, ou plutôt c'était la faute des passions qui chassent l'homme devant elles comme un esclave s'il n'a pas le courage de se retourner, non pas seulement pour les combattre, mais pour les vaincre, car s'il ne fait que les combattre il les subit plus violentes.

Pendant plusieurs jours, tout resta au même point, une bonne grâce souriante mais glaciale, une amitié voulue et sans merci. Pas un moment d'expansion. C'était à qui cacherait le mieux son cœur. Aussi nous commencions à croire tous les deux que nous nous accoutumerions à vivre ensemble comme des étrangers.

Deux jours de suite Jane alla dîner dans sa famille.

Je ne voulus pas ces jours-là dîner à la maison. Quand nous nous retrouvâmes à la même table, elle me dit : « Il me semble qu'il y a deux siècles que je ne vous ai vu. — Pour moi, il me semble qu'il y a plus longtems encore. — Est-ce une raillerie? — Pas le moins du monde. Le cœur ne raille pas. » Ce mot toucha ma femme. « Ce soir, reprit-elle, je suis encore forcée de sortir; il faut que je me fasse belle pour aller avec mes sœurs au concert de la comtesse W***. — Ah ! oui, les journaux en parlent beaucoup. Pourquoi ne m'a-t'on pas invité? — Parce que vous n'y seriez pas venu avec moi. » Deux larmes mouillèrent les yeux de ma femme. Je fus touché profondément. Un peu plus je me levais pour l'embrasser, mais il y avait là un grand diable de valet de chambre nouveau venu, dont la figure impassible me cloua sur ma chaise. « C'est dommage, dis-je, que je n'aille pas à ce concert, parce que j'aurais eu le plaisir de vous y rencontrer. — Et que me diriez-vous si vous me rencontriez à ce concert? — Je vous dirais la chanson connue : *Vous êtes belle et je vous aime!* » Sur ce dernier mot, elle jeta sa serviette, elle se leva de table et elle sortit en toute hâte. Je m'étais levé moi-même et je la rejoignis dans l'escalier. « Non, dit-elle, je ne veux pas de votre bras. — Je vous jure que j'ai parlé selon mon cœur. — Votre cœur, je ne le connais plus. » Et elle montait toujours. Je l'avais blessée à vif sans le vouloir. Je montais toujours à sa suite. Quand elle arriva à la porte de sa chambre, je lui pris la main et je la portai à mes lèvres ne trouvant pas un mot plus éloquent. Dès que je fus dans mon cabinet de travail, je regrettai de ne pas être entré avec elle. J'ouvris la fenêtre et je fumai une cigarette en me demandant si je

passerais la soirée chez moi. Déjà le petit coupé de ma femme était devant l'hôtel. Sans y penser, nous nous étions attardés à table. D'ailleurs elle devait prendre sa sœur pour la conduire au concert, ce qui la retarderait d'une demi-heure. J'étais très agité ; j'avais un invincible désir de la revoir avant son départ, mais je n'osais entrer dans sa chambre. Quand j'entendis ouvrir sa porte, j'allai tout de suite dans le petit salon comme à sa rencontre. Je lui apparus dans l'ombre. Elle poussa un petit Ah ! qui lui était familier quand on la surprenait dans la solitude. « Vous vouliez me parler ? me dit-elle en rentrant dans sa chambre. — Non, je voulais vous voir », répondis-je en marchant sur ses pas. Elle était éblouissante dans sa robe de taffetas toute recouverte de point d'Angleterre et tout enguirlandée de roses-thé. Les roses que j'aimais ! « Vous êtes superbe, repris-je, planté devant elle comme un point d'admiration. — Ce sont vos diamans, dit-elle. — Mes diamans n'y font rien. Vous êtes belle, parce que vous êtes belle. — Vous ne vous en étiez jamais aperçu ? — Je vous ai toujours vue ainsi, mais la beauté, comme le printems, a ses jours de soleil et ses jours de pluie. — Des phrases ! — Jamais, c'est le cri de la vérité. »

Jane se tourna vers sa psyché. « Alors, vous croyez que je puis encore aller dans le monde ? — Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas entendre ce soir tout ce qu'on dira de vous. — Vous pouvez être bien sûr que si on dit du bien de moi, on dira du mal de vous. — Oui, oui, on dira que les absens ont tort de revenir. » Cette fois ce fut elle qui me donna la main. « Adieu, à demain. — Demain, dis-je, c'est au bout du monde. »

Sans doute l'expression de ma figure la toucha, car

elle me dit de sa voix la plus douce : « C'est vrai, je ne vous ai pas fait de thé ce soir, mais demain ce sera mon plaisir. »

Or, le lendemain, je ne manquai pas la tasse de thé. Nous dînâmes seuls ; je rappelai à Jane, d'un air distrait, le dîner du lendemain de notre mariage où nous nous mîmes du même côté. Je voulais lui rappeler aussi que nous avions bu dans le même verre, mais elle prit un air souverainement railleur qui glaça les paroles sur mes lèvres. Je voulus même me rattraper en murmurant : « Si je rappelle ceci c'est que, par ce tems de neige, je serais mieux de votre côté que du mien. »

Son côté, c'était la cheminée. « Oh ! oh ! dit-elle, je savais bien que si vous parliez ainsi ce n'était pas pour vous rapprocher de moi. »

J'eus beau faire, il n'y avait plus que deux combattans armés de paroles plus ou moins acérées : l'heure n'était pas venue. Il me fallut battre en retraite, mais je le fis l'épée haute, parce que je la savais vaillante et qu'elle ne m'eût point pardonné une lâcheté pour revenir à elle.

Le lendemain, je jugeai que le dîner serait glacial, je lui écrivis ceci :

« Mon cher rêve évanoui, je voulais ce soir dîner avec vous dans le charme de votre esprit, mais je suis appelé ailleurs par un dîner officiel. Je baise vos cheveux. »

Jane ne répondit pas. Le lendemain, je ne voulus arriver à table qu'après elle. « Vous êtes-vous bien amusé hier ? » me dit-elle tout de suite.

« Oh ! mon Dieu non : primo, on dîne mal chez les ministres ; secundo, on vous place toujours entre deux

duègnes. Vous m'avez, vous et vos sœurs, ramené en pleine jeunesse, j'aime mieux celles qui viennent que celles qui s'en vont, mais je suis comme un voyageur qui passe devant un verger chargé de fruits d'or et de pourpre : il a soif, mais la porte est fermée. — Voilà ! dit Jane, il fallait entrer quand vous aviez la clef.— Qui sait, je la retrouverai peut-être. »

On causa de ceci et de cela. Quand je donnai le bras à Jane pour monter à sa chambre, je lui fis remarquer qu'elle ne m'offrait pas de prendre le thé « Si vous voulez, me dit-elle d'un air dégagé,. seulement permettez-moi de mettre une robe de chambre car j'ai là une robe de cérémonie qui m'est insupportable.

J'aurais bien voulu moi-même lui dégrafer la robe de cérémonie et lui présenter la robe de chambre, mais elle me pria de lui donner cinq minutes de solitude.

Presque aussitôt la femme de chambre vint m'avertir que j'étais attendu. Au lieu d'aller m'asseoir comme de coutume à mon coin de cheminée, je pris un coussin et je m'agenouillai devant Jane en lui parlant de sa beauté. Jamais sainte du calendrier ne s'offensa aussi fièrement de me voir suppliant à ses pieds. Elle faillit me réduire en cendre par un regard superbe et par ces paroles dites d'une voix railleuse : « Qu'est-ce qui vous prend ? — Vous le voyez bien, mon amour pour vous. — Comme vous jouez la comédie ! » Je lui serrai la main. « Pourquoi voulez-vous que je joue la comédie ? — Parce que vous trouvez cela amusant de faire la cour à celle qui fut votre femme. — Je trouve cela doux parce que ma femme est toujours ma femme. »

Le duel était réengagé beaucoup plus sérieux que l'avant-veille, mais j'avais affaire à la plus fine lame,

aussi me mit-elle vaillamment à distance. Un peu plus, je m'avouais encore vaincu, quand je sentis les battemens de son cœur, car j'avais mis la main sur son sein en lui disant : « Il n'y a donc plus rien là ? »

Il y avait encore quelque chose puisqu'elle se mit à pleurer.

La scène ayant trop tourné au sentiment, je ne fis pas de façon pour lui exprimer toutes mes douleurs de lui avoir été si fatal. Vainement j'essayai de lui prouver que les heures tristes n'ont qu'un tems et que les beaux jours reviendraient. Elle me regardait d'un air de doute : « Non, dit-elle, c'était un rêve, je suis réveillée. »

Quand je rentrai chez moi, vers minuit, je me demandai sérieusement si je redeviendrais jamais le mari de ma femme, tant il me semblait que j'étais à cent lieues de là.

VI

Un soir j'arrivai plus tard que de coutume pour me mettre à table. Jane me dit avec un vague sourire : « J'ai failli attendre. — Et moi j'ai failli ne pas arriver, lui répondis-je avec le même sourire, car je me suis rappelé que j'avais promis de dîner avec des amis. — Je vous sais gré d'être revenu, quoique aujourd'hui je ne m'attarderai pas longtems au dessert, même si vous me contez une histoire. — Est-ce que vous allez dans le monde ? — Oui, pour prouver que je suis heureuse,

je vais avec mes sœurs chez une amie, Mme Errazu. — Oui, j'ai vu dans les journaux qu'elle donnait un bal. — Si cela vous amuse, vous serez le très bienvenu. Naturellement, continua Jane en soulignant ce mot, nous irons chacun de notre côté. — Est-ce que vous serez belle ? — Très belle : une robe qui ne tiendra que par deux rubans aux épaules. — Une vraie robe chimérique. En vérité, les femmes n'oseraient pas s'habiller chez elles comme elles s'habillent pour aller dans le monde. — Comment ! vous devenez misanthrope. Qu'est-ce que cela vous fait ? On ne me fera pas la cour ; on vous croit encore trop près de moi, puisqu'on croit que je vous aime. »

Jane avait pris un air railleur. « Venez donc, mon cher ci-devant mari, ce sera demain la chronique de tous les Champs-Élysées. » Nous avions quitté la table. Jane prit mon bras pour aller à sa chambre. « Non, lui dis-je, je n'irai pas à ce bal de Mme Errazu ; mais quand vous serez habillée, faites-moi la grâce de me donner le spectacle de votre robe. — Pas du tout, du tout, je ne vous ferai pas cette grâce. A quel titre, s'il vous plaît ? — A titre de Célimène qui veut donner des regrets à Alceste. »

Elle entra dans sa chambre et me ferma galamment la porte au nez. J'entrai chez moi sans parti pris, me demandant si j'irais au bal ou à l'Opéra. Quoique je fusse presque décidé à rester dans mon cabinet de travail à écrire le dernier chapitre de mon livre : *les Charmettes*, j'étais convaincu que Mme Arsène Houssaye m'appellerait dès qu'elle serait habillée ; mais après trois quarts d'heure d'attente, je sonnai le valet de chambre pour lui demander le journal du soir, ce qui

était un prétexte pour savoir si Jane était partie. Eh bien! oui, elle était partie sans se soucier de mon opinion.

J'ai toujours trop aimé les aventures pour ne pas me risquer chez Mme Errazu. Ce fut ainsi que je fis ma rentrée dans le monde après une éclipse de quatre à cinq mois. Ce fut un étonnement quand on me vit apparaître dans ce charmant petit hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, où le Tout-Paris de 1863 se retrouvait dans une atmosphère de serre chaude cosmopolitaine. « Enfin, vous voilà, me disait chaque femme que je saluais au passage, donnez-nous donc des nouvelles de Venise. — J'y ai acheté un palais; je rapporte dix clefs d'argent pour mes amies. Êtes-vous de mes amies? — Jamais ! s'écriaient-elles, nous sommes les amies de votre femme. — Croyez-vous donc que je sois son ennemi? — Ne vous défendez pas, vous êtes un monstre. — Voilà comment les femmes écrivent l'histoire! »

Ce qui me frappa surtout, ce fut la beauté radieuse de Jane. Au bal, elle avait un éclat surhumain par ses cheveux en aile de corbeau, ses yeux flamboyans, les braises de ses lèvres, la blancheur rosée de ses joues. C'était un miracle de jeunesse vivante et lumineuse.

Et pendant que je l'admirais sans avoir l'air de la regarder, on continuait à me dire : « Pourquoi avez-vous voyagé seul? Pourquoi vous êtes-vous éternisé à Venise? Pourquoi êtes-vous revenu? »

La valse était finie. J'allai saluer ma femme en lui serrant la main. « Ah! vous voilà, me dit-elle, je ne vous avais pas vu. N'est-ce pas qu'il y a de bien jolies femmes ici? — Oui; il est vrai que je n'ai encore vu que vous. »

Je lui demandai si elle souperait et si elle me permettrait de la reconduire chez elle. « Jamais ! Que dirait-on de moi ? que dirait-on de vous ? Vous savez bien que tout le monde nous croit séparés par le grand mur de la Chine. Adieu. »

L'orchestre dominait toutes les causeries par la première figure du quadrille de *l'Œil crevé*. J'allai seul au buffet où j'eus raison de quelques coupes de vin de Champagne. Après ce beau fait d'armes, comprenant que ma femme avait raison, je disparus à l'anglaise pour ne pas jouer le rôle du chevalier de la triste figure.

VII

L'heure cueillie

Le lendemain, il me fallut attendre jusqu'à dîner pour reprendre la conversation, car pour rien au monde nous ne voulions violer les lois que nous avions édictées. Dès que nous fûmes à table, Jane me dit : « Vous ne m'avez pas parlé de ma robe ? — En vérité, elle tenait si peu de place sur vous que je ne l'ai pas vue. — Oui, toute l'étoffe est dans la traîne. — Enfin, avec ou sans votre assentiment, je la mettrai encore une fois demain, car j'irai dans un autre monde où elle paraîtra toute nouvelle. Voulez-vous une invitation pour revoir ma robe ? — Où irez-vous demain ? — Chez la princesse Trois-Étoiles, votre ci-devant amie. — Oh ! non, je n'irai pas. — Je sais bien pourquoi : vous avez peur des remontrances de la princesse. — Je n'ai peur de rien du tout ; mais j'aime mieux aller à l'Opéra et voir danser

les danseuses qui sont payées pour cela, que de voir danser les femmes du monde qui dansent pour rien. »

Au moment de s'habiller pour aller chez la princesse, Jane voulut bien m'apprendre qu'elle aurait une robe inédite d'une coupe imprévue, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. « Puisque je retourne dans le monde, j'y veux être la plus belle. — Eh bien! cette fois-ci j'espère que vous me ferez la grâce de m'appeler avant de monter en voiture. — Oui », me dit-elle en fermant la porte de sa chambre.

Comme l'avant-veille, j'allai fumer quelques cigarettes inspiratrices dans mon cabinet de travail. Au bout d'une grande heure, car il y a des heures qui sont des siècles, la femme de chambre vint m'avertir que Madame était habillée. Je passai tout de suite dans le petit salon. Jane ne se fit pas attendre. Presque aussitôt elle apparut plus adorable encore qu'au bal de Mme Errazu. Je lui pris les mains et je voulus l'embrasser. « Non, me dit-elle, ce serait déchirer le traité. — Et puis, dis-je d'un air fâché, ce serait un coup de soleil sur un pastel. »

A son tour elle parut fâchée. « Ah! Monsieur, vous savez bien que je ne me barbouille pas de poudre de riz. Voyez plutôt. »

Et elle approcha sa joue de mes lèvres avec une candeur charmante. Ce fut plus doux qu'un baiser sur des roses et sur des pêches. Elle rougit, puis elle pâlit. Je l'appuyai sur mon cœur. « Adieu! lui dis-je tristement, vous allez bien vous amuser. »

Elle s'indigna, elle leva la tête : deux belles larmes roulèrent sur ses yeux. « Vous n'avez donc pas lu dans mon âme? me dit-elle. — Non, mon cœur est trop bête pour comprendre. — Et vous vous êtes figuré que j'irais



à ce bal ! Vous n'avez donc pas compris que je me suis habillée pour vous seul ? — Non, parce que je ne me croyais pas encore digne de vous. »

Elle passa dans son cabinet de toilette.

En moins de rien elle reparut. Un miracle ! ce n'était plus la même femme. Elle avait jeté toutes ses parures et défait sa robe pour passer un adorable peignoir qui était une féerie, un vrai nuage de batistes et de dentelles. Cette fois je compris. Je tombai à ses genoux et je baignai ses mains de larmes. Mon cœur éclata par les expansions les plus tendres. Elle faillit s'évanouir tant elle était contente. « Enfin, dit-elle, vous voilà revenu ! »

Oui, j'étais revenu tout cœur et tout âme. Je me sentis bientôt revivre dans une adorable atmosphère où la jeunesse et l'amour de cette charmante créature répandaient les plus exquises fleurs de l'idéal. ·

Il y avait près de trois mois que je quittais Venise, jurant d'y vivre tout seul. Cette pensée me revint dans cette soirée inoubliable. Ma femme, qui lisait mes pensées sur mon front, me dit avec un charmant sourire : « Quand vous retournerez à Venise, j'irai avec vous, n'est-ce pas ? — Partout avec moi. »

Nous ne nous parlâmes plus que par les yeux voilés de larmes et par les battemens du cœur.

J'étais bien heureux de retrouver l'amour après tous les malheurs de l'amour ! C'est que la vertu a des sources intarissables pour ceux qui ont soif des joies intimes de la vie.

Et ce bonheur dura toute une année, joie du cœur et joie de l'esprit, tantôt à Paris, tantôt en voyage, tantôt aux bains de mer. Ce n'était pas le bonheur qui se promène obstinément à travers les fêtes du monde ; c'était

le bonheur chez soi ; car, pour nous, les devoirs mondains étaient plus ou moins des supplices. Nous étions jaloux des heures qu'on nous prenait. Nous ne permettions à nos amis de venir nous voir que pour dîner avec nous. Théophile Gautier venait déjeuner tous les dimanches en allant écrire son feuilleton au *Moniteur*. Bien souvent ce feuilleton fut écrit avenue Friedland, sur la table encore tout épanouie de fleurs et de fruits. Théo humait son café ou sa fine champagne tout en babillant et tout en calligraphiant. On sait qu'il ne lui fallait que trois ou quatre feuilles de papier pour un grand feuilleton. Il ne se relisait jamais, fidèle à son principe, qu'on ne retouche pas plus les enfans de l'imagination que les enfans de l'amour. Il amenait çà et là la grande Schabrackque et Monstre-Vert, ses deux charmantes filles à peine aux aurores de leur avril. Elles jouaient encore à cache-cache avec Henry, pendant que leur père paradoxait doctement. Il m'injuriait à brûle-pourpoint pour avoir failli passer à côté de ma femme sans connaître toutes ses vertus, car il l'aimait comme une sœur.

VIII

Les désolations

Pas de nuées sur notre ciel. Je me trompe : quelques nuages encore pour Jane qui était jalouse de la morte. Il ne fallait pas qu'elle vît son nom dans les journaux. J'avais caché les portraits de Marie Garcia,

mais elle les découvrit avec terreur. Il lui semblait que cette rivale sortait de dessous terre. Ce fut bien pis quand un jour, en mon absence, un sculpteur apporta chez moi un buste qui datait de trois ou quatre ans, et que j'avais oublié. C'était Marie Garcia dans sa jeunesse rayonnante. Il trouva tout naturel de poser ce buste sur un piédestal du vestibule, si bien qu'en rentrant à l'hôtel Jane se trouva face à face avec Marie. Le coup fut si rude qu'elle tomba sur une marche de l'escalier. Quand j'entrai moi-même, elle avait la fièvre. « Cette femme me tuera », me dit-elle d'un air désolé.

J'eus beau lui expliquer que ce buste ne resterait pas là puisque je ne l'avais pas demandé, elle s'enfonça dans son chagrin si profondément qu'elle fut huit jours à se remettre. Et par malheur, à tout propos, cette image de Marie Garcia revenait sous ses yeux, tantôt par les causeries, tantôt par les journaux. Je ne croyais pas que la jalousie pût s'attacher ainsi à une morte, quoique déjà des Espagnols m'eussent raconté de pareils désespoirs. Sur ce point, elle était bien Espagnole. Ainsi un jour elle allait à une messe de mariage à Saint-Philippe-du-Roule ; quand on lui dit que la cérémonie se passait dans la chapelle de la Vierge, elle rebroussa chemin, parce qu'elle savait que dans une des fresques de cette chapelle, le peintre avait représenté Marie de Grandfort et Marie Garcia pour symboliser je ne sais plus quelles femmes de la Bible.

Quand une amie de la morte publia la *Confession d'Antonine*, ce petit roman écrit aux Eaux-Bonnes, ce fut encore un coup terrible. Elle ne désarmait pas. Dès qu'une pensée triste traversait mon front, elle me disait : « C'est encore elle ! »

Nous partîmes pour Dieppe au commencement de juin : cette fois, tout fut oublié. Jane reprit sa belle gaieté naturelle. Cette saison à la mer, en 1863, fut une des trois ou quatre meilleures saisons de ma vie ; aussi restâmes-nous à Dieppe jusqu'au mois d'octobre, dans ce qu'on peut appeler la douceur de vivre. Il n'y a point de douceur de vivre sans amour : nous nous aimions pour tous les jours perdus — et pour l'avenir, hélas! — sans nous douter que des cœurs si heureux n'allaient plus battre l'un près de l'autre.

J'aime à refaire aujourd'hui toutes les adorables promenades que nous faisions à deux à Puys, à Arques, à Pourville. Tout nous charmait, même la pluie, tant le soleil était en notre âme. J'étais forcé de revenir un ou deux jours à Paris chaque semaine, mais nous causions encore par nos lettres. Et comme elle trouvait le mot du cœur! Tous ceux qui avaient été témoins de notre lune rousse n'en revenaient pas de voir une pareille lune de miel. On nous prédisait le sort de Philémon et de Baucis. Jane était redevenue confiante dans l'avenir, ce qui ne l'empêchait pas de regarder les vagues quelquefois avec inquiétude. « Il me semble, disait-elle, que notre bonheur fera naufrage. »

Quand nous revînmes à Paris, elle était plus heureuse que jamais. Elle dit gaiement à sa mère : « Tu seras bientôt grand'mère. Je te donnerai un fils digne de toi, parce qu'il aura du sang indien. »

La mère était une noble créature pleine de cœur, qui descendait des anciens rois de Lima.

Jane ne se trompait pas. Elle se réjouit si fort de devenir mère qu'elle ne voulut presque pas sortir de l'hiver; elle s'emparadisait chez elle, selon son expression. Du

reste, cet hiver-là je ne sortis pas non plus. Elle voulut écrire sous ma dictée beaucoup de pages de l'histoire de Léonard de Vinci, de Titien et de Véronèse. Quand je restais court, elle trouvait toujours le mot; elle était d'ailleurs d'une pénétration inouïe, pareille en cela à ma sœur Céline, qui vingt fois par jour me disait: « Je sais ce que tu penses. » Et elle ne se trompait pas, tant elle lisait si bien dans les âmes. Ainsi était Jane qui, aux premières représentations, me racontait dès l'entrée en scène toutes les péripéties jusqu'au dénouement.

L'hiver fut doux et charmant, parce qu'il fut familial. Je ne retrouve pas un sonnet à Jane où je lui disais que, grâce à elle, la maison était métamorphosée en printems éternels, tant elle cultivait bien les roses des jardinières, mais surtout les espérances de mon cœur. Nous avions presque tous les jours des amis à dîner, entre autres amis Alexandre Dumas, Albéric Second, Paul de Saint-Victor, Roger de Beauvoir. Mes belles-sœurs, qui étaient mes belles belles-sœurs, donnaient tout leur éclat et tout leur charme à la table.

Le bonheur est si bien la santé de l'âme que nous trouvions tout naturel d'être heureux. Hélas! le bonheur n'a jamais qu'une saison dans l'année. Quand vint le vrai printems, une fièvre liménienne, qui reprenait souvent Jane, vint nous inquiéter, parce que l'heure de ses couches approchait; elle était au septième mois de sa grossesse; le mois ne s'acheva pas quand elle mit au monde, le 4 mai, mon second fils que je sauvai de la mort, parce que le médecin, très inquiet pour la mère, l'avait abandonné sur un canapé, quand je le croyais dans les bras de sa grand'mère. Mais sa grand'mère tout affolée n'avait d'yeux que pour sa fille. C'était le

matin. Quand l'accoucheur, le docteur Campbell, revint l'après-midi, Jane avait la fièvre de lait. Je voulais qu'elle nourrît son fils, ne fût-ce que pendant quelques jours. Campbell se mit à rire en me disant : « Voilà bien des rêves à la Jean-Jacques; nous avons une nourrice bourguignonne qui vous fera un fils plus robuste que s'il tetait aux seins de la mère. — Mais, mon cher docteur, je m'inquiète plutôt de la mère; voyez donc comme elle a du lait. — Dans vingt-quatre heures elle n'en aura plus. »

J'insistai, parce que je voyais bien que le lait, par sa force active, tourmentait la jeune accouchée. Je voyais juste ! Malheureusement la mère de Jane était de l'opinion du médecin. Elle avait peur que l'enfant ne fatiguât la jeune mère, d'ailleurs si délicate. La nuit, la fièvre de lait exaspéra Jane et lui monta à la tête. Elle eut des heures de délire. Au point du jour, je courus chez Campbell. « Venez bien vite, car ainsi que je le pressentais... — Je vous vois venir; toujours la question du lait; aujourd'hui elle n'en aura plus. — Vous avez beau dire, je ne trouve pas naturel de couper ainsi des sources vives. — Donnez-moi raison pendant huit jours. »

Campbell revint avec moi. Jane était mieux; il se moqua de mes alarmes.

Dès que Campbell fut parti, la fièvre de lait reprit l'accouchée et la rejeta dans le délire. On courut chercher Campbell, qui revint encore tout juste dans un moment de calme. Il me prit pour un fou; la mère elle-même ne croyait pas sa fille si malade. Ma volonté fut stérile.

Quand on a toujours sous les yeux une malade, on

ne s'aperçoit pas du chemin rapide du mal. Le lait était coupé, mais Jane n'allait pas bien du tout; la fièvre la reprenait çà et là le jour et la nuit, sa belle figure se fanait à toute heure, ses yeux étaient tour à tour brûlans et voilés. Je la surpris souvent qui pleurait en regardant son fils. Elle semblait dire : Dieu ne me permettra pas d'être longtems sa mère!

Je lui parlais gaiement pour cacher mes larmes.

A trois semaines de là, la force de la jeunesse et de la saison lui donna une bouffée de vie comme on boit un vin généreux et comme on respire l'air vif des montagnes. Elle demanda à se lever. Elle fit la vaillante jusqu'à vouloir aller au Bois, ce qui lui réussit.

Pendant toute une quinzaine, je la conduisis au lac dans son coupé. Son père, la croyant sauvée et voulant la distraire, fit tous les deux jours atteler à la Daumont. Comme moi elle aimait le faste; elle aimait les beaux chevaux, comme les belles demeures, comme les fêtes radieuses.

Mais elle était toujours pâle et ne voulait manger que des fruits. Il vint à sa famille une malheureuse idée, ce fut de la conduire à Saint-Germain; elle se trouvait si bien dans son hôtel que je m'opposais de toutes mes forces à cette villégiature qui avait été fatale autrefois à une de mes amies. Il faut bien se porter pour aller vivre à Saint-Germain. C'est le tombeau des natures délicates. J'eus beau faire, je ne fus pas écouté. Jane voulait rester à Paris, sachant bien que je ne serais pas à toute heure à Saint-Germain; mais c'était la femme la plus soumise à sa famille; d'ailleurs, sa mère la décida à partir en lui rappelant le proverbe musulman, à propos de mon hôtel que j'avais rebâti sur les ruines de

l'ancien : « Dès que la maison est bâtie, la mort entre et frappe. »

Le jour du départ pour Saint-Germain, Jane pleura à toutes larmes. Quand nous arrivâmes rue de Pologne, dans un hôtel qui ne se recommandait que par le jardin, elle s'écria · « C'est un tombeau! c'est un tombeau! Je vais mourir ici. »

Je voulais la ramener à Paris, mais le père et la mère se fâchèrent. Ils croyaient que leur fille ne pouvait revenir à la vie que sous leurs yeux, tandis que sa vie c'était moi — mais moi chez elle et non dans sa famille, car elle n'avait plus là ses coudées franches. — Et puis cet hôtel de Saint-Germain renfermait trop de monde: il fallait la solitude à cette pauvre colombe blessée qui voulait son nid.

Hélas! elle et moi nous avions eu trop raison. La fièvre, qui l'avait quittée, la reprit de plus en plus terrible. Et aussi le délire. Je ne saurais dire mon chagrin, en écoutant toutes ses divagations. Elle avait des imprécations contre les mauvais jours passés. Mais aussitôt elle se jetait dans mes bras en me disant : « Je suis bien heureuse! mais défends-moi de la mort, car je n'ai pas assez vécu avec toi. » Puis elle prenait son enfant et elle le couvrait de baisers. Et tout d'un coup: « A qui donc cet enfant? » ou bien elle chantait des airs doux à son cœur. C'était la raison dans les nuages.

Saint-Germain me fut presque aussi fatal qu'à elle-même, car j'y étais plus souvent qu'à Paris. Je tombai malade à mon tour, frappé par une pleurésie. Ce fut si sérieux que les médecins, après m'avoir maintes fois rassuré sur la maladie de Jane, qui, selon eux, s'en irait avec la fièvre liménienne, me condamnèrent à aller

aux eaux d'Ems pour vingt et un jours. Nous étions en septembre : c'était la fin de la saison. Je ne voulus partir qu'avec l'assentiment de Jane. Je me rappelle notre dernier dîner sous les arbres du jardin, car elle allait bien ce jour-là. Un chasseur de mes amis avait envoyé deux perdreaux tués à l'ouverture de la chasse. Jane me dit : « Nous les mangerons en tête-à-tête et en gourmands. » La pauvre femme s'inquiétait bien plus de moi que d'elle-même : « Pars et reviens bien vite ! » Elle m'embrassa avec toute son âme. Je partis. Mais au bout de quelques jours, Jane devint plus malade ; on ne tint plus compte de mon état presque désespéré ; on m'accusa encore d'abandon. Le père de Jane m'écrivait tous les jours sans inquiétude sérieuse pour sa fille, mais tout à coup il m'apprit qu'elle ne voulait plus rester à Saint-Germain et qu'elle revenait à Paris.

Elle revint, en effet, dans son hôtel. J'y revins moi-même en toute hâte. Hélas ! j'arrivai trop tard, puisque ce ne fut que pour la voir mourir. Elle avait dit, en regardant mon portrait : « Le voilà ! » Mais quand je tombai agenouillé au pied de son lit, elle ne me reconnut pas. C'était le 13 septembre 1864. Le désespoir était rentré avec moi.

Un médecin avait tué ma première femme en la saignant, un médecin tua la seconde en ne lui permettant pas d'allaiter son enfant !

Elle mourut en souriant à la vie, emportée par son rêve. Devant la mort de ces femmes adorées, Fénelon lui-même trouverait-il des excuses à la Providence ? Veuillot m'a dit : *Dieu les voulait!* Quoique dévoré par la fièvre, je ne voulus pas quitter la chambre mortuaire jusqu'à l'heure de l'enterrement. Verhas, qui avait

peint Jane en ses jours de gaieté, fit un très beau pastel de la morte.

Quand mes amis vinrent chez moi, le jour de l'enterrement, ils ne me reconnurent pas. C'est l'expression de Henry de Pène. On ne me donna pas six semaines pour aller rejoindre ma femme. On dit dans un journal : « A ce convoi d'une jeune femme, tout le monde pleurait ; il y avait un mort couché et un mort debout. » Dieu ne voulut pas encore me mettre au tombeau.

Les funérailles furent d'une sombre tristesse. Tant de jeunesse et tant de beauté mises au tombeau ! Quand la morte fut descendue dans les caveaux de Saint-Philippe-du-Roule, j'eus toutes les peines du monde à revenir chez moi au bras de ma sœur et de Théo.

Le docteur Bouillaud voulait que je passasse l'hiver à Pise. Ce qui m'empêcha de partir fut son adieu ; car il me dit : « Non seulement vous passerez cet hiver à Pise, mais aussi l'hiver prochain. Vous ne reviendrez à Paris que dans dix-huit mois, si vous revenez ! » Je me vis condamné à mort. J'aimais mieux mourir à Paris : je m'enfermai dans mon hôtel et dans mon deuil.

Tout était triste autour de moi. Je venais de perdre ma première sœur ; la seconde venait de perdre son mari, sous-préfet de Toulon, dans son dévouement aux cholériques. Cette éplorée sœur était si charmante que je ne l'appelais plus que Divine — diminutif d'un de ses noms de baptême : Ludivine.

C'était la troisième femme aimée que je perdais depuis dix ans : décembre 1854, décembre 1862, septembre 1864, presque jour pour jour. On ne se console de ces coups mortels qu'en voulant ne pas se consoler. Le chagrin féconde le cœur ; la douleur est une des âmes

de la vie. Malade, presque condamné à ne pas survivre, emprisonné dans ma chambre à coucher comme dans mon malheur, je vécus tout l'hiver avec ma sœur Céline qui pleurait son mari. Elle se fit pour moi sœur de charité. Nous confondîmes nos désolations et nos regrets. Un de mes amis avait trouvé très plaisant d'écrire dans le *Figaro* ce mot à effet : « Cette barbe blonde est donc une barbe bleue. » Mais ce jour-là, Louis Veuillot, qui était mon ennemi, vint à moi, me parla de Dieu et m'embrassa.

Tout l'hiver il revint. Ne me sentant plus, pour ainsi dire, de ce monde, je voyais avec un vif plaisir cet apôtre calomnié qui me parlait de l'autre monde avec la plus haute éloquence. Quoique je ne fusse pas bien convaincu, je lui ouvrais mon âme, écoutant d'une oreille l'orateur catholique et de l'autre l'orateur littéraire. Il me fit fermer mes livres pour rouvrir l'Évangile. Il m'apprit à mourir dans l'espoir en Dieu. Quand il vit, aux premières aurores du printems, que j'étais sauvé, il dit à ma sœur : « Il est sauvé, mais hélas nous allons le reperdre ! Et il ne trouvera plus si belle occasion de mourir en état de grâce. »

Pendant tout l'hiver, l'enfant de Jane, déjà rieur, gazouillait pendant deux heures sur mon lit, m'arrachant le journal des mains, me rappelant déjà sa mère par ses yeux de feu et sa vivacité espagnole. J'avais donc deux orphelins qu'il me fallait protéger dans la vie. C'était ma force pour le jour et pour le lendemain. C'était ma consolation, puisque je revoyais en eux leur mère. Si ce furent des enfans gâtés, je n'ai pas besoin de le dire. Il me semblait que chaque chagrin que je leur épargnais était une offrande aux mortes, comme il

me semblait que chaque peine qu'ils me causaient était un sacrifice. Depuis 1854, quelle que fût l'ardeur de la bataille de la vie, j'ai toujours consacré le dimanche à raviver l'image de mes chères mortes, en remuant leurs lettres, en embrassant leurs robes, en méditant devant leurs portraits. On est mal venu si on vient me voir ce jour-là, à moins que ce ne soit pour me parler d'elles.

Ce ne fut pas Veuillot qui fit le miracle de ma résurrection, ce fut Nieuwerkerque. Voici comment :

Hector de Callias, tout jeune alors, jouant les Boufflers et les Rivarol dans le *Figaro* et ailleurs, eut l'étrange idée de se marier, lui qu'on aurait presque pris pour M. de Cupidon, tant il était encore imberbe et évaporé. Mais il avait rencontré de par le monde chantant, Mlle Nina de Villars, qui ne lui apportait pas seulement un piano en dot, mais aussi cinquante mille livres de rentes. Pour un disciple d'Apollon, c'était inespéré; mais, par malheur, il n'aimait point le piano. N'outrepassons pas. Il vint me demander d'être son témoin avec Nieuwerkerque. J'étais dans mon lit, attendant ma dernière heure. Je lui représentai qu'un fantôme serait de mauvais augure à une pareille cérémonie. Il tint bon en disant qu'il ne désespérait pas, dût-il revenir me voir avec sa fiancée elle-même. Le lendemain, je vis arriver Nieuwerkerque. Cette fois j'étais debout, mais marchant avec une grande canne comme un marquis de l'ancien régime, plus pâle qu'un beau soir d'automne, détaché des choses de ce monde, comme un voyageur qui va changer de pays. Nieuwerkerque commença par me dire qu'il n'y avait de bien malades que ceux qui étaient enterrés. Il me fit la guerre parce que je restais enfermé chez moi. « Mourir pour mourir, dit-il, il vaut mieux courir

Paris jusqu'à la dernière heure. Par exemple, venez demain au mariage d'Hector de Callias, après quoi je vous conduirai au Louvre où nous nous promènerons dans la compagnie des grands maîtres. Il faut changer son horizon. — Comme il vous plaira, lui dis-je, en reprenant quelque volonté de vivre. Je vous donne ma journée de demain. Vous serez peut-être meilleur médecin que tous les autres. » C'était au cœur de l'hiver. Le lendemain, Nieuwerkerque me prit en phaéton. Je ne fis point de façon, car j'étais décidé à tout. Il me dit que l'air vif me fouetterait le sang et me redonnerait des forces. Depuis quatre grands mois, la fièvre ne m'avait pas quitté d'une pulsation. Qui le croirait! Grâce à Nieuwerkerque, je m'aperçus en arrivant à la mairie de la rue Drouot que je n'avais plus de fièvre du tout. J'étais tout joyeux quand je signai l'acte de mariage de mon jeune ami. J'accompagnai Nieuwerkerque au Louvre, où il me retint à dîner avec du Sommerard et quelques amis. Ma sœur croyait déjà que je ne reviendrais plus, quand un peu avant minuit je rentrai très vivant et très gai. Elle n'en revenait pas, elle qui assistait jour par jour à ma défaillance corporelle. J'eus bien quelques quintes la nuit, mais la fièvre ne revint pas. Il ne me fallut qu'une semaine pour me remettre à bord. Je ne raconte cette renaissance que pour réconforter ceux qui se croient perdus. Nul ne connaît les sources de sa vie. Plus d'un les croit taries quand elles vont jaillir plus vives. Voilà pourquoi la médecine n'est qu'une science d'à peu près.

En reprenant pied sur terre, je sentais que mes chères mortes couchées sous terre dominaient à toute heure ma pensée. Quelle serait ma vie avec l'amour des tombeaux? Mais il y avait mon fils Henry qui commençait à

écrire l'*Histoire d'Apelles*. Il y avait mon second fils au berceau. Puis mon père, puis ma mère. Enfin tant d'ébauches littéraires qui prenaient mon esprit. Je finis par me dire : *Vivons!* avec la même résignation que je m'étais dit : *Mourons!*

Je m'étais promis de vivre comme en un cloître, dans toute la gravité des aspirations chrétiennes, jurant de faire pénitence non pas tout à fait comme saint Arsène qui ne mangeait que des racines dans le désert, mais comme tous ceux qui ont beaucoup à se faire pardonner, parce qu'ils ont beaucoup aimé — la vie.

Quand on est renfermé dans sa douleur, on pense aussi à la douleur des autres, comme pour reprendre courage. Non seulement je pensais à la douleur des vivans qui pleurent les morts, mais je pensais aussi aux douleurs passées de ceux qui ne sont plus. De grandes images éplorées m'apparaissaient dans la pénombre comme des âmes en peine. J'entendais encore Dante pleurant la mort de Béatrice. « L'impitoyable s'est « emparée d'un noble cœur. » J'entendais aussi Michel-Ange pleurant Vittoria Colonna. « Tout ce qui m'était « fête et joie, m'est douleur maintenant. »

Je disais comme Michel-Ange, qu'il est doux de mourir pour une morte. « L'âme, si elle est purifiée par le « feu, plus légère retourne à Dieu :

Perchè dai lacci della carne sciolta,
S' è calamita del divino ardore,
Purgata in fuoco, a Dio più lieve torna. »



LIVRE II

NAPOLÉON III

I

Chateaubriand me dit, un jour qu'on parlait des *Mémoires d'outre-tombe :* « Napoléon y fait ombre à toutes les figures. » Chateaubriand avait trop le sentiment de la grandeur pour n'avoir pas le sentiment de la justice, aussi reconnut-il tout le génie de Napoléon, « l'argile humaine qui reçut de Dieu le plus puissant souffle de vie ». Il passe en revue toutes les stations du

héros et du législateur. « Son histoire est finie et son épopée commence. » Chateaubriand constate que, quoi qu'on fasse, nous vivrons par lui tout notre siècle. Quel que soit le régime nous gouvernerons par lui, par ses idées, par son Code, par ses cours de justice, par son administration régulière et puissante. « Il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels et pour avoir réduit les plus furieux démagogues. Il est grand pour avoir enchaîné une tombe anarchique, il est grand pour être né de lui seul, pour avoir su, sans autre autorité que celle de son génie, se faire obéir par trente-six millions de sujets, à une époque où aucune illusion n'environne les trônes. »

Et ainsi Chateaubriand a fait le dénombrement des grandeurs de son ennemi, parce que la justice voit un homme dans un ennemi. Il le montre régnant par la force de sa volonté, parce que c'est la volonté de l'héroïsme ; il le montre en face de toutes les armées vaincues, maître absolu des siennes, après avoir abattu tous les rois, ses opposans, apprenant son nom au peuple sauvage comme au peuple civilisé, surpassant tous les vainqueurs, tous les Alexandres, tous les Césars, remplissant de tels prodiges les premières années du siècle, qu'on ne les veut plus comprendre aujourd'hui, toutes ses victoires, toutes ses apothéoses. Tacite a dit : « On entend le bruit que fait le soleil en s'immergeant. »

Napoléon, mourant à Sainte-Hélène, a fait plus de bruit dans son tombeau que tous les glorieux du XIXe siècle. C'est que le XIXe siècle lui avait confié ses destinées. C'est que Napoléon, sans ses défaillances et ses éblouissemens, eût refait le monde nouveau sous sa main fé-

conde comme Voltaire avait ruiné le monde ancien sous sa main de feu. Napoléon disparu, l'ancien monde tenta de renaître, mais ce n'était pas le phénix : il ne remua que des cendres froides. La Restauration, avec un roi qui ne croyait à rien, avec un second roi qui croyait à tout, ne ramena que des revenans, figures effacées du tems de Louis XVI, de la République et de l'Empire. On ne contente pas tout le monde et son roi. En 1830, quand déjà les grands seigneurs n'existaient plus, on s'imaginait qu'ils allaient reprendre leur droit de jambage; on se retrempa dans le sang du peuple, car ce fut le peuple qui donna son sang pour baptiser cette petite révolution. Le roi citoyen eut le tort de ne pas faire le roi, ou de ne pas être le roi de l'opinion. Il n'y a pas de milieu, ni de juste milieu, il faut faire l'opinion ou se soumettre à l'opinion. Le roi citoyen tomba devant le peuple citoyen. Un fantôme de république remplaça tous ces fantômes de royauté, petits-fils ou petits-neveux de Louis XIV, qui n'osaient pas dire : L'État, c'est moi. Ce fut alors qu'on se tourna vers les souvenirs de Napoléon ; on demanda encore un changement de spectacle, quoiqu'il y eût en scène deux premiers rôles : Lamartine et Cavaignac.

On voulut recommencer le drame de l'Empire avec un neveu de l'Empereur. Ce qui manquait à ce nouveau Napoléon c'était le prestige : il n'avait pas changé la géographie de l'Europe; toutefois on espéra que c'était le retour de l'idée impériale. Par malheur pour celui qui fut Napoléon III, la première fois qu'il tira l'épée, ce fut contre Paris. C'était contre la révolution, mais n'était-il pas lui-même un des enfans de la Révolution ? Il blessa sa mère au Deux-Décembre. Peut-être la sauva-t-il



de blessures plus profondes, mais sa mère outragée ne lui pardonna point. Ce fut en vain qu'il lui donna un instant, par les victoires sur les Russes et sur les Autrichiens, le grand air des nations dominatrices : il rencontra bientôt trop d'ennemis à l'étranger et en France. Aujourd'hui il n'y a pas de lendemain pour celui qui ne sème plus de grandes actions dans la moisson de l'avenir. Le second Empire a trouvé son abyme au premier jour de vertige. Cet abyme il l'avait creusé lui-même; d'ailleurs, il s'était mis avec bravade dans la cage du lion, le lion devait le dévorer.

Et maintenant qu'il n'y a plus ni Roi, ni Empereur, y a-t-il une République ? Non, il n'y a rien! rien! rien! Les vagues ne fécondent pas l'Océan : le gouvernement qui prend le nom de République s'est croisé les bras depuis quinze ans parce qu'il ne sait que faire de ses deux mains; le pauvre soufre, l'État tourne la tête vers la Tunisie ; la femme du pauvre n'a plus de lait dans son sein, l'État tourne la tête vers le Tonkin.

Diogène chercherait un homme à Paris parmi toutes ces ombres qui s'agitent dans les rayons du pouvoir — une ombre encore ! — Et quelle agitation dans le néant! Combien de petits hommes montent sur des échasses avec les défroques de la première République sans tromper les spectateurs, car nous sommes toujours au théâtre ; mais comme la comédie nous ennuie parce qu'elle n'a plus ni feu ni âme, on reprend tous les jours une vieille pièce de plus en plus démodée. Et on attend un premier rôle sur la scène du monde, que ce soit Brutus ou César.

II

Napoléon Ier, à l'heure même de son couronnement, disait à un de ses ministres : « Je suis venu trop tard, il n'y a plus d'illusions à faire aux hommes. » Il sentait que son peuple, tout enthousiaste qu'il fût, ne croyait plus qu'un héros fût un demi-dieu. « Mais, Sire, lui dit le ministre, quoi de plus grand d'occuper le premier trône du monde ? — Oui, j'ai fait un beau chemin, mais voyez Alexandre : quand il eut conquis l'Asie et qu'il s'annonça aux peuples comme fils de Jupiter, tout l'Orient le crut, hormis les pédans d'Athènes ; eh bien, moi, si je me déclarais aujourd'hui un des fils du Père éternel, il n'y a pas de poissarde qui ne me sifflerait sur mon passage. » C'est le duc de Raguse qui conte ceci comme un point inouï dans l'orgueil humain ; pour moi je trouve toutes simples les aspirations de l'Empereur ; c'est le caractère des hommes de génie de ne pouvoir se contenter de tout. Mais quand ils sont précipités du haut de leurs rêves, ils sont moins atteints encore que les autres hommes, parce que l'orgueil les soulève dans l'abyme. N'avez-vous pas vu Napoléon descendre deux fois du trône sans être plus frappé que s'il perdait une bataille ? C'est qu'il régnait encore. N'a-t-on pas fait toutes les chartes et toutes les constitutions avec le Code Napoléon ?

Chateaubriand en veut au géant de n'avoir pas lié ses destinées à celles de ses contemporains. « Génie tout moderne avec une ambition des vieux jours, il ne s'aperçut pas que les miracles de sa vie dépassaient les

valeurs d'un diadème. Pourquoi cet ornement gothique quand il se précipitait sur l'avenir ? » Et Chateaubriand arrive à cette pensée qui n'est qu'une belle phrase, puisqu'elle n'est pas vraie : « Les rois d'Égypte plaçaient leurs pyramides funèbres, non parmi des campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles. Ces grands tombeaux s'élèvent, comme l'éternité, dans la solitude. Bonaparte a bâti à leur image le monument de sa renommée. »

Mais au moins Chateaubriand parle haut devant cette grandeur tombée. Les violentes attaques des infiniment petits ennemis de Napoléon, qui s'abîment dans la poussière de ses pieds, prouvent qu'il est toujours debout, non pas au milieu des sables stériles, mais au milieu de la vie universelle.

Qui ne se rappelle les paroles des Macchabées sur Alexandre : « Ils prirent tous le diadème après sa mort et les maux se sont multipliés sur la terre. » Ces paroles tombèrent de la bouche de Chateaubriand après la Révolution de Février. Le grand historien a dit aussi : « Les acteurs renommés sont descendus de la scène où sont montés des comédiens sans nom. Le *terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde*, auquel l'Empereur avait opposé son génie, reprend son cours, les institutions du conquérant défaillent ; il sera la dernière des grandes existences individuelles ; rien ne dominera désormais dans les sociétés nivelées et infimes ; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du monde détruit, comme le fantôme du déluge au bord des abymes où tomberont des siècles inconnus. »

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand s'attaque du haut de son génie au génie de Napoléon,



mais tout en regardant le soleil, l'aigle est ébloui. Chaque page de ce beau livre révèle un cri de justice ; il est le serviteur des Bourbons, il veut frapper Napoléon, mais il ne frappe que les Bourbons. Il reconnaît qu'ils ne sont plus rien, même quand le dominateur du monde n'est plus tout. Comme il peint bien la souveraineté rapide de cet autre Alexandre qui arrive en quatre pas au bout du monde comme les dieux d'Homère. « Il paraît sur tous les rivages, il écrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples ; il jette des couronnes à sa famille et à ses soldats ; il se dépêche dans ses monumens, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire; mais en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté. » Oui, mais qui donc n'a pas étouffé la liberté ?

En 1792 on ne fut libre que sur l'échafaud, parce que c'est la mort qui dit : Liberté, Égalité, Fraternité.

III

C'est Chateaubriand qui nous initie le mieux à la jeunesse de Napoléon III. Ce tombeur de rois, né royaliste et mort royaliste, a failli se laisser prendre par la grâce magnétique de la reine Hortense. Il va à Coppet saluer le tombeau de Mme de Staël, naturellement en compagnie de Mme Récamier. Or, Mme Récamier l'entraîne à dîner avec elle chez son amie, la fille de Joséphine, belle-fille d'un empereur et mère d'un empereur. La reine Hortense séduit Chateaubriand, qui s'écrie : « Jamais les rois que j'ai servis ne m'ont été si charmans. »

Il est ravi de la reine Hortense, ravi du prince Louis. Mais ce grand homme qui devine si bien le passé, parce qu'il est l'homme de la vieille France, ne pressent pas qu'il donne la main à un futur empereur.

On est sous le règne du roi citoyen. « Mauvais jour sans lendemain », dit Chateaubriand qui aimerait mieux le retour de Henry V, ou même le retour de la République, ce qui ne l'empêche pas d'écrire au Prince : « Nous nous rencontrons dans une sympathie commune ; « vous voulez avec votre jeunesse comme moi avec mes « vieux jours. Il ne manquait plus à l'un et à l'autre « pour mourir de confusion ou pour mourir de rire que « de voir le juste-milieu bloqué dans Ancône par les « soldats du pape ! » Ne dirait-on pas Rochefort qui parle ? « Où est votre oncle ? continue Chateaubriand, à d'au- « tres que vous je dirais : Où est le tuteur des rois et le « maître de l'Europe ? »

Et dans la même lettre, Chateaubriand regrette de ne pouvoir parler avec le Prince de l'avenir de la France. Mais ce grand homme qui avait cru à tout, ne croyait plus à rien. Le mot néant cachait pour lui le mot foi. Il admirait la nature, l'éternelle nature, toujours vivante sur les tombeaux ; il s'étonnait de voir un arbre centenaire lui donner son ombre à lui qui n'était plus qu'une ombre et qui avait vu tomber dans l'abyme sans fond, tant de royautés et tant de révolutions. Tout cela n'était plus qu'un songe pour lui qui allait dormir du sommeil noir sans pouvoir rouvrir la porte des songes.

Ces paroles de Chateaubriand, comme un vin généreux, montèrent à la tête du Prince ; pour lui, de toutes les grandeurs demi-séculaires, il n'y avait plus debout que celle de Chateaubriand, car il comptait pour bien

peu ce qui restait de l'état-major de Napoléon : des traîtres comme Raguse ou des effacés comme Soult. Le Prince résolut de marcher en avant, dût-il marcher seul, pour faire triompher l'idée napoléonienne ou pour s'ensevelir dans le vieux drapeau. Voilà pourquoi il tenta l'équipée de Strasbourg, aventure moins folle qu'elle ne le parut à ceux qui ne donnent raison qu'au succès.

Il y a d'autres lettres de Chateaubriand, une entre autres, fort éloquente sur les ruines de la patrie. Il regrette de ne pouvoir causer plus souvent avec le Prince. « Nous aurions parlé d'une grande gloire et de l'avenir de la France, deux choses qui vous touchent de près. » Les dénicheurs de secrets politiques, ceux qui se sont rués au 4 septembre 1870, sur la correspondance intime de l'Empereur, pour l'imprimer toute vive en actes d'accusation contre lui et ses amis, se sont bien gardés de publier les lettres de Chateaubriand, non plus que celles de Béranger et de George Sand, non plus que celles de Lamartine et de tant d'autres grands esprits qui ne croyaient pas se mésallier avec un souverain. Mais l'histoire porte sa lumière partout parce qu'elle est fille de la vérité.

IV

Le peuple français du XIXe siècle, né d'Aristophane et de Rabelais, est le peuple le moins national de la terre. Il élève des statues et chante des apothéoses, mais il a bien plus de plaisir à prouver que ses grands hommes sont des gamins comme lui. C'est toujours l'histoire du Panthéon, où on conduit Voltaire en triom-

phe, mais d'où on l'emporte dans la nuit pour le jeter on ne sait où. Ainsi ne font pas les Anglais, ni les Espagnols, ni les Italiens : ces trois nations marchent respectueusement dans le cortège de leurs grands hommes. Caro a dit en philosophe : « Le mépris du passé est une mauvaise école pour un peuple, comme le mépris de la famille est une mauvaise école pour un homme. »

L'histoire de France devrait être pour les Français le musée de toutes les grandeurs. On n'a jamais vu les enfans faire un feu de joie de leur berceau. Pour moi je me suis bien souvent consolé du présent par le passé. Je n'ai jamais désespéré de la France en me retournant vers sa vaillante jeunesse, vers ses capitaines, ses législateurs, ses poëtes, aussi ai-je pris en haine violente les historiens qui, par esprit de parti, ont osé souffleter de leur plume ingrate les grandes figures qui dominent les siècles. M. Lanfrey est mort inconsolable d'avoir jeté quelques taches d'encre sur le piédestal de Napoléon. M Yung ne se consolera pas de sa défaite en insultant le vaincu de Waterloo. M. Michelet erre à cette heure parmi les ombres, tout repentant de ses colères historiques. Combien d'autres mauvais enfans de la famille qui ont déchiré le sein de leur mère, en disant qu'ils obéissaient à la vérité. Ils n'obéissaient qu'aux ennemis de la France. Le vrai trésor national d'un peuple, ce ne sont ni les diamans de la couronne, ni les oreries des églises, ni les merveilles du Louvre, c'est l'histoire de France. Ah ! si Michelet avait voulu !

Bénis soient les historiens ! Honnis soient les pamphlétaires !

On a reproché à Voltaire d'être un courtisan dans son beau livre : *le Siècle de Louis XIV*. Si Voltaire a cour-

tisé quelqu'un, ce n'est pas le roi, c'est la France. Il faudrait un Voltaire pour tous les siècles passés comme pour le nôtre. Dans cent ans on s'apercevra que le XIXe siècle ne sera un grand siècle que par Napoléon. Son règne n'a pas duré, mais comme le soleil qui brille le matin, il éclaire toute la journée, quelles que soient les nuées

Éteindre les lumières du passé, c'est assombrir le présent.

Il n'y a point d'histoire du second Empire, je ne vois jusqu'ici que des calomnies et des caricatures; je compte pour moins que rien les six volumes d'un spirituel rédacteur du *Charivari*, qui jouait à l'homme d'État sans avoir jamais pénétré dans les coulisses du grand théâtre du monde. Les portraitistes du second Empire n'ont vu passer que de bien loin les hommes de ce temslà; ils n'ont pas pénétré dans leur intérieur ni dans leur pensée, hormis le vicomte de la Guéronnière. Mais si les ennemis de Napoléon III ne l'ont jugé que par le 2 décembre 1851 et le 4 septembre 1870, M. de la Guéronnière, trop optimiste, ne le jugeait que par ses jours de prospérité. L'histoire ne prendra les couleurs de la vérité qu'au XXe siècle, quand les figures impériales ou impérialistes encore debout à cette heure seront couchées dans le cercueil. A chacun selon ses œuvres, c'est la grande loi du sépulcre.

J'ai réuni toute une montagne de documens pour écrire cette histoire et j'y renonce pour deux raisons : la première, je l'ai dit, c'est que le tems n'est pas venu; la seconde, c'est que je serais accusé de trop plaider la cause de mes amis, quoique je ne sache pas d'esprit plus libre que le mien ; d'ailleurs l'amitié est un sentiment trop haut placé pour masquer la lumière.

Je vais donc me contenter ici de peindre à grands traits, par une fresque rapide, quelques tableaux de cette période mal jugée qui a failli tout sauver et qui a tout perdu *.

V

Napoléon III vécut dans un rêve perpétuel. Il était bien plutôt né pour vivre dans le silence et la solitude que pour vivre dans le bruit et les splendeurs des Tuileries. Je l'ai vu à l'Élysée et à Saint-Cloud cherchant un arbre et non un homme. En bien des jours, il ne se réveilla pas tout à fait, ce somnambule et cet halluciné. Voilà pourquoi quand on se trouvait devant lui, on se demandait encore s'il était là. Oui, il était là. Souvent il semblait ne pas entendre parce qu'il ne répondait pas. Mais le lendemain il vous prouvait qu'il avait bien entendu.

Il éloignait le calice de la réalité, même si le calice était sans amertume.

Il aimait tout de loin, même les femmes. Quand il était à table, il mangeait bien et ne buvait pas mal, mais sans savoir si la cuisine était bonne et si le vin était d'un vrai cru. Quand il se promenait au bois de Boulogne, il semblait toujours qu'il y vînt pour la première fois, tant il reconnaissait peu les figures. Il saluait de la main,

* Je ne veux conter que ce que j'ai vu. Je ne peindrai l'Empereur que dans mes rencontres avec lui ; je peindrai parmi ses ministres et ses amis ceux que mes fonctions ou mes sympathies m'ont fait connaître de près.

mais point de l'esprit. Aussi disait-on souvent autour de lui : « A quoi peut-il bien penser ? » Ses ennemis politiques écrivaient qu'il ne pensait qu'à trahir la France. Au contraire, il ne pensait qu'à la faire grande et invincible. Il voulait que tout le monde y fût riche et que la poule au pot de Henri IV ne fût plus une chimère. Car ce tyran avait un cœur d'or. Mais cette peur de la réalité, tout en le soulevant dans les nuées de la rêverie, l'éloignait de la vérité. Voilà pourquoi après le célèbre congrès de Paris, il ne fit guère que des fautes capitales. Voilà pourquoi après avoir dit : L'Empire c'est la paix, il fit la guerre pour les autres. Il se croyait encore un carbonaro, quand il nationalisa l'Italie. Il croyait encore à la vertu des races latines, quand il voulut faire sacrer un empereur au Mexique. Il ne s'apercevait pas, tel fut son aveuglement, qu'en voulant gouverner le monde il sacrifiait la France. Hélas! la France se vengea, mais si Napoléon III fut sacrifié, si celui qui devait être Napoléon IV fut sacrifié, si celle qui fut l'Impératrice est condamnée à pleurer éternellement, la France elle-même reçut les coups les plus terribles. Ce rêveur éternel, qui ne se réveilla pas même à Sedan, était pourtant comme l'enfer de glace pavé de bonnes intentions. Il avait passé par l'abbé de Saint-Pierre pour la paix perpétuelle. Il s'était inspiré de tous les réformateurs pour le bonheur des peuples. Il gardait dans l'âme la générosité de la reine Hortense et de Joséphine, sa grand'mère et sa mère. Il n'a jamais rien refusé hormis à lui-même. Cet homme qui a eu tant d'ennemis ne fut pas l'ennemi de ses ennemis. Au surlendemain du coup d'État, il pensait à l'amnistie. Il lut les *Châtiments* sans cesser d'admirer Victor Hugo. Il voulut faire Lamartine

riche, ce qui était encore un rêve. Il pardonnait à toutes les trahisons de son entourage parce qu'il faisait la part du mal en voulant le bien. On parlait de son œil atone, on parlait même de sa bêtise qui fut un moment légendaire, mais sous son masque impassible il cachait le feu qui le consumait.

Il ne fut presque jamais l'homme d'action qui veille aux barrières du Louvre comme aux barrières de la France. On l'a dit, il croyait à son étoile, il croyait au gouvernement supérieur des choses, selon la parole de Bossuet. Jules César ne disait-il pas que Vénus dont il se croyait l'arrière-petit-fils, veillait sur ses destinées? Si Napoléon III ne s'était pas nourri de ces rêves, il n'eût pas tenté l'aventure à Strasbourg et à Boulogne; en 1870, il fût revenu à Paris ou il fût mort à Sedan. Cet homme qui aimait les aventures et qui n'avait peur de rien ne portait pourtant pas l'audace sur sa figure. A première vue, on ne le jugeait pas capable de jouer les grands rôles. Il était petit, il marchait mal, il ne rayonnait pas; rien ne semblait vivre en lui, ni les cheveux, ni les yeux, ni la bouche. Quand il s'animait par la parole ou par le sourire, on sentait pourtant un homme. Mais c'est surtout quand il montait à cheval qu'il brisait ses liens et qu'il prenait quelque majesté. A table aussi, il était bien, comme à cheval, parce qu'il était tout en buste. Il fallait le voir surtout sous l'uniforme, car il prenait alors je ne sais quel air de conquérant. Nul ne doutait qu'il ne fût brave. Nous nous sommes souvent demandé avec le général Fleury, le général de Beville et autres vrais soldats de son entourage, comment il avait pu se résigner à rendre son épée à Sedan, car il ne craignait pas la mort.

Ne la traînait-il pas déjà avec lui ?

Dans cette vie étrange, c'est à peine si on voit çà et là apparaître la volonté, tant il vacillait entre le oui et le non. Comme un peintre frappé de l'idée de la grandeur et de la beauté, il aspirait à tout. Mais il s'arrêtait à l'ébauche, n'étant pas doué comme les maîtres du monde. Aussi sa figure qu'il voulait glorieuse restera dans les demi-teintes ; l'histoire ne lui consacrera que des pages où les ombres couvriront la lumière.

VI

Cabanel a peint l'Empereur en homme de cour, c'est-à-dire l'Empereur chassant les nuages après les avoir assemblés. Un sourire mondain éclaire cette figure ténébreuse. Cette fois l'empereur est éveillé, il vient de parler, il va parler. Il est peint comme il était, un peu aussi comme il voulait être — avec les femmes. — Les yeux paraissent moins petits parce que le regard est moins atone; ils semblent plus ouverts que d'habitude, quoique la prunelle soit encore noyée sous la paupière ; le front est beau, là est l'homme ; la pensée transparaît jusques aux tempes, depuis l'attache du nez jusques aux cheveux ; les sillons accusent le travail de toute heure. Par les cheveux clair-semés et flasques, on voit que s'il y a un penseur, il n'y a pas un lion. Et pourtant il y a quelque robustesse dans le cou et les épaules. Le nez, long et busqué, s'attachant au front par une cambrure à la Voltaire, tient beaucoup de place dans la figure ; les narines sont sensuelles comme la bouche est gourmande.

Ce qui donne une physionomie martiale à ce masque qui ne l'est pas, ce sont les moustaches : deux épées que Napoléon III tourmente toujours en les affilant; c'est aussi la barbiche Louis XIII qui accentue le menton. Sur les pièces de monnaie ce profil a son caractère, mais il serait impossible à un grand sculpteur de faire une grande figure de Napoléon III. Un historien a dit avec raison que le bas-relief qui représente l'empereur Napoléon III sur le fronton du Louvre, dans l'attitude d'un demi-dieu ou d'un héros antique, rappelle bien moins l'apothéose de l'Olympe que l'apothéose du cirque. On croyait voir une œuvre du Bas-Empire. Ce n'est pas ainsi que Napoléon le Grand comprenait la grandeur. Il continuait, avec dignité, la tradition des Césars. Napoléon III voulait-il continuer la tradition du Louis XIV de la place des Victoires? Il lui a manqué le sculpteur. Un grand artiste de style n'eût pas voulu le sculpter dans la manière romaine ou dans le caractère de la Renaissance avec de telles moustaches.

Impénétrable aux autres, se pénétrait-il lui-même ? Était-il le sphinx qui donne des énigmes à deviner sans les deviner lui-même ? Allait-il à la dérive sans prévoir les écueils ? Voyageait-il dans la vie sans savoir son chemin ? Obéissait-il aveuglément à une étoile invisible ? Doux, tendre, élégiaque, irrésolu, il croyait que la fatalité le conduisait, lui et son peuple — et tous les peuples à la terre promise. Jusqu'au dernier jour on le voit oscillant. Il revient de Metz vers Paris; sur le mot d'un avocat qu'il avait fait vice-empereur, il va se perdre à Sedan. On ne le voit pas un seul instant en révolte contre la fatalité, il s'y abandonne sans un cri et sans une larme; c'est que rien ne peut le réveiller de son

rêve, c'est qu'il croit toujours à son étoile. Prisonnier des Allemands ou réfugié en Angleterre, il ne pense qu'au retour de l'île d'Elbe !

On la pénètre pourtant, même dans ses portraits, cette figure de sphinx dans les nuages. Horace Vernet, Flandrin, Cabanel, ont marqué trois ressemblances : l'homme de guerre et d'aventures, l'homme d'études, l'homme de cour. Quoique impassible, cette figure mystérieuse avait pourtant ses métamorphoses : voyez le portrait d'Horace Vernet.

L'Empereur, à cheval, passe entre deux sentinelles, un zouave et un grenadier de la garde, qui lui présentent les armes. Derrière lui on devine le grand profil des murailles du vieux palais des Tuileries, tout ornées de colonnades et de statues. Le zouave et le grenadier possèdent tous deux cette physionomie du soldat, physionomie de vieux lion du désert ou du vieux chien de la maison, comme sut si bien les rendre Horace Vernet. La figure de Napoléon III est doucement éclairée par une lumière intérieure. Il y a dans cette figure de l'Empereur non pas seulement la ressemblance superficielle, mais l'homme par son âme : rayonnement qui est comme la trace vivante que laisse sur leurs œuvres le génie des maîtres, car ils ont le don de la divination. Deviner et révéler l'âme dans une figure, n'est-ce pas mettre la griffe du génie comme signature au bas d'un portrait.

Ne pressent-on pas, dans ce regard un peu voilé, le coup d'œil triomphant du vainqueur de Solférino ? Les pensées de grandeur, les travaux du pacificateur des idées violentes, les préoccupations grandioses de l'esprit qui dirigera le mouvement de la France arbitre des nations : toutes ces choses se présenteraient en foule aux

regards d'un chercheur comme Lavater, d'un penseur comme Montaigne, d'un poëte comme Gœthe, s'ils pouvaient contempler cette physionomie à la fois sombre et douce qui survivra comme le symbole du droit et du devoir entre les souverains et les peuples. Le peintre a mis ici toutes ces révélations du prince qui, en organisant le progrès, gouverna un instant le monde par l'esprit de la France.

J'étais allé pour voir ce portrait équestre quand on annonça l'Empereur. « A pied ou à cheval ? » demanda Horace Vernet, souriant et descendant de l'échelle. Le souverain félicita l'artiste : « Sire, c'est vous qu'il faut féliciter, car je n'ai jamais vu un homme poser si bien à cheval. — Je pose d'autant mieux que je ne pose pas du tout. — Voilà le privilège des peintres, dis-je pour dire quelque chose, ce beau cheval emporte Horace Vernet à la plus lointaine postérité, puisque c'est un cheval historique. » L'Empereur répondit : « M. Horace Vernet n'attend pas mon cheval pour aller dans ce pays-là. »

VII

Ce qui fera toujours de Tacite, dans ses sévères *Annales*, un des premiers historiens, c'est qu'il a été le témoin de tous ceux qu'il a portraiturés, avant d'être leur juge. Les plus grands esprits qui ne jugent que par ouï-dire ne sont jamais de grands historiens, à moins

qu'ils ne se fassent les historiens des idées à la manière de Bossuet; mais pour bien peindre un homme il faut l'avoir vu par les yeux du corps et par les yeux de l'âme. Voilà pourquoi on refera toujours les histoires de France, qui ne seront jamais que des à peu près, même sous la plume lumineuse de Michelet. Si j'ai tenté beaucoup de pages de l'histoire du XVIIIe siècle, c'est que j'ai été élevé au milieu de gens qui y avaient vécu, qui gardaient encore l'âme du tems et qui me contaient leurs souvenirs de jeunesse. J'étais si bien imprégné de ce passé encore vivant que je croyais y avoir vécu moi-même. Or, je suis un de ceux que le hasard des choses a mis en présence de Napoléon III, je l'ai vu et bien vu dans toutes les périodes de son règne, au tems du coup d'État comme au tems où il écrivait l'*Histoire de César*, comme au tems de l'Empire libéral — au commencement comme à la fin. — Je pourrais donc le peindre en pied avec tous les accessoires symboliques de son règne; mais j'ai ici un cadre trop petit pour cette figure qui ne manque pas d'envergure. Je laisserai du moins des documens qui auront leur prix devant l'histoire et je me contenterai de détacher quelques pages appartenant plutôt à l'histoire en robe de chambre qu'à l'histoire en manteau de cour.

Une femme de l'entourage de l'Empereur faisait son éloge et sa critique. « C'est l'ange de la conciliation. » Oui, ce moustachu, avec sa voix de basse taille, fut comparé pour sa douceur, sa bonté, son sentimentalisme, à un ange, comme Charlotte Corday. Ce fut cet amour de la conciliation qui le perdit : il oublia trop que pendant les Cent-Jours Napoléon Ier avait voulu tout concilier. La conciliation c'est déjà l'indécision ; or, l'indé-

cision c'est l'anémie du pouvoir. Après Sadowa cette anémie frappa l'Empereur et il ne s'en releva pas. Il s'en alla de chute en chute jusqu'au 4 Septembre, cet abyme profond qui engloutit tant d'hommes, tant de milliards, tant d'héroïsmes, tant de larmes.

En étudiant la vie de Napoléon III, on se demande comme Shakespeare, s'il n'a pas rêvé « les extrémités des choses humaines », Strasbourg et Ham, l'horreur du règne à l'Élysée et les angoisses du coup d'État, les fêtes joyeuses des Tuileries et la victoire de Solférino, la défaite et l'agonie dans l'exil.

Nul n'a mieux jugé Napoléon III que la reine Hortense. « A propos de tout il est pris d'un doux entêtement que je ne puis combattre. Au lieu de doux entêtement, que n'a-t-il un fier caractère? » Le sang césarien de Napoléon Ier ne bouillonnait pas dans Napoléon III. C'est que déjà quand le roi de Hollande fut son père, ce Corse n'était plus qu'un Hollandais, tombant dans le vague et la tristesse de Guillaume le Taciturne.

Un invalide, non pas tout a fait l'invalide à la tête de bois, disait de Napoléon III devant la colonne: « Soyons sans inquiétude, il a les papiers de son oncle. » Oui, il avait les papiers de son oncle, mais il n'avait pas ce tempérament qui brise les obstacles pour imposer sa volonté. Grâce aux papiers de son oncle, c'est-à-dire, grâce au prestige de cet héroïque législateur, grâce aussi à la révolution de Février et aux révoltes de Juin, les destinées de la France firent cortège à Napoléon III. Il était trop intelligent, d'ailleurs, pour s'y méprendre. Il savait bien que c'était moins son génie politique que l'éclat de son nom qui entraînait sa fortune. Mais quoiqu'il fût un modérateur en toutes choses, quoiqu'il vou-

lût que le monde fût content, il n'eut pas la sagesse de se contenter du rôle que lui avait marqué sa nature : il voulut jouer les premiers rôles. Après avoir été un révolutionnaire en Italie, les grandes figures de l'antiquité hantèrent son esprit. Ce ne fut pas assez pour lui de s'inspirer de Napoléon Ier, il alla prendre des leçons dans César. Déjà, en 1854, il était inquiété par le vainqueur des Gaules comme si César fût venu lui présenter ses *Commentaires*. Je me souviens qu'il m'appela un jour à propos de quelques pages que j'avais écrites sur Bibrax. « Vous connaissez donc César ? me dit-il en souriant. — Une peu comme tout le monde, mais Votre Majesté le connaît bien mieux que moi. — Pourquoi ? — Parce que les Napoléon et les César sont de la même famille. — Pourquoi avez-vous commenté une page des *Commentaires?* — Tout simplement parce que je suis né à Bruyères, une petite ville qui a des racines romaines et qui m'a paru être la Bibrax de l'histoire. — Pourquoi ? Bruyères ne peut pas se traduire par Bibrax. — Non, mais Bruyères est traversé par une voie romaine. Une des portes se nommait la porte des Romains. Parmi les ruines on a trouvé un bas-relief représentant Jules César. — Oui, oui, j'ai lu ce que vous avez écrit. Est-ce que vous avez étudié les arts sous Jules César ? — Un peu comme tout le monde. » Et je fis par à peu près un tableau rapide des peintures romaines par des artistes grecs au tems de César. « Nous en reparlerons », dit l'Empereur. Il n'écoutait qu'à moitié, car l'heure du déjeuner avait sonné.

Je ne compris pas bien quel intérêt pouvait prendre l'Empereur à l'histoire de la peinture au tems de César. Je compris plus tard quand on annonça que Napoléon III

voulait juger cette grande figure dans l'auréole de son génie et dans la lumière du génie de son siècle.

VIII

Je fus décoré par l'Empereur de la médaille de Sainte-Hélène pour avoir été blessé au service de Napoléon Ier.

Cette histoire est une légende bien connue. En 1852, je déjeunais à Saint-Cloud avec le roi Jérôme, le prince Murat, Fleury, Bacciochi et les officiers de service. Napoléon III, par une coquetterie soldatesque, portait pompeusement la médaille de Sainte-Hélène. « Que regardez-vous là? me demanda-t-il tout à coup. — Sire, je pense que cette médaille de Sainte-Hélène ferait presque aussi bien à ma boutonnière qu'à la vôtre. — Pourquoi? — Parce que j'ai été blessé au service de Napoléon Ier. »

L'Empereur me regarda d'un œil chercheur. On lui avait dit vingt fois que j'étais trop jeune pour faire un directeur du Théâtre-Français, pays de passions fantasques où il faut gouverner avec des cheveux blancs. Je n'avais guère que trente ans et on ne m'en donnait que vingt-cinq. « Allons donc, s'écria l'Empereur, vous ne me ferez jamais croire que vous êtes un vieux de la vieille. — Oui! j'ai peut-être l'air d'un enfant de troupe; mais je n'en ai pas moins été blessé au service de Napoléon Ier. — Eh bien, contez-nous cette histoire. Si ce

n'est pas un conte, vous serez décoré de Sainte-Hélène. »

Je racontai ceci qui est une histoire et qui n'est pas un conte :

En 1814, à la première invasion, un tourbillon de Cosaques s'abattit sur le petite ville de Bruyères, dont mon aïeul était maire. En ce tems-là Bruyères était encore dans sa ceinture de hautes murailles toutes baignées d'eau, avec poternes et ponts-levis, une vraie ville du moyen âge, toute disposée à une défense sérieuse. Mon grand-père qui avait été commissaire extraordinaire du Directoire, après avoir été soldat de Louis XVI, fit fermer les portes et voulut résister; toute la jeunesse était aux armées, la résistance ne fut qu'un jeu, mais un jeu sanglant qui faillit lui coûter la vie. Quand l'ennemi pénétra dans les murs, tout le monde s'enfuit à travers les vignes toutes voisines; ma mère demeura vaillamment à la porte de la ville où voulaient se défendre encore le maire et les plus braves. Comme elle avait à la main la clef de la maison, les Russes s'imaginèrent que c'était la clef de l'hôtel de ville; un Cosaque voulut parlementer la lance en avant, elle lui parla fièrement et le brava avec sa clef et son regard. Le Cosaque ne voulant pas parlementer davantage, lui donna un coup de lance qui la renversa baignée dans son sang. Le coup était a peine porté, qu'un officier russe se précipita pour la secourir. Ce ne fut pas toutefois avant d'avoir tué le Cosaque à bout portant d'un coup de pistolet. Ma mère était évanouie, on improvisa une civière et on la reconduisit chez sa mère où elle accoucha en arrivant, quoique je n'eusse pas encore frappé les trois coups. Le médecin n'espérait pas la sauver : il déclara, en me jetant sur un

canapé, que moi-même je ne ferais pas long feu, la lance m'ayant touché. Ma mère en revint. Je n'ai pas besoin de dire que j'en suis revenu aussi.

Et voilà pourquoi Napoléon III, à ce déjeuner de Saint-Cloud, devant deux témoins de qualité, un roi et un fils de roi, détacha de sa boutonnière la médaille de Sainte-Hélène et me l'offrit gravement. Je l'attachai séance tenante à ma boutonnière, quoique j'eusse présenté le flanc devant la lance à un ennemi sans avoir la conscience de ma belle action *. Cette médaille fit plus de plaisir à ma mère que ma croix de la Légion d'honneur : c'était elle qu'on récompensait.

IX

A ce même déjeuner, il se passa une petite scène inattendue : l'Empereur avait devant lui une bouteille de forme champenoise qui irritait la soif du roi Jérôme ; il la regardait sans cesse, quand Napoléon III se versait à boire : il voulait deviner quel était ce vin réservé pour le maître. Quoiqu'il fût très familier avec son neveu, il n'osait pas lui demander pourquoi il avait un vin pour lui qu'il n'offrait jamais à ses convives.

Napoléon Ier lui aussi avait eu son vin ; mais nul ne s'était hasardé à lui tendre son verre.

A la fin, le roi Jérôme n'y tint plus. L'Empereur voyait bien que son vin l'offusquait ; mais il s'amusait à aiguil-

* Le général Fleury, qui était du déjeuner, conta lui-même l'histoire en 1882 à l'hôtel Païva où nous dinions avec quelques seigneurs des arts et des lettres, qui n'ont pas oublié tout le pittoresque de son récit : le prince Hohenlohe, du Sommerard, Turgan, de Rheims, Adolphe Gaiffe, Baudry.

lonner sa curiosité : il buvait coup sur coup, non pas tout à fait comme un sonneur, mais presque comme un Polonais.

En ce tems-là, Napoléon III était une belle fourchette et vidait son verre rubis sur l'ongle.

« Quel vin buvez-vous donc là ? lui demanda le roi Jérôme. — C'est mon vin, répondit l'Empereur. — Je m'aperçois trop que ce n'est pas le mien. — Ah ! je vous vois venir, vous voudriez bien partager ma bouteille ; n'êtes-vous donc pas content de la vôtre ? »

On avait servi un tour de château-yquem, on servait maintenant un vin de Bordeaux quelconque. « Je n'en suis pas plus content que cela, la couleur du vôtre me tape dans l'œil. »

La causerie était familière, vraie causerie de gens de bonne compagnie. On passait des questions les plus graves aux plus intimes. « Ah ! ah ! dit l'Empereur, c'est que c'est un vin rare, on ne m'en donne qu'une bouteille par jour. Un abbé français disait, il y a cent ans : « Je « ne tiens que chopine » ; moi, je suis plus gourmand, il m'arrive le matin de tenir bouteille. — Je comprends, dit le roi Jérôme, ce serait vous demander un trop grand sacrifice. — Tant pis pour moi, dit l'Empereur avec un soupir, je vais me sacrifier. »

Il prit la bouteille et nous offrit à tous, dans nos petits verres, du vin de sa bouteille, en commençant naturellement par le roi Jérôme. « Eh bien ? » dit l'Empereur, en le regardant boire.

L'oncle fit une horrible grimace, le neveu partit d'un éclat de rire. « Quel diable de vin avez-vous là ? » s'écria le roi Jérôme.

C'était la réflexion que je me faisais à moi-même, car

je venais de boire la moitié de mon verre. « Ce vin, nous dit l'Empereur, c'est du vin du cru, du vin de Suresnes; comme vin du matin, je n'en connais pas de meilleur. — Je comprends, dit le prince Murat, pourquoi vous n'en offrez pas à vos convives. »

On ne manqua pas de rappeler Henri IV, qui, lui aussi, aimait le vin de Suresnes. « Oui, dit l'Empereur, mais ne me comparez pas à Henri IV, car il avait, bien plus que moi, le triple talent. »

Le roi Jérôme dit que tous les Napoléon pouvaient revendiquer le triple talent, hormis Napoléon Ier, qui n'avait pas eu le tems d'être un vert galant.

Quand Napoléon III était bien éveillé, je veux dire quand il ne rêvait pas, il parlait avec humour. Il contait bien sans s'écouter. Un autre jour, il nous rappela ses jours d'aventures et de mésaventures en Amérique, où il avait eu des amis de tous les styles : les plus pauvres avaient fait fortune parce qu'ils avaient tout risqué; les coureurs de rêves s'étaient jetés dans le Niagara ou avaient écouté le dernier mot de la vie dans un coup de revolver. Il admirait le génie américain parce que c'est un génie créateur; il s'indignait du caractère français, qui s'humilie de plus en plus pour devenir fonctionnaire de l'État, depuis le ministre jusqu'au casseur de pierres.

Se tournant vers le roi Jérôme et le prince Murat : « Je suis sûr, leur dit-il, que vous ne venez pas seulement à Saint-Cloud ce matin pour boire du vin de Suresnes : vous devez avoir, comme de coutume, vos poches pleines de suppliques : qui pour avoir la croix, qui pour être entrepositaire de tabac, qui pour être sénateur. C'est une pitié ! Pourquoi ces gens-là ne font-ils pas fortune,

c'est la vraie liberté ; tandis qu'ils veulent s'enrôler dans l'État pour être toute leur vie en esclavage. Les vrais hommes libres, ce sont les Américains greffés sur les Anglais; ils sont maîtres du monde parce qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes. Par exemple, quand j'étais à New-York, je dînais à table d'hôte à côté d'un pauvre diable qui n'avait pas de chemise, mais qui me captivait par l'audace de ses desseins. C'était extravagant, mais c'était sublime. Ce sans-le-sou de haute volée, qui en France serait mort percepteur de contributions, ou plumitif à douze cents francs par an dans une administration, avait, un an après, douze millions bien sonnans. Et il ne les avait pas volés. Un jour qu'il était arrivé en retard d'une heure à la table d'hôte, il nous dit pour s'excuser : « C'est que j'ai fait fortune, voyez-vous. » Et, comme nous le regardions d'un air de doute, car il n'avait pas encore acheté de chemise, il développa sur la table un immense rouleau de papier où il avait dessiné une ville de vingt mille âmes, églises, fontaines, squares, monumens, sans oublier la Bourse, bien entendu. C'était féerique, mais raisonné d'un œil de maître; une vraie ville future, comme nous les aurons un jour en France. Mon homme ne s'était pas borné à la ville pente, il avait acheté le terrain pour la bâtir; il avait traité là avec les maçons, ici avec les jardiniers. On allait commencer les fondations, on allait planter les promenades : « Et votre ville va s'élever comme Thèbes, quand Amphion jouait de la lyre ? — Oui, on ne fera pas comme en Europe une maison à la fois ; tout sera commencé le même jour, tout sera fini à la même heure. » Et après un silence : « Ce que je vous dis là, reprit Napoléon III, a l'air d'un conte, mais notre compagnon de table d'hôte

était sérieux : il avait traité conditionnellement pour les terrains et pour les constructions; il était allé avec ses contrats chez des banquiers, qui avaient vu une fortune pour eux comme il en voyait une pour lui; on s'était jeté là-dessus à toute bride, le mors aux dents : voilà pourquoi les États-Unis comptèrent un État de plus. Ce jour-là je me suis bien promis à mon retour à Paris — car je n'en ai jamais douté — de rebâtir la capitale des capitales, ce que je vais faire si Dieu y met la main. »

L'Empereur ne parlait plus que nous écoutions encore; ce mot — je n'en ai jamais douté — me rappelle une autre histoire, qui mérite bien d'être imprimée.

X

Quand Napoléon III fut empoigné à Boulogne pour avoir donné une seconde représentation du débarquement à Cannes, on le jeta au cachot et on l'emmena à Paris sans lui donner le tems de changer de chemise. On l'avait maltraité comme le dernier des coquins, si bien que, mal peigné, barbu, affamé, couvert de boue, il n'avait pas l'air d'un prétendant au premier trône du monde; aussi cet homme, qui poursuivait un but avec l'obstination et la prescience du triomphe, passait-il pour un fou. On le regarda à la Conciergerie d'un air de pitié, ce dont il n'avait nul souci. Il voyait plus loin. Sa première idée fut d'appeler Odilon Barrot pour le défendre devant la Cour des pairs; l'avocat du parlementarisme ne jugea pas cette cause digne de son éloquence, dédain indigne d'un homme de talent, car plus les causes

sont désespérées plus elles relèvent l'avocat. Odilon Barrot envoya son frère à l'héritier de Napoléon Ier. Ferdinand Barrot fut reçu très gracieusement par le prisonnier, qui n'avait à lui offrir pour fauteuil qu'une botte de paille.

Il s'excusa de recevoir si mal son avocat. « Tout est mal fait en France », lui dit-il d'une voix haute. Et il passa en revue toutes les bêtises gouvernementales qu'il avait observées à son arrestation et depuis son arrestation. « Quand je serai au pouvoir — dit-il d'un air d'autorité — quand je serai au pouvoir... » Il s'aperçut que Ferdinand Barrot le regardait d'un air effaré. « Tant pis, lui dit-il, si vous n'avez pas la même confiance que moi dans mon étoile. » Ferdinand Barrot gardait le silence, il fixait avec une singulière surprise ce prisonnier qui n'avait peut-être plus que quelques jours à vivre, ce prisonnier au cachot, habits en lambeaux, cheveux hérissés, dans la pâleur des mauvais jours; il fut effrayé de la cause qu'il avait à défendre; mais il avoue encore aujourd'hui que la crânerie du prétendant lui donna du courage.

Il défendit le prince Napoléon mieux que ne l'eût fait son frère, parce que ce fut avec une éloquence naturelle que l'autre, un politique qui n'avait pas connu Cicéron, n'a jamais eue.

A quelques années de là, Ferdinand Barrot fut appelé à l'Élysée. Il n'avait jamais revu son célèbre client. « Monsieur Ferdinand Barrot, lui dit le prince, qui était alors Président de la République, vous rappelez-vous qu'un jour, dans mon cachot de la Conciergerie, je vous ai dit : Quand je serai au pouvoir... — Oui, oui, Monseigneur, on n'oublie pas de pareilles paroles...

— Eh bien! aujourd'hui je suis au pouvoir et je vous nomme ministre de l'intérieur. »

XI

Le règne de Napoléon III commença le 10 décembre 1848. Les millions de voix qui le saluèrent ce jour-là disaient éloquemment que ce n'était pas un président qui était élu, mais un Empereur. Telle est l'illusion et la puissance d'un nom illustre entre tous, qu'on ne s'inquiétait pas de savoir si Napoléon III serait digne de Napoléon Ier : on voulait le nom de Napoléon. Celui-là était le neveu du grand capitaine, il eût été son arrière-cousin qu'on l'eût pareillement acclamé. On se disait bien un peu qu'il n'était pas du tout de la famille, mais on ne doutait pas qu'il ne continuât la légende. La France, troublée par les néo-révolutionnaires, respira sous le drapeau du *Vieux Sergent* chanté par Béranger. Le coup d'État se fit attendre deux ans. Napoléon III l'a-t-il médité le 10 décembre 1848? Ce jour-là il était tout aussi possible que le 2 décembre 1851.

On avait eu depuis 1815 un roi selon la Charte, un roi selon la grâce de Dieu, un roi citoyen, trois républiques dans une seule République : bleu tendre au 24 février, rouge de sang au 24 juin, blanche comme un lys vers la fin de l'année. On voulait un Empereur. Louis-Napoléon, qui avait vainement frappé deux fois à la porte de la France, à Strasbourg et à Boulogne, trouva la porte des Tuileries ouverte à deux battans par les fantômes du bonapartisme. Les hommes de 1848 ont



beau écrire l'histoire par des injures, ces injures leur retombent sur la tête. Ce n'est pas un coup d'État qui a fait le second Empire, c'est le néant de l'Assemblée. Je ne parle pas ici de quelques vaillans républicains qui ont tiré l'épée hors du fourreau, je parle de tous les braillards des clubs qui chantaient la *Marseillaise* ou *Mourir pour la patrie*. Ceux-là ne se sont pas jetés à travers le feu des bataillons et ne sont pas morts pour la République. Quand un coup d'État réussit, c'est que l'opinion marche en avant : 9 Thermidor, 18 Brumaire, 2 Décembre. Si Charles X n'avait pas eu l'opinion contre lui, le coup d'État du 27 Juillet eût passé sans un pli de rose, mais il rencontra un pli de journal. Tout cela est si vrai, qu'en écrivant je crois entendre parler la sagesse des nations par la bouche de M. Prudhomme.

La victoire rouge du coup d'État ne donna pas le vertige à celui qui allait être Napoléon III.

Impassible la veille, il fut impassible le lendemain. Il était monté à cheval pour tout braver, il était descendu de cheval pour se faire homme d'État. Et il le fut, toujours calme au milieu des assembleurs de nuages. Non seulement il fut un homme d'État pour la France, mais il fut un homme d'État pour l'Europe. Étudiez-le plutôt, ce modérateur, après Sébastopol et après Solférino. Il voulut même être un homme d'État dans le nouveau monde, mais ce jour-là les destinées de la France rebroussèrent chemin. Ce fut la retraite de Moscou de Napoléon. Jusque-là le philosophe Cousin avait pu dire : « Napoléon III n'est pas l'Empereur de la France, c'est l'Empereur de l'Europe. » Jusque-là le pape s'enorgueillissait d'être le parrain de Napoléon IV. Jusque-là Lamartine avait pu dire dans son amère expérience :

« Napoléon Ier fut un conquérant, Napoléon III est un homme d'État. » Mais le soleil de son règne n'est plus à son zénith, il descend déjà dans les nuées pour se précipiter dans la pourpre sanglante de l'horizon. Ce crépuscule, il l'avait entrevu avec horreur, quand M. de Bismarck à Biarritz lui proposa dans son langage imagé de se faire loup avec lui, pour dévorer chacun une part de l'Europe. Napoléon III qui se croyait un aigle ne voulut pas se faire loup. C'était pourtant le moment ou jamais. Il arriva que le loup d'Allemagne mangea l'aigle de France. L'Empereur d'Allemagne, s'il jugea par les idées de M. de Bismarck, a dû trouver que l'Empereur de France, qui n'avait voulu se payer que de gloire à Sébastopol et à Solférino, qui refusait noblement sa part du festin préparé par l'Allemagne, était un simple aveugle sur le trône; mais un autre Empereur a pu dire : « Ce qui élève si haut Napoléon III, ce n'est pas sa fortune inouïe, non plus que son origine glorieuse, c'est sa modération. »

Ces paroles ne seront pas oubliées dans l'histoire d'un règne de vingt années.

C'est toujours cette modération qui fit plus d'une fois tomber la plume des mains de l'Empereur, quand on la lui présentait pour signer la déclaration de guerre à l'Allemagne. Hélas! il la signa. Mais malade, mais endormi, il la signa parce que l'Impératrice conduisait sa main comme celle d'un enfant. Ce fut son crime. Aussi a-t-il dit à Chislehurst : « Ah ! si je pouvais racheter le deuil de la patrie par ma vie et par mon âme! » Il avait voulu mourir à Sedan, mais la mort a des coquetteries cruelles : elle ne voulut pas de lui. Dieu l'avait condamné à mourir mille morts.



XII

Je ne suis pas pour les révolutions, d'où qu'elles viennent. Si elles viennent d'en haut, ce sont des coups d'État; si elles viennent d'en bas, ce sont des révoltes. Des deux côtés c'est du sang.

« L'Empire est fait ! » Ce fut un cri de Thiers avant que Louis-Napoléon, président de la République, songeât à refaire l'Empire. Il croyait fermement que sa destinée l'appelait à illustrer et à féconder la République qui s'était faite sans lui, mais qui avait été prédite par Napoléon Ier.

Le mot de Thiers jeta au cœur du prince un grain d'ambition impériale. Il avait rêvé le rôle de Washington; mais il ne pouvait jouer ce grand rôle en face des partis qui, tous les jours, se disputaient le pouvoir dans l'Assemblée constituante.

Louis-Napoléon avait fait ses études politiques tantôt dans l'exil, tantôt dans l'Université de Ham, comme il le disait lui-même. Il avait compris qu'après l'épopée impériale, il était impossible de reprendre le pouvoir par la force de l'épée.

Le bruit des idées avait succédé au bruit des batailles. Chaque jour amenait un nouveau précurseur. Vainement le jacobinisme tentait d'élever des autels à ses dieux : on saluait les grandes figures de la Révolution, mais on voulait une autre terre promise.

Napoléon Ier avait dit, à Sainte-Hélène : « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. » Celui qui fut Napoléon III croyait que la France répu-

blicaine entraînerait peu à peu les autres nations, parce qu'elle appliquerait toutes les théories généreuses de l'humanité. N'était-ce pas pour lui le plus beau rôle à jouer, que de marcher en avant dans le cortège des idées, comme son oncle avait marché dans le cortège des héros?

Mais, une fois président de la République, le prince s'aperçut trop vite qu'il n'avait qu'une ombre de pouvoir en face d'une Assemblée inquiète, jalouse, ambitieuse, dissolvante, où jamais la vérité ne montait à la tribune. C'était la comédie des trahisons.

La France voulait un sauveur, parce que tout allait mal, parce que les deux pouvoirs étaient en lutte quotidienne. On se demandait lequel aurait raison; on sentait que l'heure était venue de proclamer un maître d'où qu'il vînt, peut-être même l'Assemblée si elle fût devenue une Convention.

Mais l'Assemblée constituante n'avait pas les grandes vertus qui aiment le péril. Elle était vacillante, énervée et bavarde. Sa première vertu eût été d être républicaine; mais, au fond, elle était monarchiste sans se l'avouer à elle-même. Elle voulait rebâtir le passé et refaire la lumière féconde avec les soleils couchans, se tournant tantôt vers les Bourbons, tantôt vers les d'Orléans, tantôt vers les Napoléon. Mais les augures accrédités ne pardonnaient pas au Président ses six millions de suffrages. Un Président élu à trois millions ne les eût pas tant offusqués. Les hommes politiques n'aiment que les pouvoirs éphémères, ceux qui laissent la porte ouverte à toutes les convoitises.

L'histoire dira que Napoléon III a fait le coup d'État du 2 Décembre. La vérité dira que ce coup d'État est



l'œuvre de tous ceux qui avaient horreur du parlementarisme de 1851 et qui avaient peur des révolutions futures.

La France agacée dans sa nervosité suraiguë donna raison au coup d'État. Mais combien de fois fallut-il le conseiller au Président, qui ne jugeait pas qu'un coup d'État réussît sans un Lucien Bonaparte pour second et sans les grenadiers du 18 Brumaire pour parler plus haut que les représentans du peuple.

Louis-Napoléon pensa d'abord que Persigny serait un Lucien Bonaparte; mais, s'il avait l'audace, il n'était pas accrédité auprès de l'armée ni auprès de l'opinion. Le Président pensa à Morny : celui-là était plutôt un Lucien, puisque c'était son frère, frère de la main gauche, doué par la reine Hortense de je ne sais quel héroïsme à la Bonaparte. Il s'était bien battu en Afrique, il jouerait crânement sa tête. Cependant, quand Morny, le premier, parla de faire un coup d'État, le prince se renferma dans ses devoirs de président de la République. « Eh bien, lui dit Morny, le coup d'État se fera sans vous et peut-être contre vous. — Je voudrais bien vous voir à ma place. Je n'ai pas seulement un régiment. Si j'ai le colonel, je n'ai pas le régiment et si j'ai le régiment, je n'ai pas le colonel. »

Morny savait que les chefs de corps étaient orléanistes. Il se contenta de répondre, ce jour-là : « Quand on a pour soi la France, on a l'armée. Faites des colonels. »

Puisque le Président ne trouvait pas un général pour donner un coup de balai — c'était le mot de Morny — il fallait en créer un.

Il y avait alors à l'Élysée un simple commandant qui

avait le diable au corps comme Morny. Il lisait à travers le masque du Président : c'était Fleury.

Après quelques années d'une jeunesse aventureuse, il était allé faire son chemin en Afrique. Brave comme une épée, on l'avait toujours vu aux avant-gardes, aimant les coups de feu comme il avait aimé les passions. Il était, à l'Élysée, de toutes les conversations intimes, parce que le Président croyait que celui-là, non plus que Persigny, ne le trahirait. Ses années de « mauvais sujet » l'avaient initié aux coulisses de la vie comme aux coulisses du théâtre. Il savait qu'on prend les hommes par les femmes bien plus encore que par l'argent. Il mit beaucoup de femmes à la mode dans le camp du coup d'État, faisant miroiter à leurs yeux toutes les fêtes et tout le luxe d'un Directoire ou d'un Empire.

On s'était quelque peu ennuyé sous le roi citoyen; on s'ennuyait beaucoup sous la République: on se promettait de s'amuser follement.

Le commandant Fleury voyait de plus haut : il jugeait que la France était déchirée par les partis; il croyait qu'un second Empire sans les guerres du premier serait la résurrection de la France de 1800 à 1812 : la France féconde, glorieuse, universelle.

Voilà pourquoi, un beau jour, Fleury repartit pour l'Afrique, disant à tous ses amis, je m'en souviens bien : « Je ne suis pas de ceux qui veulent gagner leurs grades dans un palais; je veux être nommé colonel sur un champ de bataille. »

A peine arrivé en Afrique, il alla droit à un homme de sa trempe, brave et aventureux, le général de Saint-Arnaud, qui était simple général de brigade. C'est tou-

jours difficile à un soldat de parler coup d'État à un autre soldat. Aussi, le commandant Fleury trouva-t-il bien plus sage de risquer le mot à la femme du général, sans lui dire qu'il venait surtout en Afrique pour cette ambassade.

Mme de Saint-Arnaud était romanesque et héroïque. Elle enflamma le général qui, le lendemain, ne fit pas de façon pour dire à Fleury : « Si vous cherchez un homme, me voilà. — C'est vous que je cherchais », répondit le commandant.

On était sous les armes pour l'expédition de la Kabylie. Saint-Arnaud, qui se voyait déjà ministre de la Guerre, s'y révéla dans toute sa force, dans toute sa vaillance et dans toute sa sagesse. Il fut nommé général de division, salué de toute l'armée, qui comptait un grand homme de guerre de plus.

Le Président nomma Saint-Arnaud commandant de l'École militaire. A la première entrevue, il ne lui parla pas de coup d'État, mais il lui dit : « Si les représentans veulent me mettre à la porte, j'espère bien que vous vous jetterez entre eux et moi. »

Le général répondit que la France étant redevenue napoléonienne, il était bien plus juste de mettre à la porte toutes les éloquences à vingt-cinq francs par jour.

Ce fut lui qui, le premier, dit au prince : « A quand le coup d'État ? »

Le Président voulait jouer sa vie pendant les vacances de l'Assemblée. Quand vinrent les vacances, Saint-Arnaud se déroba. Avait-il vu l'abyme ? Est-ce que le général de brigade ambitieux n'avait plus les mêmes idées depuis qu'il était général de division et commandant de l'École militaire ? Il pouvait encore gagner le

bâton de maréchal; mais à quel prix? Il se ravisa pourtant, en face de sa parole donnée.

Le Président, d'ailleurs, était patient comme tous les fatalistes; il croyait encore vaguement que les événemens lui donneraient le pouvoir sans qu'il brusquât l'aventure.

Il venait souvent au Théâtre-Français. Presque toujours il m'appelait dans sa loge. Je connaissais tous les aides de camp et tous les ministres, si bien que je n'étais jamais un étranger. On causait beaucoup dans les entr'actes, même de politique, quoique le Président aimât mieux qu'on lui parlât des comédiennes.

Mais, dans l'automne de 1851, je vis bien ses préoccupations à travers son masque impassible; il était d'ailleurs moins doux envers son monde.

Je ne croyais guère au coup d'État; mais, un soir, tout en ne voulant rien dire, je remarquai qu'il parlait en homme qui allait quitter un rôle secondaire pour jouer un premier rôle. Il y avait trop longtems qu'il masquait ses batteries : il faisait le maître avant d'être le maître. Comme, ce soir-là, il n'y avait point de ministre autour de lui, je pensai à un changement de ministère. Je dis à un des aides de camp : « Est-ce que nous allons avoir les ministres du coup d'État? » Persigny me répondit : « Nous aurons les ministres du coup d'État le lendemain du coup d'État. »





XIII

Quand les sociétés sont renversées par les révolutions, elles ont toutes les peines du monde à se remettre sur pied. Il faut un grand médecin pour les guérir de leurs fièvres.

Ce grand médecin s'appelle toujours « Tyran ». On lui fait un crime de sa médecine violente, parce qu'il y a des malades qui ne veulent pas être sauvés et qui aiment mieux la mort que le médecin.

En France surtout, on se paye de belles phrases : plus on descend, plus on croit monter, parce que les tribuns du peuple ont l'éloquence des nuages. Il faudrait pourtant s'entendre.

Toutes les révolutions sont armées de grandes idées : elles se font au nom du salut public; mais, dans leur emportement généreux, elles sacrifient tout le monde, ne ménageant ni la fortune de celui-ci, ni la tête de celui-là. Celui-ci pourrait dire qu'on lui retire les moyens d'arriver à la terre de Chanaan; mais celui-là n'y entre-t-il pas du premier pas, puisqu'on le débarrasse de la vie? Ah! si on pouvait s'entendre une fois pour toutes! si on pouvait faire une révolution mathématique, qui donnât plus de bien que de mal! mais c'est le fleuve qui déborde sur ses rives : si c'est avant l'heure des semailles, il les féconde; si c'est avant l'heure de la moisson, il fauche le blé en herbe.

On s'imagine très volontiers qu'après les premiers combats à main armée, la révolution est finie : il n'y a plus qu'à la chanter et à recueillir ses bienfaits. Mais

quand la révolution n'est plus dans la rue, elle est dans les esprits.

Rappelez-vous le trouble des idées après les coups de force, même quand la révolution a été légitime. Le fait brutal est passé, mais l'autre est à peine commencé. L'humanité a peut-être fait une conquête; mais il faut que cette conquête soit fécondée. Les vagues ne fécondent pas l'Océan; le bruit est une expression de l'éloquence, mais non une expression de la pensée. Qui donc fera l'ordre avec le désordre, non pas dans la rue, mais dans les idées ?

Pour avoir raison des mille tyrans qui se sont emparés du pouvoir et qui épuisent la France sous leurs bourdonnemens, comme font les hannetons en dévorant les premières feuilles, il faudra qu'il vienne un maître; ce maître ne viendra que par un coup d'État.

L'Histoire de France ne compte plus ses coups d'État, qu'ils partent d'en bas ou qu'ils partent d'en haut. Tous les règnes ont leur coup d'État, qui par le peuple, qui par le roi. Combien de coups d'État dans la première Révolution? Le 18 Brumaire n'est qu'une répétition du 9 Thermidor : le 9 Thermidor, on fit la chose, mais l'homme manquait; le 18 Brumaire, on trouva l'homme, une tête et une épée.

En 1830, deux coups d'État : Charles X fit le sien; mais il n'avait qu'un fusil de chasse; la Révolution triompha : triomphe de trois jours! puisque le duc d'Orléans fit son coup d'État contre la Révolution.

En 1848, la Révolution se réveilla plus ardente : les journées de Février. Mais viennent les journées de Juin, la vraie Révolution de la vraie République.

Que font les hommes de Février? Un coup d'État

contre eux-mêmes. Mais toutes les passions sont déchaînées; on a lavé le sang qui ruisselait dans les rues; on n'a pas rétabli l'ordre dans les esprits. C'est la tour de Babel. Qui donc parlera assez haut pour faire entendre la vérité?

L'Assemblée nationale a nommé un président : ne s'est-elle pas donné un maître? Elle médite de l'envoyer présider au donjon de Vincennes, sauf à se donner un autre président, qui sera encore un maître.

Jamais la France ne fut en pareil malaise : on ne reconnaissait ni le droit ni la loi; les moindres figures voulaient leur part de souveraineté; tous se désagrégeaient : le soldat pérorait, le financier cachait son argent, l'homme politique prêchait le pour et le contre. On attendait le lendemain; mais il n'y avait point de lendemain.

Ceux qui ont vécu en ce temps-là se souviennent bien de l'émiettement des âmes. On avait peu à peu laissé derrière soi tous les rêves de régénération; rien de grand, rien de beau, rien de juste ne retentissait plus à la tribune. Dans sa fièvre lente, la France pâlissait et s'étiolait tous les jours sous l'anémie politique.

Ce fut alors qu'un homme apparut : cet homme se nommait le comte de Morny.

On pressentait partout un coup d'État; mais on ne voyait pas que la tête et la main du coup d'État n'étaient pas à l'Élysée; la tête et la main étaient à l'Assemblée nationale, parce que Morny voyait la Révolution à l'œuvre. C'était la toile de Pénélope : on défaisait aujourd'hui ce qu'on avait fait hier.

Morny, d'ailleurs, tout en jouant sa tête, ne pensait pas à lui dans cette tragédie, qu'il joua en dilettante,

comme, plus tard, il joua ses comédies de paravent.

On l'a accusé de travailler pour lui. Pourquoi? Il pouvait laisser faire les événemens. Au fond, la République était déjà sacrifiée : si le pouvoir ne demeurait pas aux Bonaparte, il retournait aux d'Orléans. Or, Morny avait plus d'amis parmi les d'Orléans que parmi les Bonaparte.

L'Histoire qui est faite à coups d'injustices et à coups de sottises a défiguré Morny. Ceux qui, comme moi, l'ont vu de près lui doivent la vérité par esprit de vérité. S'il a entraîné Louis-Napoléon à faire un coup d'État, c'est qu'il croyait la France en péril; il ne voulait pas attenter aux libertés publiques, mais il voulait frapper l'anarchie au cœur.

Tous les hommes doués étaient écœurés de voir les infiniment petits se disputer le manteau de la souveraineté nationale. Vous n'avez pas oublié ces vers de Victor Hugo, écrits en 1851.

Envieux consumés de rages puériles,
D'autant plus furieux qu'ils se sentent stériles,
Ils mordent les talons de qui marche en avant :
Ils sont humiliés d'aboyer, ne pouvant
Jusqu'au rugissement hausser leur petitesse;
Ils courent; c'est à qui gagnera de vitesse :
La proie est là! — Hurlant et japant à la fois,
Lancés dans l'Assemblée ainsi que dans un bois,
Tous confondus : traitant, magistrat, soldat, prêtre,
Meute autour du lion et chiens aux pieds du maître,
Ils sont à qui les veut, du premier au dernier :
Aujourd'hui Bonaparte et demain Changarnier!

Les nations sont souvent perdues par la représenta-



tion nationale, parce qu'au lieu de prendre un maître, elles en prennent cinq cents. C'est le règne par excellence de la médiocrité : les premiers sont les derniers. S'il y a dans l'Assemblée un grand esprit, il est condamné au silence; un grand politique, on lui croise les bras; un grand homme de guerre, on le frappe avec son épée. Dans les foules, les imbéciles seuls ne risquent rien; au contraire, quand il y a dix portefeuilles de ministre à donner, on leur en donne au moins cinq, parce qu'ils n'offensent personne.

Napoléon III voulait que Lamartine et Hugo devinssent ses ministres des Affaires étrangères et de l'Instruction publique. Mais ce fut un grand cri de réprobation dans l'Assemblée : « Des poëtes! Ce n'est pas sérieux! » Qui le croirait? Le Président, formant un ministère, déclara qu'il voulait Hugo en attendant qu'il pût décider Lamartine. Eh bien, les ministres de la même fournée, tout d'une voix, proscrivirent Hugo *. Les nuées n'aiment pas le soleil. Ç'a été la même proscription pour tous ceux qui jetaient la lumière à pleines mains. Les révolutionnaires les plus décidés ont peur de tous les hommes de génie. Pour eux, ce ne sont que des enfans sublimes ou des enfans terribles.

J'ai vu le prince Napoléon disputer gaiement avec Émile de Girardin. Naturellement, ils ne s'entendaient pas. « Heureusement, s'écria le grand journaliste, vous ne serez pas encore demain au pouvoir. — Rassurez-vous, dit le Prince, si j'étais demain au pouvoir, vous ne seriez pas mon premier ministre. »

* On nomma Fortoul : c'était aussi un homme de lettres, mais ses collègues n'en savaient rien.

Pour arriver en politique, il faut être dans les demi-teintes.

XIV

On était préoccupé de cette fameuse échéance du 31 mai 1852, où les pouvoirs du Président expiraient avec les pouvoirs de l'Assemblée. Ce jour-là, le pouvoir ne descendrait-il pas dans la rue! On avait encore l'épouvante des journées de Juin.

Romieu publia tout à propos *le Spectre rouge*. Déjà l'inquiétude agitait les esprits; M. de Morny était fort entouré, mais le sphinx ne parlait pas par sa voix. On sait combien le Président était silencieux, M. de Morny, son ambassadeur officieux, était le diplomate par excellence : il jouait carte sur table. N'était-ce pas le vrai jeu puisque ainsi il pénétrait la pensée de ceux qui l'interrogeaient? « C'est étonnant, disait-on, que la même mère ait mis au monde un homme qui ne dit rien et un homme qui dit tout. » Un jour que M. de Morny était en causerie intime avec M. de Broglie et M. Berryer, qui représentaient les deux branches plus ou moins mortes de la monarchie légitime, il leur dit avec une grande désinvolture : « Quelles que soient vos sympathies, la vraie politique française vous oblige à la prorogation des pouvoirs du Président, qui peut se faire avec vous, sans vous et même contre vous; sauvons d'abord la France avant de songer au prétendant; nous avons chacun le nôtre, peut-être sont-ils appelés à faire figure à tour de rôle : nous ne pouvons rien bâtir de sé-

rieux avant d'avoir étayé les monumens en ruines. Vous ne voulez pas d'une Convention, faites une Présidence plus forte et plus durable, par la revision de la Constitution et la prorogation des pouvoirs du Prince. Voilà le vrai coup d'État à faire, un coup d'État pacifique s'il en fut. » Mais M. Berryer s'écria : « Un coup d'État qui se discute est un coup d'épée dans l'eau. » M. de Broglie donna raison à M. Berryer en disant que l'Assemblée n'était pas assez virile pour faire œuvre qui vive.

Ce fut alors que le Préfet de police, un homme à poigne qui aimait les aventures, prépara son coup d'État. Nous dînions presque tous les jours, Sainte-Beuve, Roqueplan, Gilbert de Voisins, Romieu, Malherbe, quelques autres, à la Tuilerie — des Tuileries d'occasion que le docteur Véron avait louées à Auteuil pour la saison. — Après le dîner, on jouait au billard ou à la toupie. Persigny et Fould étaient quelquefois des nôtres. On parlait beaucoup plus des coulisses de l'Opéra et des coulisses de la Comédie-Française que de celles de la politique. Mlle Rachel, La Cerrito, Mlle Brohan étaient aussi çà et là de la fête. On remarqua plus d'une fois que Romieu disparaissait au dessert. Où diable va-t-il sitôt, se demandait-on? Un soir le docteur répondit : « Pardieu, il va préparer son coup d'État avec Carlier, mais je vais leur fermer la porte, car je ne veux pas aller à Noukaïva. » Le docteur avait donné un petit appartement de la Tuilerie à Romieu ; c'était là qu'il s'enfermait avec le Préfet de police pour le coup d'État prémédité. Carlier ne manquait pas au rendez-vous, même quand il ne dînait pas à la Tuilerie. Un autre jour, Véron nous dit : « Ils vont être bien attrapés, car

je vais faire demain, dans le *Constitutionnel*, un article contre les coups d'État. » Ce qu'il fit le lendemain. Il eut peur d'avoir déplu au Prince, mais il reçut un petit mot de Persigny : *Le Prince vous remercie. Vous avez compris sa pensée. Pourquoi ferait-il un coup d'État?* On voit que le Président était bon diplomate.

Les monarchistes voulaient la dictature du prince de Joinville, les républicains voulaient celle du général Cavaignac en attendant mieux. Dictature blanche et dictature rouge. « Il faut en finir ! » c'était le mot d'ordre ; on rédigeait des actes d'accusation contre le Président et contre son ministre de la guerre, mais nul n'osait monter à la tribune pour lire un de ces actes d'accusation malgré les bravades des amis du Prince. Par exemple la plume la plus éloquente du moment, celle de M. de Cassagnac, écrivait ceci dans un premier Paris : « Allez, allez, chevaliers errants des princesses perdues, comme la femme d'Énée, dans la bagarre des trônes qui s'écroulent, conspirez tant qu'il vous plaira, promenez dans les ténèbres vos faces effarées, signalez au pays les conspirations de l'Élysée pour masquer les vôtres. Aveuglés par vos passions comme le taureau par le drap rouge, vous donnerez tête baissée, sur la pointe de l'épée tendue et immobile qui vous attend. »

Il y avait déjà du sang dans l'encre.



XV

La paix entre la Présidence et l'Assemblée nationale était donc devenue impossible. L'épée était sortie du fourreau, chacun choisissait sa position, les spectateurs excitaient les combattans en disant bien haut : « Ils n'oseront pas. » Celui qui portait le nom de Napoléon osa.

On dit que le 2 décembre avait été choisi parce que c'était l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz. On ne choisit pas un tel anniversaire pour faire un coup d'Etat nocturne. On se décida pour le 2 décembre parce que cette nuit-là l'Assemblée était gardée par un régiment dont le colonel, M. Espinasse, était un ami de l'Élysée. Ce jour-là rien ne fut changé dans les habitudes du palais ni dans l'air de tête du Président. Il jouait sa vie avec le fatalisme antique, sans bien savoir s'il travaillait pour lui ou pour la France ; mais dans ses idées, travailler pour lui c'était travailler pour la France ; il y eut peu de monde à dîner et à la réception du soir. Le Président entendit parler coup d'État non loin de lui pendant qu'il causait avec l'ambassadeur d'Angleterre ; quand lord Normanby se fut éloigné, le Prince dit à un groupe de députés : « Ne parliez-vous pas coup d'État tout à l'heure ? — Oui, Monseigneur, répondit l'un d'eux, mais il n'est question que des coups d'Etat de l'Assemblée nationale. — Oh ! oui, mais on ne fait pas des coups d'État avec des paroles. »

Quand le Président se retira dans son cabinet, il feuilleta toutes les pièces manuscrites qui allaient devenir de l'histoire en passant par l'Imprimerie nationale.

La première de ces pièces avait été préparée par Carlier: un décret de dissolution de l'Assemblée nationale et du Conseil d'État, avec le rétablissement du suffrage universel. Le Prince eut un instant le regret de n'avoir plus Carlier sous la main, à ces heures terribles où on cherche les hommes de résolution, même quand on ne doute de rien.

Quoique Louis-Napoléon n'eût pas l'étoffe d'un César, il écrivit le mot Rubicon, tout en causant avec Persigny, sur ce décret que M. de Béville alla porter à l'Imprimerie : « Songez, dit-il au colonel, que si tout ce que je vous donne là n'était pas imprimé à heure fixe, nous serions demain en pleine révolution. » M. de Béville qui était sûr de se faire écouter à l'Imprimerie nationale, répondit en souriant : « Tout sera imprimé à l'heure dite, même ce mot-là, si vous le voulez, Monseigneur. »

C'était le mot *Rubicon*. Par malheur, le sang coula dans le Rubicon.

Le comte de Morny n'était pas à l'Élysée, parce qu'il courait ce soir-là les théâtres pour bien prouver par sa figure souriante, que l'heure fatale n'avait pas encore sonné. Il n'y a que les conspirateurs subalternes qui s'enferment dans les cavernes. M. de Morny fut ce soir-là d'une gaieté inépuisable à l'Opéra-Comique. Une femme du monde — de l'ancien monde — lui dit à brûle-pourpoint : « On dit qu'on va balayer la Chambre. Que ferez-vous ce jour-là ? — S'il y a un coup de balai je serai du côté du manche. »

En ce temps-là, les théâtres avaient pour chef suprême le ministre de l'intérieur; M. de Morny vint au Théâtre-Français où d'ailleurs il venait souvent : « Mon cher



Houssaye, me dit-il, je vous attends demain pour parler théâtre. » Mais il ne me dit pas que ce serait au ministère de l'intérieur. Mlle Judith était là qui causait avec Alfred de Musset; elle dit tout à coup au futur ministre : « Est-ce que vous voulez faire du théâtre? — Oui, une pièce difficile à jouer. — Vous me donnerez un rôle? — Peut-être, car c'est un drame. »

Sur quoi il fit un doigt de cour à la comédienne qui l'amusait toujours par des mots imprévus.

Du Théâtre-Français où il avait retrouvé Léopold Le Hon, il alla droit à l'Élysée. « Messieurs, dit-il aux amis du Prince, vous savez que nous jouons notre tête, il faut y aller bon jeu bon argent. » On ne fut pas long à répéter son rôle, car chacun le savait bien. « Quand on fait le sacrifice de sa vie, on n'a pas peur d'être sifflé », dit Morny en serrant la main de tout le monde.

On sait l'histoire du coup d'État : quand Paris s'éveilla le 3 décembre, il comprit que la France avait un maître. On fit silence, on se recueillit. Il n'y avait qu'une Assemblée de moins et un empereur de plus : Qu'est-ce que cela? On a vu tant de fois l'affiche changée depuis 1789!

XVI

Napoléon III ne pouvait lever le voile de tristesse qui l'enveloppait. Vainement il tentait de se mettre au diapason; quand la causerie était gaie, il affectait même des hardiesses de corps de garde ou de brasserie pour prouver qu'il ne manquait pas d'esprit gaulois,

mais il retombait bientôt dans ses abymes. On le surnomma plus d'une fois Napoléon le Taciturne. Pourquoi cette éternelle mélancolie? On le comparait à un confident de tragédie qui se conformait, comme eût dit Racine, aux tristes pensées du personnage de la pièce vers le cinquième acte. C'est que sa vie fut en effet une tragédie. Au premier acte, la scène se passa à Strasbourg; au second acte, à Ham; au troisième acte, à l'Élysée, le soir du coup d'État; le quatrième acte à Solférino, quand il recommençait l'épopée impériale; le cinquième acte à Sedan, quand il la finissait. Cette dynastie est un drame shakespearien avec un prologue et un épilogue, deux visions tragiques dans le songe cher aux anciens : Napoléon I[er] à Sainte-Hélène; Napoléon II, proscrit en Autriche, n'ayant pas le droit de s'appeler Bonaparte; Napoléon III agonisant en Angleterre; Napoléon IV transpercé de zagaies!

Le fils du roi de Hollande ne vivait pas, il rêvait dans le demi-sommeil, il ne fut jamais bien sûr de saisir la réalité. Quelle que fût sa foi en son étoile, il avait peur de se réveiller tout à fait. C'est qu'en effet il pouvait à bon droit se croire dans un roman perpétuel, soit qu'il pensât à Napoléon I[er], à l'impératrice Joséphine, sa grand'mère, à la reine Hortense, sa mère. Quoi de plus fabuleux que toutes ces existences invraisemblables!

Il y a parmi les hommes les résignés et les impatiens. Les premiers savent attendre, les seconds brûlent la politesse au lendemain. C'est ce qui s'appelle manger son blé en herbe. Napoléon III fut un résigné, peut-être parce que c'était un fataliste. Les hommes qui croient en eux ou qui croient à leur étoile n'accusent pas la destinée. Ils ne courent pas après elle parce qu'ils sentent



qu'elle vient à eux. Aussi ne se rebutent-ils jamais. Napoléon III tenta d'abord la fortune en Italie en s'armant avec son frère contre le pape. Son frère fut tué. Il se dit que c'était écrit là-haut. Il se retourna d'un autre côté. Héritier de Napoléon Ier, il frappa à la porte de la France, à Strasbourg. Les Bourbons l'avaient exilé, il fut proscrit par les d'Orléans. Il se résigna. Il frappa à une autre porte. Il lui sembla revenir de l'île d'Elbe, mais au lieu de débarquer à Cannes, il débarqua à Boulogne. On ne lui ouvrit pas le palais des Tuileries, on l'enferma dans la prison de Ham. Il se résigna. Pas un jour de fièvre. Il continua ses études sur l'artillerie et sur le socialisme : le socialisme français devait le dévorer, l'artillerie allemande devait le frapper au cœur! Il s'enfuit de Ham, il courut l'Amérique, il se fit citoyen anglais, citoyen de ce pays qui avait tué Napoléon Ier. Il se résigna encore jusqu'au jour où il se résigna à monter à la tribune des représentans du peuple français pour prêter serment à la République. Après quoi il se résigna au 2 Décembre, il se résigna à la couronne impériale, il se résigna à la guerre. Il se résigna à la mort, tout cela sans enthousiasme Il avait la bonté, la raison, le courage, il voulait le bien, mais la vestale antique n'avait pas veillé sur son cœur pour y entretenir le feu sacré, parce que le feu sacré n'était pas là. C'est vainement qu'on cherchait en lui le caractère français. C'était l'homme d'une nation disparue; il n'était ni antique, ni moderne, ni du Nord, ni du Midi. Aussi nul ne l'a compris et il ne s'est pas compris.

XVII

Est-cn bien la peine d'écrire cette page?

Le jour où on dut jouer *Gabrielle,* d'Émile Augier, j'allai à l'Élysée pour prier le Président d'occuper sa loge. Persigny me conduisit tout de suite chez le Prince, qui me demanda s'il s'amuserait. « Car, me dit-il, quand je ne dois pas m'amuser au théâtre, j'aime mieux lire chez moi Corneille, Molière ou Racine. »

Le Prince, comme on le voit, suivait la tradition impériale, puisque le grand Empereur, à Sainte-Hélène, disait à ses compagnons d'exil : « Messieurs, entendrons-nous ce soir Corneille, Molière ou Racine? »

Je dis au Prince qu'il s'amuserait, parce que la pièce était d'un poëte — qui avait de l'esprit.

Nous étions sur le perron qui descend dans le parc de l'Élysée. Quoiqu'on fût sous la brume de décembre, un pâle rayon de soleil invitait à la promenade. Nous descendîmes tous les trois. « Nous sommes dans le palais des Destinées, dis-je. — Oui, me répondit le prince. L'Empereur y médita plus d'une fois sur la fatalité. » Nous rappelâmes les derniers séjours de Napoléon quand tout était presque perdu.

« Ce qui m'a toujours surpris, dis-je, c'est que l'Empereur se fût résigné à ne plus être, pour parler comme Hamlet, lui qui était revenu de plus loin en débarquant à Cannes.

— Que pouvait-il faire?

— Quand il se promena dans ce jardin de l'Élysée et qu'il se vit acclamé par toute une population furieuse du retour des Bourbons, il pouvait tout braver encore,



aller droit au gouvernement improvisé et le jeter par les fenêtres ; nul n'eût osé le toucher, pas même le chef des alliés, son ennemi Alexandre, qui lui-même eût plaidé sa cause. Que gagnait donc la France à exiler cette renommée impérissable? On ne pouvait pas faire de meilleures conditions à Louis XVIII qu'à Napoléon.

— Oui, dit le prince, mais l'Empereur se fût plutôt coupé la main que de signer la nouvelle géographie de la France.

— Monseigneur, il devait courir sur la Loire, y refaire son gouvernement au milieu de sa dernière armée, déclarer traîtres à la patrie le duc de Raguse et les autres, faire un appel aux armes et inquiéter l'ennemi, terrifier les Bourbons jusqu'au jour de la grande bataille. Si le lion eût secoué sa crinière, il aurait peut-être rappelé la fortune.

— Je vois avec plaisir, dit le prince, que M. Arsène Houssaye fait des prophéties pour le tems passé, mais il a peut-être raison, quand on a le peuple pour soi, il faut se laisser porter par lui, même dans l'abyme. »

Persigny dit alors un mot prophétique : « Quand on est à l'Élysée, ce n'est pas à Sainte-Hélène qu'il faut aller, c'ést aux Tuileries. »

Thiers n'avait pas encore dit : « L'Empire se fait, l'Empire est fait. » Mais je sentis ce jour-là que celui à qui je venais proposer le spectacle d'une comédie nous donnerait bientôt celui de la tragédie.

Après la tragédie du coup d'État, ce fut la comédie de *l'Empire c'est la paix*.

Grâce à la froideur silencieuse et méditative de Louis-Napoléon, je fus pris, comme tant d'autres, à ces paroles légendaires.

touchera mille francs par mois et vous nommerez deux académiciens de chacune des cinq classes de l'Institut, quatre si vous voulez : il restera encore vingt nominations à faire. »

Et, séance tenante, j'indiquai à Napoléon III vingt noms encore presque inconnus, mais qui annonçaient une vraie fortune littéraire, si ceux qui portaient ces noms étaient encouragés. Je rappelai à l'Empereur que Louis XV, tant calomnié, avait dit un jour à ses ministres : *Débarrassez-moi de tous ces grincemens de plumes !* mais qu'en même tems il avait autorisé l'*Encyclopédie*. « Houssaye, me dit Napoléon III, vous êtes l'homme le plus sérieux et le moins sérieux; quand je vous écoute je crois entendre parler la logique; mais quand je vous lis, je vous vois emporté à bride lâchée sur le paradoxe. — Sire, c'est parce que j'aime à aller en avant. — Oui, mais les paradoxes des poëtes rebroussent souvent chemin, parce que les poëtes se brûlent les yeux au soleil. »

Quelques jours après, l'Empereur me rappela : « Nous allons, me dit-il, faire l'*Encyclopédie nationale* : j'en ai dit un mot à Duruy, vous le verrez et vous lui écrirez quelques pages là-dessus. Combien faut-il d'argent ? — Peut-être pas du tout, Sire, car votre imprimeur ordinaire, si l'Imprimerie impériale n'est pas chargée du travail, m'affirme qu'il y aura bien assez de souscripteurs pour payer les gens de lettres et le payer lui-même, à la condition que les travailleurs soient nommés par décret, ce qui leur donnera du prestige. — On m'a déjà dit que tout ce qui portait la marque du pouvoir déplaisait au public. — Si vous nommiez quarante chambellans, peut-être, mais quand on verra de libres esprits représentant toutes les opinions bien françaises, on prendra.



confiance et on souscrira. — Eh bien ! allez en avant, je nommerai quarante et un rédacteurs, le quarante et unième sera l'auteur du *Quarante et unième fauteuil.* — Sire, je vous remercie, rien ne me pouvait toucher comme ce compliment ! »

Mais Victor Duruy quitta le ministère, lui le ministre par excellence de l'Instruction publique, quoiqu'il ne voulût jamais qu'on lui donnât de l'Excellence.

On ne peut pas dire de Napoléon III qu'il fut un empereur fainéant. Il voulait toucher à tout, parce que tout ne lui semblait bon qu'à jeter à la refonte. Il croyait à la Révolution, il voulait la continuer, tantôt en soldat, tantôt en socialiste. Si ses ministres n'y eussent mis bon ordre, il aurait dès le début accordé toutes les libertés, pour arriver plus vite à la terre promise par la démocratie. Il n'avait peur de rien, moins encore des injures que des louanges, mais il ne voyait pas toujours juste, tour à tour ébloui ou aveuglé par ses rêves, ce qui lui donnait l'air d'un homme quelque peu endormi. Il n'était jamais là, il fallait frapper trois fois à sa porte avant qu'il répondît. Il écoutait volontiers tout le monde, même le premier venu. Il n'avait pas de réplique, mais quand il se trouvait seul, il n'écoutait que sa volonté.

Dans sa fureur de refaire la France et l'Europe, il voulait refaire l'esprit public. Il pensa plus d'une fois à acheter tous les journaux, non pas pour fortifier son règne, mais pour répandre ses idées. C'est ainsi qu'il me reparla, çà et là, de l'*Encyclopédie nationale.* Il ne voulait pas faire la part de la légèreté française. Il aimait les apôtres, il n'aimait pas les sceptiques.'

XVIII

Aux jours les plus épanouis du second Empire, Mme de Païva était une fervente des Italiens comme de l'Opéra, car au fond elle n'aimait passionnément que la musique. Aux Italiens elle faisait face à l'Empereur, avant-scène pour avant-scène, ne craignant jamais de s'élever trop haut.

Cette voisine d'en face offusquait l'Impératrice ; mais Napoléon III s'en amusait.

Un soir, l'Empereur remarqua devant elle un magnifique écran japonais qui la masquait à demi. Tout justement il n'y avait point d'écran dans l'avant-scène impériale. La rampe brûlait les yeux de l'Impératrice. L'Empereur, causant avec un de ses aides de camp, lui dit sans arrière-pensée : « Mme de Païva est bien heureuse d'avoir un pareil écran, car l'Impératrice n'a qu'un éventail pour rire. » En ce tems-là les éventails étaient grands comme la main. L'aide de camp fait une visite à la marquise, qu'il connaissait beaucoup. Dans la conversation, lui parlant de son écran, il lui dit que l'Empereur serait bien heureux d'en avoir un pareil pour l'Impératrice. La marquise détache l'écran, le remet ès mains de l'aide de camp et le prie de l'offrir à l'Empereur de la part d'une voyageuse par tous les mondes, qui l'a rapporté de Constantinople.

L'aide de camp est embarrassé : il n'ose pas refuser ; il porte l'écran à Napoléon III qui n'ose pas refuser non plus et qui le place bravement devant l'Impératrice. Mais l'Impératrice a vu le jeu : d'une main nerveuse et comme si elle donnait un soufflet, elle repousse l'écran

devant l'Empereur, qui ne fait pas tant de façons et qui dit à l'aide de camp : « Nous aimerions mieux le feu de la bataille que le feu de la rampe. »

Quelques jours après, la marquise étant seule en son hôtel, le valet d'antichambre lui apporte une carte sous enveloppe d'un monsieur qui n'a pas dit son nom et qui désire voir M[me] de Païva. Elle déchire l'enveloppe et lit ce nom écrit à la main : « Napoléon III. »

Comme elle ne s'étonne de rien, elle s'avance nonchalamment à la rencontre de l'Empereur, qui lui donne le poing, à la manière de Louis XIV, pour la conduire dans le grand salon. Il était curieux de voir enfin cet hôtel dont tout le monde parlait, quoique personne n'y fût entré après les vingt-quatre amis de la marquise.

Ce n'était pas un grand connaisseur, mais il s'émerveilla devant toutes choses du goût exquis de la maîtresse de la maison. Il lui fallut monter l'escalier d'onyx. Au premier étage, il ne fut pas moins enchanté de tout l'ameublement, de toutes les œuvres d'art, posant un point d'admiration partout, jusque devant la marquise qui était toujours parée comme une châsse.

Un bruit vague se répandit de cette visite inattendue d'un prince curieux à une sultane mystérieuse.

Quand nous nous retrouvâmes au prochain diner de la marquise, l'un de nous lui dit : « Je pensais trouver ici l'Empereur, car il est de vos amis ? — Oui, il est venu me voir avant-hier. »

Pas un mot de plus. La marquise disait tout, à la condition qu'on ne lui demandât rien.

C'était le dîner du vendredi. Elle n'y recevait jamais que dix convives, tandis qu'au dîner du dimanche on était quelquefois vingt à table. Le dîner du vendredi

était plus intime, les grands de ce monde n'y posant pas. Après le dîner, on fumait dans la serre, pour s'en revenir dans la salle à manger prendre du thé ou du café glacé. C'était le bouquet. Chacun lançait une dernière fusée avant de partir.

XIX

Ce jour-là nous nous étions attardés jusqu'à minuit et demi. Tout à coup un grand laquais annonce solennellement : *Sa Majesté l'Empereur !*

Ni plus ni moins. Silence d'outre-tombe. On entendait brûler les bougies. Tout le monde se leva, la maîtresse de la maison la première. Elle s'avança bien vite au-devant de l'auguste visiteur.

Napoléon III étendit les mains comme Jésus apaisant les vagues : « Je vous en supplie, Madame et Messieurs, je ne viens pas pour vous troubler ; je ne demande qu'une place à votre banquet qui est le banquet de Platon. »

Il avait déjà pris le bras de la marquise pour la reconduire à sa chaise gothique, se dandinant et tourmentant sa moustache. Naturellement, elle le fit asseoir à sa droite sans s'inquiéter de celui qui était là auparavant. « Messieurs, que disiez-vous ? demanda l'Empereur. Car je veux que la conversation continue sur le même ton et sur le même sujet. — Il veut ! il veut ! dit Saint-Victor, qui était à côté de moi. Ne s'imagine-t-il pas qu'il va faire le despote ici ! — O Saint-Victor, vous faites toujours le difficile à vivre, lui dis-je, vous voyez bien au contraire qu'il veut se mettre au diapason. »



Cette visite imprévue avait jeté un froid. Sainte-Beuve, ému, répondit à l'Empereur : « Sire, nous parlons des femmes, nos ennemies, c'est toute notre politique. — Monsieur de Sainte-Beuve, dit Napoléon III, je vous en félicite. » C'était une épigramme, puisque Sainte-Beuve était un opposant au Sénat. « La politique, s'écria Mme de Païva, ils ne sont pas si bêtes, mes amis ! D'ailleurs, si on faisait de la politique ici, je fermerais bien vite la porte. — Comme vous avez raison, Madame, et comme je serais heureux d'être de vos amis ! »

L'Empereur dit cela avec un sourire résigné, nous fixant tous de son regard nocturne et doux. Nous-mêmes, nous le regardions sans revenir de notre surprise. Comment s'était-il risqué à venir parmi nous ? Cette visite, un jour de gala, nous paraissait bien singulière ; nous ne songions pas d'ailleurs à nous en offenser : le fils de la reine Hortense était d'assez bonne maison pour se faire un instant notre camarade.

Il y avait là deux orléanistes qui voulurent le prendre de haut avec lui, mais il les désarma par ce mot : « Ceux qui ne pensent pas comme moi me donnent le courage de prouver que j'ai raison. » Il les désarma surtout par sa simplicité.

Eugène Delacroix était des nôtres : l'Empereur lui dit que la France se flattait d'avoir, sous son règne, deux hommes en un seul : un peintre qui était un poëte, ou un poëte qui était un peintre. En un mot, Apollon-Delacroix.

C'était une allusion au plafond des Tuileries que venait de peindre le grand artiste. Comme Eugène Delacroix était le seul peintre qui fût là, il eut la bonne grâce de vouloir rendre aux poëtes ce qui était aux

poëtes : « Nous autres, dit-il, nous sommes de bons ouvriers qui ne travaillons que sur les idées des autres. Que suis-je devant Dante, Shakespeare, Gœthe et Byron ? »

Théophile Gautier ne pardonnait pas à Delacroix son dédain pour Victor Hugo : « Tout est dans tout, dit-il. Eugène Delacroix est un poëte, Victor Hugo est un peintre. »

L'Empereur se pencha à l'oreille de la marquise pour lui demander quel était ce roi mérovingien qui prenait la parole. « Quoi, Sire, vous ne connaissez pas Théophile Gautier ? c'est mon meilleur ami.—Comment donc! s'écria Napoléon III. Il a été mon charmeur à Ham, comme Sainte Beuve et Arsène Houssaye; quand je les lisais, je n'étais plus prisonnier ! » Théo s'inclina, touché au cœur. « J'espère, reprit la marquise, que Théo sera sénateur sous Napoléon III. — Tous vos amis, marquise, seront sénateurs, en attendant que je les fasse princes. »

Cette fois, un des deux orléanistes, qui n'était qu'à demi vaincu, s'inclina avec béatitude ; l'autre, qui était à côté de moi, murmura : « Il aime mieux faire quarante sénateurs que de rendre les quarante millions aux d'Orléans. »

L'Empereur s'était amusé à attaquer une galette avec beaucoup d'appétit. « Sire, reprit Mme de Païva, nous avons ce soir mis en avant la théorie de la volonté que vous avez mise en pratique. N'cst-ce pas qu'on peut toujours forcer la destinée ? Je vous présente M. Albéric Second, qui a juré, tout à l'heure, de devenir directeur de l'Opéra. —S'il ne faut pour cela que beaucoup d'esprit, dit Napoléon III, M. Albéric Second arrivera



sans peine à cette royauté-là. En attendant, je le nomme commissaire impérial près les théâtres impériaux. »

La causerie courut quelques instans sur la nappe; Napoléon III regardait les nuages du plafond et se tordait toujours la moustache. Quoiqu'on ne fumât pas dans la salle à manger, la marquise lui alluma une cigarette. « A tout seigneur, tout honneur. » Il fuma sa cigarette pour faire un peu de fumée.

La marquise dit à l'Empereur qu'il devrait venir quelquefois chez elle pour se reposer des solennités des Tuileries. « Ah! oui, dit Napoléon III, car ce pays-là est bien embêtant. »

Tout le monde le regardait. Il éclata de rire : nous reconnûmes Vivier, le roi des comédiens, le sosie de Napoléon III.

Le jeu avait été bien préparé. Ce drôle de corps prit son cor sous la table et entonna un air de chasse.

Tout le monde avoua qu'on n'avait jamais si bien joué la comédie.

XX

A quelques jours de là, Vivier fut invité à un des lundis de l'Impératrice. L'histoire avait fait quelque bruit, si bien que dans un salon on lui fit des complimens sur son grand art de jouer les empereurs. Voilà Napoléon III qui survient tout à coup : « Ah! bonjour, monsieur Vivier. »

Et lui tendant cordialement la main : « Il paraît que vous prenez ma figure pour aller dans le monde.— Oui,

Sire, je suis un drôle de cor. Il paraît que je ressemble à Votre Majesté quand Votre Majesté n'est pas là. — Oui, oui, on m'a conté vos prouesses : un peu plus vous faisiez l'Empereur pour tout de bon. — Je crois bien, Sire. Si j'avais eu le ruban rouge à ma boutonnière, je l'eusse passé à un homme de beaucoup d'esprit que vous avez oublié. — Qui donc ? »

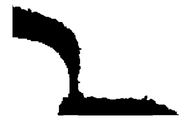
L'Empereur tordit sa moustache et murmura : « J'y penserai. » Vivier s'inclina comme si l'Empereur lui eût déjà donné la croix. « Je comprends, dit Napoléon III en toisant Vivier, nous sommes de la même taille. — Et du même âge, dit Vivier, pour faire sa cour, seulement je crois que l'Empereur a le bras plus long que le mien, sans compter qu'il a la voix plus haute. — Simple question d'étiquette, murmura l'Empereur en souriant. Mais, dites-moi, monsieur Vivier, je voudrais bien assister à la comédie comme les convives de la marquise; donnez-moi une représentation de moi-même. — Je n'oserai pas, Sire. »

J'encourageai Vivier de toutes mes forces.

Il regarda autour de lui pour voir si ceux qui écoutaient étaient de bons spectateurs. Comme aux grands comédiens, il lui faut un public sympathique pour qu'il joue bien. « Ma foi, me dit-il, je me risque. »

Il recula de quelques pas et alla, tout en se dandinant, saluer Persigny, tout voisin de l'Empereur. Il avait pris un buste d'acier, il penchait la tête mélancoliquement et noyait son regard dans le vague. « Monsieur le duc de Persigny, vous ne savez donc plus le chemin des Tuileries, car je ne vous ai pas vu depuis trois semaines. »

Il y avait quelque froideur entre l'Empereur et son



plus ancien ami. Persigny répondit gravement : « Sire, vous n'aviez qu'un signe à faire. — Comment va la duchesse ? — On ne sait jamais comment vont les femmes. »

Vivier le prit sur un certain ton. « Monsieur le duc de Persigny, il ne faut jamais abdiquer. Rappelez-vous les deux abdications de Napoléon Ier, rappelez-vous l'abdication de Charles X et celle de Louis-Philippe. »

Là-dessus Vivier fit quelques pas avec majesté. Tout le monde éclata de rire, l'Empereur tout le premier. C'est qu'en effet, Vivier n'était pas la charge comique, mais la copie exacte. La voix, le geste, l'attitude, le tortillement de la moustache, l'œil perdu, le sourire pensif, tout y était.

L'Impératrice accourut avec les dames de la fête, la princesse de Metternich, la marquise de Galliffet, la comtesse de Pourtalès. Il était trop tard. On supplia Vivier de donner une seconde représentation, mais Vivier avait trop d'esprit pour recommencer. On le priait encore que déjà il n'était plus là.

Très peu de jours après, Vivier fut décoré et Albéric reçut sa nomination de commissaire impérial près les théâtres impériaux, mais les orléanistes ne furent pas nommés sénateurs.



XXI

Napoléon Ier, comme le feu de la mousqueterie, disait sa pensée à brûle-pourpoint sans presque jamais tourner l'ennemi : aussi il ne lui fallait pas longtems parler.

Napoléon III, au contraire, semblait toujours dire comme à Fontenoy : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Obligé de conspirer pour rappeler son nom et son droit, il y eut toujours en lui du conspirateur. Même dans ses années de triomphe, on voyait passer des nuages sur son front.

Ne conspirait-il pas contre lui-même quand il appela au pouvoir du lendemain ses fiers ennemis de la veille, Ollivier en tête ? Ce jour-là, il tomba du pouvoir pour ne jamais se relever, quoique le plébiscite de 1870 lui donnât toujours ses millions de suffrages. Comme Charles-Quint, il s'était couché dans le tombeau avant l'heure de la mort, ce que voyant, les républicains s'armèrent pour lui donner le dernier coup.

Il n'y avait qu'un seul homme en France qui ne se doutât point de la situation désespérée de l'Empereur, c'était l'Empereur lui-même. Tous ses amis comprenaient qu'il ne fallait plus qu'une secousse pour l'achever : le moindre accident devait précipiter cette souveraineté qui inquiéta longtems toute l'Europe, car, après la campagne d'Italie, on a pu croire que c'était la revanche de 1814. Napoléon III vengeait Napoléon Ier.

En 1870, même avant les premières batailles du Rhin, l'Europe n'avait plus peur. C'est que Napoléon III, depuis un an, abdiquait tous les jours sans le savoir. Il marchait gravement dans sa sérénité ; l'historien de



César se croyait César lui-même ; mais comment ne voyait-il pas Brutus dans la coulisse ? C'est que tous ses flatteurs étaient au parterre. Je n'y étais point. Qui sait ! Je fus peut-être le seul à lui dire bravement la vérité.

C'était chez Mme la princesse Mathilde. L'Empereur, fuyant les nouvelles connaissances, s'arrêtait toujours dans les salons, devant les figures anciennes, jeu naturel d'ailleurs à tous les hommes qui ont dépassé la jeunesse : le moindre ami du tems passé est plutôt recherché qu'un glorieux personnage ; d'ailleurs pour les empereurs, il n'y a point de glorieux personnage. Il s'arrêta donc devant moi. Je me trouvais sur la haie entre Théophile Gautier et La Guéronnière, Théophile Gautier qui avait mes idées, La Guéronnière qui déjà comprenait toutes les opinions et qui les partageait.

L'Empereur, surpris de mon opposition à ses idées, me dit en raillant : « Oh ! oh ! Est-ce que c'est la sibylle de Cumes qui parle ainsi ? — Peut-être, Sire. — Pourquoi voyez-vous les choses en noir ? — Je ne les vois pas en noir, je les vois en rouge. »

Napoléon III eut un mouvement d'impatience et voulut passer outre. La Guéronnière le retint par ces mots : « Sa Majesté a raison : le monde se renouvelle. Tous ceux qui tiennent une plume se doivent aux idées de leur tems. —Il n'y a point d'idées, dit sentencieusement Théophile Gautier. Qu'est-ce que les idées ? des paradoxes. La vérité marche dans un cortège de sentimens. »

L'Empereur avait jusque-là vu très peu Théophile Gautier. « Il y a au moins deux idées, dit-il en souriant : l'idée du bien et l'idée du mal. — Ces deux idées sont deux sentimens, reprit Théophile Gautier. — Je veux bien, dit l'Empereur souriant toujours. Alors on a la

haine ou l'amour de l'humanité; on apprendra désormais à aimer ou à haïr, on n'apprendra plus à penser. »

La Guéronnière s'empressa de dire que Théophile avait beaucoup d'esprit, mais que pour lui il aimait mieux l'école de l'historien de César.

L'Empereur répondit que le moment était venu de donner à la France des airs de liberté.

Peut-être avait-il dit : « une ère de liberté ».

« Oui, Sire, mais il fallait le faire avec vos hommes à vous. Il fallait le faire sans le dire tout haut.

— Je ne comprends pas, dit Napoléon III avec un mouvement d'impatience.

— Vos hommes à vous, Rouher, Persigny, Lavalette, n'inquiétaient pas vos amis, c'étaient l'idée impériale qui marchait un pas en avant, tandis que le nouveau ministère semble un pouvoir à côté du vôtre; tous les révolutionnaires se sont réveillés parce qu'on a fait trop de bruit au nom de la liberté. La liberté est une amie, si on sait la prendre et la donner; c'est une ennemie si on la jette dans la rue.

— Oh! oh! vous faites des sentences.

— Sire, j'ai lu l'*Histoire de César.* »

L'Empereur était visiblement contrarié.

« Ceci prouve, monsieur Arsène Houssaye, qu'on n'est jamais content quoi que fasse le chef de l'État.

— Moi, Sire, je suis content, mais je désire de tout mon cœur que le chef de l'État soit toujours souverainement le chef de l'État. Je ne voudrais pas que le pouvoir fût ébréché par les mousqueteries du journalisme et les injures des jacobins dégénérés.

— Je n'ai pas peur. La liberté ne se retourne pas vers ceux qui lui font le champ plus vaste.



— Oh! je suis pour la liberté sans limites, mais non point la liberté qui chante la *Marseillaise* à tous les coins de rue.

— Cela se passera; d'ailleurs, j'obéis aux idées de Napoléon Ier. Si Grouchy fût arrivé à tems à Waterloo, la bataille était gagnée et l'Empereur revenait à Paris donnant d'une main la paix, de l'autre la liberté.

— Oui, après la victoire de Waterloo, mais en ce tems-là, l'ennemi en France n'était pas les révolutionnaires, c'était les amis des rois légitimes. L'ennemi était en haut et non en bas.

— N'ai-je pas toujours travaillé pour le peuple ?

— Oui, Sire, mais le peuple ne s'en souvient jamais.

— Le peuple s'en souvient toujours, dit La Guéronnière. Le souverain ne s'approche jamais trop près de son peuple. — N'est-il pas admirable de voir le peuple sur les marches du trône ? »

A quoi je répondis : « Si le bon Dieu ne nous eût pas mis à distance, il aurait depuis longtems perdu son prestige. — Alors, selon vous... — Selon moi qui ne suis rien, Sire, pas même un homme politique, vous avez votre bonté pour bouclier, mais il ne faut jamais réveiller le lion qui dort, car il se transforme souvent en ours mal léché, qui donne de la patte tout autour de lui. Rappelez-vous la confiance de Napoléon Ier, qui se jeta dans les bras de l'Angleterre à Rochefort : le peuple c'est toujours l'Angleterre. »

Ici nous fûmes interrompus par M. de Persigny qui écoutait aux portes.

L'Empereur lui dit : « Nous sommes dans une vraie ménagerie, il n'est question que de lions et d'ours. »

Napoléon III fit un demi-tour. Persigny entra en

scène. « A la bonne heure, me dit le plus sérieux ami de l'Empereur, vous ne le trompez pas, vous. Est-ce qu'il s'imagine que ma main n'était pas aussi bonne que la main d'Ollivier pour donner la liberté ? Au moins je n'aurais pas eu l'air de la lui arracher, car je me serais effacé devant lui, tandis que les nouveaux venus l'effacent devant eux parce qu'ils ont le prestige de l'opposition. »

Nous causâmes beaucoup, nous devînmes plus amis que jamais. Persigny voulut être du dîner des Spartiates que je présidais tous les quinze jours.

A ces dîners, on s'en souvient parmi nos amis, il exprima les mêmes idées. Il rappela mon courage à parler au maître. « Je suis très libéral, mais avec le despotisme de la raison, nous disait-il. En passant la main à ses nouveaux ministres qui sont des brouillons, Napoléon a passé sa force. C'est la première étape de l'abdication. »

XXII

En décembre 1851, quand le quasi-Empereur renouvela le Conseil d'État, il m'avait appelé à l'Élysée pour m'offrir de passer du Théâtre-Français au palais du Conseil d'État.

Napoléon III m'avait vu à l'œuvre dans les difficultés, je pourrais dire dans les impossibilités du Théâtre-Français en pleine décadence et en pleine ruine; il avait lu mon rapport au Conseil d'État pour la loi de 1850; nous avions maintes fois causé du théâtre en général dans ses rapports avec l'État, de l'esprit moralisateur



des spectacles, de l'utilité de faire de plus en plus de la Comédie-Française le musée vivant des chefs-d'œuvre. Et tout en parlant du théâtre, nous avions parlé des arts et des lettres, de la protection mal ordonnée de l'État. Nous étions d'accord sur cette idée qu'il fallait protéger les artistes et les gens de lettres, mais de haut, sans les asservir. J'avais rédigé dans cet esprit un rapport au chef de l'État. Je disais que si les lettres étaient trop abandonnées à elles-mêmes, sans protection immédiate, à peine protégées par des aumônes plus ou moins occultes des ministres, les arts en revanche étaient trop protégés et trop despotiquement, puisqu'on forçait le génie français au style académique imposé par l'École de Rome, si bien que le génie français n'était plus qu'un art d'imitation. En un mot, j'avais prouvé à l'Empereur que je remuais des idées et que j'étais un homme d'action. Voilà pourquoi il me parla du Conseil d'État. Il voulut bien me dire que, dans la section des arts, des lettres et des théâtres, dans tout ce qui touchait à l'esprit public, je pouvais rendre de vrais services. Je remerciai beaucoup le prince de cet appel sympathique, mais j'étais encore trop obstiné au théâtre.

Quinze ans après, comme je causais avec l'Empereur et le maréchal Vaillant, Napoléon III qui m'avait envoyé, comme on le sait, son *Histoire de César*, avec cette dédicace : *A M. Arsène Houssaye, membre de l'Académie française*, me reprocha de n'être pas de l'Académie. « Ni vous non plus, Sire.— Ce n'est pas mon affaire.— Ni la mienne non plus. J'ai écrit, après la mort de Balzac, l'*Histoire du quarante-unième fauteuil*, cela me suffit. D'ailleurs, j'ai trop d'amis à l'Académie pour être élu. — Je ne comprends pas. — Les amis trouvent tou-

jours qu'il est trop tôt jusqu'au jour où ils trouvent qu'il est trop tard. — L'Académie a du bon, reprit l'Empereur. — Oui, remarqua le maréchal Vaillant, dans les lettres et dans les arts, il faut passer par là pour arriver au Sénat. » Napoléon III me regarda avec un sourire sympathique. « Si Arsène Houssaye avait voulu, dit-il, il serait sénateur. »

A ces paroles, j'exprimai quelque étonnement, quoique je fusse moins surpris que le maréchal Vaillant. Je me rappelai l'histoire du Conseil d'État. En effet, l'Empereur en dit un mot en soulignant ceci : *L'occasion passe et ne se retourne pas. Mais je me souviens.*

Le dernier mot de l'Empereur fut celui-ci : « Vous avez eu tort de ne pas rester toujours à la Comédie-Française. » Mais il n'était pas dans ma nature de toujours faire la même chose. Comme l'avait dit About, il y avait en moi sept ou huit hommes, mais il n'y avait pas une unité. J'étais dans ma diversité comme le caporal qui ne peut pas commander ses quatre soldats.

XXIII

Quand les journaux étrangers plus encore que les journaux français retentirent du succès de l'*Histoire de César* tout en comparant l'auteur à une figure romaine, Napoléon III ne contint plus son orgueil. Il était au moment critique où les souverains passent à l'état de dieux, aussi fut-il moins accessible aux simples mortels. Il tint les familiers à distance, il marcha plus droit et plus fier, jusqu'à ce qu'il fut pris de vertige : on se rappelle le



tems du couronnement de l'édifice. Cet édifice, c'était le Panthéon de ses œuvres politiques et littéraires, le Parthénon de la dynastie napoléonienne. Tous ses amis furent effrayés, mais lui se croyait hors d'atteinte. Que pouvait-on contre la démocratie autoritaire, quand l'autorité se nommait Napoléon? Après avoir été tant d'années proscrit, prisonnier, proscrit encore, comment n'avait-il pas vu le néant de ces météores qui apparaissent et qui s'évanouissent dans les abymes du Ciel?

A cette heure où il se croyait Alexandre dans Babylone, nous nous rencontrions, il me saluait par un léger signe de tête mais il ne me parlait plus, ni aux bals des Tuileries, ni aux messes de la chapelle impériale, ni ailleurs. En 1866, nous avions encore causé plus d'une fois. On avait même remarqué qu'il s'était arrêté toute une minute sur son passage, en allant à la messe, pour me parler encore de l'*Histoire de César* et pour me remercier de ma critique. J'étais sur la haie entre La Guéronnière et Alphonse Royer qui avaient mieux parlé du livre et qu'il ne remercia point. « Sire, lui répondis-je, puisque vous êtes content de ma critique, je vous attends à l'*Histoire de Napoléon Ier*. » Pourquoi, au lieu de commencer par César, ne commença-t-il pas par Napoléon? Il eut mieux compris les guerres fatales.

XXIV

Entre mille et une scènes prises à l'histoire romanesque des Tuileries, il faut imprimer celle-ci que vient de me conter M. le marquis de C*** :

Le marquis de C*** et le duc X***, écuyers ou

chambellans, étaient de service aux Tuileries. Il était minuit, le duc dit au marquis : « La duchesse me sait ici, mais Lady H*** sait bien où j'irai cette nuit. En mon absence il ne se passera rien de grave, toutefois soyez là. »

A peine le duc est-il parti, que le prince de Metternich entre comme la foudre. « Comme vous êtes pâle, prince! — Tout est perdu, même l'Autriche. »

Il lit au marquis la dépêche de Sadowa. Le marquis lève les bras au ciel et entre dans le cabinet de l'Empereur. C'est à peine si Napoléon III détourne la tête, parce qu'il est tout à l'*Histoire de César*. « Qu'y a-t-il? — Le prince de Metternich. »

L'Empereur laisse tomber sa plume avec un mauvais pressentiment. M. de Metternich est entré, il relit la dépêche. L'Empereur serre tristement la main à l'ambassadeur tout en ordonnant au chambellan de dépêcher quatre hommes par les voitures de nuit, pour appeler Rouher, Fleury, Drouyn de Lhuys, Randon.

On arrive peu à peu. La première parole du souverain est celle-ci : « L'Empereur d'Autriche nous a donné Venise, mais il nous fait perdre le Rhin par sa défaite. — Au contraire, dit Fleury, c'est le moment de refaire la carte de l'Europe. »

Randon déclare qu'il n'a que trente mille hommes à mettre sous les armes. Fleury s'écrie : « C'est plus qu'il n'en faut pour masquer ceux qui ne sont pas prêts. En avant! »

Ce cri téméraire, c'était la sagesse. Mais la sagesse de Prudhomme parla par la bouche de Rouher. — Et tout fut perdu. C'était la préface de 1870.

L'Impératrice venait de partir pour Londres. « Ah!

si l'Impératrice était là! » dit l'Empereur dans son éternelle indécision. Mais celle qui prêchait déjà la guerre à la Prusse n'était pas là. Hélas! elle fut là en 1870, quand il était trop tard. Le jour de Sadowa il n'était pas trop tôt puisqu'on avait presque toutes les cartes dans son jeu.

Au point du jour, le duc Don Juan revint très gai. «Eh bien! lui demanda le marquis, vous avez vaincu, vous — Oui, mais quelle bataille! — Eh bien, nous, mon cher ami, nous sommes vaincus sans bataille.»

XXV

La dernière fois que je vis Napoléon III, il n'était plus que l'ombre de lui-même, il voyait l'abyme à ses pieds. Revenu de toutes ses aspirations césariennes, démocratiques et sociales, il ne disait pas tout haut sa pensée sur les hommes et sur les choses, mais il permettait q u'on la devinât.

Après avoir abordé la politique par la littérature, comme je lui disais que les contemporains s'obstinaient toujours à défigurer les gens, c'est-à-dire à les représenter sous un portrait qui trahissait l'original, il me dit brusquement : « Vous avez raison, l'opinion publique est toujours injuste. » Il reprit : « Elle l'est surtout pour moi. Depuis que j'ai accordé la liberté des injures, ceux qui me connaissent ne disent pas la vérité; ceux qui ne me connaissent pas font de moi un illuminé qui marche dans la nuit. Mon œuvre politique est pourtant bien

simple : on a dit que j'avais inventé le spectre rouge; il existait si bien que je n'ai pu le détruire ni par la prison ni par l'exil; il existe si bien qu'il se promène en plein midi depuis les Tuileries jusqu'à Belleville; mais, moi vivant, il n'osera pas jouer du couteau. C'est donc contre lui, ce n'est donc pas pour moi, que j'ai risqué ma tête et mon nom le 2 Décembre. On ne veut pas comprendre aujourd'hui que la société était alors en péril comme au 24 juin 1848. Ah! qu'il en coûte cher pour bien faire! La France était seule, la paix à tout prix l'avait humiliée; après un coup de force, j'ai voulu un coup d'éclat : la prise de Sébastopol m'a donné raison, puisque la France a repris son rang à la tête des nations. Qui m'en a tenu compte? pas un historien; mais j'étais content de moi. Une idée généreuse, qui était une idée politique, m'a jeté dans l'aventure glorieuse des races latines. Je ne voulais pas que l'Autriche opprimât plus longtems l'Italie; je ne voulais pas que l'Amérique du Nord étouffât l'Amérique du Sud. La France a eu raison en Italie, la France aurait eu raison au Mexique, si l'Angleterre, qui ne risque jamais rien pour rien, c'est-à-dire rien pour une idée, n'eût abandonné la France, qui pourtant se sacrifiait peut-être plus pour l'Angleterre que pour elle-même; mais la politique est faite de trahisons. Eh bien! aujourd'hui, la France ne recueille pour moi que des insultes! Et de qui ces insultes? Des Français. Car on me rend justice à l'étranger. — Croyez-vous, Sire, que la renommée de Napoléon Ier ait souffert de toutes les bêtises qui ont été débitées contre l'ogre de Corse? »

Napoléon III sourit : « Non, Dieu merci, mais je ne suis pas Napoléon Ier et je n'irai pas mourir à Sainte-Hélène, ce qui a été pour lui le dernier tableau de son



apothéose. — Prenez garde! Sire, les Anglais, qui ne pardonnent jamais, les Anglais, qui vous ont trahi sur la route du Mexique, viendront peut-être ici, à Saint-Cloud, vous prendre dans un yacht pour vous conduire au bout du monde. »

L'Empereur ne se croyait pas sans doute d'aussi bonne prise que son oncle, puisque fort peu de tems après, il allait demander un refuge à l'Angleterre. On remarquera d'ailleurs que, sur quatre Napoléon plus ou moins régnant, trois sont morts au milieu des Anglais*. La « perfide Albion » ne porte pas bonheur à la dynastie impériale.

On sait trop le reste. Napoléon III eut le tort irréparable de signer la guerre quand la bataille était l'abyme. Ce fut-là le crime inconscient de l'Impératrice qui conduisit la main de l'Empereur.

Et pourquoi? Parce qu'on lui criait de Rome : « La France est la fille aînée de l'Église. C'est toi-même qui seras la fille aînée de l'Église si tu combats l'Allemagne de Luther. »

Le nouvel Hildebrand voulait sa Mathilde de Toscane.

Une fois la guerre signée, il fallait se battre. L'Empereur avait entrevu la vérité : il la vit tout entière quand il dénombra les Allemands. Il lui vint alors une idée qui pouvait tout sauver : il voulut se jeter en Bavière pour tenter une grande aventure de guerre qui eût dérouté l'ennemi et qui eût donné à la France la main de l'Autriche et la main de l'Italie.

* Et encore, un amant de Marie-Louise m'a affirmé que le duc de Reichstadt avait bu le poison de l'Angleterre versé par un souverain. Pourquoi? L'Angleterre ne fait rien sans raison, comme dit le César de Shakespeare.

C'était son idée fixe en allant vers le Rhin. Mais les généraux l'arrêtèrent dans ce coup d'audace, oubliant que Napoléon Ier avait souvent forcé la victoire en de pareilles témérités.

Malade, n'étant pas écouté, simple spectateur dans le désastre, il n'avait plus qu'à rebrousser chemin jusqu'à Paris. Mais il ne pouvait fuir son destin : il rencontra les ambassadeurs de l'Impératrice qui lui dirent que Paris ne voulait plus de lui. C'était le mot de la Régente.

Ce jour-là Émile de Girardin voulut sauver l'Empire — comme il avait sauvé la royauté !







LIVRE III

LA COUR SOUS NAPOLÉON III

I

L'Impératrice

Figure sculpturale. Elle aurait voulu être la Vénus victorieuse ; elle fut la Diane des forêts impériales. A Compiègne, ne l'a-t-on pas vue la plus fière chasseresse ? Mais elle avait bien plutôt le caractère des femmes de la Renaissance, de celles-là dont le sentiment chrétien a légèrement brisé les lignes pour adoucir l'expression. Elle donna le caractère de sa beauté à tout

l'escadron volant des femmes de sa cour, depuis les duchesses altières ou rieuses jusqu'à sa lectrice, une autre beauté souveraine. Après avoir été la Muse des fêtes des Tuileries, elle devint la Muse de la charité. Ce jour-là elle fut plus encore la souveraine. Pour son malheur et pour le malheur de la France, l'ambition inquiète germa sous ce front couronné de roses et de violettes. Elle qui était faite pour le gouvernement de la Cour, pour répandre autour d'elle les lumières d'or et d'azur de ses cheveux et de ses regards, elle aspira au gouvernement des choses de ce monde. Ce fut l'abyme pour tous. Elle y tomba, mais la France y tomba aussi. Les femmes ont perdu toutes les royautés et tous les empires.

Autant l'Empereur faisait la nuit autour de lui, autant l'Impératrice faisait la lumière. Autant chez lui le masque était impénétrable, autant chez elle la figure était ouverte. Ici l'énigme, là le mot.

Ce beau front lumineux disait tout. On lisait cette âme à chaque page ; c'était le poëme de la beauté avec toutes les strophes de la grâce.

On lui a reproché son sourire, on lui reproche ses larmes. Cette chevelure tumultueuse qui rayonnait sous la couronne, s'est changée en branches de saules pleureurs. Mais qu'est-ce que la douleur d'une femme quand la France, blessée presque mortellement, souffre depuis quinze ans ! Aussi l'histoire ne lui pardonnera jamais, même devant tout le charme de sa beauté et de sa grâce, même devant les tableaux de sa vie qui la représentent penchée sur le lit des mourans, sous l'auréole de la charité.

Comment n'a-t-elle point pâli quand elle a pris la



main de l'Empereur qui n'était déjà plus qu'un fantôme d'empereur, pour lui faire signer cette déclaration de guerre qui allait coucher tant de Français dans le tombeau ! Elle aussi a donc cru que son fils avait une étoile ?

II

Ce fut un jour de surprise dans Paris, le jour où se répandit le bruit que Napoléon III allait épouser Mlle de Montijo. Tout le monde espérait qu'à défaut d'une princesse étrangère, il aurait le patriotisme d'épouser une Française, qu'elle fût plébéienne, bourgeoise ou grande dame. On croyait surtout qu'il prendrait une des jeunes pensionnaires de la Légion d'honneur. Mais les aides de camp en décidèrent autrement, croyant que la beauté, d'où qu'elle vienne, est la vraie souveraine, espérant que l'Impératrice de leur élection serait toujours la sauvegarde de leurs vanités. C'était une nouvelle édition des *Importans* qui firent Anne d'Autriche régente.

Il y a la légende de Mérimée : on a dit qu'il était le père de la comtesse de Téba, ce qui fut flatteur pour lui et pas du tout pour elle *. La nature ne ment pas ainsi. La tête quelque peu ingrate de Mérimée ne se reflétait aucunement sur le masque rayonnant de l'Impératrice.

* Dans leur fureur de curiosité, les chroniqueurs, oubliant que la recherche de la paternité est interdite, ont aussi donné pour père à l'Impératrice un historien de l'Académie française. Il était bien plus simple de croire à M. de Montijo.

Mais, selon la légende, ce fut tout autrement que Mérimée marqua dans cette aventure.

Sans être la marquise de Sévigné, Mlle Eugénie de Montijo savait écrire à bride abattue, et le dessus du panier de son esprit avait une saveur mi-étrangère, mi-parisienne. Mais il n'y avait pas de quoi tourner la tête à celui que Chateaubriand appelait un écrivain de grande lignée. Mérimée, qui était un malin, qui aimait à mettre tout le monde dedans — les empereurs comme les abonnés de la *Revue des Deux-Mondes* — s'amusa à dicter des lettres, vraies lettres de romancier, à la belle aspirante. Mérimée m'a dit d'un air railleur : « Tout ceci n'est qu'une légende. » Mais pourquoi l'a-t-il contée comme une histoire ?

La première surprit l'Empereur, la seconde le fit rêver, la troisième le passionna, la quatrième le mit hors de lui.

Mérimée s'amusa à ce roman en action. Il se surpassa dans l'art de prendre un cœur.

A la douzième lettre, Napoléon, troisième du nom, qui avait entrevu dans les fêtes la belle Espagnole, voulut rêver avec elle au clair de la lune, sous les grands arbres de Compiègne.

Compiègne ! n'était-ce pas là que Napoléon Ier avait donné le premier baiser à Marie-Louise ; n'était-ce pas là que Louis XVI avait salué pour la première fois Marie-Antoinette ? Si Mlle de Montijo était Espagnole, n'était-elle pas digne d'être Autrichienne ? D'ailleurs, elle avait bien un peu les lèvres de la race des Césars, fils de Vénus.

Et quand ils furent sous les grands arbres : « Qui vous a donc appris, Mademoiselle, l'art de si bien dire ? — C'est Mérimée. Ne savez-vous pas qu'il a été mon



premier maître ? » La jeune fille ne mentait point, mais elle ne dévoilait pas toute la vérité.

L'Empereur soupa avec elle. Il s'imaginait qu'il triompherait en un tour de main de cette belle étrangère. Pourquoi ne serait-elle pas impératrice de la main gauche, comme eussent voulu l'être tant de belles étrangères qui couraient Saint-Cloud et Compiègne, où on immolait presque autant de vertus que de cerfs dix cors ? Pourquoi ? C'est le secret des dieux.

La passion de l'Empereur, affolée par la résistance, car Napoléon ne croyait pas que la vertu serait de la fête, s'éleva au-dessus des fumées de la volupté toute flambante. Il aimait, d'ailleurs, à monter sur le trépied, se croyant élu pour jouer son rôle dans la comédie des destinées humaines. Mais ce rêveur dans les nuages « oubliait souvent d'être là ».

Napoléon III avait consulté la France qui lui avait dit : « Sois empereur. » Il ne la consulta pas pour son mariage, quoiqu'elle dût signer au contrat. Signa-t-elle ?

III

Les meilleurs portraitistes de l'Impératrice sont Nieuwerkerke, la duchesse Colonna et Winterhalter. Le buste de Nieuwerkerke, qui la représente dans l'épanouissement de sa beauté et de son efflorescente jeunesse, restera comme l'expression la plus vraie. Jamais la main savante du sculpteur n'a répandu plus de charme et n'a donné plus d'éloquence au marbre. Winterhalter est moins réel, parce que pour lui le réel se

noyait dans la grâce romanesque. La chair semble pétrie de roses et de lys. Tout en lui mettant un diadème au front, il a bien plutôt peint la femme que l'impératrice ; mais la femme elle-même n'est qu'une figure de keepsake. La duchesse Colonna fut plus vraie dans son beau marbre. Les autres portraitistes n'ont pas saisi le charme dans la grâce ni la ligne onduleuse dans la couleur de la vie. Ils l'ont faite moins belle, parce qu'ils avaient peur de ne pas la faire assez belle.

Quelle que fût sa confiance en sa beauté, la future Impératrice ne pouvait entrer dans la réalité de sa grandeur, même quand les équipages de la Cour vinrent la chercher, fiancée impériale, devant la maison de la place Vendôme.

La place Vendôme ! Elle habitait à deux pas de l'hôtel du Rhin, où le futur Napoléon III était descendu au retour de l'exil.

Ces deux oiseaux de passage, qui s'étaient posés sur la même branche, allaient s'aimer et faire leur nid dans ce vieux palais des Tuileries, jusqu'au jour où la bourrasque les rejetterait dans les pays étrangers.

C'était, ce jour-là, une fête officielle; mais était-ce une fête nationale? Le canon parlait haut; mais parlait-il au cœur de la France? Les soldats qui faisaient la haie regrettaient de ne pas voir le souverain épouser une fille de roi ou une fille du peuple.

Toutes les fenêtres étaient pavoisées sur le parcours. Combien de dignitaires et de personnages dans leurs chamarrures d'or! L'archevêque, les évêques, les prêtres, n'avaient jamais été plus fiers de leur sacerdoce ni de leur robe.

C'était un beau spectacle, seulement, on se deman-



dait si c'était un mariage. L'Empereur marchant vers l'autel, distrait comme toujours, se tordait la moustache, tandis que la future Impératrice, escortée du grand chambellan, toute blanche comme une rêverie ou une apparition dans sa robe de dentelle, dont la traîne serpentait joyeusement, suivait, radieuse et pensive, Napoléon III.

Un ami me dit : « Voyez comme elle est déjà accoutumée à son bonheur! — Vous savez bien, répondis-je, que les femmes ne doutent de rien. » Je me trompais. Eugénie de Montijo était aussi dans un rêve. Le rêve dura longtems puisqu'elle ne se réveilla que le 4 septembre 1870. Mais, cette fois, elle fut bien réveillée.

Ce fut longtems après que Napoléon III reconnut les malices de Mérimée, car, sans Mérimée, l'Impératrice alla en Écosse, et, sans Mérimée, elle écrivit à l'Empereur. Et les lettres valaient bien mieux !

Pour n'être ni une princesse étrangère ni une fille de France, Mlle de Montijo n'en fut pas moins une belle Impératrice, qui a été tour à tour la Muse de la grâce et l'Ange de la charité.

Hélas ! l'Impératrice fut régente — et la régence porte malheur aux femmes — quand elles ne s'appellent pas Blanche de Castille ou Anne de Beaujeu.

IV

On se rappelle que les Expositions universelles amenèrent à Paris tous les souverains de l'Europe. L'Empire était à son zénith. Les opposans disaient à ce propos que Paris était l'auberge de l'Europe, mais les

impérialistes pouvaient dire qu'elle en était le palais et la capitale. Avec un peu d'enthousiasme on pouvait se croire aux Tuileries dans l'Olympe, quoiqu'il y manquât Jupiter tonnant. Je ne fus pas, Dieu merci, le Dangeau de ces beaux jours, mais je retrouve sur les bals de la Cour des vers, bouquets fanés qui donnent pourtant le parfum de ces années si lointaines:

BAL

Comme au tems de Versaille et du grand Trianon,
Pourquoi le Chant royal *n'est-il plus à la mode?*
Il était au-dessus du sonnet *et de l'*ode;
Des poëmes royaux c'était l'Agamemnon.

Il pourrait cette nuit lever son gonfanon,
Comme aux beaux jours d'antan broder sa période,
Et dans le Carrousel, respectueux rhapsode,
Sonner de la fanfare et tirer le canon!

Jamais fronts plus princiers n'ont dans les Tuileries
Promené leur grandeur, montré leurs pierreries;
Jamais décor plus beau, ni bal plus enchanté!

Un océan de fleurs, un congrès de féeries,
La noblesse donnant la main à la beauté,
Et l'Altesse qui danse avec la Majesté.

QUADRILLE

Dans un nimbe écarté du lustre qui scintille,
C'est Strauss et son orchestre illustre et sans rival;
Sa musique, qui sort d'une verte charmille,
Est le souffle éolien qui soulève le bal.

L'Impératrice arrive, et l'auguste quadrille
La suit du pas des Dieux et sur un rythme égal;

La reine de Belgique au premier rang y brille;
Et vous, plus jeune encor, reine de Portugal.

Une foule étoilée emplit la galerie.
On voit dans un rayon la duchesse Marie;
La princesse Mathilde est reine dans sa cour.

On danse, on tourne, on cause, on voit poindre le jour;
Et comme le tambour de Strauss bat la diane,
L'Olympe va souper au salon de Diane.

LE COTILLON

C'est un jeu d'autrefois, une danse de France,
Un ballet du vieux tems aux plus simples accords,
Une chaîne gauloise avec le diable au corps,
Où la gaieté décrit une circonférence.

On prend pour conducteurs les plus jolis Lindors,
On prend pour conductrice une fraîche Laurence;
C'est un cercle entraînant, escarpé d'espérance,
Et l'on y peut rentrer quand on en est dehors.

Le bal a commencé par de nouveaux quadrilles
Bourrés de trémolos et saccadés de trilles;
Et puis on a valsé, causé, polké, rêvé.

Mais pour le Cotillon tout le monde est levé.
Et l'alouette chante, on cotillonne encore :
Cotillon vertueux, tu vois lever l'aurore!

Pendant toute une saison ce ne furent que soirées et bals, festons et astragales, dîners et cotillons.

En 1868, l'Empire n'était déjà plus dans son auréole, mais on s'amusait toujours. J'écrivais au lendemain d'une fête de Cour :

« C'en est donc fait des belles fêtes de l'hiver. Les lun-

dis de l'Impératrice en auront été le bouquet. Aller au bal des Tuileries n'est rien, mais aux lundis de l'Impératrice, c'est quelque chose.

« Voltaire a dit : « Le premier qui a comparé une femme « à une rose était un poëte, le second était un imbécile. » Moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, je voudrais pourtant dire que le premier *lundi* de l'Impératrice a été le bal des roses, avec le sourire des roses et la valse des roses.

« Jamais bal du mois de mai n'aura jeté plus d'éclat et de gaieté. On dansait dans la salle des Maréchaux. Les maréchaux eux-mêmes, qui s'ennuient bien quelquefois, avaient pris une figure de circonstance, hormis le maréchal Ney, qu'on a encore fusillé au dernier Salon.

« L'Impératrice avait maintenu la robe à queue, une merveilleuse robe couleur du soleil, qui apprenait aux hommes à marcher à distance. Mme de Metternich avait inauguré la robe courte, la vraie robe Louis XV, toute fleurie de roses-thé, les plus belles qui se soient jamais épanouies sous la main d'une fleuriste.

« Tout l'escadron volant des beautés à la haute mode, la comtesse Walewska, la maréchale Canrobert, Mme de Pourtalès, Mlle Jurien de la Gravière, la marquise de Gallifet, l'Empereur, l'Impératrice, la princesse Mathilde, le prince Napoléon, toute la Cour, allaient et venaient sans la solennité de l'étiquette ; c'était intime et charmant.

« Le cotillon a commencé à minuit et demi avec le plus vif entrain ; les bannières étaient des objets d'art. Mais on se demandait où était M. de Caux, car il n'y a plus de conducteur de cotillon depuis qu'il conduit les ballets de l'Opéra. L'emploi est-il supprimé, grand Dieu !

« La haute diplomatie était là. Mérimée, Feuillet, Gounod, Dumas, Baudry, Henry Houssaye, Gérôme, Augier, About, Sacy, Chaplin, Cabanel, Auber, représentaient le quatrième pouvoir de l'État. Mais le quatrième pouvoir de l'État c'est la femme.

« Je fus appréhendé au corps, dans un des salons, par un groupe de dames qui se croyaient des impeccables; elles me donnèrent des coups d'éventail sous prétexte que je venais de les calomnier dans les *Grandes Dames.* Un instant j'eus peur d'être mis en pièces comme Orphée par les bacchantes. Mais une plus grande dame survint qui dit à ses amies : « Vous voilà bien ! Une autre fois, M. Arsène Houssaye paraphrasera pour vous la vie des saintes. Pour moi j'ai lu les *Grande Dames*, il y a là des histoires risquées; mais, quoique je ne sois pas la reine de Navarre, s'il m'eût interrogée, je lui en aurais conté bien d'autres. »

V

La Comédie-Française fut invitée à souper à Compiègne, par ordre de l'Empereur.

« Si ces Messieurs et ces Dames, disait la lettre de Bacchiochi, veulent bien nous jouer la comédie, Sa Majesté sera très heureuse de les applaudir. »

On ne pouvait pas faire les choses avec plus de bonne grâce.

Naturellement, j'avais déjà reçu une invitation où Bacchiochi m'indiquait les comédies à jouer. C'étaient, si je me souviens bien, *les Précieuses ridicules*, un

acte des *Jeux de l'amour et du hasard* et *Il ne faut jurer de rien:* Molière, Marivaux et Musset, trois hommes qui eussent fait la joie de Compiègne. Comme j'avais été invité à dîner, je partis en avant.

La représentation fut très gaie; mais l'Empereur, qui connaissait les trois comédies, me demanda s'il serait bien difficile de jouer à Compiègne des pièces inédites. Je lui répondis que rien n'était plus simple; mais je lui donnai aussi en même tems l'idée de faire jouer ces pièces par des gens du monde, comme on faisait chez Morny, chez le comte de Castellane, chez La Valette. « Ce qui serait mieux encore, dis-je, ce serait d'improviser des comédies sur des sujets donnés, comme on joue des charades. »

L'Empereur, qui n'était pas improvisateur, répondit en souriant : « Je ne jouerai pas dans ces comédies-là. »

Mon conseil fut suivi. On en avait assez des comédies connues.

Celui que l'Impératrice appelait « mon bon Viollet » ou « ma bonne Violette », c'est-à-dire Viollet-le-Duc, fut nommé régisseur du théâtre de Compiègne pour les tableaux vivans et pour la comédie. On commença, d'ailleurs, par les charades. Le régisseur, qui était un homme du moyen âge, connaissait pourtant bien l'Olympe et la Renaissance; aussi mit-il en scène tous les dieux et demi-dieux, toutes les déesses et demi-déesses de l'antiquité, comme toutes les beautés héraldiques du XVI[e] siècle. C'était à qui poserait, même pour représenter les amoureuses de la main gauche dans des charades spirituellement troussées.

Ce fut un peu la comédie à la manière des opéras d'Hervé et d'Offenbach, jusqu'au jour où le marquis de

Massa donna la vraie pièce qui pouvait amuser tout le monde. Les bons comédiens et les bonnes comédiennes ne lui manquèrent pas.

C'est que l'école de la vie et l'école du monde sont les meilleurs conservatoires dramatiques. Qui donc eût joué comme la baronne de Poilly? Qui donc eût représenté l'Angleterre comme Mme Bartholoni, la France comme Mme de Pourtalès?

Aussi nulle pièce n'a fait plus de bruit dans le monde que les *Commentaires de César*. Les curieux du dehors, de Paris, de Londres, de Pétersbourg, auraient payé cher une stalle à ce spectacle. Mais la comédie des répétitions fut encore plus curieuse.

Morny donnait son entrain partout. Lui aussi indiqua la comédie personnelle, se rappelant que Molière l'avait jouée à Versailles.

Le soir du souper des comédiens du Théâtre-Français, ayant ma place à la table de la Cour, je voulus souper à la table des comédiens.

L'Empereur m'envoya chercher par Bacciochi. Je le priai de dire à Napoléon III que j'irais le saluer au dessert. Mais, au dessert, ce fut Napoléon III qui vint de notre côté. Je me levai pour aller à sa rencontre. « Oh! dit-il en jetant un regard sur les comédiennes, je comprends bien pourquoi vous n'êtes pas venu par là : je changerais bien ma place contre la vôtre. »

Et il salua toute la troupe avec une grâce parfaite, donnant des poignées de main sans bien reconnaître les figures.

Comme le marquis de Massa, Albéric Second donna une comédie à Compiègne. Il n'eut jamais plus belle fête, du moins comme auteur dramatique. En effet, quoi-

qu'il eût été joué dans les meilleurs théâtres, il n'avait jamais eu une troupe pareille à celle de Compiègne.

Voici la distribution de la pièce qu'il improvisa en deux nuits :

1[er] TABLEAU. — MOULINEAU, pâtissier : M. le baron LAMBERT; FLORESTAN, garçon pâtissier : M. le comte LEPIC. M[me] MOULINEAU : M[me] la comtesse de SANCY-PARABÈRE ; IPHIGÉNIE, sa fille : M[me] la duchesse de CONEGLIANO.

2[e] TABLEAU. — ARTHUR DE COLCASSÉ : M. le comte LEPIC. FLORIDA, reine de l'île Bleue : la princesse PRIMOLI. Dames d'honneur de la reine : MM[mes] la comtesse FLEURY, de BAILLENCOURT, de LIMA, d'AUVERGNE. Un singe, M. Charles GARNIER; un ours, M. CAFFARELI.

3[e] TABLEAU. — Le prince impérial, S. A. le PRINCE IMPÉRIAL. Vercingétorix, membre de l'Institut préhistorique et de la société protectrice des bêtes à cornes, l'AUTEUR. Un maçon : M. Charles GARNIER; quatre petits veneurs : MM. Maurice FLEURY, Adrien FLEURY, Louis CONNEAU, ESPINASSE. Trois chasseurs, MM. de LEZAY-MARNEZIA, duc de CONEGLIANO, CAFFARELI.

Orchestre, M[me] la marquise de LATOUR-MAUBOURG. Souffleur, M. VIOLLET-LE-DUC.

C'était l'Impératrice elle-même qui avait voulu cette charade, on pourrait dire cette comédie, tant elle était vivante et spirituelle. C'est qu'Albéric Second avait charmé la souveraine par sa franchise et son humour.

Les répétitions avaient empêché Albéric d'assister à la chasse. En rentrant chez lui, il trouva une bourriche : chevreuil, lièvres et faisans, avec ce billet de la main de l'Empereur : « Gibier que le spirituel auteur-acteur eût certainement tué s'il avait chassé avec nous. »

Les femmes de l'Empire furent une pléiade éblouissante, toutes douées de beauté, de charme et d'esprit — plus ou moins. — Qui en doutera, quand je dirai les noms de la duchesse de Mouchy, la comtesse de Saulcy,

la baronne de Vatry, la comtesse Walewska, la duchesse de Persigny, la comtesse de Moltke, Mme Bartholoni, la comtesse de Pourtalès, la princesse Poniatowska, la marquise de Gallifet, la comtesse de Sancy-Parabère, la duchesse de Morny, la vicomtesse Aguado, Mme de Lima, la baronne de Beyens, Mme Pereira, la baronne Alphonse de Rothschild, Mme Magnan, Mlles Bechwith, la marquise de Canisy, Mme Moulton, la comtesse de Mercy-Argenteau, la marquise de Chasseloup-Laubat, Mme Pillié, la comtesse de Castiglione, Mme de Montaut, la maréchale Canrobert, la duchesse de Malakoff, la générale Callier, Mme Jankoswka, Mlle Carter, la comtesse de Brigode et Mme Carette, pour bien finir. Que d'autres on pourrait nommer qui n'étaient pas belles selon l'évangile de l'église du beau, mais qui étaient belles à force d'esprit, comme la princesse de Metternich.

Avec de telles femmes, les fêtes de Cour et les fêtes mondaines étaient magiques. On ne s'étonnait pas d'entendre dire : « L'Empire s'amuse. » Pourquoi pas ? On ne se contentait pas des bals des Tuileries où tout le monde officiel avait droit d'entrée ; on imaginait chez l'Impératrice, chez les dames d'honneur, chez quelques ministres, des plaisirs nouveaux ; mais surtout les bals costumés avec le loup pour les femmes. Moi-même, n'ai-je pas donné dans ces folies plus ou moins innocentes par mes redoutes Vénitiennes ! On a brûlé les Tuileries ; on danse encore à l'Élysée ; mais le cotillon est mort. Où sont-ils d'Ayguesvives, Castelbajac, Jaucourt ? De Caux lui-même, qui pirouette encore sur son talon rouge, n'entrerait plus dans un cotillon, même si la fauvette Adelina chantait à l'orchestre. Oui, on cotil-

lonne encore, mais qui donc conduit le cotillon? Il me semble voir des croque-morts mener le diable en terre dans un chœur de diablotins roses et bleus. C'est que l'escadron volant ne vole plus. La comtesse Walewska pleure sa fille; la duchesse de Metternich, cette Parisienne, est redevenue Viennoise — Paris numéro deux. — On voit encore passer dans leurs beautés mûries la comtesse de Pourtalès et ses amies; mais combien de figures dans les demi-teintes, qui ont rayonné sous le soleil de la Cour: — je n'aurais pas assez d'encre! — Et la reine de toutes ces féeries, l'Impératrice, où est-elle? Dans le royaume des larmes, comme la générale Fleury, comme tant d'autres! Il y a encore les philosophes, les Sévignés revenues de tout comme la comtesse Tascher de la Pagerie, qui écrivent les mémoires de la Cour en jetant sur leur papier du sable de diamant. Il y a encore Mme Carette, lectrice de la souveraine, qui lisait bien plutôt par ses beaux yeux à livre ouvert dans la chronique au jour le jour. Comme ce beau monde a disparu! Celles qui ne sont pas mortes ont vieilli, ce qui est bien pis, mais Dieu ne fait pas à toutes la grâce d'une seconde jeunesse. Il y a des moissons qui meurent sur pied, il y a des roses qui tombent feuille à feuille.

Le général Fleury ne se contentait pas d'avoir la meilleure table de l'empire : il inaugura des fêtes fabuleuses qui rappelaient l'ancienne Cour de France sous Mme de Montespan, sous Mme de Pompadour, sous Marie-Antoinette. Il mit en scène, à l'hôtel d'Albe, les quatre élémens : ce n'était pas trop pour recevoir l'Impératrice et son Décameron. Ce fut un enchantement. Le général qui, en Afrique, ne voulait pas qu'un soldat

mal étoffé par la nature défigurât sa célèbre compagnie de spahis — tout un régiment — car le capitaine commandait mieux que le colonel, n'avait pas permis qu'une femme mal dessinée et mal étoffée par la nature défigurât ses bals légendaires. On avait fait comprendre aux petites bourgeoises de la Cour que ce n'était pas leur jour de se décolleter, si bien que toutes les élues formaient une compagnie, je ne dirai pas invincible, mais irrésistible. C'était charmant de voir batailler au cotillon le Feu et l'Eau, le Ciel et la Terre, comme deux siècles plus tôt au palais de Versailles. Aujourd'hui nous avons un cinquième élément, c'est l'Ennui qui vient sans être invité à toutes les fêtes et qui conduit le cotillon. On s'amusait tant alors que l'Empereur lui-même, qui plus d'une fois a joué le rôle de l'Ennui dans les fêtes des Tuileries, dansait gaiement avec la princesse Mathilde quand le prince de Metternich ou le prince de Croy dansait avec l'Impératrice. On avait supprimé les volcans.

Et toute cette jeunesse expansive parce qu'elle éclatait en verve et en esprit — et en passion — où est-elle éparpillée ? Aux quatre coins du monde et des mondes, Saint-Maurice, Finot, La Redorte ? le prince d'Orange, Caderousse, Rivoli, Heckereen, Massa, Ezpeletta, sans oublier les figures plus ou moins méditatives, mais toujours ouvertes : Morny, La Valette, Persigny, Girardin, Laferrière, Nigra, Mérimée, Fleury, Edgar Ney, Conegliano, Pisani. Pourquoi ne pas citer Troplong, qui aimait les plaisirs des autres et qui aurait pu écrire le code de la société polie ? C'était fête partout, chez la duchesse de Morny, chez la duchesse de Bassano, chez la comtesse Walewska, chez Mme de La Pagerie, chez la duchesse d'Albe, chez les ministres, chez les séna-

teurs. Que d'argent jeté à propos par la fenêtre! Aussi la Seine se pactolisait; on était riche jusque dans les faubourgs, parce que toutes les fées du travail étaient à l'œuvre. Aujourd'hui on ne jette rien par les fenêtres et Paris se nourrit de principes : la démocratie fait danser, mais ne danse pas.

Combien se rappellent encore ce bal costumé de la duchesse de Bassano où le marquis de Gallifet était déguisé en coq; quelle crête, quels ergots et quel chant aigu pour réveiller les cœurs! La marquise n'était pas déguisée en poule. Mme Chauchat jouait à la pie voleuse; Mme de Borneman, en nuage orageux; Mme de Mackau, en Nubienne; Mme du Hallay, en facteur de la poste aux lettres, distribuant des vérités et des énigmes; Mlle de Saint-Germain, en Velléda, toute une poésie neigeuse; la princesse Troubetskoï, en domino fantastique, qui ne cache rien de son cœur ni de son esprit; Mme de Faverney, en Médicis, moins le poison ; la baronne Decazes, en chatte blanche — Voulez-vous courir les toits?– Mme de Rumfort, en diablesse, sans avoir le diable au corps; Mme Bartholoni, en nuit — Combien d'étoiles? Mme Paixhans, en chasseresse. — Combien de flèches dans le carquois? Mme Say, en reine Élisabeth, avec tous les diamans de la reine ; Mme de Conegliano, en mousquetaire — Et quel mousquet ! Mme de Barthelemy ; une très belle directorienne Mme de Fontenay ; pareillement Mme Legendre. Voici l'Orient : Mme Taigny, en jolie Chinoise, à mettre sur une étagère; Mme de Bourgoing, en sultane, éblouie elle-même par ses diamans, éblouissant tout le monde par sa beauté; la princesse Anna Murat et la duchesse de Morny, en paysannes italienne et hongroise, pour se reposer des grandeurs; Mme de



Lima, en pluie, avec un parapluie tout constellé de pierres fines : celle-ci n'a pas manqué son entrée ; la princesse Ypsilanty, en mine d'or ; la princesse Bibesco, en princesse Bibesco ; Mme de Verdière, en heure de minuit ; Mme Jouest, en Napolitaine volcanisée. Trop de Vellédas! Le côté des hommes n'était pas moins varié : des Figaros, des Gilles, des pierrots, des photographes, portant aux épaules des images de beaucoup de ces dames.

L'Empereur, en domino, s'attarda pour regarder ces photographies. Il en arracha deux en disant de la première : « Que vient-elle faire ici, celle-là ? » Le photographe répondit à l'Empereur par cette autre question : « Seigneur, vous la connaissez donc ? — Et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend pas les rois. »

On s'est demandé si c'était le portrait d'une célèbre grande dame italienne.

Je ne sais, mais j'ai entendu un domino dire à l'Empereur : « Sire, puisque vous avez l'original, pourquoi voulez-vous la copie ? »

VI

Août 1858.

Les Eaux-Bonnes n'ont jamais été à pareille fête. On est obligé de se loger sur les branches des arbres ou dans les creux des rochers. Tous les jours de brillantes cavalcades bravent les orages, tous les soirs la viole de Lamazou chante des sérénades au soleil qui ne se montre pas et à l'Impératrice qui ne se montre guère.

Si le soleil ne fait pas de bien en ne se montrant pas,

Sa Majesté en fait beaucoup en se cachant. Elle court les montagnes sans écrire son nom sur son simple chapeau Louis XIII.

Je vais vous dire une jolie histoire à la Henri IV. L'Impératrice gravissait le pic du Ger en vraie montagnarde, un bâton à la main. Elle rencontre une Ossaloise qui cueillait des fleurs de tilleul : « Que cueillez-vous là, ma bonne femme ? — Eh ! Madame, c'est du tilleul. — Voulez-vous me vendre ce que vous avez cueilli là ? — Oh ! Madame, ce n'est pas la peine, car il n'y en a pas pour trois sous. »

Sa Majesté prend les fleurs de tilleul et donne trois louis.

Comme elle s'éloignait, la paysanne la saisit par le bras. « Eh ! Madame, je ne connais pas cette monnaie-là. Je n'ai jamais vu de si beaux sous ! Seriez-vous la femme de l'Empereur ? — Oui, je suis la femme de l'Empereur, dit l'Impératrice avec son beau sourire. — Eh ! comment va votre homme ? continue la paysanne. — Il va très bien, et le vôtre ? demande l'Impératrice. — Le mien ? il est là-bas qui fait des fagots avec ses trois enfans. — Trois enfans ! répond l'Impératrice, il faut que je vous donne encore trois sous pour vos trois enfans. »

VII

En 1863, l'hiver fut très clément aux patineurs. On peut dire qu'il frappa au vin de Champagne le lac réservé. On pouvait se figurer que le salon des Maré-



chaux un jour de bal s'était par magie retrouvé au bois de Boulogne. L'Empereur et l'Impératrice, tout leur escadron volant; les ministres, les ambassadeurs et les ambassadrices, les familiers des Tuileries et de Compiègne se retrouvaient là, tantôt sous le brouillard de trois heures, tantôt sous les étoiles du soir accompagnées de lanternes vénitiennes. C'était fort amusant. A une de ces fêtes hivernales je reçus une invitation, pour Mme Arsène Houssaye et moi. Nous n'y allâmes point, je ne sais pourquoi; deux jours après comme nous regardions en simple curieux les évolutions des Majestés, des Altesses et des Excellences, l'Empereur nous dépêcha Baciocchi, pour nous faire entrer dans l'enceinte réservée. Il nous avait salué d'un léger signe de tête, nous voyant à ce spectacle. Vrai spectacle en effet. L'Empereur Napoléon III semblait être sur son élément, car il y avait beaucoup de glace dans son caractère et dans son esprit, sinon dans son cœur. Tous les patineurs sillonnaient le lac, les dilettantes le calligraphiaient. Napoléon III, lui-même, quoique mauvais calligraphe, dessinait des O: je ne suppose pas que ce fut l'image du soleil, ni de la lune, ni de la terre. Était-ce plutôt pour montrer sa désinvolture? car il était fort gracieux sur la glace. L'Impératrice semblait encore plus vaillante que lui. Elle ne glissait pas, elle volait. Mais combien de courtisans qui lui évitaient le contre-coup des rencontres! Les courtisans n'empêchèrent pas Mme de Persigny de faire comme quelques dames une chute éclatante, mais elle fut la première à en rire. « Encore faut-il bien tomber! » disait-elle à ceux qui la remirent sur patins. En effet, deux de ses amies étaient mal tombées, levant au ciel les jambes comme les bras. Ma femme se risqua

gaiement avec sa grâce à valser. Pour moi le plaisir des femmes tombées me suffisait. Depuis mes gaminages sur les étangs de Bruyères, je ne m'étais pas hasardé sur la glace ; je ne me donnai donc pas en spectacle les quatre fers en l'air.

VIII

L'Impératrice était un ange de douceur blonde, mais elle ne pouvait vaincre ses colères brunes.

L'orage espagnol grondait sous les sérénités du ciel des Tuileries.

On me conte ces deux histoires :

Il ne faut pas mal dire des sous-officiers. Nous en avons eu un qui fut ministre et un autre qui fut préfet de police, deux esprits supérieurs du même régiment. C'est parce que M. de Persigny a connu M. Boitelle, qu'il l'a fait préfet de police. Il ne pouvait mieux faire. M. Boitelle cultivait une petite terre dans le Nord : Cincinnatus revenu de tout sans y être allé. Mais M. de Persigny l'appela à tout, voici comment :

Il alla voir un beau matin son ancien camarade de régiment qui avait épousé par amour une des plus charmantes femmes de la Lorraine. Quoique le ministre trouvât bien heureux ces épousés agrestes dans le silence de la villégiature, il nomma son ami sous-préfet de Saint-Quentin, en lui disant : « Je vous nomme sous-préfet aujourd'hui, mais vous serez préfet dans trois mois.



Si cela ne vous amuse pas, vous retrouverez votre bonheur. »

M. Boitelle s'amusa beaucoup sous-préfet et préfet à Saint-Quentin, à Laon, à Auxerre, d'où M. de Persigny l'appela pour la préfecture de police. Il y fit merveille. Nul n'a si bien connu tous les mondes. Fin comme un diplomate, brave comme un soldat, gai viveur, passionné pour les arts, se couchant tard et se levant matin. Or, pourquoi ne resta-t-il pas à la préfecture de police, lui, le meilleur préfet de police qui se fût jamais révélé parce qu'il y a en lui du philosophe sous le soldat.

L'impératrice Eugénie, qui avait des expansions et des fureurs de charité, avertit M. Boitelle qu'elle serait bien curieuse de faire une petite visite à Saint-Lazare. Le préfet, qui aimait beaucoup sa souveraine, lui dit avec son franc parler : « Ce n'est pas là votre place, quelle que soit votre charité pour celles qui souffrent. » *Ce n'est pas là votre place* sonna mal dans l'entourage des chambellans. « La Charité peut aller partout, reprit l'Impératrice, vous me conduirez demain à Saint-Lazare. »

A Saint-Lazare, l'Impératrice s'intéressa avec trop d'abondance de cœur à toutes ces malheureuses filles, prévenues ou condamnées, qui ne se consolent guère dans les mélancolies du repentir. L'Impératrice avait la vertu des grandes âmes : la bonté. Elle la voulait répandre partout. Tout justement elle surprit les filles de Saint-Lazare saintement occupées à un reposoir pour la Fête-Dieu. Elle en eut presque des larmes. Comme elle traversait le réfectoire, elle demanda quel était le menu. « Comment, pas de dessert ! » dit-elle avec regret. Boitelle ne put s'empêcher de dire : « En vérité, Madame, Votre Majesté fait du sentimentalisme bien mal à propos.

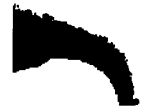
Du dessert à toutes ces coquines, mais alors que fera-t-on pour les femmes vertueuses ? »

Le lendemain, Boitelle fut nommé sénateur, c'est-à-dire qu'il ne fut plus préfet de police.

Il y avait alors un autre préfet de police, préfet de police des Tuileries, M. Hyrvoix. S'il n'en avait le titre, il en remplissait les fonctions. Celui-ci perdit aussi sa place pour un mot qui sonna mal aux oreilles de l'Impératrice. C'était à la fin de la guerre du Mexique, Maximilien venait d'être fusillé, une grande rumeur inquiétait Paris. L'Empereur ne manquait jamais d'adresser le matin cette question à M. Hyrvoix : « Que dit-on ? »

Après un silence, M. Hyrvoix répondit : « On ne dit rien. — Vous ne me dites pas la vérité, reprit l'Empereur ! — Eh bien, Sire, on dit... — Parlez. — Je dois toute la vérité à Sa Majesté. Paris est indigné de cette guerre malheureuse. On en parle dans tous les mondes avec le même esprit. On dit que c'est la faute... — La faute de qui ? — Sire, sous Louis XVI, on disait : C'est la faute de l'Autrichienne. — Eh bien ? — Eh bien, sous Napoléon III, on dit que c'est la faute de l'Espagnole. »

Sur ce mot, une porte s'ouvrit. L'Impératrice arriva devant M. Hyrvoix comme une apparition, dans le blanc déshabillé du matin. Une belle colère empourprait ses joues, ses cheveux épars frémissaient sur ses épaules comme des couleuvres. Elle ne parla pas, elle siffla : « M. Hyrvoix, vous allez répéter ce que vous venez de dire. — Oui, Madame. Votre Majesté me pardonnera, puisque je suis ici pour dire la vérité. J'ai dit à l'Empereur que, dans Paris, on disait l'*Espagnole* comme on disait de Marie-Antoinette l'*Autrichienne*. — L'Espagnole !



dit l'Impératrice avec une fierté menaçante : je suis devenue Française, mais je suis restée Espagnole pour mes ennemis. »

Et aussi soudaine qu'à son arrivée, l'Impératrice disparut par la même porte. L'Empereur fit un pas vers elle. « Sire, je suis désolé d'avoir parlé, dit M. Hyrvoix. — Vous avez bien fait », dit l'Empereur, en lui serrant la main.

C'était la dernière fois. Napoléon III courut après l'Impératrice. Sans doute il parvint à apaiser cette belle lionne en furie, mais, le lendemain, M. Hyrvoix était nommé trésorier payeur général, c'est-à-dire exilé en province.

IX

On pourrait s'imaginer que la chasse inspire l'énergie aux chasseurs, ou que les chasseurs ne chassent que parce qu'ils sont vaillans. Ce n'est pas encore là qu'il faut aller chercher les héros.

Napoléon Ier chassait mal. Napoléon III chassait bien. Il n'a pas chassé les ennemis.

Charles X chassait à son dernier jour de royauté : il n'a pas chassé les révolutionnaires de 1830.

Le comte de Chambord, mourant déjà tout confit en Dieu, voulut tuer un cerf, ce qui a été sa dernière action humaine en face de la mort qui l'attendait.

Les maréchaux de l'Empire, ces héros officiels, ces grands chasseurs d'hommes, ne chassaient pas.

et pas devant les bêtes : « Voilà une femme qui se défendra pied à pied, dent à dent, à l'heure fatale, car cette heure fatale sonne toujours pour les souverains. » Eh bien ! l'Impératrice qui pouvait tout sauver a tout perdu parce qu'elle n'osa pas monter à cheval le grand jour. C'était au moment où Napoléon III perdait tout lui-même parce qu'il n'osait revenir vaincu à Paris ; parce que, galant homme avec l'Impératrice mais point avec la France, il ne voulut pas troubler dans sa régence invraisemblable la mère du prince impérial.

On ne peut pas s'empêcher de reconnaître que la guerre est l'œuvre de l'Impératrice. Pourquoi ne fut-elle pas vaillante comme son orgueil ? Pourquoi perdit-elle tant de précieuses journées à s'agiter dans le néant, quand elle pouvait encore sauver la France, avec ses frontières, en dominant Paris au 4 Septembre par les hommes de l'Empire ? * Puisqu'elle ne se sentait pas régente, pourquoi osa-t-elle garder la régence ?

Elle a été une sœur de charité au lit des malades, toute de bonté et de sacrifice, mais au 4 Septembre il lui a manqué dans son sang bleu un verre du sang rouge de la vivandière. Au lieu de lire l'histoire de Marie-Antoinette, c'était l'histoire de Marie-Thérèse qu'il fallait méditer.

Elle a pleuré, elle pleure, elle pleurera : j'aurais mieux

* Quelques jours avant Sedan, Persigny et Boitelle avertirent l'Impératrice qu'il était tems encore de tenter un grand coup : Boitelle en reprenant la préfecture de police, Persigny le ministère de l'intérieur, avec Palikao comme gouverneur de Paris. Ils juraient de mettre à la raison, c'est-à-dire au mont Valérien, tout ceux qui espéraient de plus grands désastres pour faire une révolution. Mais l'Impératrice dit en toute quiétude aux deux fidèles de l'Empire : « J'ai mes ministres. »

aimé qu'elle versât une larme devant le cerf de la forêt de Compiègne ! Que voulez-vous ! Les Espagnoles ont trop vu les courses de taureaux. Elles sont bonnes, mais elles sont cruelles.

X

L'Impératrice eut plus d'un funèbre pressentiment de l'abyme déjà entr'ouvert. Quand le prince impérial présida la distribution des prix du concours général, Godefroy Cavaignac, qui avait un premier prix de vers latins, ne voulut pas la couronne des mains du fils de celui qui avait proscrit son père. La jeunesse des écoles fit une ovation à Godefroy Cavaignac. Cette nouvelle vint jeter un voile sur la gaieté épanouie d'un dîner impérial à Fontainebleau. Tout le monde y riait aux joies de la vie. L'Impératrice surtout comprit que son fils porterait fatalement la peine du 2 Décembre. Au lieu de pleurer, elle éclata de rire — cet éclat de rire lamentable qui brise le cœur; car, Dante l'a dit, c'est le démon qui rit en nous. Et elle riait toujours et tout le monde était dans l'effroi de ce rire forcé. L'Empereur l'emmena dans son appartement, la voulant consoler par les paroles les plus attendries. Mais ce rire cruel la possédait à ce point qu'on l'entendit jusque dans le parc. Elle se pencha à une des fenêtres pour implorer le ciel; le ciel, si beau jusqu'au coucher du soleil, venait d'être envahi par les nuées d'un orage qui passait au loin. « Voyez-vous ? » dit-elle à l'Empereur en lui montrant les nuées. Il lui répondit que c'était à peine un nuage qui fuyait.

Une amie survint, elle la prit sur son cœur et l'éclat de rire ne fut plus qu'un sanglot.

Combien de fois ces beaux palais : Fontainebleau, Saint-Germain, Versailles, Saint-Cloud, les Tuileries, ne furent-ils pas le théâtre de pareilles crises ? Ceux qui les habitent payent un rude loyer aux douleurs humaines.

Un soir que Home, ce magicien qui retardait de trois cents ans, devait faire le sabbat aux Tuileries, il passa sur le balcon et regarda les étoiles comme pour chercher des inspirations. L'Impératrice le suivit. « Que voyez-vous là-haut ? — Celui qui régnera après vous. — Qui ? — Je ne puis vous le dire. »

On rentra dans le salon. L'Impératrice avait pâli; elle embrassa son fils. « Voyons, monsieur Home, dites-moi qui régnera après moi. — C'est le prince Napoléon. »

L'Impératrice tomba dans les bras de l'Empereur. Home, se rapprochant de la fenêtre, dit alors : « Je lis là-haut le nom du prince Napoléon, pourquoi ne serait-ce pas le prince impérial ? » Mais l'Impératrice se mit à pleurer. Le lendemain, quand le prince Napoléon apprit l'histoire, il sourit de son sourire sceptique : « Après tout, dit-il, pourquoi ne lirait-on pas dans les étoiles ? Mais qui donc enseigne l'alphabet de ce livre-là ? Ce n'est pas un Home. »

L'Impératrice méritait bien, en croyant aux diableries de Home, qu'il lui jouât ce tour de charlatan.



XI

Elle eût été la souveraine idéale, si elle ne se fût avisée un jour d'aveuglement de faire de la politique et de faire la guerre. Car c'est bien à elle que la France doit tous ses désastres. Mais qui aurait le courage de ne pas crier grâce dans l'histoire quand cette femme a été si étrangement punie dans son orgueil d'impératrice et dans son amour de mère : des larmes? Des larmes! toujours des larmes! Dieu lui avait donné les vertus du cœur, en lui donnant la beauté; elle fut un instant l'ange de la charité et elle le fut avec héroïsme, en ouvrant les deux mains et risquant sa vie. En toutes ses actions, la bonté dominait; elle ne se croyait pas d'ennemis parce qu'elle pardonnait à ses ennemis. On l'a accusée d'avoir créé une Cour riante et d'avoir inspiré toutes les fêtes de son règne. Fallait-il donc que Paris s'ennuyât pour être agréable aux esprits moroses? Une Cour sans femmes est un printems sans roses. En cela, l'Impératrice faisait bien son métier, d'autant qu'en toutes ces fêtes la part du pauvre n'était jamais oubliée.

Quand elle mit au monde un fils, elle pensa à toutes les mères pauvres; on s'en souvient encore à Paris et ailleurs. Tout ce qu'elle avait, elle le donnait — et elle le donnait bien — à l'inverse de l'Empereur, qui donnait trop au premier venu; mais, si la bonté n'était pas aveugle, ce ne serait pas la bonté. Quand Winterhalter peignit son *Décameron*, ce joli bouquet des femmes de l'Empire s'épanouissant sous le soleil et sous la gaieté, il a peint une page d'histoire. Ce fut, en effet, le symbole de toute la poésie romanesque du second Empire.

En ce tems-là, l'Impératrice ne faisait que de la politique intérieure, c'est-à-dire que tout en s'amusant, pour donner du cœur aux autres, elle s'inquiétait de toutes les misères sociales, étudiant la charité dans l'Évangile. Le lendemain d'une fête, on était ravi de la rencontrer voyageant incognito dans les rues hantées par la misère, dans les prisons, jusqu'à Saint-Lazare; car, servante du Christ, elle avait une larme pour tous et pour toutes. Sa pitié redonnait la vie à Lazare et consolait Madeleine.

Tout cela était fort beau; mais voilà qu'une nuit, nuit fatale entre toutes, elle alla s'asseoir aux conseils des ministres comme future régente. Cette nuit-là, elle perdit son Empire et fit perdre à la France deux provinces. Cette nuit-là, l'ange des ténèbres ne lui a-t-il donc pas dit : « Pour l'orgueil de ton fils, qui ne régnera pas, cinq cent mille Français vont mordre la poussière. » Mais Dieu a jeté les femmes sur la terre pour déjouer la sagesse des hommes; l'Empire a été précipité deux fois par les femmes.

Les historiens de l'avenir se tromperont rudement s'ils accusent Napoléon III d'avoir fait la guerre. Il ne la voulait point. Il voyait le tombeau devant lui. Paris affolé criait : « A Berlin ! » L'Empereur répondait : « A Paris! » On tint un dernier conseil : beaucoup d'épées hors du fourreau. Napoléon III sourit tristement à ces prouesses; peu à peu, à force de raison, il remit au fourreau toutes les épées. On signa la paix. Un ambassadeur extraordinaire devait partir le lendemain, avec la branche d'olivier; l'Empereur malade alla se coucher; mais, à peine était-il endormi, que l'Impératrice, reprenant tous les ministres un par un, les rappela au con-

seil. Il était minuit. Conseil funèbre, présidé par la Mort. L'Impératrice fut éloquente, comme le sont les avocats des mauvaises causes. Elle prouva aux ministres qu'il n'y aurait pas de Napoléon IV si la France offensée ne se hâtait de souffleter la Prusse. Elle imprima un élan chevaleresque à tous les ministres. Plus d'un était homme d'État : ô fragilité de la sagesse humaine ! Quand elle eut parlé, ce n'était plus que des hommes de Cour. Ils obéirent comme si l'Impératrice fut déjà régente, comme si chacun eût peur de tomber en disgrâce. Au lieu de regarder la France en face, ils avaient regardé Eugénie.

Ils obéirent aussi à la fausse opinion publique, affolée par les journaux, à l'infatuation du parti militaire, car les maréchaux rêvaient le titre de duc et les généraux le bâton de maréchal.

On promit de signer avec enthousiasme la déclaration de guerre. On réveilla l'Empereur, ou plutôt on ne le réveilla pas ; on lui donna une plume et il écrivit son nom en rêvant, ce rêveur légendaire.

Celui qui me conta ce revirement fatal, c'était un ministre, un grand nom sinon une grande figure. Il ne se consola pas d'avoir été un homme galant devant l'Impératrice, au lieu d'être resté un galant homme devant la France. Il en mourut.

Cette nuit fatale fut la plus belle de la saison : après une journée rayonnante, les étoiles commencèrent la fête là-haut ; pas une ne manqua à l'appel ; le ciel était tout endiamanté ; le vent caressait mollement la cime des tilleuls et des ormes ; le parfum des fleurs d'oranger se répandait jusqu'à la place de la Concorde ; les rossignols amoureux et les merles railleurs continuaient

le concert nocturne. Les maîtres du château vont s'endormir : Dieu protège la France !

Et pourtant c'est leur dernière nuit de quiétude et d'abandon : le mauvais génie de la France vient comme un chat-huant crier la mort et frapper de ses ailes les fenêtres du cabinet de l'Empereur, du salon de l'Impératrice et de la chambre du prince impérial.

C'était la nuit du 15 juillet 1870 ! l'Empereur était malade, l'Impératrice se portait bien : pourquoi la fièvre n'avait-elle pas pris l'Impératrice plutôt que l'Empereur ? Au lieu d'une addition de dix milliards et d'un demi-million d'hommes, on eût multiplié les pains de l'Écriture.

XII

On commençait à pressentir le 4 Septembre, c'est-à-dire un coup de main des révolutionnaires patentés. Je ne parle pas ici des chefs du parti républicain comme Jules Favre, qui aimaient mieux leur rôle d'opposans que le rôle d'homme d'action, au milieu des émeutiers.

Nous dînions chez Mme de Païva, où il y avait vingt convives littéraires ou politiques. Aubryet partit en guerre avec son éloquence stridente contre les révolutionnaires qui ne se contentent pas des révolutions pacifiques de l'esprit humain. Girardin lui cria par-dessus la nappe : « Les révolutionnaires sont jetés dans la rue par la force des choses. — Oui, dit Mme de Païva, il vient un jour où l'édifice craque de toutes parts. C'est comme un tremblement de terre. Ceux qui sont dedans n'essayent même

pas de se défendre; ils ne songent qu'à s'enfuir. — Je vous réponds, dit Théophile Gautier, que ceux qui sont aux Tuileries se défendront jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier poignard. — Nous verrons bien, dit Émile de Girardin, pour moi je suis sûr que le plus brave de la maison ne songera qu'à faire atteler quatre chevaux et une berline. C'est fatal.— Je réponds, moi, reprit Théophile Gautier, que l'Empereur et l'Impératrice se feront tuer au grand escalier, s'ils n'ont pas raison de l'émeute. »

Émile de Girardin leva les épaules et ne daigna plus répondre à son ancien feuilletoniste, si ce n'est par ce mot jeté avec dédain : *O poëte!* Théo s'efforça alors de prouver que l'Impératrice aimerait mieux mourir que de céder le pas; il lança ce paradoxe qu'elle était brave parce qu'elle était femme. « Non, répondit Mme de Païva, elle est Impératrice et elle ne saura pas mourir! »

Le 5 septembre, nous dînions encore ensemble, non plus chez Mme de Païva, qui avait fui à Pontchartrain, mais dans un cabaret qui a disparu, le petit Moulin rouge.

Nous nous rappelâmes la prédiction de Girardin. Aubryet torturait la langue française, pour mieux injurier les hommes du 4 Septembre. Théo, toujours placide, avouait que l'Impératrice ne s'était pas montrée digne de ses prédictions. « Vois-tu, lui dis-je, elle a voulu la guerre : tout devait être champ de bataille pour elle. Le devoir de l'Empereur était de mourir à Sedan, le devoir de l'Impératrice était de mourir aux Tuileries. »

Nous recherchâmes alors comment la révolution avait eu si vite raison du second Empire. C'est toujours une faute politique dans ce pays, où la loi salique a été

décrétée, de faire des régentes, car nul ne les prend au sérieux. On leur fait des complimens et on passe outre. Les femmes ne font pas, elles défont, parce qu'elles ne hantent que les chimères.

XIII

On ne peut pas songer à cette horrible guerre de 1870 sans une indignation nationale. Jeter ainsi, de gaieté de cœur, la France abandonnée aux loups d'outre-Rhin ! Et pourtant, combien de héros qui l'ont défendue ! Mais pouvaient-ils l'empêcher d'être frappée au cœur ?

Comme en 1814 on a vu les héros parmi les vaincus. N'en citons qu'un pour ne pas en citer mille : Canrobert n'a-t-il pas été le Turenne de cette autre campagne d'Alsace ?

Sur le conseil du prince Napoléon, l'Empereur s'était décidé à revenir à Paris avec Trochu pour avant-garde. Trochu partit jurant de sauver l'Empire qu'il n'aimait pas. Mais l'Impératrice acheva son œuvre en recevant du haut de sa grandeur le général qui venait au nom de Napoléon III.

C'est que Trochu n'était pas de la Cour. Pourtant elle se préoccupait de conquérir ses ennemis, mais en ces heures fatales les amis s'en vont et les ennemis ne viennent pas. Voilà pourquoi l'Impératrice Eugénie se trouva seule au moment du danger. « Il ne faut jamais entrer dans la cage des bêtes féroces, disait Louis XI. Ce n'est pas par des caresses qu'on apprivoise les lions

et les tigres, c'est par des coups de fouet. » On avait pourtant mis en garde l'Impératrice contre ses sympathies de la dernière heure pour les révolutionnaires. Le général Mellinet qui connaissait son monde l'avertit du danger. On pouvait tout sauver en mettant à la raison ceux qui voulaient se jeter sur le pouvoir. Les mettre à la raison, c'était les enfermer au mont Valérien. Je ne dirai pas comme le maréchal Narvaëz qu'il fallait les fusiller pour qu'ils ne revinssent pas, car les ennemis que l'on tue reviennent toujours : Brutus en tuant César a fait d'Octave un *Augustus Imperator*.

Ce jour-là, l'Impératrice sentit avec angoisse toutes les épines de la couronne; elle n'eut pas la force de lever la tête et de braver les maîtres du lendemain.

Il ne lui fallait que rappeler deux des anciens ministres de l'Empire, le duc de Persigny et le marquis de La Valette, ces amis de Morny, qui n'eussent pas laissé envahir le Corps législatif, non plus que l'Hôtel de ville, avec le comte de Palikao ou le duc de Mac-Mahon pour gouverneur de Paris, Pietri ou Boittelle pour préfet de police — et Girardin pour sénateur *in extremis !*

Quand je revins de voir mon fils à l'armée, le premier mot de Girardin fut celui-ci : « Comprenez-vous ce gouvernement qui bat la campagne? Je suis nommé sénateur, mais l'*Officiel* ne publiant pas mon titre, je ne puis aller vaillantiser le Sénat. »

Il y a des momens où un seul homme peut redonner le feu sacré à tout un peuple.

L'Impératrice s'obstina dans sa régence qui acheva de perdre la France ; du même ton impérieux qu'elle avait forcé l'Empereur à déclarer la guerre à la Prusse, elle lui donna l'ordre, après les premières défaites, de

ne pas rentrer à Paris. J'en prends à témoin une de ses dépêches à l'Empereur :

« Ne pensez pas à revenir ici, si vous ne voulez dé-
« chaîner une épouvantable révolution. C'est l'avis de
« Rouher et de Chevreau que j'ai vus ce matin. On
« dirait ici que vous quittez l'armée parce que vous
« fuyez le danger.

« N'oubliez pas comme a pesé sur toute la vie du
« prince Napoléon son départ de l'armée de Crimée.

« EUGÉNIE. »

Voyez-vous d'ici ces grands politiques ? L'Impératrice, Rouher, Chevreau, qui précipitent par leur sagesse les destinées de la France. Une femme, un avocat et un préfet ! Mais un simple caporal tenant conseil avec ses quatre hommes eût été mieux inspiré et n'eût jamais conseillé à Napoléon III de ne pas venir affronter les murmures de Paris pour reprendre le gouvernement et pour faire la paix — ou pour lutter encore.

L'Impératrice — qui croyait à l'infaillibilité du pape et qui se voyait déjà proclamée la fille aînée de l'Église, pour avoir battu les protestans — voulait toute seule braver la tempête sur ce pauvre navire démâté, qui faisait eau de toutes parts, mais qui avait encore toutes ses barques de sauvetage.

Elle consentit pourtant à se jeter dans la première barque de sauvetage.

A l'heure fatale, la princesse Clotilde, vraie fille de rois, se résigna à retourner en Italie ; mais elle voulut partir vaillamment, au grand jour, « dans son landau découvert et en équipage de gala ». Pourquoi l'Impératrice qui se croyait sûre d'elle-même et qui voulait se faire tuer sur le grand escalier des Tuileries, s'enfuit-

elle dans un fiacre sous la colonnade du Louvre, traînée jusque-là, toute blanche, par le prince de Metternich et le chevalier Nigra, ses deux meilleurs amis ? C'est peut-être parce que ses deux meilleurs amis étaient deux diplomates. Le comte d'Hérisson, un devineur d'énigmes, a-t-il bien pénétré leur conscience en disant que « chasser l'Impératrice des Tuileries, c'était délivrer l'Autriche et l'Italie de sermens plus ou moins officiels ? » En effet, l'empereur d'Autriche et le roi d'Italie avaient promis à Napoléon d'être ses alliés, le cas échéant. Si Napoléon III fût resté aux Tuileries, dominant son armée et son peuple, ses deux alliés n'eussent jamais permis à la Prusse, qui n'était qu'une louve, de prendre une part de lionne. Or, l'Impératrice régente, c'était encore Napoléon III. Si ses amis, les ambassadeurs comme les autres, se fussent groupés autour d'elle, si elle eût encouragé à la défense de l'Empire les sénateurs, les députés, les généraux, elle eût peut-être sauvé la couronne. Mais si elle l'eût perdue, du moins elle marquait dans l'histoire l'empreinte ineffaçable de la femme héroïque.

XIV

Le prince impérial

Au tems où l'Empereur ne travaillait qu'à l'*Histoire de César* et à l'histoire de Napoléon III, il se promenait souvent avec le prince impérial — et son chien — dans le parc de Saint-Cloud. Un jour qu'il avait em-

porté un tome de Bossuet, pour accroître sa foi aux idées providentielles, il lut une belle page à son fils. Et comme l'enfant demeurait rêveur. « Vois-tu, Louis, tu t'imagines que je suis le maître du monde, mais je ne suis rien, sinon le jouet de la destinée; Dieu peut me foudroyer demain et me rejeter à l'exil. » Le prince impérial se mit à rire comme si son père eût voulu lui faire peur. « Louis, je ne ris pas, tu sais déjà que toute ma vie est un rêve, j'ai beau croire que je bâtis sur la terre ferme, la terre tremble. Tu connais la grande parole : « Demain est à Dieu ! » — Père, pourquoi Dieu te frapperait-il ?— Parce que Dieu s'amuse à frapper l'orgueil humain. Il en a frappé de moins grands et de plus grands que moi. Tu as lu l'histoire de Louis XVI, tu sais par cœur l'histoire de Napoléon. — Oui, mais maman m'a dit que Louis XVI n'a pas voulu faire le roi et que Napoléon Ier — a voulu trop faire le maître. — On ne gouverne bien un peuple que quand on marche avec lui. Et on ne sait jamais si on marche avec lui. Ce château de Saint-Cloud où nous sommes si heureux a été le château de Napoléon le Grand.—Il y en aura deux ! s'écria le jeune prince. — Si on pouvait dire seulement Napoléon le Sage ! »

Il y eut un silence. L'Empereur songeait alors à l'Empire libéral comme si l'*Histoire de César* lui eût appris à honorer Brutus. L'enfant le voyant méditatif et sombre, lui dit : « Vas, ne t'inquiète pas et ne m'inquiète pas. Ce beau château de Saint-Cloud où je vois toujours passer l'image de Napoléon Ier, nous gardera dans ses murs, toi, ma mère et moi. »

L'homme qui croyait aux destinées providentielles, avait-il vu l'ombre éplorée de la sienne? Il ne se passa



pas longtems sans que Dieu — si Dieu daigne — fit évanouir ce règne du second Empire. Le père proscrit et mourant dans cette Angleterre fatale aux Napoléon ; le fils proscrit et mourant assassiné pour la gloire de Victoria ; la mère deux fois tuée sans mourir dans le linceul des brumes ; le château de Saint-Cloud offrant la vue de ses ruines aux méditations de l'histoire.

XV

Ce fut chez Mme la princesse Mathilde que le prince impérial « entra dans le monde ». Il passait de l'enfance « à la jeunesse des princes ». On donnait un bal pour lui : le premier bal où il dansa ; jusque-là, il n'avait assisté que de loin aux fêtes de la Cour. Ce fut un spectacle de le voir danser avec sa grande cousine ; pas un pli de rose sous ses pieds, pas un nuage au ciel du salon. Jamais l'atmosphère n'avait été si douce, aussi ne voyait-on que des sourires dans ce beau monde, un beau monde ce soir-là, car les refrognés étaient restés à la porte. Parmi tous les sourires, il y eut pourtant une grimace, ce fut celle de l'ambassadeur de Turquie, qui, ayant vu passer avant lui le vice-roi d'Égypte, salua la compagnie et s'en alla fâché. On n'y prit pas garde. Il y eut aussi des figures qui ne semblaient pas de la fête : Mérimée et Sainte-Beuve — ni Apollon, ni Adonis. — Mérimée me disait, en voyant danser le Prince : « Un prince ne devrait apprendre qu'à faire des armes. » Sainte-Beuve, plus féminin, dit que c'était bien de danser et que cela avait manqué à son éduca-

tion; qu'il fallait savoir, selon la chanson, « entrer dans la danse »; que Louis XIV avait dansé dans les ballets de Lulli, ce qui lui avait porté bonheur pour conduire le concert européen.

Quelques tems après on courait le steeple-chase à Fontainebleau. L'Empereur et l'Impératrice s'évertuaient à présenter dans le monde des courses le prince impérial, comme feraient de bons bourgeois de Paris. Ils croyaient devoir se montrer plus familiers pour faire aimer l'enfant *.

Tout joyeux le gentil prince demandait à sauter lui-même par-dessus les haies. C'était une bonne école que de lui montrer les officiers et les gentlemen-riders se risquer dans ces batailles pacifiques. Qu'est devenu M. de Merlemont, qui a été héroïque ce jour-là? héroïque contre son cheval, qui ne voulait pas arriver; héroïque, pour avoir couru le galop le plus vertigineux qu'on eût jamais vu? Le prince impérial, émerveillé comme tout le monde, a voulu embrasser ce vainqueur inattendu. L'Empereur a dit: « En voilà un qui ira loin. » Un peu plus il lui donnait la croix sur ce champ de bataille. Le petit prince a dit son mot : « Après une telle course M. de Merlemont mérite de l'avancement. »

* L'Empereur nous dit ce jour-là à La Guéronnière et à moi : « Vous autres hommes de plume, vous faites tous les jours la course au clocher dans les journaux et vous vous imaginez volontiers que vous ne tombez jamais de cheval. — O mon Dieu si, mais nous nous rattrapons aux branches. — Et les branches cassent! » Napoléon III reprit sa figure sérieuse en se tournant vers le palais de tant de branches cassées.

XVI

Les fils des deux Napoléon ont été marqués du sceau fatal; chacun d'eux a payé de sa vie, en pleine jeunesse, les hécatombes de Moscou et de Sedan. Je ne sais rien de plus triste que les belles années du roi de Rome, si ce n'est les belles années du prince impérial. Le premier, abandonné par sa mère, le second, dominé par la sienne, assistant tous les deux, non pas au parterre des rois, mais par une porte entr'ouverte, au spectacle de la France blessée, trahie, humiliée, relevant avec douleur sa tête de reine des nations.

Que vouliez-vous que fissent le duc de Reichstadt et le prince impérial, nés sur le trône le plus glorieux et condamnés par la politique des rois comme des peuples? Que vouliez-vous qu'ils fissent? qu'ils mourussent! Ils sont morts. Le premier, prisonnier à la cour d'Autriche, se jeta éperdument dans les femmes, comme on se jette à la mer. Le second, prisonnier de l'Impératrice déchue, eut-il la consolation de mourir pour une princesse prise à sa figure et à sa légende? Il alla se faire tuer en Afrique. Il mourut pour avoir servi les Anglais comme Napoléon Ier mourut pour les avoir combattus. C'était une autre Sainte-Hélène. L'Angleterre n'est pas bonne pour les Napoléon.

Il est impossible de penser à cette horrible mort du prince impérial sans ressentir l'émotion de l'histoire. Seul contre tous! Et mourir sans gloire, frappé mille fois par des sauvages, peut-être par des révolutionnaires, car un noir nuage couvrira toujours cette mort.

Mais n'était-ce déjà point la mort pour lui, que son exil en Angleterre? Il était insulté par la démagogie parisienne; les amitiés s'éloignaient jusqu'à disparaître; il aimait une princesse qui peut-être l'aimait, mais il voyait l'abyme entre elle et lui. Ci-gît qui a voulu vivre et qui n'a pas vécu!

Le prince impérial a voulu du moins braver la destinée en bravant la mort. Il a répondu éloquemment à toutes les injures de ses compatriotes : il est mort en soldat français, sacrifiant tout à son nom, même à sa mère.

On disait un jour au prince impérial je ne sais quel conte d'enfant surpris et dévoré par des loups. Le prince interrompit le récit et s'écria : « Pourquoi ce petit garçon ne s'est-il pas défendu?» On lui répondit qu'un enfant isolé ne pouvait résister à plusieurs loups : « N'importe, répliqua le prince, on se défend toujours. »

L'enfant impérial s'est trouvé seul en présence d'une bande de loups, il s'est défendu et il a appris à ses dépens qu'au milieu des loups un enfant seul ne pouvait que mourir.

Oui, ce fut un enfant dévoré par les loups*. « Un jeune cadavre nu, criblé de blessures sauvages, voilà donc ce qui devait rester, vingt-trois ans plus tard, de celui dont les cloches des églises, les canons des Invalides et

* Cette mort fatale a inspiré les pages les plus éloquentes — des mots à la Bossuet — à Henry de Pène, à Paul de Cassagnac, à Louis Veuillot. Ils ont retrouvé à la fois les accens souverains de Chateaubriand, de Lamartine et de Joseph de Maistre. Le prince lui-même n'a-t-il pas prouvé qu'il comprenait la grande éloquence chrétienne quand, si jeune encore il s'agenouillait devant son père mort en disant : *Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu!*



les strophes des poëtes annoncèrent la venue au monde le 16 mars 1856, jour de la fête des Rameaux. » On eût dit que, même le calendrier, voulait, lui aussi, rendre son hommage à l'héritier de Napoléon Ier. Je me rappelle quelques-unes des stances que Théophile Gautier rima ce jour-là pour célébrer *la Nativité.*

Oh! quel avenir magnifique
Pour son enfant a préparé
Le Napoléon pacifique
Par le vœu du peuple sacré!

Avenir magnifique! Dites encore que les poëtes sont des prophètes! Les grains d'encens se sont changés bien vite en clous de croix. « Celui qui avait débuté dans la vie au chant des hymnes, devant des palmes de bienvenue, comme un jeune dieu entrant dans Jérusalem, n'a pas même eu sa part d'existence, ni sa place au soleil. »





LIVRE IV

I

Madame la princesse Mathilde

Grand air de princesse, tête héraldique et olympienne portant bien sa couronne. Le style, l'esprit et la bonté se reflètent sur cette figure digne du marbre. Aussi elle a inspiré plus d'un beau buste comme celui de Carpeaux. On n'est une vraie princesse que si on est belle, belle par l'éloquence des lignes ou par les magies de la grâce, puisque la grâce, elle aussi, est une beauté. La princesse Mathilde est belle de toutes les beautés.

Elle a la beauté souveraine et la beauté des souveraines, la force et la douceur, la ligne et l'expression, le style et le charme, la bonté pour tout le monde et la

raillerie pour les sots. C'est le masque napoléonien, depuis le front qui pente jusqu'au menton despotique; de beaux yeux, fiers et doux; le nez italien avec des narines mouvantes, plutôt que le nez grec dans l'immobilité du marbre: une bouche charmante, la bonté dans la lèvre supérieure, dans la lèvre inférieure la domination. L'art qui est son Dieu a donné un dernier trait de lumière à ce visage où dominent l'intelligence altière, l'intelligence despotique, l'intelligence prime-sautière. Et quelle démarche hautaine qui rappelle toujours ce mot d'une bourgeoise de qualité : « On voit bien qu'elle est née là dedans. »

Oui, il y a des Alpes altières, comme il y a d'humbles vallées perdues. La princesse était bien la fille de ces Césars retrouvés en Corse, devenus Français par la grâce de Mme Pompadour, remontés sur le trône par le génie de Napoléon Ier. Elle était bien la petite-fille de cette Lætitia Bonaparte, qui ne mit au monde que des rois et des reines. Les grandes familles, comme les forces de la nature, se retrouvent dans les jours de dénuement social.

La princesse n'écoute rien des autres, mais tout d'elle-même. Les plus fermes logiciens n'auront pas d'empire sur elle, si elle n'est pas convaincue par son cœur. Elle tient elle-même les balances de la justice sans les faire pencher pour se donner raison. C'est bien l'esprit et le caractère de son frère comme de Napoléon Ier. Mais elle a plus d'amis qu'ils n'en ont eu l'un et l'autre. C'est que les femmes même les plus altières répandent autour d'elles un charme inappréciable. Elle est tout aussi cassante que son frère et que le fut Napoléon, mais elle retient par un fil d'or ceux dont elle combat les idées.

L'amour de l'art l'a enlevée jeune encore à l'amour des honneurs. Trois fois princesse, elle a reçu les hommages de toutes les cours étrangères, comme de la cour de Napoléon III. Mais elle n'était pas née pour le bruit. Un simple compliment d'un maître contemporain devant un des charmans pastels qu'elle crayonne d'une main savante lui va plus au cœur. A sa table, tout en jetant à ses convives la bride sur le cou, elle les maintient à deux pas du péril, ne voulant pas quela causerie prenne le vertige. Grande liberté de paroles, mais de paroles françaises et non gauloises.

On ne conspire pas chez la princesse. Elle n'a conspiré qu'une fois pour empêcher la guerre de 1870. Aussi elle me disait avec son esprit à l'emporte-pièce en parlant de son cousin Napoléon III : « Ah! si je pouvais l'empêcher de conspirer contre lui ! »

Ses amis lui sont restés après la chute de l'Empire, ce qui ne l'a point surprise, car elle ne recevait pas les ambitieux. Elle n'a jamais voulu qu'on prît sa maison pour une antichambre du cabinet de l'Empereur.

Elle a fait beaucoup de bien, mais toujours à ceux qui n'attendaient rien de sa bonté. C'étaient les surprises de l'amitié. L'Empereur avait trop oublié de faire une pension à Théophile Gautier, elle dit un jour au poëte : « Eh bien! votre pension est inscrite au grand livre de la dette impériale ; seulement c'est moi qui vous la payerai. » Théo ne sut qu'en sa dernière année que cette pension était prise sur les menus plaisirs de la princesse. Ce qui était pour elle un grand plaisir de plus.

Déjà, vers 1850, la femme artiste perçait dans la grande dame. La femme artiste permet aux sympathies d'être plus intimes. La poësie est toujours en familiarité avec



la peinture. Quel que soit le respect de l'homme pour la femme, la causerie est plus franche et plus abandonnée: la princesse est trop princesse pour vouloir mettre à la causerie une cravate blanche, même les jours de cérémonie; pourvu qu'on sût conter une histoire et trouver un mot, elle ne faisait pas de manières : elle est de celles qui pensent que la gaieté française, sinon gauloise, est la santé de l'esprit. La princesse en a beaucoup et du meilleur, ne craignant pas même de blesser ses amis, parce que les blessures de femmes ne sont pas mortelles; par exemple quel mot charmant à La Guéronnière, nommé sénateur, qui faisait quelques façons pour voter je ne sais plus quoi. « Allons! allons, lui dit-elle, vous voterez la loi pour ceci et pour cela, en un mot vous avez trente mille raisons pour la voter. » Ce qui voulait dire — car on oublie les chiffres — que La Guéronnière, comme sénateur, recevait trente mille francs par an. Elle disait encore de La Guéronnière : « Pour ne faire de chagrin à personne, vous êtes de toutes les opinions hormis de la vôtre. » La princesse attaquait ses amis face à face, jamais en leur absence : ainsi on disait du mal de Dumas Ier. Pour se faire la dent un quart d'heure avant le dîner, Sainte-Beuve et Mérimée enlevaient déjà le morceau, quand le musicien Halévy dit à la princesse : « Vous êtes brouillée avec lui? — Je crois bien, répondit-elle, brouillée à mort, il dîne ici ce soir. » Puis un instant après : « La critique est admirable, c'est l'ombre du monument, elle sert à en mesurer la hauteur. » Elle ne voulait pas qu'on lui parlât de son esprit, elle ne reçut jamais à sa table si gracieusement hospitalière, ceux qui vivaient de chroniques ou de reportages. Et quelle bonté avec les artistes au tems où les

artistes n'avaient pas encore un budget de princesse du sang. Quand elle achetait un tableau, il semblait qu'elle ne le payât pas tant elle paraissait reconnaissante envers le peintre.

Tous les ans, tantôt pour la nuit de Noël, tantôt pour la nuit du 31 décembre, elle courait les magasins de meubles rares, de faïences d'art, de bronzes renommés, de tapis d'Orient, elle donnait à toutes ces belles choses l'air de la maison par un sentiment exquis pour dire, le moment venu, à ses hôtes : « Tout ce que vous voyez là est à vous, emportez chacun ce qui vous plaira. » Et là-dessus elle chargeait les uns et les autres de tout ce qu'elle avait amassé pour ses amis. C'était une vraie fête pour tout le monde, mais surtout pour elle.

Au XVIIIe siècle, la marquise du Deffant et la bonne Mme Geoffrin se contentaient de donner des pâtés et des culottes. Il est vrai qu'en ce tems-là les artistes et les poëtes dînaient de deux jours l'un et que les culottes étaient un objet de luxe.

La princesse Mathilde eût été la meilleure des impératrices par son grand air comme par son grand cœur. Elle donnait toujours, mais en grande dame qui semble ne rien donner. Elle donnait le Sénat à Sainte-Beuve, malgré l'Empereur; le Conseil d'État à celui-ci, la croix à celui-là; elle me fit la grâce de me donner son buste par Carpeaux et un de ces beaux pastels qu'elle dessinait comme si la Rosalba et Mme Vigée-Lebrun eussent conduit sa main royale.

II

Le prince Napoléon

Pour ceux qui aiment les figures vivantes de l'histoire, la tête toute romaine du prince Napoléon n'était-elle pas celle d'un César et d'un Napoléon? C'est la domination qui s'exprime avec toute l'éloquence de la tradition. Le prince est grand ; quoi qu'il fasse, il a je ne sais quoi de noble, de fier, d'impérieux. Son œil profond dévoile les masques. Il n'y a point d'âmes qui ne se sentent surprises devant lui au premier abord: même quand il sourit il a des nuages sur le front, c'est qu'il a soif de savoir et qu'il étudie toujours les hommes. Nul n'a plus que lui le don de la parole. Tribun, il serait acclamé dans les assemblées sérieuses comme dans les faubourgs ivres de démocratie. Mais sa grandeur l'attache au rivage. Il est contenu par le souvenir de Napoléon Ier. Comme Napoléon Ier, il parle de tout avec une langue pittoresque et concise, savante et imprévue, il ne convainc pas toujours, mais il entraîne toujours. C'est qu'il est de bonne foi, même quand il révolte ses auditeurs. Quoique ennemi des chimères, s'il se fût trouvé au pouvoir il eût tenté de grandes choses. Il a été forcé de se croiser les bras, lui qui a des épaules de Titan. On lui reproche de trop parler, c'est qu'il a le tempérament plus français qu'italien, c'est que la vérité éclate en lui jusqu'à la colère : il s'indigne de voir toujours le gouvernement de la bêtise chez le peuple le plus spirituel de la terre. Dans nos soupers, rien n'était plus curieux que de le voir combattre Girardin qui fut

si souvent son ami. Ils allaient quelquefois très loin : « Ah ! quel suprême gâchis, Monseigneur, si vous arriviez au pouvoir. — Cependant, mon cher Girardin, je ne vous prendrais pas pour premier ministre. » Son premier ministre c'eût été lui-même.

Le prince dit la vérité à tout le monde, même à lui, ce qui met tout le monde à l'aise dans son intimité. Il a d'ailleurs horreur des courtisans. J'en ai vu plus d'un à ses pieds, mais je ne les ai jamais vus deux fois. Ce qu'il a le plus en horreur c'est la platitude des aspirans au pouvoir : il veut bien qu'on reconnaisse qu'il est prince, mais il ne veut pas qu'on s'humilie, il a le respect de l'humanité dans l'homme. Molière est un de ses dieux. Il voudrait que tous les tartuffes fussent jetés sur la scène, ceux de la réaction comme ceux de l'intransigeance; quand il parle d'eux sa parole siffle. Il s'indigne de ne pouvoir faire justice, il est un peu dans le monde comme un lion dans une cage, il n'a jamais eu la liberté de montrer sa force. Ceci explique peut-être ses aspirations vers l'étrange, l'impossible, l'imprévu. Il est né ennuyé, malgré son prodigieux esprit, malgré son amour de l'art, malgré sa soif de science; il s'ennuie, ou plutôt il s'ennuierait s'il n'avait pas mis les femmes d'esprit dans son jeu. Quoi qu'on fasse autour de lui il n'obéira jamais qu'à la destinée — une femme encore — et celle-là il n'a pu la dompter.

Le prince Napoléon est le prince charmeur par excellence quand il peut dominer ses brusqueries d'enfant gâté. A notre première rencontre en 1848 le prince me prouva que pas un artiste en France ne sait comme lui l'histoire de l'art. Au Théâtre-Français où le prince venait souvent, nous nous revîmes à toutes les représen-

tations hors ligne, surtout les grands jours de Rachel. Là encore le prince était un juge souverain. Quand il venait à la dernière répétition d'une pièce nouvelle il ne se trompait pas sur le succès ou sur la chute, même quand tout le monde se trompait. Il m'avait pris en amitié parce qu'il me voyait toujours en lutte, tantôt avec les sociétaires, tantôt avec les ministres. Ce fut autant grâce à lui que grâce à Victor Hugo et à moi-même que *Charlotte Corday*, ce beau drame de Ponsard, triompha de la censure de l'Assemblée nationale et du gouvernement. Tout le monde avait peur, on croyait que les passions révolutionnaires allaient sortir tout armées de la première représentation pour jeter feu et flammes dans Paris. Ce fut au contraire un apaisement, parce que Ponsard, plus que jamais à l'école de Corneille pour peindre la grande action de cette descendante des Corneille, avait parlé avec la souveraine raison politique. Avec le prince Napoléon les amitiés se brisent souvent, mais on garde de lui un si bon souvenir qu'on lui revient toujours. Par exemple il arriva ceci à propos d'un de nos amis. Victor Hugo exilé ne voulut emporter qu'un peu de terre de France à la semelle de ses souliers; il détourna la tête et décida qu'on vendrait tout ce qui avait été, dans sa maison, la joie de ses yeux, tout, jusqu'à sa dernière plume. Auguste de Châtillon avait modelé pour lui un cachet où les *Trois Grâces* de Germain Pilon se donnaient la main; à la vente — quelque chose de triste comme après décès — je voulus avoir le cachet pour l'offrir un jour au proscrit. Certes je ne voulais pas m'en servir — quoique ce fût presque mon cachet retourné — si ce n'est pour écrire à Victor Hugo lui-même. Ce petit chef-d'œuvre ne me coûta pas cher, à peine sept ou huit

louis. J'appris le lendemain, par une comédienne, que le prince Napoléon était désespéré de ne pas avoir mis d'enchères, car il était à la vente. Je donnai le cachet à la comédienne pour l'offrir au prince. Six mois se passèrent; je rencontrais le prince comme de coutume, au théâtre, chez lui, ailleurs; nous dînions et nous soupions ensemble : pas un mot du cachet. Un jour on me dit que le prince Napoléon me l'avait acheté; je bondis comme un daim blessé : j'écrivis au prince avec un peu d'amertume; aussi me renvoya-t-il le cachet *. Pendant plus d'un an nous nous revîmes de très loin ; je croyais ne plus jamais être des fêtes du prince lorsqu'un soir qu'il était au théâtre il m'emmena au Palais-Royal, où je soupai en belle compagnie, sous la présidence de Mlle Rachel et de Mlle Plessis.

Il faut voir les choses de près et les juger de haut, voilà pourquoi je ne crois pas à Suétone, mais bien moins encore à tous les Suétones d'aujourd'hui. Je prends en pitié tous ces fureteurs de scandales qui en inventent quand ils n'en trouvent pas dans leurs malsaines passions pour les horreurs historiques. Et, ce qu'il y a de triste, c'est que l'Histoire, née grande dame, n'est plus aujourd'hui qu'une femme de mauvaise vie qui, sans vergogne, s'acoquine à tous les styles, aimant la mauvaise compagnie comme elle a aimé la bonne, jusqu'au

* J'en eus d'autant plus de regret que le jour même je le confiai à un sculpteur pour qu'il le reproduisît à trois exemplaires, un pour Victor Hugo, un pour le prince, un pour Mlle Rachel, ce qui me laissait toujours l'original. Je ne revis plus jamais ce petit chef-d'œuvre de Châtillon. Ce sculpteur vit encore; si le cachet ne me revient pas, je finirai par dire son nom.

jour où elle se repentira et où elle fera pénitence. Ce jour-là elle reprendra à son bras la Vérité.

J'ai vu de près presque tous les personnages qui ont marqué au XIXe siècle, même les personnages de la Restauration, même quelques figures de l'Empire. J'ai pu juger que le monde est moins mauvais que ne le dit l'histoire. Selon un ancien : « Le hasard seul est coupable de tous les crimes. » En n'admettant pas l'absolutisme de cette pensée, il faut reconnaître que c'est une pensée. On a dit qu'il fallait faire la part du diable : traduction libre, c'est la part des passions. Mais les passions ne nous entraînent pas tant à mal faire sans nous entraîner aussi à bien faire. Toute action humaine a son jour et son lendemain. Souvent celui qui commence par le bien finit par le mal, tandis que celui qui commence par le mal finit quelquefois par le bien. En un mot l'homme est meilleur qu'il ne paraît. Louis XIV disait du duc d'Orléans : « Mon neveu est un fanfaron de vices. » Ce mot pourra toujours être appliqué à propos : nous sommes tous des fanfarons !

Par exemple, que n'a-t-on pas dit de la cour amoureuse de Napoléon III, dans des pamphlets qui menacent de devenir historiques ? Il n'y a encore que des Suétones de seconde main, mais prenons garde aux Juvénals de l'avenir !

On a représenté Napoléon III comme le libertin des liaisons dangereuses, c'était un Werther. Pareillement on a calomnié l'Impératrice qui çà et là dans son Décaméron aimait ouïr des histoires amoureuses, comme ces voyageurs du coin du feu qui aiment à lire des récits de voyage autour du monde. On s'est attaqué, dans le délire des accusations, aux mœurs intimes du prince Napo-

léon, sous prétexte de dîners chez des comédiennes et des courtisanes comme faisaient les sages de la Grèce. Eh bien, oui ! il a dîné un peu partout, depuis la table des impératrices jusqu'à la table des comédiennes. Mais les Suétones du coin de la rue n'ont jamais dîné en si bonne compagnie. Car à la table de ces femmes soutachées d'aspasianisme, on y voyait, écrivait Colombine, « des artistes comme Eugène Delacroix, des philosophes comme Renan, des poëtes comme Théophile Gautier et Arsène Houssaye, des critiques comme Sainte-Beuve, des malins comme Roqueplan ». De radieux convives, dirais-je, si je n'y voyais mon nom. Et on s'imagine peut-être que la causerie tombait dans le libertinage de l'esprit ? Mon Dieu non ! c'était la causerie tantôt gauloise, tantôt française, où on agitait tour à tour les plus hautes questions d'art, de politique, de littérature. La question de la femme heureusement n'était pas exclue du répertoire, mais je suppose qu'à la cour de Charlemagne, de François Ier, de Henri IV, de Louis XV, un roi homme d'esprit, on ne parlait pas mieux de la femme. Presque toujours c'était le prince Napoléon qui jetait sur la nappe le sujet de la conversation : je ne lui ai jamais entendu dire un mot qui fût une atteinte aux mœurs ou à la langue, quoiqu'il parlât de la libre parole qu'on lui connaît. Et, avec quelle éloquence tout à la fois naturelle et princière il disait toutes choses *.

Les bourgeois gentilshommes ou les gentilshommes bourgeois d'aujourd'hui me demanderont pourquoi ces dîners qui ressemblaient de loin aux soupers de la

* Quand l'Empereur eut signé la déclaration de guerre à la Prusse, il rappela par dépêche son cousin parti avec Renan pour le pôle Nord. Dès que le prince lut la dépêche, en je ne sais

Régence n'étaient-ils pas donnés au Palais-Royal ou à la maison Pompéienne ?

Nous dînions des deux côtés, des trois côtés, car nous dînions aussi au château de Meudon. Mais quand le prince fut marié il lui arriva de dîner où cela se trouvait, pourvu qu'il retrouvât son monde, pourvu surtout qu'il ne retrouvât pas le monde officiel. Si sa destinée le fait empereur, aimera-t-il son monde officiel ? Il disait avec quelque raison : « Ces gens-là s'évertuent à faire tout le contraire de Napoléon Ier. » Et il le prouvait bien vite avec sa verve railleuse. Maintenant je vous accorde que ce prince, mal connu de tous ses ennemis, a eu « ses quarts d'heure d'humanité, c'est-à-dire ses quarts d'heure de passion », comme disait le Régent, un autre grand prince mal connu. Un prince timoré se fût caché comme un bourgeois; mais lui, comme il ne faisait pas de mal, il a toujours vécu dans une maison de verre.

Le prince Napoléon a aimé l'art antique et l'art moderne avec la même passion. Pas un peintre, pas un sculpteur, parmi ceux qui vont à la villa Médicis, ne sait comme lui les merveilles des Grecs ni même des Romains. Que de fois, dans son palais Pompéien, nous nous sommes attardés jusqu'au plus profond de la nuit, pour discuter sur une fresque, sur un bas-relief, sur un bronze, sur une des raretés apportées jusqu'à nous par une arche toute divine jetée sur le déluge des vaincus ! Peut-être ceux qui voyaient de loin les lumières de la maison romaine s'imaginaient qu'on s'y amusait bruyamment dans quelque fête nocturne. La fête nocturne, c'était

quel port de mer, il cria au capitaine de chauffer à toute vapeur : « Où allons-nous, Prince ? — A Charenton ! » cria-t-il d'une voix de tonnerre.

l'horizon ouvert sur le passé, c'était l'histoire éloquente des mondes disparus, c'était l'évocation des grands artistes, qui mieux encore que les historiens nous ont transmis ce rayonnement du beau qui est un autre soleil.

J'ai parlé du palais Pompéien, cette savante restitution des belles maisons romaines où on jouait la comédie antique : *le Joueur de flûte* et *la Femme de Diomède*. Ce palais est toujours debout. Quand le prince l'a vendu, je fus un de ceux qui l'achetèrent avec le marquis de Quinsonas, le comte de Beauregard et Jules de Lesseps. Je l'ai habité pendant près d'une année, m'imaginant un peu vivre en Romain du tems des Césars. Je m'aperçus un jour qu'en moi le Parisien s'effaçait sous l'archéologue, aussi je me hâtai de secouer le linceul du passé et de redevenir un habitant de Paris.







LIVRE V

LES TROIS RAYONNANTES

HISTOIRE CHINOISE

I

Blonde comme le froment

Il parut en ce tems-là un petit volume imprimé sur papier du Japon où un poëte chinois contait l'histoire invraisemblable des trois amours de l'empereur du Céleste Empire.

Cette histoire rappelle de loin une histoire toute parisienne qui sans doute n'était qu'un roman. Si on l'imprime ici, c'est que le livre fut saisi et qu'à moins d'avoir beaucoup d'or dans sa bourse on ne peut retrouver cette légende.

Qu'est-ce que la légende, sinon la poësie mystérieuse de l'histoire?

L'Empereur fils du Ciel aimait les femmes. Ce n'était pas un Don Juan ni par la figure, ni par l'attitude,

mais il y avait dans son sourire une expression de bonté qui captivait les plus hautaines. Comme on parlait beaucoup de son absolutisme, on se laissait prendre d'autant plus à sa douceur. Il avait marqué son règne par un grand coup, il promettait d'apaiser à jamais des révolutions de la Chine et de mettre à la raison les pays circonvoisins : en fallait-il davantage pour lui faire une figure dans le royaume des femmes ? Quelques-uns de ses courtisans avaient peur qu'il ne fût dominé par une ancienne maîtresse qui les dominerait par ricochet; c'était une fort belle créature venue des pays du Nord, avec une chevelure opulente et des seins luxurians. Mais quelques autres des courtisans de l'Empereur, fascinés par les magies de cette magicienne, travaillaient dans l'ombre à en faire une favorite, qui sait ? peut-être une impératrice. Rien n'est impossible dans l'impossible.

Voilà pourquoi on la vit un jour apparaître à une fête de la Cour à la grande surprise de l'Empereur lui-même, qui ne lui avait pas permis de chanter si haut. Elle était tout justement escortée par les courtisans qui voulaient l'élever jusque sur le trône; ils avaient même osé lui donner deux dames d'honneur, de ces femmes de l'ancienne aristocratie qui sont toujours prêtes, pour un peu d'argent comptant, à piétiner le livre héraldique.

Cette apparition fut comme un coup de foudre dans un parterre de roses. Toutes les vertus plus ou moins fragiles de la Cour se récrièrent et demandaient leur carrosse. Mais les plus indignées se ravisèrent bientôt. Le maître était le maître. On se risqua même dans un quadrille à danser vis-à-vis de la favorite, en rappelant



que plusieurs empereurs de la Chine avaient imposé des Agnès Sorel, des Diane de Poitiers, des Montespan, des Pompadour et des du Barry.

L'Empereur riait sous ses moustaches relevées; il apprenait de plus en plus à connaître les hommes et les femmes.

Ce que voyant, les courtisans de la première catégorie se promirent de jeter des bâtons dans les roues du char doré de la favorite, voulant relever la Chine de cette humiliation.

Un des premiers ministres en causa un matin avec un académicien tout en lui offrant un cigare exquis; dès les premières paroles, l'académicien imagina de faire un roman en action. N'était-ce pas bien plus amusant que de prendre la plume? Il avait sous la main deux étrangères, la mère et la fille, deux vraies héroïnes de romans. La mère avait joué son jeu çà et là avec le romancier; la fille était belle comme une princesse des contes de fées; elle avait la désinvolture des femmes du meilleur monde, toute la luxuriance de la jeunesse en épanouissement, des cheveux blonds à reflets d'or, des yeux bleus comme un ciel d'Espagne, des lèvres rouges comme une framboise, des joues rosées comme les fleurs du pêcher, des épaules blanches comme les brumes aurorées du matin; c'était un divin spectacle que de la voir passer, harmonie idéale, au milieu des fêtes mondaines.

Elle était fort admirée par tous ceux qui sont préoccupés de la femme dans la capitale du Céleste Empire; les jalouses ne manquaient pas de dire de la mère et de la fille que c'étaient de simples chercheuses d'aventures à bout de ressources, dépensant, pour se faire belles, leur

dernier maravédis, mais la beauté triomphe de tout, même de la calomnie, parce que la beauté est une éloquence qui gagne toutes les causes, même les mauvaises.

Or, comment le romancier allait-il mettre en scène son héroïne pour qu'elle frappât les yeux de l'Empereur de Chine ?

On était en automne, la saison des grandes chasses. Le romancier dit au ministre : « Il faut inviter la mère et la fille ; les étrangères ont toujours droit de cité à la Cour, la mère restera au palais d'été, la fille suivra la chasse en amazone. »

La fille était adorablement belle en amazone.

On eût dit Diane chasseresse avec le sourire de Vénus. Aussi quand elle apparut à l'Empereur, il faillit en perdre ses étriers. « Quelle est donc cette belle créature? demanda-t-il autour de lui. — Je ne sais pas. — Ni moi non plus. » — Nul ne l'avait vue à la Cour ; elle avait le prestige de l'inconnu. Toutefois, le ministre dit d'un air distrait : « Je crois que c'est cette étrangère dont j'ai dit un mot à Votre Majesté.— Elle est adorable, il faut qu'elle vienne au milieu de nous.» En un tour de cheval, le ministre ramena la jeune fille. Le soleil traversant la feuillée, jetait des miettes d'or sur la chevelure de la chasseresse qui apparut ainsi à l'Empereur comme sous une auréole. Il fut ravi. Il lui demanda si elle n'avait pas peur d'Endymion ?

Elle répondit ingénument qu'elle n'avait peur que de Sa Majesté, parce qu'on avait toujours peur des dieux. Voyez que tout cela commençait comme dans l'Olympe.

Naturellement la jeune fille fut pendant toute la chasse



au côté de l'Empereur qui n'avait plus qu'un souci : la voir encore, la voir toujours dans ses ingénuités, ses enjouemens et ses charmeries.

Le soir, il lui fallut assister à la curée, un peu plus l'Empereur l'eût suivie jusque dans son cabinet de toilette, il ne la quitta qu'à la porte, la suppliant de ne se point faire attendre pour le dîner — le dîner de ses yeux! — Il se fit plus beau que de coutume, mais quand il vit réapparaître l'amazone en robe décolletée, il sentit qu'un empereur était moins que rien devant une belle femme, puisqu'un empereur n'est qu'une force du hasard, tandis qu'une belle femme est une représentation officielle de la divinité.

Ce qui acheva de lui faire tourner la tête, c'est que la chasseresse avait mis dans ses cheveux une branchette de sorbier rouge qu'il lui avait cueillie dans la forêt : elle lui sembla encore plus belle. La vérité, c'est qu'il n'avait rien vu jusque-là qui lui fût comparable avec sa grâce hautaine, sa douceur sous sa fierté, les charmes pénétrans de son sourire. Comme il voulait se faire une amie de la mère, il la mit à sa droite, mais il voulut donner le côté du cœur à la fille. Le maître des cérémonies lui représenta que ce serait un attentat au grand art du savoir-vivre; on se contenta de mettre la demoiselle en face de lui, mais combien d'œillades idolâtres! c'était pour lui le festin des dieux.

Après le dîner, la chasseresse servit de sa blanche main le café à l'Empereur. Jamais café chinois ne fut plus odorant et plus savoureux. « Quel merveilleux café vous m'avez servi!—N'est-ce pas, Sire? Le vôtre n'était pas si bon. »

Et l'Empereur prit des mains de la jeune fille une jolie

tasse de Sèvres*, disant que c'était pour boire dans son verre. — Il but l'amour.

Je ne raconterai pas toutes les charmantes folâtreries de la soirée ; quoique la chasse eût roué les courtisans les plus dispos, il leur fallut bon gré mal gré être de tous les jeux. Le lendemain, l'empereur de la Chine qui avait mal dormi, parut très mélancolique ; c'est que la jeune fille qui avait promis au romancier de lui obéir, pour que la comédie eût un beau dénouement, était partie par la première caravane ; si bien que le monarque se trouva plus seul que jamais. Il pensa à faire venir sa maîtresse ; mais cette figure qui naguère était toute sa passion ne lui disait plus rien, ceci avait tué cela ; tout empereur qu'il fût, il ne dédaigna point d'écrire lui-même un billet doux à la chasseresse :

« Pourquoi êtes-vous partie ? vous savez bien que « vous étiez désormais l'âme de nos fêtes, revenez bien « vite en ce palais d'été qui a l'air d'un palais d'hiver « depuis ce matin. »

La chasseresse se hâta de porter la lettre de l'Empereur au romancier qui lui mit la plume à la main pour lui dicter ceci :

« Vous savez bien que Diane ne hante que les forêts, « parce qu'elle a peur que l'amour ne lui brise son arc « et ses flèches.

« Vous ne voulez pas que Diane devienne la pre- « mière femme venue, une amoureuse qui tomberait « dans tous les affolemens et qui ne se consolerait de « ses rêves bientôt évanouis qu'en pleurant toutes les

* En France, on boit le café dans du vieux chine. En Chine, on le boit dans du vieux sèvres.

« larmes de ses yeux. En fuyant, j'ai fui le danger, j'ai « fui mon cœur, j'ai fui l'abyme, car j'ai eu le vertige. »

En lisant ce billet qui répandait je ne sais quel doux parfum de jeunesse irisée, l'Empereur s'écria : « Oh! oh! ce n'est pas pour rire. » Il appela un de ses aides de camp pour se promener avec lui dans le parc, il s'appuya sur son bras et lui dit presque douloureusement : « Si vous saviez comme j'aime cette jeune fille. — C'est terrible, dit l'aide de camp, qui jouait son rôle dans la comédie. — Pourquoi est-ce terrible? — C'est parce que Votre Majesté n'aura pas raison de cette jeune fille comme de tant d'autres femmes, c'est une jeune fille bien née, il y a eu des souverains dans sa famille, elle rêve elle-même la souveraineté. — Eh bien! nous voilà embarqués sur une mer dangereuse : pourquoi diable a-t-on invité ces deux étrangères? — Pourquoi? est-ce qu'on connait jamais le « jeu de la destinée? »

Vous voyez que le romancier commençait bien son roman.

L'Empereur n'alla pas ce jour-là à la chasse, il s'enferma dans son cabinet pour écrire à la chasseresse. Voilà bien les amoureux qui cherchent la solitude : il faut qu'ils soient seuls pour pouvoir évoquer la figure adorée.

L'Empereur écrivait dix lettres de plus en plus brûlantes; comme il n'oubliait pas qu'il était l'empereur, il avait peur que son style enflammé ne courût le monde et ne subît les moqueries de son peuple né malin. Il se décida pourtant à signer une des lettres écrites, la moins abandonnée, c'est-à-dire la plus mauvaise.

La chasseresse la lut pourtant avec un sentiment de joie et d'orgueil; elle voyait ainsi à ses pieds un des

dominateurs du monde. Il lui disait que, dans tous les empires, une femme avait inspiré les souverains. Cette femme, c'était elle qui devait inspirer l'empereur de la Chine. Afin de ne point parler mariage, il l'élevait au rang des archidéesses, c'est-à-dire bien au-dessus de lui. Son rêve était de la couvrir de perles et de diamans, de lui bâtir un palais inouï où il irait se jeter à ses pieds dans les éperdumens de son amour. Ainsi elle sauverait sa raison en péril, ce serait sauver la raison d'État: quel plus beau rôle pour la femme !

Naturellement la chasseresse porta sa seconde lettre au romancier qui lui dicta la seconde réponse :

« Vous voulez m'éblouir par toutes ces hautes poésies « qui dépassent mon cœur, je ne m'élève pas dans de « telles régions ; car moi je ne comprends que la poésie « intime du coin du feu. Je me rappelle un conte indien. « Un homme avait deux filles, la première était orgueil- « leuse et se laissa prendre aux prodigalités d'un prince « du voisinage qui lui donna tout, moins sa main ; elle « mena la vie d'une femme galante qui cherche toujours « et qui ne trouve jamais. Le prince eût désiré qu'elle « lui donnât des enfants, mais les femmes galantes sont « comme les arbres à fleurs doubles qui ne donnent ja- « mais de fruits. Pendant que la sœur aînée courait à « tous les désenchantemens, la sœur cadette épousait « un prince qui voulait vivre dans l'amour de sa maison « comme dans l'amour de son peuple. Autant la pre- « mière aimait le tapage et le luxe, autant la seconde « aimait le silence et la simplicité, parce qu'elle était « pénétrée des devoirs de la femme ; aussi il arriva que « le prince bruyant se hasarda dans toutes les folles « entreprises sous l'inspiration de sa maîtresse, qui

« avait pris une cravache au lieu de prendre un éven-
« tail, tandis que le prince silencieux devint un prince
« incomparable sous l'inspiration de sa femme qui lui
« donna un fils superbe pour lui succéder.

« Moi, Sire, je ne veux pas être la sœur aînée et je
« n'aspire pas à devenir la sœur cadette ; mais au-des-
« sous des empereurs il y a des hommes qui sont pétris
« d'une pâte tout aussi fière; que m'importe l'éclat de la
« Cour à moi qui ne demande qu'à être une mère de fa-
« mille.

Ah ! si vous n'étiez pas le Fils du Ciel, avec quelle
« joie je serais

« *Votre chasseresse.* »

Le romancier avait frappé juste. L'Empereur aimait les contes, le dernier mot lui alla droit au cœur. Aussi disait-il à ses courtisans : « La chasseresse n'est pas seulement un cœur, c'est un esprit; comme on serait heureux de trouver sa pareille dans une des cours de l'Asie. »

On venait en ce tems-là de refuser une princesse de sang royal à l'empereur de la Chine. Oui, un petit prince qui régnait dans un duché en miniature, avait osé refuser sa fille à l'Empereur, sous prétexte qu'il n'était pas d'assez bonne maison. Aussi l'Empereur s'écria-t-il : « Je leur montrerai comment on fait une impératrice. »

Il y avait toujours deux camps à la Cour : ceux qui tenaient pour la maîtresse et ceux qui jouaient leur rôle dans la comédie du romancier. Les premiers mirent tout en œuvre pour que la maîtresse l'emportât, et les seconds ne se laissèrent pas distancer dans ce steeple-chase.

L'Empereur était revenu dans sa capitale ; tout était si bien ordonné qu'à chaque pas, à pied ou en carrosse, au théâtre ou au Bois, la chasseresse lui apparaissait, mais comme la jeune fille de Virgile qui fuit sous les ramées.

Et toujours les lettres allaient leur train. C'était le train de l'amour, le train express. Cela lui brûlait les ailes. L'Empereur finit par dérailler.

C'était prévu. Je ne dirai pas le mot à mot de toute l'histoire, la chasseresse fut aussi inabordable que Diane, elle triompha de toutes les séductions, elle n'avait pas de quoi acheter des robes, mais elle ne se préoccupait que de sa robe de mariée à Pékin ; d'ailleurs, la beauté a toutes les couturières à ses trousses.

L'Empereur en arriva au paroxysme de la passion ; la jeune fille daigna aller au palais d'hiver où elle sembla plus belle et plus adorable encore. Le lendemain, le romancier qui savait dessiner, envoya à l'Empereur les armoiries de la chasseresse, ce qui surprit quelque peu le souverain, car il ne la croyait pas d'une si belle branche. C'était une branche de salut dans le naufrage de son orgueil. La géographie héraldique est la géographie des illusions. Cela est écrit dans les nuages. C'est si haut qu'on peut bien allumer des étoiles par là. César ne croyait-il pas descendre de Vénus par la ligne droite ! Le romancier mit peut-être les armes de Junon dans son travail. A coup sûr, il y mit des armes souveraines ; voilà pourquoi la jeune fille dit à son amoureux couronné : « Après tout, je suis d'aussi bonne maison que vous. »

La maîtresse lutta jusqu'au dernier moment, mais elle fut abandonnée peu à peu par ceux-là mêmes qui lui



avaient improvisé des dames d'honneur; ses courtisans s'égrenèrent comme un chapelet, il ne lui resta que ses larmes pour pleurer son amant.

Ces larmes c'étaient des perles, car elles tombaient du cœur. Ce ne fut pourtant pas avec ces perles-là que la capitale du Céleste Empire fit un collier incomparable à la future Impératrice.

Vint le jour du mariage, les cloches sonnèrent à grandes volées, la chasseresse triompha sur toute la ligne, mais je ne sais quel triste pressentiment courut comme un frisson dans tous les cœurs.

C'est que cette jeune fille qui n'était la veille qu'une étrangère, devenait l'âme de la nation; c'est que cette jeune fille qui ne tenait à rien dans le pays, prenait tout d'un coup la figure de la Destinée du Céleste Empire. Elle était belle et douce, mais qui sait? Sous le premier pli de ce front, il y a un rêve d'orgueil qui mettra peut-être tout l'Orient à feu et à sang.

II

Blonde comme le blé de maïs

Ainsi va le monde de l'amour. Il ne se passa pas bien longtems sans que l'empereur de la Chine qui aimait les aventures ne se tournât vers un soleil levant ou vers une étoile du soir. Je me trompe, ce fut encore une comète, une grande dame tantôt brune, tantôt blonde, aussi idéalement belle que la jeune impératrice de la Chine. Un peu moins de perles et de diamans, mais des perles dans la bouche et des diamans dans les yeux. La beauté

a toujours raison : on pardonna à la mandarine, dans le beau monde perverti, de faire du roman avec l'empereur de la Chine, ou plutôt d'être le tome second du roman de la chasseresse.

Dans toutes les capitales, il faut que l'on s'amuse, car si l'on s'ennuie, l'Empire est perdu. Que de chapitres charmans il me faudrait transcrire ici : la belle habitait un petit hôtel plus ou moins mauresque, qui avait naturellement un escalier dérobé et une porte cachée : l'empereur de la Chine, sous prétexte de fumer un cigare, venait tourner la clef mignonne tous les jours entre onze heures et minuit, tantôt tout seul, tantôt accompagné d'un aide de camp, qui se promenait dans le voisinage, où lui-même trouvait un escalier dérobé.

On disait au palais que le fils du Ciel avait choisi cette heure nocturne pour travailler silencieusement aux hautes destinées du Céleste Empire ; l'Impératrice n'y regardait pas de trop près, car elle avait une Cour qui l'amusait ; d'ailleurs elle ne doutait pas du despotisme de sa beauté. Quelle autre femme oserait lui disputer l'Empire ? on n'était pas fâché d'ailleurs dans son monde que le maître ne fût pas toujours là. Il avait ses heures de mélancolie, si bien qu'on le surnommait le Taciturne. Une des dames d'honneur qui ne l'aimait plus avait même osé dire un jour : « Quand l'Empereur est là, il me semble qu'il pleut. »

Il paraît que la mandarine était mariée. L'Empereur jouait sa vie en se risquant au petit hôtel mauresque, mais ce n'était pas le mari de la dame qui veillait en sentinelle pour frapper l'amoureux. C'étaient les ennemis de l'Empereur. Un souverain, quel qu'il soit, rencontre toujours au coin d'une rue des coquins qui



veulent l'assassiner, sous prétexte qu'il ne faut pas de souverain ; en France on appelle ces gens-là des anarchistes, en Chine on les appelle des fanatiques.

Or, une nuit, ces fanatiques armés jusqu'aux dents montèrent la garde à la porte cachée pour frapper leur maître ; mais comme cette nuit-là l'empereur de la Chine avait dit à son aide de camp qu'il l'appellerait par un coup de revolver tiré en ouvrant la porte, les assassins s'envolèrent comme une nuée d'oiseaux nocturnes.

Ils ne se découragèrent pas ; au bout de quelques jours, ils firent encore le siège tout en se tenant à distance, mais les femmes ont la double vue et la belle marquise fit passer son amoureux par la grand'porte.

Tout ceci fit quelque bruit. Il n'y a point de mystères profonds à la Cour, un savetier et un financier peuvent cacher leur amour, un empereur de la Chine fait la lumière autour de lui, même s'il marche dans l'ombre. L'Impératrice vint un jour, tout éplorée, dire à l'Empereur qu'elle allait se jeter au couvent, tout humiliée qu'elle était de se voir abandonnée « pour la première venue ». L'Empereur se contenta de lui dire : « Jetez-vous dans mes bras. » Mais c'était à la condition qu'elle n'y restât point, car la marquise attendait. Il fallait bien que la lune rousse vînt après la lune de miel.

Pendant bien des jours, l'Impératrice pleura, elle se demandait pourquoi l'Empereur aimait une autre femme. Que lui manquait-il donc à elle ? n'avait-elle pas sous ses blonds cheveux le duvet de la pêche, sur ses épaules de marbre rosé les savoureux parfums qui enivrent ?

L'impératrice de la Chine jura qu'elle aurait sa revanche.

Elle dit à son mari que ses chagrins l'avaient abattue

à ce point qu'il lui fallait l'air de la mer pour qu'elle relevât son front. Elle parla de partir pour son palais des rivages brûlés : « Mon seigneur et maître, vous ne pourrez pas moins faire que de m'y accompagner ; rassurez-vous, je ne vous retiendrai pas ; vous aurez ainsi sauvé ma dignité. » L'empereur de la Chine accompagna sa femme au palais des rivages brûlés, bien décidé à revenir sans mettre pied à terre ; il était d'ailleurs attendu par la marquise. Mais nul n'est maître de sa destinée ou plutôt ceux qui portent la destinée des nations. Ainsi comme l'Empereur, à la porte du palais, serrait la main de l'Impératrice pour lui dire adieu, elle lui dit avec des larmes dans les yeux et des larmes dans la voix : « Ne souperez-vous pas avec moi ? » Il soupa.

Il se promettait de s'en revenir aussitôt le souper, mais qu'est-ce qu'une nuit de plus ou de moins, puisqu'il ne pouvait pas arriver à tems pour endormir celle qui attendait ?

L'Impératrice se coucha toute seule. L'Empereur avait tenté de la bercer, mais elle le conduisit doucement à la porte, le mit dehors et tira le verrou.

Le mari jura ses grands dieux qu'il ne tenterait plus la conquête de sa femme. Mais le lendemain il ne voulut point partir sans lui baiser la main. Il n'était que six heures du matin ; le soleil déjà radieux semait sur les flots ses corbeilles de diamans et répandait la joie dans le palais.

Le mari frappa les trois coups légendaires. « Entrez ! » dit une voix naguère bien-aimée. Il croyait trouver sa femme au lit, il la vit debout devant sa psyché. Ce fut un éblouissement.

L'Impératrice était nue à cela près qu'elle avait sous



forme de chemise un péplum de batiste, brume légère qui passe sur le soleil et qui permet de fixer le soleil : il paraît que c'était adorable. J'oubliais qu'elle avait aux pieds des sandales et sur la tête un chapeau à la Marie-Antoinette.Telle on voit la reine de France coiffée par Mme Vigée-Lebrun.

Mais ce qui était plus beau encore, c'est que grâce à la psyché, par le jeu inconscient des coquetteries féminines, l'Empereur vit tout à la fois sa femme de face et de dos, comme s'il eût vu deux femmes dans une. Et quelle femme que ces deux femmes !

La dame avait l'attitude la plus adorablement chaste, levant les bras pour poser le chapeau et pour dérouler les cheveux retombans. Quelle grâce aérienne dans ses mouvemens ! A chaque instant elle cachait un sein par la chemise, mais un sein n'était pas plutôt caché qu'un autre émergeait soudainement. Et les mouvemens de la jambe bien cambrée ! Et la grâce caressante de tout ce beau corps frémissant de jeunesse. Le mari qui n'avait jamais été à pareille fête, était un peu comme cet homme qui fut obligé de mener sa femme au bal pour s'apercevoir des radieuses beautés de ses bras et de son sein. Il y a d'ailleurs beaucoup de maris qui regardent sans voir ou qui ne regardent pas du tout.

Le personnage fut ravi.

Jusque-là il n'avait pas vu sa femme, non pas qu'il ne l'eût pas admirée par fragmens, mais au fond il n'avait pas le sentiment de l'art dans le beau, ni du beau dans l'amour, ni de l'amour chaste dans la volupté.

Il n'en revenait pas d'avoir souvent passé devant un tel spectacle sans l'avoir encore vu.

Tout à coup il saisit sa femme dans ses bras et lui

dit avec des battemens de cœur : « C'est toi que j'aime ! » Il ne revit jamais la mandarine, laquelle porte encore le deuil de sa passion.

Ainsi le Fls du Ciel redora la lune de miel.

III

Blonde comme le blé de mars

Mais souvent homme varie, bien femme est qui s'y fie. L'Empereur se reprit bientôt à une troisième blonde qui jouait de l'éventail au bois sacré du Céleste Empire. Celle-ci s'appelait Mar Go — la Marguerite des Marguerites — ou encore Belle-en-Geai, parce qu'elle se parait des plumes du paon. Elle avait commencé sa vie au soleil, la radieuse, par être marchande de plaisirs avec un S. Je crois bien lui en avoir acheté pour deux sous. Elle prit l'Empereur à peu près comme Jeanne Vaubernier prit Louis XV — je devrais dire à l'inverse — après quoi ils se pâmèrent tous les deux dans un roman sentimental, un roman par lettres, une églogue brouillée de Werther et de Julie d'Estanges.

Élevée tout bêtement sur le sein de la nature — comme dirait Jean-Jacques — Mar Go n'en fut pas moins bien élevée. Le voisinage des bêtes est très sain pour le cœur. L'esprit des bêtes ne rend pas mauvais comme l'esprit des gens. Pascal dirait : « Les bêtes ont des raisons que notre raison ne connaît pas. »

Pour tout dire, en un mot, ce qu'il y a de meilleur dans la femme, c'est la bête. Aussi, Mar Go eut à peine franchi le Rubicon de la Cour qu'elle se trouva méta-

morphosée en femme de Cour. L'Empereur la rencontrait au Bois, on croyait qu'il saluait une duchesse ; quand elle jouait avec lui, aux Eaux, la comédie de l'amour, on pouvait se demander si c'était elle ou lui qui avait été élevé par une reine.

Quand elle fut impérialisée, Mar Go demeura dans un petit hôtel, au n° 27 de la rue du Peintre-des-Batailles, meublé avec le luxe du tems : plus de bric-à-brac que de style — style cuisse de nymphe. — L'Empereur y allait souvent, sous prétexte d'aller au Bois. Mais son phaéton l'attendait aux Champs-Élysées. Il se sentait heureux de marcher tout seul, convaincu que nul ne le reconnaissait, ce qui était une pure illusion. D'ailleurs, il se croyait seul, mais il n'était pas seul. Boist-elle, qui en savait plus que lui, veillait sur lui. Dès qu'il descendait de voiture, quatre agens, mieux habillés que leur Empereur, le suivaient à respectueuse distance. Il aurait bien voulu perdre son ombre, comme le personnage du conteur allemand ; mais les souverains sont condamnés à traîner après eux le spectre de leur majesté.

Quelle autre curieuse légende que cette églogue aux Eaux ! Un jour, l'Empereur voulut voir Belle-en-Geai dans sa tenue de paysanne, avec ses cheveux à la diable et ses jolis pieds perdus dans de robustes sabots. Elle se déguisa donc ainsi. Elle ne se contenta pas de se métamorphoser à la surface ; elle reprit la naïveté et la malice de la gardeuse d'oies et de la faneuse de foin. L'Empereur convia quelques intimes à ce spectacle. « Messeigneurs, dit-elle, il y a toujours des rois qui poursuivent des bergères. »

Et là-dessus, la voilà partie :



Ma commère, quand je danse,
Mon cotillon va-t-il bien?

Elle chanta, elle sauta, elle fit toutes les gentillesses rustiques, si bien qu'elle enleva tous les cœurs et faillit se faire enlever par tout le monde. « Messieurs, dit l'Empereur, le bonheur est là. — Oui, répondit Mar Go, à la condition de ne pas être aimée par Gros-Jean. »

Et tout à coup, après une absence d'une minute, on vit reparaître la jolie fille non moins jolie dans le rôle d'une femme qui dictait la mode. Elle servit le thé avec une grâce toute parisienne, comme si elle eût appris cela d'une douairière de la rue Saint-Dominique.

On a dit que Mar Go n'avait pas de littérature : voilà une bêtise. Il n'y a que les littérateurs qui n'ont pas de littérature; les femmes galantes, même quand elles ne savent pas l'orthographe, font leurs humanités à l'école de leurs adorateurs. C'est un de mes amis, Yo Li qui enseigna l'histoire à Belle-en-Geai. Elle avait toute une bibliothèque historique dans son château, au voisinage du palais d'été. Je ne dirai pas qu'elle a travaillé à l'*Histoire de César;* mais elle pouvait rendre des points à l'Empereur sur l'histoire de France, car l'empereur de la Chine ne connaissait bien l'histoire de France que depuis les Napoléon. Aussi fut-il très souvent surpris d'entendre sa maîtresse lui parler de Louis le *Mutin* et de Louis le *Bien-aimé*. La vérité, c'est que Yo Li était un maître en ces matières. Ce fut lui, d'ailleurs, qui paya la bibliothèque historique — à peu près cent mille francs — pour avoir le plaisir d'enseigner une si gentille écolière.

C'était Abélard avant la lettre et Héloïse après la lettre *

On s'imaginait que Mar Go avait encore des millions de l'Empereur. Qui donc donne des millions et qui donc les conserve? Ce sont des bruits que les pauvres font courir.

Voilà pourquoi la Belle-en-Geai est aujourd'hui marchande de dentelles. Elle finira peut-être par donner des leçons d'histoire.

Quand je revis en Chine la Marguerite des Marguerites, c'était, selon Balzac, la vraie femme de trente ans — et les mois de nourrice — dans l'épanouissement de la rose-thé déjà cueillie, mais répandant encore un pénétrant parfum de jeunesse. On pouvait aussi la comparer à une pêche mûre qui va tomber de l'espalier, vraie chair de pêche et vraie senteur de péché. Je ne dirai pas qu'elle ressemblait à l'Impératrice qui aurait voulu ressembler à Marie-Antoinette; mais elle donnait le souvenir des femmes du Trianon, la reine et son escadron volant.

Elle avait le sourire perpétuel des femmes qui ont vécu sans le savoir.

En effet, les brises printanières l'avaient soulevée peu à peu jusqu'à l'Empereur. Voilà le plaisir, Mesdames!

Elle en avait rudement mangé! Ici, là et plus loin. Et quelles dents encore, pour mordre à toutes les grappes de la vie! Ce soir-là elle était adorablement attifée. Sur

* Qui ne se souvient de Joly de Ferney, disparu en pleine jeunesse dans le flot bruyant de la jeunesse dorée? C'était un dilettante littéraire du plus haut goût. Il me faisait la grâce de corriger mes épreuves, me disant : « Ce n'est pas pour toi, c'est par amour de l'art. » Ce qui me flattait beaucoup.

sa robe de crêpe *cuisse de nymphe émue*, s'enroulaient en écharpe des roses et des violettes. Les révolutions n'avaient pas jeté le désordre dans son corsage plus provocant que jamais, encadré par ses bras magnifiques et ses épaules tombantes. Point de bijoux : une simple Marguerite dans les cheveux. A quoi bon un diadème sur ses cheveux d'or où pas un fil d'argent n'osait se montrer?

Mar Go ne se fait pas prier pour rouvrir quelques chapitres de son roman déjà oublié. « Ah! le bon billet qu'a La Châtre! me dit-elle un soir. L'Empereur s'imagine que je n'ai plus de lettres de lui. Mais ni Yo Car, ni tout autre ne lui ont porté la dernière, ni l'avant-dernière. C'était un joli épistolier! Il y avait chez lui en ce temslà du Lamartine et du George Sand. Connaissez-vous la correspondance de Lucien Bonaparte et de Mme Récamier? Nous avons joué ce jeu-là. »

La dame me conta ceci : Le jour où l'Empereur ne venait pas, il écrivait et la nouvelle lettre n'était remise qu'en échange de la dernière; seulement comme son ambassadeur prenait çà et là le café chez Mar Go, elle lui représentait que la dernière lettre était trop éloquente pour devenir la proie des flammes. Et elle la glissait dans son sein : citadelle imprenable! Voilà pourquoi on publiera peut-être un jour la correspondance des deux amans.

C'est ici que finissait l'histoire des trois passions de l'empereur du Céleste Empire.

IV

Une histoire de cotillons

Est-ce que l'histoire suivante n'est pas encore une histoire chinoise ?

Les jours où la princesse Trois-Étoiles s'appelait « la Volonté », c'était le chêne au milieu des roseaux. Elle eut un matin l'étrange idée d'aller voir la maîtresse de son mari, Mlle Cotillon rouge.

Cotillon, en joli déshabillé du matin, vint au-devant de la visiteuse, croyant reconnaître la voix d'une amie. Elle reconnut — la princesse ! « Ah! Madame, quel plaisir vous me faites ! »

Elle dit ces mots si gentiment, que la princesse fut quelque peu désarmée. « Oui, Mademoiselle, c'est moi. Je ne me cache jamais, parce que je ne fais rien de mal. — C'est tout comme moi, Madame. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. »

On était arrivé dans le salon. « Comme c'est beau ici ! J'étais curieuse, Mademoiselle, de vous voir chez vous, de vous voir de près, car vous et vos amies vous devenez le quatrième corps de l'État. — Que voulez-vous, Madame, il faut bien qu'il y ait des belles de nuit, puisqu'il y a des belles de jour ! — Oui, belles de jour, mais n'est-ce pas vous à qui elles pourraient dire : Retirez-vous de mon soleil ? Expliquez-moi donc ce que vous dites et ce que vous faites pour emprisonner les hommes ? — Vous savez mieux que moi l'histoire de l'antiquité et l'histoire moderne, depuis *Phryné* jusqu'à *la Dame aux camélias*. C'est peut-être parce que nous portons notre chapeau de travers. — Vous en aviez un, hier, au Bois,

qui était fort joli. — Oh! Princesse, vous êtes toujours mieux coiffée que moi, car vous portez vos chapeaux avec une distinction suprême. Du reste, Madame, vous êtes la mieux habillée de Chine et de Cochinchine. Il n'y en a pas une de nous qui puisse rivaliser avec votre style de souveraine. »

La princesse s'oubliait jusqu'à se croire avec une amie : « Qui est-ce qui vous a fait cette robe, d'une coupe si altière et si gracieuse? On dirait que les fées y ont travaillé. — Je vais vous en montrer une que Worth vient de m'apporter. — Oh oui! Allez donc la chercher. »

Pendant que Cotillon passait dans sa chambre à robes, la princesse lut un billet de Cotillon au prince: « On m'a dit que cette fille ne savait pas l'orthographe, pensa-t-elle. Elle sait mieux l'histoire que moi. »

La favorite reparut avec sa robe inédite. « Un pur chef-d'œuvre! s'écria la princesse. — N'est-ce pas, Princesse? *Worth fecit.* — Vous êtes merveilleuse!... Vous savez le latin comme le français... Je n'ai jamais vu un pouf aussi bien chiffonné. — Par malheur, nous autres, dit Cotillon avec un soupir, nous portons toujours des robes montantes, parce que nous n'allons jamais dans le monde. — Oh! vous n'avez pas besoin d'aller dans le monde pour vous décolleter. — C'est vrai. La robe très montante que vous portiez dimanche aux Courses m'a tapé dans l'œil. J'ai été jalouse. — Jalouse de moi? Je ne suis pas jalouse de vous! — Oh! nous parlons robes et chiffons. — Pardieu! dit le prince qui entrait, j'étais bien sûr que vous finiriez par là. »

Ainsi finissent toutes les batailles de dames.



LIVRE VI
LES HOMMES DE L'EMPIRE

I
Le duc de Morny

Monsieur de Morny était le gentilhomme sceptique du XIXe siècle : il en avait la figure, il en avait l'esprit. On voyait dans son expression je ne sais quoi de chevaleresque, tempéré par l'accent de la raillerie moderne. S'il n'était pas fils des croisés, il n'était pas non plus fils de Voltaire. Nul n'a traversé plus librement la forêt des préjugés, sans jamais se laisser prendre aux branches ni aux épines ; aussi, en toutes choses, il ne lui fallait pas se recueillir longtemps pour formuler son opinion : il jugeait vite et sans appel. Nul ne reconnaissait plus vite la fausse monnaie parmi les hommes. Je l'ai vu à l'œuvre dans les heures difficiles de son

ministère, quand tout le monde lui voulait apporter ses idées : dans les idées de tout le monde, il n'en trouvait pas une seule dont l'or fût pur de tout alliage ; aussi ne perdait-il pas un temps précieux à écouter ces belles divagations des idéologues qui voulaient sauver la France déjà sauvée. Il répétait le mot de l'abbé de Vertot : « Mon siège est fait. »

Ce fut cette liberté d'esprit qui, au 2 Décembre, lui donna tant de force. Au ministère de l'intérieur, il arriva pour ainsi dire comme un général sans armée. Quand on songe qu'il jouait sa tête en homme qui sait ce qu'il joue, quand on songe à toute cette révolution à faire d'un seul coup, à toutes les tempêtes à conjurer, à tous les abymes de l'imprévu, on demeure sinon étonné par tant de bravoure, du moins confondu par tant d'audace.

Cette nuit-là, la France était en mal d'enfant ; que dis-je la France? le monde! Il devait mettre au jour ses destinées pour dix-huit ans. Le ministre du 2 Décembre appartient à l'histoire universelle par cette vaillante page de sa vie.

Quoique M. de Morny fût bien de son tems, quoiqu'il ait respiré souvent sur le turf aux courses d'Epsom, quoiqu'il ait beaucoup étudié la vie politique en Angleterre, il rappelait un peu la cour de Louis XVI, comme si sa grand'mère, Mme de Souza-Sévigné II avec plus de tenue, avec moins d'esprit — l'eût façonné sur le modèle de ses héros de romans. Tout en traversant les luttes politiques, les révolutions, les enfantemens industriels, il avait gardé cette fine fleur d'aristocratie ancienne qui perce encore çà et là sous l'aristocratie moderne, cette politesse un peu hautaine que tempère une familiarité un peu réservée.



Très jeune encore, le futur président du Corps législatif fut dominé par le sentiment des arts. Il fut poëte, — un Boufflers qui aurait lu Lamartine au lieu de lire Voltaire; — il fut musicien — on ferait un joli opéra de tous les morceaux qu'il a éparpillés vers sa vingtième année dans quelques salons intimes. — Il ne fut pas peintre, mais nul ne vivait dans une meilleure intimité avec les peintres français et les peintres flamands; il ne fut pas peintre, mais il aurait pu enseigner pourquoi on faisait de bons tableaux et pourquoi on en faisait de mauvais; il aurait pu reconnaître du premier regard si tel tableau était de la première, de la seconde ou de la troisième manière du maître.

Mme de Souza disait à Sainte-Beuve : « Vous voyez bien ce jeune homme dont l'avenir me préoccupe parce qu'il tiendra une grande place, il aime les livres, savez-vous quels livres? Vous pensez peut-être qu'il lit des romans? il ne lit pas même les miens; il est tout entier à la métaphysique et à la théologie. »

Ne croyez pas d'ailleurs qu'il se penchât alors toute la matinée sur les in-folio poudreux; il montait beaucoup à cheval, courait les steeple-chases, allait à l'Opéra, donnait un coup d'épée pour avoir mieux la pratique des armes, et s'escrimait, armé de beaucoup d'esprit, dans les salons politiques aujourd'hui disparus, mais si bruyans vers 1830.

Chateaubriand avait dit de Victor Hugo l'*enfant sublime*. Morny avait à peu près le même âge que l'enfant sublime, quand M. de Talleyrand lui prédit sa destinée. « Ce petit bonhomme-là, souvenez-vous de ce que je dis, sera un jour ministre. » L'écolier ne s'imagina pas qu'il deviendrait ministre de la guerre, mais il voulut

porter l'épée, pensant que c'était encore la meilleure préface du livre de la vie ; il entra à l'École d'état-major, d'où il sortit à vingt ans sous-lieutenant au premier régiment de lanciers, en garnison à Fontainebleau. Le jeune sous-lieutenant étudia l'histoire de l'avenir dans l'histoire du passé. Les deux grandes ombres de Louis XIV et de Napoléon venaient travailler avec lui quand il s'enfermait seul dans la bibliothèque du palais. Ce ne fut pas sa seule bibliothèque, car ce fut vers ce tems-là que le duc d'Orléans écrivait au duc de Nemours : « A propos de femmes éplorées, Morny part pour l'Afrique. »

De Fontainebleau, il partit pour l'Afrique. Il fut de l'expédition de Mascara et ne revint de là que par miracle, puisque ce fut en traversant toute l'armée d'Abd-el-Kader. Au siège de Constantine, il sauva la vie du général Trézel en sauvant la sienne, par miracle encore, puisqu'il fut atteint de quatre balles. Il avait payé sa dette à son pays ; il revint en France avec la croix et déposa son épée pour combattre à la tribune. Le soldat se fit député.

Un de ses concurrens, jaloux de ses chances d'élection, lui demandait tout haut ce qu'il avait promis à ses électeurs. On parlait beaucoup d'une prochaine éclipse de soleil. « Je leur ai promis une éclipse de soleil pour le 10 juillet. Toutefois, en loyal concurrent, j'ai dit que vous-même vous pourriez leur en promettre une autre, mais que votre jour n'était pas encore arrêté. » On ne pouvait pas mieux faire la satire de toutes les stériles et ridicules promesses des pipeurs de voix.

Dès son entrée à la Chambre, il représenta le renouvellement des idées en politique, en industrie et en

agriculture, car il fut de ceux qui croient que le monde marche. Il se mit à la tête du petit groupe de députés qui, s'élevant au-dessus des théories et des sophismes au jour le jour, voulaient la dignité du pouvoir pour la dignité de la France, mais avec les enfantemens du monde nouveau. En lisant les discours et les articles de M. de Morny, témoin le célèbre article de la *Revue des Deux-Mondes*, qui prédit la révolution de Février, on reconnaîtra que le député de Clermont était déjà un homme d'État très préoccupé des métamorphoses futures de la France. Il n'en était pas plus morose pour cela ; il courait tous les steeple-chases ; on le proclamait roi de la chasse et l'Horace Walpole des salons.

Morny conduisait d'une main sûre, avec un sourire sur les lèvres, ses passions altières, avec sa même grâce à conduire ses chevaux dans la cohue des Champs-Élysées. La veille du coup d'État, tout autre eût été s'enfermer dans ses desseins et se donner la fièvre pour se diminuer le lendemain. M. de Morny qui a appris la vie en vivant — ce qui est encore le meilleur traité de philosophie — courut le monde et les théâtres le sourire sur les lèvres : bien vivre et bien mourir !

Avant de jouer son rôle, qui était un grand rôle, dans ce drame hardi du coup d'État, M. de Morny, jusque-là très aimé des anciens partis royalistes, avait tenté par toutes les éloquences, celles de la courtoisie comme celles de la raison, celles de l'esprit comme celles de l'expérience, de ramener les opinions à une seule, l'idée napoléonienne.

Il n'était pas dupe de la haute comédie que jouaient alors pour la France les hommes d'État. Il en savait le dernier mot; mais confiant dans les destinées de la

France, il attendait sans impatience que son jour fût venu, prêt à reprendre son épée pour défendre sa cause.

Une nouvelle politique fut inaugurée par le coup d'État. C'en était fait des hommes de tribune qui parlent pour déguiser la pensée de la France ; l'éloquence stérile était morte pour avoir trop vécu. En feuilletant les dépêches du 4 décembre, on reconnaît que c'est la raison qui parle — sans périphrase — par la bouche de M. de Morny *.

La veille du coup d'État, Morny, familier à tout, même à la chimie, entra dans le laboratoire d'un membre de l'Académie des sciences : « Qu'est-ce que cela ? — C'est de l'acide prussique. — Vous allez m'en donner pour deux sous. — Ni pour deux sous ni pour deux napo-

* *Le Préfet de police au Ministre de l'intérieur.*

« On annonce l'arrivée à Saint-Germain du comte de Chambord.

« J'y crois bien peu. »

Réponse de M. de Morny.

« Et moi je n'y crois pas du tout. »

Le Préfet de Police au Ministre de l'intérieur.

« Rassemblements sur le Pont-Neuf, coups de fusil au quai aux Fleurs. On tire par la grille : Que faire? »

Réponse de M. de Morny.

« Répondez en tirant par la grille. »

Et le préfet de police n'était pas homme à se croiser les bras.

Dans ses *Mémoires sur le Second Empire*, M. de Maupas a été injuste envers M. de Morny qui avait été injuste envers lui. Le Préfet de police, la nuit du 2 Décembre, a vaillamment joué sa vie, ayant foi dans le salut de la France par les destinées impériales, comme le Ministre de l'Intérieur a joué la sienne, ayant foi dans la dictature napoléonienne.

léons. — Pourquoi? — Parce que vous avez des heures de spleen. — Après tout, dit Morny en prenant dans la poche de son gilet un bijou qui s'appelait un revolver, voilà qui fera mieux mon affaire, parce que quand il y en a pour un il y en a pour deux. »

Avec cette belle sérénité de caractère, M. le duc de Morny a toujours vécu sa vie sans permettre aux événemens d'envahir son cœur. Jeune encore, ne s'est-il pas dit comme Martial : « C'est vivre trop tard que de vivre demain : le plus sage est celui qui a vécu aujourd'hui.» Mais, tout en vivant aujourd'hui, il dirigeait les hasards de demain. Il a gouverné l'opinion publique, mais jamais l'opinion publique ne l'a gouverné.

Pas un seul jour de sa vie ne s'est passé sans qu'il donnât une heure à ses amis et une heure à ses tableaux.

Pendant toute une période on aurait pu prendre aux matinées et aux soirées de Morny d'excellentes leçons d'art et de philosophie : mots spirituels jetés au passage, fines critiques faites sans parti pris, vérités profondes dites en riant. On abordait sans peur toutes les rives connues et inconnues. Un jour qu'on parlait de cet âge fatal dans la vie où l'horloge du tems sonne impitoyable la dernière heure de la jeunesse, Eugène Delacroix nous dit avec mélancolie: « Ah ! si on l'entendait sonner, que de sottises de moins et que de bonnes pages de plus dans la vie des poëtes et des artistes qui, eux aussi, comme les femmes, croient à l'éternelle jeunesse et s'épuisent à la retenir par les ailes quand les plumes leur restent dans la main. Il faudrait qu'une voix sévère les avertît à tems, tous ces enfants prodigues qui ne mettent de l'eau dans leur vin que s'ils

ne peuvent plus boire du tout. On devrait leur crier, comme à ces promeneurs attardés dans les jardins publics : « On ferme, Messieurs, on ferme ! »

M. de Morny avait l'art de manier la raison comme il maniait l'esprit, avec une grâce toute chevaleresque. Sa raison fut d'autant plus souveraine qu'elle n'était jamais armée de colère ; elle avait toujours un air de belle humeur qui confondait les docteurs les plus parcheminés. Il aimait la vérité pour la vérité, non pas avec l'amertume de Saint-Simon, mais avec les gaies couleurs de la vie *.

L'abbé de Choisy disait de Louis XIV : « Les réponses qu'il fait sur-le-champ effacent les discours les plus étudiés. » Morny, homme d'action, homme d'État, homme d'esprit, était aussi mieux armé par la parole que par la plume ; la plume a des habitudes trop tempérées même dans ses emportemens ; la parole, quand elle lance l'idée et le mot, dévore le tems et l'espace.

* Morny dit un jour à Louis-Napoléon : « Donnez-moi donc une copie de ce beau portrait de la reine Hortense? — Pourquoi? » demanda le futur Empereur d'un ton glacial.

Morny furieux dit à Persigny : « C'est lui qui n'est qu'une copie, moi je suis l'original. »

Les deux frères ont été, à la même heure, amoureux d'une comédienne. Quand venait Morny, il se mettait au piano et jouait à quatre mains avec la dame des airs de la reine Hortense. Il aimait à montrer son pied, un des plus finement taillés de la sculpture humaine. « Ce n'est pas mon frère qui vous montrera un pareil pied ! » disait-il avec une pointe de jalousie.

Quand venait Napoléon III, il ne manquait pas de dire — lui aussi avec une pointe de jalousie : « Oh ! oh ! ça sent la romance ici ! » Et la comédienne, pour piquer l'Empereur au jeu : « Oui, quand vient Morny, nous partons toujours pour la Syrie. »

Morny savait la vie et le monde. Il a tout vu et tout compris, parce qu'il avait le coup d'œil vif et juste. Il a été poëte, mais il n'a pas voyagé dans le bleu. Il voyait de haut mais il voulait toucher à ce qu'il voyait. Il parlait partout et partout il parlait bien, à la tribune comme au Jockey-Club, à la Cour de Russie comme dans une distribution de prix d'horticulture. Il étendait sur tout son gracieux protectorat. Je l'ai vu défendre avec beaucoup d'esprit les droits imprescriptibles de la rose rose contre les prétentions de la rose bleue. « A force de chercher la rose bleue, disait-il aux révolutionnaires des jardins, vous finirez par perdre la rose rose. »

Pour peindre d'un seul mot M. de Morny, il faudrait dire que c'est la raison anglaise armée de l'esprit français; ou plutôt, pour ne pas brouiller les deux nations, je dirai que c'est la raison armée d'esprit.

II

Le duc de Persigny

Persigny avait quelque peu du caractère de l'Empereur, le napoléonisme était sa religion, le rêve était sa pensée. Il croyait qu'on taille un empire comme une statue. Ainsi que Napoléon III, il était socialiste et autoritaire, mais aussi comme Napoléon III on ne le trouvait pas toujours quand on lui parlait. C'est de l'Empereur et de son ministre qu'on disait si souvent : Ils sont partis ! Ils étaient là, mais il y avait chez eux de l'idée fixe. Pendant un temps, on a cru qu'ils s'étaient bien façonnés au parisianisme, suivant pas à pas les

modes de l'esprit comme celle de l'habit ; mais ils retombaient bientôt dans leur rêve. Rien alors ne pouvait les distraire, c'était l'astrologue qui se laisse choir dans un puits. L'homme chez eux n'était plus qu'une théorie.

La France est gouvernée tour à tour par des soldats, des hommes de lettres et des avocats ou plutôt par tous les trois en même tems. Sous la République beaucoup d'avocats, sous l'Empire beaucoup de soldats, sous le roi citoyen beaucoup d'hommes de lettres. Napoléon III n'avait d'abord dans son entourage que des soldats ou anciens soldats ; Persigny, Morny, Walewski, Fleury. Persigny avait commencé par l'école de cavalerie de Saumur. En 1828, Persigny sortit de là pour cavalcader dans le plus beau des régiments de hussards. Après cinq années sous les armes il jugea qu'il s'était trompé de route. Il vint à Paris et se risqua au milieu des Saints-Simoniens croyant, comme tant d'esprits inquiets et chercheurs, que la France allait étonner le monde. Il lui fallut bientôt en rabattre quand on mit en prison les dieux nouveaux. Il ne perdit pas pied. Il rêva à un empire inouï, l'empire d'Occident qui effacerait toutes les splendeurs orientales. Il lui fallait pour cela une figure napoléonienne. Il pensa d'abord au frère de l'Empereur, au roi Jérôme qui de tous les Napoléons survivans portait mieux le masque impérial. Mais Jérôme Bonaparte n'aimait plus les aventures. Persigny alla frapper à la porte du second fils de la reine Hortense. « Je vous attendais, lui répondit le Prince. » Jamais le hasard des choses n'avait mis en présence deux pareils rêveurs. On se demande encore s'ils étaient bien réveillés quand ils tentèrent l'aventure de Strasbourg et l'aventure

de Boulogne dans un pays de sceptiques comme la France.

En politique, c'est la foi qui sauve. Louis-Napoléon et son apôtre Persigny donnèrent la foi à tous les vieux soldats de l'Empereur comme à tous les Français qui chantaient Béranger. Les autres riaient de ces enfantillages, mais combien qui finirent par les prendre au sérieux. Quand toutes les femmes de la banlieue, des bonapartistes sans savoir pourquoi, vinrent, en 1848, assiéger l'Assemblée nationale, chantant sur l'air des lampions : « Nous l'aurons, nous l'aurons ! » on ne savait pas encore qui elles voulaient. Elles l'ont eu.

Mais ce fut surtout le futur historien de l'Empire qui avait ravivé l'idée napoléonienne en envoyant le duc de Joinville chercher le mort de Sainte-Hélène. Quand le mort fut arrivé à Paris, il ressuscita.

On n'a pas beaucoup plus pénétré l'esprit de Persigny que l'esprit de Napoléon III. Persigny, moins fataliste, croyait aussi que les grandes choses sont gouvernées par un maître invisible. Comme son ami couronné, il ne doutait pas, l'orgueilleux, que sa destinée fût écrite là-haut. Il eut le malheur de survivre aux désastres, mais il n'y survécut que pour les voir, comme si Dieu lui eût imposé la moralité de son œuvre. Du moins lui, ne signa point la guerre néfaste. En toutes choses, d'ailleurs, il fut plus sage que Napoléon III. Quoique soumis à la fortune de son maître, il ne se soumettait pas à toutes ses idées. Je l'ai vu disputer avec lui pied à pied, à propos du couronnement de l'édifice. Nous avions les mêmes presciences d'une chute terrible, mais l'historien de César ne voyait pas Brutus. Persigny descendant des nuées politiques était l'homme du monde

le plus charmant, à part ses heures de distraction, car il n'était jamais maître de lui. Il semblait qu'un démon familier l'arrachât à toute heure à la réalité. Mais quand il se possédait, nul n'était plus sage et plus aimable, parlant en toute lumière et voulant le bonheur de tout le monde, car c'était là le but de sa politique : la France grandiose au milieu d'un peuple heureux.

On a reproché à Morny d'être de toutes les affaires bonnes ou mauvaises. On n'a pas fait le même reproche à Persigny qui avait horreur des affaires comme le prince Napoléon. Avec un goût moins sûr que celui de Morny, il aimait les tableaux et les marbres. Il m'a donné une figure charmante de la Renaissance, statue demi-nature qui est une des meilleures choses de mon cabinet de travail.

On jugeait souvent Persigny détaché de tout, ne s'inquiétant de rien.

C'est qu'il était réfugié en lui-même méditant plus que tout autre. On aurait pu, en l'étudiant, ajouter plus d'une scène à la comédie du *Distrait.* Il connaissait bien le cœur humain ; aussi ne se laissait-il pas prendre aux embûches. Il savait tout, ayant l'air de ne rien savoir. Avant son mariage il eut pour maîtresse une femme du monde jolie et aventureuse. Comme elle avait trompé son mari pour lui, elle trouva tout simple de le tromper à son tour pour un jeune duc fort à la mode dans l'attelage doré des crevés. Persigny était toujours l'amant en titre. Voilà qu'un jour la dame donne un rival de plus à son mari, à Persigny et à Caderousse. Elle était partie pour la Suisse avec le dernier charmeur, un secrétaire d'ambassade qui regagnait son poste. Caderousse n'espérant pas avoir raison tout seul, arrive

un matin, ému et pâle, devant Persigny pour lui dire qu'il est indigné de la conduite de la dame : « Tromper un homme comme Persigny qui est beau, qui a fait le coup d'État, qui est ministre ! — Je vois bien quelle mouche vous pique, dit en riant Persigny, faites donc vos affaires vous-même. »

Je retrouve des lettres de Persigny, entre autres celle-ci. Il était ministre de l'Intérieur et il m'écrivait à la Comédie-Française.

« Le théâtre est une tribune d'où on prêche le bien « et le mal. A côté de la censure qui s'arrête aux « détails, il faut qu'une pensée plus élevée domine « l'ensemble. Depuis trop longtems, le théâtre a mis en « scène le pauvre et le riche pour prouver que le pauvre « a toutes les vertus et que le riche est capable de tous « les crimes. Les crimes et les vertus n'ont pas de par- « chemins, ils sont tour à tour et tout à la fois grands « seigneurs et plébéiens. Le théâtre a fait la guerre à « la société chaque fois qu'il a mis les deux classes en « lutte : le théâtre ne doit pas vivre de politique mais « de passion, il doit moraliser par le beau et non démo- « raliser par la discorde. »

Persigny, comme Morny, comme Fleury, ne voulait pas que la politique créât des abymes entre les opinions puisque toutes les opinions partaient du même point l'amour de l'humanité.

III

Le comte Walewski

Le comte Colonna Walewski, fils de Napoléon Ier, tenait de lui bien plus la figure que le génie. Il espéra un instant devenir roi de Pologne, mais il lui fallut se contenter d'être soldat français. Comme Morny, il fit sa campagne d'Afrique.

Tout d'un coup il déposa le sabre et prit la plume; autre campagne qui fut moins brillante. C'était un homme d'esprit, mais il voulut s'improviser homme de génie. Le Théâtre-Français représenta sa grande comédie: *l'École du monde*, qui ne fut une école que pour lui. C'est à propos de cette comédie célèbre par sa chute que M. Thiers, qui était aussi napoléonien que le comte Walewski, lui dit avec sa courtoisie bien connue : « Pourquoi avez-vous fait cela ? Il est si difficile de faire une comédie en cinq actes et il est si facile de ne point faire une comédie en cinq actes ! » Des amis non moins courtois lui dirent : « C'est de votre faute: il vous était bien aisé d'y mettre beaucoup d'esprit, mais vous avez eu peur que l'esprit n'étouffât le sujet. »

Après cette chute, le comte Walewski fut célèbre ; Thiers lui donna une mission en Égypte, Guizot l'envoya à la Plata. Vint l'Empire, il fut ambassadeur, il fut ministre, il fut président du Congrès de Paris, ce qui a été l'honneur suprême de sa vie. Depuis qu'il avait abandonné l'idée d'être roi de Pologne, il était tout de cœur et d'esprit à la France ; aussi ne donna-t-il jamais dans la folie des nationalités.

Les nationalistes disaient de lui : « Il est suffisant et insuffisant. » Ce n'était qu'un mot. Il portait la tête haute, parce qu'il portait un peu la tête de son père; mais c'était une tête toute pleine de beaux sentimens. L'idée de la grandeur le dominait : il eut dans sa vie des pages médiocres sans pardonner à tant d'ambitieux leur médiocrité.

Il avait un certain air impérial en toutes les actions de sa vie. Il fut deux ou trois ans mon ministre quand j'étais inspecteur général des beaux-arts. Il prenait tout à cœur. Ce fut lui qui, sur un mot de l'Empereur, a qui j'en avais donné l'idée, ordonna des fouilles pour la découverte du tombeau de Léonard de Vinci. Pendant que je dirigeais les fouilles à Amboise, il m'écrivit une belle lettre sur « le plus grand des peintres ». C'était son expression. Il n'était plus ministre quand je découvris le tombeau, mais il m'écrivit une seconde lettre pour me prouver que s'il ne gouvernait plus les beaux-arts, il n'avait pas fermé ses yeux de ce côté-là. On l'accusait d'être trop solennel, mais la solennité est la marque des nobles passions. Il était d'ailleurs d'un accueil charmant dans les fêtes que donnait avec tant de grâce la très charmante, la très aimée et la très fêtée comtesse Walewska.

Cet homme d'État qui commença par faire une comédie se laissa prendre par une tragédienne. Il est vrai que c'était Mlle Rachel. Ce fut un mariage de théâtre, mais ce fut un mariage. Paris crut un instant qu'ils finiraient tous les deux comme Philémon et Baucis, tant ils se croyaient alors dans leur destinée. On trouvait tout naturel que la fille d'Eschyle enchaînât sa vie au fils de l'impérial ami de Talma.

Walewski était un enfant naturel ; Rachel lui donna un enfant naturel ; cela est fort bien porté au XIXe siècle ; du reste tout le monde sait que ce fils de Rachel est le gentilhomme par excellence. On en peut dire autant de son frère comme de quelques autres hommes hors ligne qui ont eu le sacrement de l'amour, sinon du mariage : Morny, Émile de Girardin, Alexandre Dumas. Le génie en politique et en art a ses hauts privilèges et ses indulgences plénières.

IV

Le général Fleury

Le général Fleury aurait pu dire aussi : « J'ai fait un beau rêve » s'il ne se fût réveillé une heure trop tard ! En effet, voyez le rêve et le réveil :

A seize ans, Émile Fleury est au collège Rollin où il commence à jouer le rôle des enfans prodigues. Il étudie à la diable, mais il étudie. Seulement, en ses jours de sortie il lui arrive de ne pas rentrer au collège — comme cela était arrivé à Voltaire et à tant d'autres. Dès qu'il est bachelier, il s'embarque sur le navire pavoisé de la jeunesse dorée. Les joies de l'enfant prodigue n'ont qu'un temps : Émile Fleury s'aperçoit un jour qu'il n'a plus un sou ; il pourrait faire des dettes, mais il voit de plus haut.

En ce temps-là, l'Afrique était pour les enfans prodigues ce que la Nouvelle-Calédonie est aujourd'hui pour

les coquins. Émile Fleury s'engage dans les spahis du jour où sonne sa vingt-deuxième année. C'était pour faire une fin : ce fut un commencement.

Le dandy parisien trouve qu'il a tout gagné quand il se voit sur le cheval et sous l'habit du spahi. Au bout de quelques mois, il est brigadier, presque aussitôt maréchal des logis : c'est qu'il a vu le feu sans détourner la tête. Grâce à son attitude et à sa distinction, il donne du style à tous ses camarades, parce qu'il leur inspire le sentiment du beau dans le sentiment de l'héroïsme. On le rencontre dans tous les défilés où il faut risquer sa vie : il est blessé trois fois avant d'être officier. Non seulement il est souvent cité à l'ordre du jour, mais on parle de lui déjà comme d'un futur chef de corps. Les princes d'Orléans l'ont remarqué, comme l'ont remarqué Mac-Mahon, Canrobert et Saint-Arnaud. C'est bientôt le plus jeune capitaine parmi les engagés volontaires.

Comme il est heureux d'avoir mal joué sa fortune puisqu'il prend ainsi sa revanche ! En 1848, dès que le Président le voit, il est séduit par ce beau commandant, il se l'attache comme officier d'ordonnance. Au bout de huit jours c'est l'ami du Président. Au bout de quinze jours, il est un des maîtres de l'Élysée.

Celui qui a donné plus de style aux spahis joue déjà les Cambacérès et les Caulaincourt au palais de la Présidence. Sous sa main tout est métamorphosé, depuis les salons jusqu'aux écuries.

Le prince pourrait le nommer colonel, mais il repart pour l'Afrique, voulant revoir le feu avant d'accepter un nouveau grade.

Il revient à Paris avec Saint-Arnaud qu'il ramène pour faire l'Empire. Le Prince lui dit cette belle parole :

« Vous revenez à temps, car depuis que vous n'êtes plus ici, je ne distingue pas mes amis de mes ennemis ; il n'y a que vous qui sachiez marquer l'or. »

Puis le coup d'État, puis les grands jours où on sent l'âme de Napoléon Ier. Fleury peut prendre tous les titres : il se contente du titre de grand écuyer. Il donne lui-même des fêtes. Ses dîners sont légendaires. L'Empereur lui dit un jour : « Il paraît qu'il n'y a qu'une « maison à Paris où l'on dîne bien : c'est chez vous. — « Et Votre Majesté ne peut pas y venir », dit Fleury en riant. Le mot de l'Empereur était vrai, car on dînait mal aux Tuileries. Bientôt le général épouse une des femmes les plus charmantes et des plus dignes : rien ne manque à son bonheur puisqu'elle lui donne des fils. Il fait la campagne d'Italie, il est nommé général de division, enfin sénateur. Après quelques missions, l'Empereur juge que c'est le meilleur de ses diplomates. Il l'envoie en Russie comme ambassadeur. C'est son dernier rôle. Il le joue si bien, que M. Thiers, dans son voyage en Russie, est frappé de l'amitié du Czar pour le général et pour la France.

C'était trop beau. Voici le réveil : L'Impératrice a voulu la guerre pour que son fils reçût le baptême du feu, mais surtout pour être saluée fille aînée de l'Église ! Elle a voulu la guerre malgré l'Empereur, malgré Persigny, malgré Thiers, malgré tout le monde — hormis Girardin. — Fleury demande à reprendre son épée. On le condamne à rester en Russie. Il assiste de loin, puis de près, à toutes nos défaites sans avoir le droit de mourir sur le champ de bataille !

J'ai vu le général Fleury sur son lit de camp dans son uniforme. Hélas ! la main ne tenait plus l'épée, mais

la bravoure éclatait encore dans toute cette belle tête si virile, quoique les yeux fussent fermés. La Mort, ce sculpteur terrible qui met un dernier accent aux figures humaines, donne ainsi je ne sais quelle expression plus altière que ne fait la vie elle-même. En voyant Fleury dans la mort, on jugeait encore qu'il n'a jamais accepté la figure d'un vaincu.

Sceptique comme un Parisien du boulevard, il se mettait bien vite au-dessus des événements, pareil à tous ceux qui ont joué leur vie — et il l'avait rudement jouée, en Afrique et au coup d'État ; — aussi, après la Commune, quand il reparut au retour de Russie, s'apercevant que, pareil à tous les hommes de l'Empire, il n'avait pas thésaurisé, il fit très philosophiquement le sacrifice de sa vie de haut luxe. Je me suis promené plus d'une fois avec lui au Bois dans un fiacre à deux francs l'heure. Il y avait d'ailleurs quelque coquetterie de sa part à se montrer ainsi, lui qu'on avait vu dans les plus beaux équipages pendant vingt ans. Il semblait braver avec une pointe de gaieté la mauvaise fortune. Il n'avait jamais été plus heureux qu'après être tombé du haut des honneurs. C'est que tout était perdu fors l'honneur ; et puis il reconnut alors que la vie de famille donne les joies sereines de toutes les heures, tandis que l'orgueil est battu en brèche à tout moment par le flux et le reflux de l'opinion.

Il contait avec beaucoup d'esprit la grandeur et la décadence des empires et des hommes. Il disait un jour chez moi, dans un dîner où je lui avais donné la place d'honneur : « Oh ! oh ! voilà à quoi je ne suis plus habitué. Voyez l'instabilité des choses de ce monde. Il fut un temps où le vieux baron de Rothschild me

donnait la place d'honneur — peut-être parce que mes vins n'étaient pas plus mauvais que les siens. Après la guerre, je fus encore invité dans cette bonne maison, mais on me mit au second rang, puis au troisième rang, puis au bout de la table — où se trouvait d'ailleurs la meilleure compagnie. — C'était bien naturel ; je ne pouvais passer qu'après les ambassadeurs, les ministres et autres gens officiels. C'est la parole de l'Écriture : « Les premiers seront les derniers *. »

Le général disait cela sans la moindre amertume, comme s'il parlait d'un autre. Fleury était toujours d'ailleurs le plus charmant des convives, quels que fussent ses compagnons de table. Il dînait chez moi avec des généraux de toutes opinions : Chanzy, Schmitz, Cissey, Pothuau, Pittié, Türr, qui tous étaient sympathiques à l'ancien soldat d'Afrique. Le général Fleury mettait les opinions au-dessous du savoir-vivre, aussi Thiers et Gambetta lui donnaient-ils cordialement la main. Ils sentaient bien que ce n'était pas là un ennemi de la France, cet ennemi de la République.

Et encore il eût accepté sans arrière-pensée la République ouverte tant promise, même avec les portes fermées devant lui, car il était revenu de tout et n'y voulait pas retourner — hormis à la bataille un jour de guerre!

Il n'y avait pas de plus charmant philosophe. Il n'était

* Fleury avait le mot juste et pittoresque. Il disait d'un sénateur avare : « Oh ! il ne se refuse rien — chez les autres. » Un financier bien connu débitait mille impertinences sur le malheur d'être riche : « Prenez garde, Monsieur, remarqua le général. Vous parlez trop haut, on vous volera pour faire votre bonheur. » Avant de connaître Gambetta, il disait : « C'est un fort de la halle aux phrases », mais après l'avoir vu : « C'est le plus admirable des despotes. »

pas revenu à ses chères études comme M. Thiers, mais il se trouvait plus heureux dans ses studieux loisirs que dans le tourbillon doré des honneurs et des plaisirs officiels. Il avait désarmé ses ennemis parce qu'il ne fut jamais l'ennemi de personne. Il disait : « Il n'y a encore rien de meilleur que d'être bon. » Et il pratiquait toujours ce cri du cœur.

Il aimait les livres, aussi disait-il : « Quand les amis s'en vont, les amis reviennent. » Et pourtant, ce sont peut-être les livres qui ont tué avant l'heure le général, car les livres, en retenant au coin du feu les hommes d'action, leur donnent la goutte.

Comme Morny, il savait se défendre de tous les hommes qui dans la vie vous prennent vos forces en vous prenant votre tems, sans rien vous donner, parce qu'il n'y a rien en eux. La plupart des hommes du pouvoir meurent étouffés dans l'atmosphère des imbéciles. Morny et Fleury n'étaient accessibles qu'aux hommes d'esprit; avec ceux-là on peut cueillir gaiement l'heure d'Horace tout en prenant une leçon suprême de philosophie politique : les hommes d'esprit ne sont-ils pas toujours la monnaie des penseurs ?

V

Rouher

L'histoire écrira cette épitaphe sur la tombe de M. Rouher : *Ci-git un homme d'État qui mourut pauvre.*

Mais Rouher a été bien plus un avocat * qu'un homme d'État. Avocat, il a défendu haut la main toute la politique du second Empire; homme d'État, il n'a rien créé.

Depuis que l'homme est sur la terre, quel que soit son esprit, il y a toujours eu de la bête en lui. Morny avait du cheval, Rouher avait du bœuf. Sur les semailles bonnes ou mauvaises, il traînait la charrue sans se préoccuper de la moisson, de même que Morny, cheval de sang échappé, piaffait, hennissait et courait l'aventure pour le plaisir de courir l'aventure. M. Rouher respirait à peine au bout de son sillon qu'il en recommençait un autre avec le pas majestueux des bœufs que caressait Cybèle aux pieds de l'Olympe.

Un jour que nous dînions chez le comte de Morny, après le coup d'État, il me dit en me montrant Rouher, Billaut, Delangle, Baroche, Rouland, Magne : « Voilà les avocats en conseil : tous ces bâtonniers de Paris et de la province méditent de sauver l'Empire, mais ils le perdront. » Je répondis : « Ce n'est pas le règne des avocats, espérons-le. — Je vous dis que les avocats perdront Napoléon III, comme les maréchaux ont perdu Napoléon Ier, comme les ducs ont perdu Charles X, comme les professeurs et les journalistes ont perdu Louis-Philippe. On ne sauve les royaumes et les empires

* Boilay présenta à M. Thiers deux Auvergnats plus ou moins éloquents : M. de Parieu et M. Rouher. Naturellement ces deux Auvergnats parlèrent tous les deux pour gagner leur cause devant M. Thiers.

Le lendemain, en allant aux nouvelles, M. Boilay demanda à M. Thiers son opinion sur ces deux Demosthènes. « Mon opinion la voici : M. de Parieu est un jurisconsulte, M. Rouher est un avoué ; M. de Parieu connaît les lois depuis celles de Moïse, M. Rouher n'a dans la tête que le Code civil. »

que par de grandes créations; les plus belles plaidoiries du monde n'y font rien. Par malheur celui qui nous gouverne aime à être défendu, même quand il ne se trompe pas. Croyez-vous que parmi ces avocats un seul soit capable de dire à l'Empereur : Sire, vous avez tort ! comme j'ai fait quand j'ai jeté mon portefeuille devant Napoléon III à propos des quarante millions orléanistes. »

M. Rouher défendit de toute son éloquence les œuvres de Napoléon III, moins l'*Histoire de César*. Il eût peut-être sauvé l'Empire s'il avait dépensé un peu de cette éloquence à prouver à l'Empereur qu'il se trompait, mais comme le bœuf il subissait le joug. Ce fut un rude travailleur cet homme de bien. On peut dire que celui-là voyait lever l'aurore. Ils étaient deux en France, Rouher et Girardin. Combien de discours, combien d'alinéas pour la même moisson stérile ! Et pourtant tous les deux croyaient à la force de leur logique, mais ils ne s'admiraient pas l'un l'autre : Girardin disait : Pourquoi parle-t-il ? Rouher disait : Pourquoi écrit-il ? Le vice-empereur se reposait le soir, en jouant un whist avec ses amis, M. Lacaze en tête. Les cartes du whist le touchaient de plus près que les cartes de la politique; il se passionnait pour gagner cent sous; pensa-t-il une seule fois, que s'il eût mieux tenu l'autre jeu il pouvait sauver la France, les armées et les milliards qu'elle a perdus ?

Un soir, aux Tuileries, M. Rouher penché sur une table de whist, ne trouvait que moi pour partenaire; enfin il s'en présenta un second. « Nous ne sommes que trois. — Eh bien, dit M. Rouher, Fould fera le mort. » C'était un mot cruel, car Fould venait de mourir. Naturellement les deux ministres éclatèrent de rire.

Dans le pamphlet de M. de Laboulaye, M. Rouher est



peint sous le nom de *la Pie borgne*. Ni pie, ni borgne ; mais M. de Laboulaye arrive plutôt à la ressemblance, quand il dit que la pie borgne est l'avocat du pour et du contre, parce qu'il n'a aucune idée personnelle. Quand M. Duruy, qui fut un nos meilleurs ministres, parce qu'il n'était pas avocat, parla de mettre en œuvre ses idées pour l'instruction publique, M.Rouher s'écria : « Ne touchons pas à l'édifice, c'est déjà beaucoup d'avoir fait une révolution dans le commerce européen.» L'Empereur qui approuvait M. Duruy ne put s'empêcher de dire à Rouher : « Mais cette révolution du libre échange et des traités de commerce vous ne la vouliez pas ? — Je crois bien ! dit tout bas un ministre à M. Duruy. Il a commencé par faire un discours *contre*, il est vrai qu'il a fini par faire un discours *pour*. »

Alors M. Rouher n'a jamais rien voulu — sinon parler — et il aura manqué quelque chose à cette parole d'or, un cri de dédain comme celui de M. de Guizot, un cri de prescience publique comme M. Thiers en a eu plus d'un. Dans la sagesse de M. Rouher, cette sagesse qui était de bonne pâte ferme, il fallait un peu du levain de la folie humaine qui force les hommes doués comme lui à faire de grandes choses. La folie généreuse des idées et des passions nous conduit souvent à l'abyme, mais la sagesse terre à terre ne nous en préserve pas.

Vint la guerre ; quand M. Rouher se montra il était trop tard.

Aux jours de désastre, il apparut encore, mais pour donner un mauvais conseil. L'Empereur revenait vers Paris avec Mac-Mahon. M. Rouher courut pour l'arrêter en chemin : « Vous n'y songez pas, Sire ! — Nous allons ramener l'armée à Paris, pour une défense désespérée.



Et Paris sera inattaquable jusqu'au jour très prochain où nous reprendrons l'offensive. — Et vous, maréchal, est-ce votre opinion? demanda M. Rouher au duc de Magenta. — On ne peut pas avoir une autre opinion », dit le soldat blessé, qui ne fuyait pas la bataille.

M. Rouher se jeta à la traverse et envoya Napoléon III à Sedan.

Depuis les désastres, M. Rouher fut un jour l'avocat éloquent de la bonne cause : il se jeta aux pieds de l'Impératrice et la supplia de ne pas laisser partir le prince impérial au service de l'Angleterre ; il fit entrevoir que c'était le chemin de Sainte-Hélène, il rappela que la Grande-Bretagne avait été fatale aux Napoléon. Mais l'Impératrice espérait toujours les lauriers de la guerre !

M. Rouher voulait avoir la main sur tout : Un matin, Baciocchi vint me voir et me dit : « L'Empereur a décidé que vous seriez directeur de l'Opéra. Nous le voulons tous aux Tuileries, du reste vous êtes nommé. — Comment je suis nommé ? — Oui, que ceci ne vous effraye pas, tout est si bien arrangé que vous ne risquez qu'une chose, celle de faire votre fortune, parce que les trois clubs vous garantissent contre tout désastre, à la condition que vous supprimerez tous les monstres du corps de ballet. — Oh ! j'accepte cette condition-là. — Vous allez venir avec moi remercier l'Empereur. »

Baciocchi m'emmena aux Tuileries. L'Empereur qui me fut toujours gracieux, me dit qu'il voulait un Opéra splendide. S'il fallait pour cela augmenter la subvention par ses deniers personnels, il le ferait, car il ne voulait plus voir « la danse macabre ».

Je n'avais pas fait de stage, dans ce pays-là, mais j'étais sans inquiétude. Des Tuileries j'allai lire le cahier

des charges chez le maréchal Vaillant et je lui donnai ma parole comme je l'avais donnée à l'Empereur.

Le bruit de ma nomination se répand dans Paris, je reçois cinquante lettres pour me féliciter ou pour me demander des faveurs. Le lendemain, au point du jour, ces dames de la Halle me réveillent par des gerbes de bouquets. J'y vais de mes cinq louis.

A dix heures, conseil des ministres. M. Rouher, premier ministre d'État, ami de l'ancien directeur qui avait donné sa démission et qui voulait la rattraper, prend la parole, pour dire au maréchal Vaillant qu'il n'a pas eu la main heureuse pour nommer un directeur de l'Opéra.

Le maréchal me défend de toutes ses forces, l'Empereur prend très haut la parole pour moi, mais Rouher impatienté s'écrie : « Que monsieur le maréchal fasse comme il lui plaira, mais je dois dire à Sa Majesté que si comme de coutume la subvention de l'Opéra est attaquée au Corps législatif, je ne la défendrai pas en faveur de M. Arsène Houssaye; car avec lui nous reverrons les beaux jours de l'Opéra de M. Roqueplan. »

Un des collègues de M. Rouher rappela que la direction de Nestor Roqueplan avait été brillante et féconde. « Oui, s'écria M. Rouher, avec des jupes trop courtes. »

L'Empereur qui aimait quelquefois à monter à cheval sur les principes, n'insista pas et pria le maréchal de me demander ma démission en ajoutant avec un sourire railleur : « Alors M. Rouher dira à son protégé de rallonger un peu les jupes de ses danseuses, car elles ont d'horribles jambes. »

Je rencontrai M. Rouher le lendemain ; naturellement je le remerciai avec effusion; je lui demandai si par un de ces viremens dont-il avait le secret, il me rembour-

serait les cinq louis que j'avais donnés aux dames de la Halle.

Il commença une plaidoirie, pour me prouver qu'il m'avait tiré d'un mauvais pas. « Je crois bien, lui dis-je, vous m'avez préservé, comme le philosophe ancien, de l'embarras des richesses. »

Le même jour, je vis Roqueplan. Il était furieux. « Ah! voilà comment il écrit mon histoire, me dit-il. Eh bien, j'écrirai la sienne : *Il a beaucoup parlé pour ne rien dire.* » Il ajouta : « Ces gens-là n'aimeront jamais les gens d'esprit. — Tu as bien raison : ils sont pareils à ceux qui n'aiment pas les étrangers parce qu'ils ne parlent pas la même langue *. »

VI

Le baron Haussmann et le marquis de Rochefort.

Monsieur le baron Haussmann fut pendant quelques années du second Empire le roi de Paris. Il en fut même quelquefois le tyran. Armé d'une plume et d'un compas, il perçait des avenues sans s'inquiéter des hommes ni des monumens, toujours avec cette rubrique: *Pour cause d'utilité publique*. Un soir, chez Nieuwer-

* Il me faudrait indiquer d'autres figures dans ce tableau esquissé à larges traits des hommes de l'Empire. Par exemple: Canrobert, Saint-Arnaud, Mac-Mahon, Gallifet, tant d'autres grands hommes de guerre. Et Baroche qui eut ses beaux jours, Achille Fould, un esprit à travers les chiffres; Rouland, encore un homme de chiffres qui comprenait aussi les arts et les lettres; Billaut foudroyé à son premier coup de tonnerre; Maupas qui joua vaillamment un des plus grands rôles dans le

kerke, après le premier acte d'une comédie, il empêchait tout le monde de passer dans l'orchestre improvisé, parce qu'il avait des jambes de géant. Nul n'osait fâcher le tyran en passant par là. Je fus assez brave pour me mettre à la tête des conjurés. Je passai donc le premier, détournant les genoux du préfet de la Seine en lui disant : *Expropriation pour cause d'utilité publique.* Il sourit, mais à moitié. Les tyrans ne rient pas.

C'est d'ailleurs le galant homme le plus cordial. Comme j'avais été moi-même exproprié à Beaujon dans les conditions les plus fâcheuses pour ma fortune, j'eus la coquetterie de remercier le Préfet par un vase antique du plus grand prix trouvé dans mon jardin. Il fut touché de cette marque de mécontentement, il devint mon ami et me mit dans le syndicat d'un emprunt ottoman où je perdis cent mille francs et où il en perdit deux cent mille, ce qui ne m'empêche pas de lui serrer la main de tout mon cœur quand je le rencontre, parce que j'aime Paris et qu'il a été pour beaucoup dans les belles métamorphoses de la capitale universelle.

Il a failli sauver l'Empire; voici comment : Henry de Rochefort, qui n'avait pas encore supprimé la particule dans sa vie privée, était attaché à l'Hôtel de ville à mille cinq cents francs par an, là où il devait avoir un jour une part de royauté. Il commençait à prouver dans les journaux qu'il valait mieux que mille cinq cents francs

coup d'État. Il y eut aussi Victor Duruy, mais celui-là brise le cadre du tableau, parce qu'il est historien et se retrouve dans ses œuvres. Je ne parle pas des vivans, puisqu'ils n'ont pas dit leur dernier mot comme Émile Ollivier et son groupe qui eussent conduit au rivage l'Empire libéral sans la guerre de 1870.

Je dis pourtant un mot du baron Haussmann, un survivant.

par an. Le Préfet fut tout le premier frappé de cet esprit du diable et à la diable. Il appela le journaliste dans son cabinet: « Monsieur de Rochefort, lui dit-il en lui tendant la main, il serait vraiment fâcheux de vous arrêter en si belle voie. Les Parisiens déjeunent avec votre esprit, la gaieté est un don du ciel, continuez à bien tenir la plume, au lieu de mille cinq cents francs je vous donnerai trois mille francs en ne vous obligeant à venir que quand il vous plaira. » Rochefort sourit au préfet de son œil mordant. Naturellement, se sentant si bien encouragé, il eut encore plus d'esprit. Au bout de quelque tems, nouvelle entrevue. Le baron Haussmann dit au comte de Rochefort : « Je double vos appointemens tant je suis ravi de vos derniers articles. Restez attaché à mon état-major tout en conservant la liberté de votre plume, même contre moi, si cela vous amuse. »

Cette comédie ne pouvait pas durer. Rochefort passa des bureaux de l'Hôtel de ville aux bureaux du *Charivari* et aux coulisses du Palais-Royal.

En décembre 1854, je vis arriver un matin le tout jeune Henry de Rochefort-Luçay. J'étais en grand deuil : il fut le bienvenu, car il m'apportait une consolation. Il m'offrit une étude très sympathique sur ma vie et sur mes livres. Là n'était pas la consolation, mais je la trouvai dans quelques alinéas fort touchans et fort poétiques sur ma jeune femme fauchée en pleine jeunesse. M. de Rochefort me dit qu'il serait très heureux que ce témoignage de sympathie fût publié dans un journal sérieux, car il n'écrivait alors que dans le *Charivari*. Je le remerciai de tout mon cœur en lui disant que je publierais peut-être son étude dans *l'Artiste* ou dans la *Revue de Paris*, mais que j'étais bien plus fier du ma-

nuscrit que d'un article imprimé. Et en effet ce travail de haute critique est encore inédit. Nous causâmes beaux-arts à propos de mes tableaux. Je m'aperçus tout de suite que j'avais affaire à un homme qui savait tout. Une pointe de raillerie était dejà le sel de sa parole. Nous nous entendîmes sur les maîtres en art et en poésie. Je ne sais pas si nous nous serions entendus sur les maîtres du monde, mais c'était le moindre de nos soucis. Nous nous revîmes de loin en loin, tantôt aux expositions, aux ventes de tableaux, chez les comédiennes. Je le croyais voué aux arts et rien qu'aux arts. Nul n'échappe à sa destinée. Rochefort, qui semblait né pour la comédie du théâtre, voulut une scène plus grande. Comme Aristophane, il vit la comédie des dieux et des rois. Il mit les Tuileries devant la rampe — la rampe qui alluma l'incendie de la révolution. — Ce n'était d'abord que la lanterne de Diogène cherchant des hommes, mais cette lanterne mit le feu aux poudres et fit sauter les Tuileries.

En ces dernières années, nous avons souventes fois dîné ensemble à une table de haut slyle où son esprit court sur la nappe à grande volée. Il y a là de toutes les opinions, mais au fond il n'y en a qu'une seule, car les Parisiens désarment le soir pour n'être plus que des Athéniens.





LIVRE VII
FIGURES PARISIENNES *

I
La mort de Balzac

20 août 1850. — 20 août 1884.

Je ne sais rien de plus profondément dramatique que les dernières heures de Balzac. Il s'était beaucoup préoccupé de faire de la *Tragédie bourgeoise* — tout un cycle, comme la *Comédie humaine*. — Or, il

* Il me faudrait quatre volumes, peut-être huit, pour portraiturer mes amis, puisque j'ai connu tout le monde pendant plus d'un demi-siècle, puisque par la seule force de l'amitié j'ai pénétré dans toutes les consciences comme dans tous les intérieurs. Je ne puis ici, en ces pages rapides, que donner le trait caractéristique des physionomies pour les curieux de la vie intime.

n'eût jamais trouvé un cinquième acte plus désolé ni plus foudroyant que le cinquième acte de sa vie.

Il voulut sourire encore en son dernier voyage en Russie où il allait épouser cette jeune mariée de cinquante ans qu'il trouvait plus belle que ses femmes de trente ans. La mort fut de son voyage de noces ! Mme Hanska l'attendait, toute parée de feuilles de pampre, puisque ce n'était plus l'heure des fleurs d'oranger. Hélas ! le chercheur de l'Absolu arrivait trop tard pour vendanger dans cette vigne-là. *Adieu, paniers ! les vendanges sont faites.*

Quand Balzac revint à Paris, fier de sa jeune épousée qui avait commencé le siècle avec lui — seconde édition de Monsieur et Madame Denis — il s'imaginait avoir ravi à la Russie tout un printems couronné de roses. Illusions perdues ! La Russie avait neigé sur tous les deux.

Quoique à deux pas de sa tombe, Balzac vivait avec ses chimères. Il se croyait amoureux et riche. Il allait enfin étonner Paris — et ses anciens créanciers ! Son beau rêve ne dura ce que durent les rêves. Aussi quand il envisagea la mort, il s'écria comme le philosophe indien : « J'ai passé à côté de ma vie. »

Dans l'après-midi du 20 août 1850, je venais de sonner à la porte du petit hôtel de Balzac, quand je vis descendre Eugène Giraud. « Balzac ? me dit-il, je viens de le voir : il n'y est plus, c'est fini ! » Je me sentis pâlir. « Déjà ! » m'écriai-je.

Giraud ouvrit son portefeuille pour me montrer un magnifique dessin aux trois crayons : la vie dans la mort. C'était Balzac sur son lit funèbre. La comtesse elle-même, toute voisine de l'artiste, était allée le prier de conserver cette figure à l'histoire.

Je regardais avec émotion l'image du grand mort. « Je savais bien qu'il n'irait pas loin, repris-je ; mais je ne le croyais pas si près de la mort. — Ni lui non plus. » Je priai Giraud de remonter avec le portrait sous prétexte de retouche, pour pouvoir monter avec lui. Une religieuse nous accueillit avec ce digne sourire de résignation qui parle du ciel à la terre.

La mort avait mis la grandeur et la dignité de la vie éternelle sur la face quelque peu rabelaisienne de Balzac. Je saluai respectueusement le grand romancier en lui touchant la main. Grandeur et misère de l'homme! Ce front qui avait créé tout un monde vivant ne rayonnerait plus sous la pensée. Nous repassâmes par le cabinet de travail, où nous trouvâmes Mme de Balzac, qui nous dit : « La mort défait tout, mais elle ne changera rien à ce qui est ici. Cette table encore toute chargée du génie de Balzac, nul n'y touchera. Le tems épuisera l'encrier, mais moi-même je ne prendrai pas cette plume. »

Sur cette table, beaucoup de lettres et de cartes; une épreuve déjà jaunie, fortement raturée; plusieurs pages de l'écriture de Balzac, fragments d'une comédie dont je n'ai pas vu le titre ; enfin le dernier mot de la vie et de la mort : l'ordonnance du médecin, datée de la veille *.

* J'ai eu la curiosité de demander au pharmacien de Beaujon les ordonnances *in extremis* pour Balzac. Or, voici son dernier repas au banquet de la vie :

« Le malade dans un repos absolu prendra toutes les heures une cuillerée à café de la potion suivante :

« R. iodure de potassium 8 1/2; teinture de jusquiame, 5, *idem* de digitale, 5; sirop de salsepareille composé, 250. »

Je ne parle pas de la potion à l'eau bouillante, administrée

L'histoire est une statue d'or, de cuivre et de bronze, qui se fait peu à peu par la menue monnaie des contemporains. Eugène Giraud était un puits de documents intimes et il puisait à bonne source. Il contait en maître dans son atelier et dans deux maisons parisiennes où il était de la maison : chez Mme la princesse Mathilde et chez Adrien Delahante.

L'atelier d'Eugène Giraud touchait à la maison de Balzac. Quand nous eûmes salué la veuve désolée, je l'accompagnai chez lui. « Tu ne sais pas, me dit-il, comment est mort Balzac ? Écoute. »

Il me conta une scène plus terrible que les scènes les plus dramatiques des romans de Balzac.

Le malade, qui n'était pas trop inquiet parce que Mme de Balzac avait l'art de le tromper, voulut pourtant interroger son médecin : « Mon cher docteur, lui dit-il, je ne suis pas un homme comme un autre; je ne voudrais pas être surpris par la mort : j'ai encore bien des choses à faire pour achever mon œuvre. — Oui, vous avez élevé un des monumens du dix-neuvième siècle. — Combien de fenêtres manquent à ce monument ! Combien d'ornementations, combien de statues ! »

par M. Purgon. C'était la seconde ordonnance. Par la troisième il fallait combattre les évanouissemens par de fréquentes inhalations d'éther sulfurique pur et avoir recours à la respiration d'oxygène. C'est presque toujours ainsi que nos médecins rédigent notre dernier menu... Il est vrai qu'on ne nous présente pas la carte à payer.

Mais nous n'avons que le tems de prendre l'express, car il y a encore une ordonnance du médecin : « Faire ouvrir les portes et les fenêtres, battre les tentures et les tapis après avoir placé en plusieurs endroits de la chambre mortuaire des assiettes bien remplies par une solution à l'acide phénique. » Oh ! la fin des fins !

Balzac se frappa la tête . « Le fronton est encore là. Il y a des gens qui ne comprennent pas : la lumière, c'est la clef du génie. » Il s'animait en s'enfiévrant. « Docteur, je veux de vous toute la vérité. Vous êtes un prince de la science. Vous m'estimez assez pour ne pas me cacher la vérité. Écoutez : je vois que je suis plus malade que je ne le croyais. Je sens que je perds pied. J'ai beau surexciter ma faim par l'imagination, tout me fait horreur. Combien de tems croyez-vous que je puisse vivre encore ? »

Le docteur ne répondait pas. « Voyons, docteur, me prenez-vous pour un enfant? Je vous dis encore une fois que je ne puis pas mourir comme le premier venu. Un homme comme moi doit un testament au public. »

Ce mot de testament fit ouvrir la bouche au médecin. Si Balzac devait un testament au public, il en devait peut-être un à sa famille et à sa femme : « Mon cher malade, combien vous faut-il de tems pour ce qu'il vous reste à faire ? — Six mois! » répondit Balzac, de l'air d'un homme qui a bien compté.

Et il regardait fixement son médecin. « Six mois ! six mois ! répondit le docteur en hochant la tête. — Ah! s'écria douloureusement Balzac. Je vois bien que vous ne m'accorderez pas six mois... Vous me donnez bien six semaines, au moins ?... Six semaines avec la fièvre, c'est encore l'éternité. Les heures sont des jours... Et puis les nuits ne sont pas perdues... »

Le médecin hocha la tête comme la première fois. Balzac se souleva, presque indigné. Croyait-il donc que le docteur fût maître d'allonger ou de raccourcir son existence comme une autre *Peau de chagrin ?*

Le docteur avait pris trop au sérieux la sommation de son malade : il s'était décidé à dire la vérité.

Balzac, anxieux, surélevait sa force morale pour être digne de la vérité. « Quoi ! docteur, je suis donc un homme mort? Dieu merci ! je me sens encore des forces pour combattre. Mais je me sens aussi du courage pour me soumettre : je suis tout prêt au sacrifice. Si votre conscience ne vous trompe pas, ne me trompez pas moi-même. Que puis-je espérer encore ? Vous me donnerez bien six jours ! »

Le docteur ne pouvait plus parler; il se détourna pour cacher ses larmes. « Six jours ! répéta Balzac. Eh bien, j'indiquerai par de grands traits ce qui me restait à faire pour parachever ; mes amis mettront les points sur les *i*. J'aurai le tems de jeter un regard rapide sur mes cinquante volumes. Je déchirerai les pages mauvaises : j'accentuerai les meilleures. La volonté humaine fait des miracles. Dieu a créé le monde en six jours : je puis donner une vie immortelle au monde que j'ai créé. Je me reposerai le septième. »

Ici, un douloureux regard et un soupir plus douloureux encore.

Depuis que Balzac posait ses terribles points d'interrogation, il avait vieilli de dix ans. Il ne trouvait plus sa voix pour interroger encore le médecin qui ne trouvait plus sa voix pour répondre. « Mon cher malade, dit enfin le docteur en essayant un sourire — un sourire de médecin — qui peut répondre d'une heure ici-bas ? Tel qui se porte bien mourra avant vous. Mais vous m'avez demandé la vérité ; vous avez parlé de testament à votre public... — Eh bien ? — Eh bien, ce testament au public, il faut le faire aujourd'hui. D'ailleurs vous

avez peut-être un autre testament à faire : il ne faut pas attendre à demain. »

Balzac souleva sa tête : « Je n'ai donc que six heures ! » s'écria-t-il avec épouvante.

Il retomba sur l'oreiller. Ce dernier mot du médecin, c'était le coup de la mort.

Celui qui s'était appelé Balzac entra dans l'agonie. Cette tête créatrice prit les dernières pâleurs ; cet esprit lumineux s'évanouit dans les ténèbres. Il avait voulu la vérité : la vérité l'avait tué avant l'heure.

Ç'a été le tort de ce grand médecin — dont je ne dirai pas le nom — de dévoiler la mort qui était là, quand il pouvait la masquer. Nous n'aurions pas une page de plus, mais Balzac eût vécu quelques jours encore et n'eût pas entendu sa condamnation à mort. Il s'en fût allé dans l'autre monde avec les illusions d'un homme qui croit s'endormir pour se réveiller.

Mais un pareil esprit se réveille toujours, quelle que soit l'horreur de la nuit.

Il y a aujourd'hui bien près d'un tiers de siècle que le créateur de la *Comédie humaine* est mort. Ses enthousiastes, je veux dire ses lecteurs, s'indignent de ne pas voir s'élever le monument de Balzac. Il n'a pas sa statue sur une place publique ni sur sa tombe ; il n'a pas son buste à l'Académie ; mais à quoi bon un autre monument que celui de ses œuvres ! En ce siècle de statuomanie, le marbre n'est plus assez pur, le bronze n'est plus assez fier pour représenter l'homme de génie. Molière non plus n'a pas de statue !



II

George Sand

Quand George Sand voulut tenter la fortune littéraire, elle porta un roman à Kératry. Le romancier, déjà en cheveux blancs, venait de se marier. « Vous faites des romans, Madame, lui dit-il, faites plutôt des enfans. — Faites-en vous-même », dit George Sand, piquée au vif. Là-dessus Kératry courut chez sa femme. Moralité : elle lui donna un fils, qui fit parler de lui plus que des romans de Kératry.

Latouche fut aussi un saint Jean-Baptiste pour George Sand. Dans l'œuvre de George Sand, on voit qu'elle a eu ses lunes, hormis la lune de miel. Ces lunes, c'était tour à tour Sandeau, Musset, Litz, Gustave Planche, Delacroix, Chopin, Michel de Bourges, Pierre Leroux, Lamennais, Ledru-Rollin — sans compter

les vieilles lunes et les éclipses. Quel que fut son génie, elle a subi les reflets ; ce qui a fait dire à Delatouche : « C'est un écho qui double la voix. »

Quand George Sand entra dans la vie par le chemin des iniquités sociales, elle leva un front superbe et jeta un défi à Dieu en déifiant l'humanité. Elle prit le rôle de Manfred, celui de l'histoire plutôt que celui de Byron. Elle reprocha à Dieu d'être trop loin puisqu'il n'entendait pas le grand cri de nos misères, puisqu'il ne pardonnait pas à Satan, et qu'il lui imposait l'empire du mal. Elle voulut rejeter Satan de l'humanité, ou lui donner droit de cité de par le sang et les armes de Jésus.

Ainsi George Sand tailla sa plume comme une épée. Elle avait cherché la vérité dans l'histoire. Elle avait salué les martyrs de la révolte comme les martyrs de la foi, les interrogeant de son grand œil dantesque, dans sa descente aux enfers des vivans. Elle aurait voulu parler haut contre la force perpétuelle de la bêtise humaine ; elle se contenta des paraboles du roman.

Comme les femmes qui traversent le monde en voilant leur beauté, on a pu dire que George Sand s'efforçait de faire oublier par sa simplicité touchante, sa personnalité radieuse. Elle aimait l'amitié plus que l'amour. Son bonheur était de voir ses amis dans les nuages de ses cigarettes. Presque toujours silencieuse, elle se contentait de nous passer à tous les cigarettes de la conversation. Les joies bruyantes ne la prirent jamais; c'est qu'il y avait dans son imagination tout un monde de figures créées par elles, vivant par son souffle, parlant par son génie. Cette adorable romancière devint bien vite la femme la moins romanesque du monde, parce qu'elle vivait dans le roman toujours rajeuni de

son imagination. Elle n'avait rien trouvé dans la vie réelle de comparable aux magies de sa pensée.

Le génie n'a pas de sexe, il y a des femmes qui écrivent comme des hommes. On a dit qu'aucun chef-d'œuvre n'était sorti de la main des femmes : c'est une calomnie. Et tout d'abord les femmes font des enfans — je me trompe — elles font des hommes. Mais les femmes ne se contentent pas de faire des enfans et des hommes, elles font des œuvres et des chefs-d'œuvre.

Pourquoi nier aux femmes le droit de penser comme les hommes ? Croit-on que Dieu, en les créant, ait voulu les doter moins bien pour en faire des mères de famille ? Combien d'hommes de génie et de héros ont reconnu qu'ils devaient tout à leur mère ! En quoi les femmes sont-elles inférieures à l'homme ? Est-ce parce qu'elles ont secoué avant lui l'arbre de la science ? Les Grecs qui ont créé des dieux n'ont-ils pas symbolysé la sagesse par Minerve ? En France, tout en exaltant la femme, nous l'avons presque toujours métamorphosée en Cendrillon.

Chaque fois qu'elle a osé, la femme a prouvé sa force sous un sourire féminin. Clorinde avait beau se battre comme Tancrède, elle gardait sa figure de femme. George Sand avait beau prendre le style d'un apôtre, elle ne pouvait cacher son sexe. Qui dira que ses pages enflammées sous ses idées enthousiastes ont moins de virilité que celles de Jean-Jacques, son premier maltre ? C'est que son second maître fut son cœur.

« Et moi aussi j'ai été du cortège des dieux », disait un ancien qui avait entrevu l'Olympe sans doute dans ses songes. Enfant j'ai vu passer dans leur auréole, non

pas en rêve, les grandes figures de l'Olympe romantique. Elles marchaient du pas des dieux. La Révolution avait mis au monde toute une Iliade littéraire. Ces grandes époques enfantent toujours de grands hommes, parce que les mères, émues des spectacles surhumains, ont senti passer en elles le frémissement des sommets et des abymes.

George Sand fut de cet Olympe improvisé qui jeta feu et flamme pendant toute une génération. Quoique déjà les dieux fussent salués, quoique déjà toutes les places fussent prises, dès qu'elle parut, les rangs s'écartèrent devant ce front rayonnant où éclataient tous les sentimens et toutes les pensées du siècle.

Les femmes n'apprennent rien, elles devinent tout. Chaque nuit George Sand reprenait sa plume éloquente qui n'avait jamais manqué d'encre — et quelle encre ! Quand on est doué comme Lamartine, comme Victor Hugo, comme George Sand, on trouve tout en soi sans chercher; la nature a mis dans l'esprit des maîtres une bibliothèque merveilleuse qui donne comme par magie les idées et les sentimens. Aussi, en art et en poésie, il n'y a que les inspirés. Eugène Delacroix, qui ne peignait jamais sans la fièvre du génie, répondait un jour à George Sand, qui demandait pourquoi il peignait des roses : « Je me fais la main en attendant l'inspiration. » George Sand n'attendait pas : dès qu'elle prenait la plume, elle était possédée. En montant à son cabinet de travail, elle montait sur le trépied. Et quelle bonne fortune pour les lecteurs de France et de tous les pays ! Ces heures nocturnes du romancier étaient des heures toutes rayonnantes, prodiguées à ceux qui adoraient ses livres. Que ne lui doit-on pas pour nous avoir fait oublier les

mauvais jours de la vie par le charme irrésistible de ses récits tour à tour tendres et passionnés, de ces figures toujours vivantes qui nous ont fait une autre famille humaine, de ces pages émues et brûlantes qui ont ramené tant d'esprits égarés au sentiment du beau, qui est toujours celui du bien.

L'impératrice Catherine disait à Diderot, après avoir perdu deux ou trois heures en causerie : « Et maintenant allons tous les deux à notre gagne-pain. » Et tandis que Diderot allait écrire un conte philosophique, Catherine allait présider le conseil des ministres. Pour George Sand, il y avait de cela dans son métier de romancière. Elle allait à son gagne-pain avec l'humilité du brave ouvrier qui n'a pas le droit de perdre sa journée. On peut traverser ses adorables paysages en toute confiance, on y respirera toujours l'air le plus vif et le plus pur. Dante a choisi Virgile pour se promener dans son enfer ; il semble que George Sand ait pris aussi le bras du poëte latin pour se promener dans ses paysages. C'est la même poésie. Ce ne sont plus les mêmes personnages, mais George Sand a beau s'égarer dans la forêt romantique, on y entend autour d'elle chanter les airs virgiliens. C'est qu'il y avait en elle de la Muse sacrée, c'est que les abeilles d'or de l'Hymète avaient parfumé ses lèvres. Cette femme, qui ne s'est jamais attardée aux jeux des rimes, fut un poëte sans le savoir. Les beaux vers de Lamartine et de Victor Hugo ne nous ont pas emportés plus haut que sa prose passionnée, nuage de pourpre et d'or qui se perd dans l'infini. Elle conte avec la simplicité d'une femme sans rhétorique, mais tout à coup la muse éclate dans la femme et marque l'accent divin. C'est ce contraste du grand et du fami-



lier qui fait son génie. Quand on se retrempe dans un livre de George Sand, on est effrayé de voir comme le roman est tombé de haut depuis qu'elle ne conte plus.

L'an passé j'ai parlé devant la statue de George Sand et devant la statue de Corneille, comme Président de la Société des Gens de lettres. Des deux côtés j'ai salué l'âme du génie français.

III

Sainte-Beuve

J'ai connu Sainte-Beuve beaucoup plus qu'il ne se connaissait lui-même*, car il promenait sa lanterne tout autour de lui en restant dans l'ombre. Il y avait bien çà et là des réverbérations, mais c'était presque toujours

* Voici une de ses premières lettres à propos de mes premières poésies :

« J'ai couru et recouru tous vos sentiers, cher poëte. Ils ont « été comme un ressouvenir et un parfum du printems et des « *Isolines* que je n'ai plus. Cela m'a remis au tems de *Rose;* « mais, en infidèle que j'étais, je lui préférais votre *Tavernière* « à la *gorge orgueilleuse*, votre amoureuse au *corsage séditieux.* « Le *Beau tems des poëtes*, qui de nous ne l'a chanté et pleuré « dans son cœur ! Où sont-ils ? Ou sommes-nous ? Tous dis- « persés, blessés, atteints de mille sortes : les plus heureux sont « ceux qui regrettent :

« *Gardons un épi d'or de toutes nos moissons,*
« *Gardons le gai refrain de toutes nos chansons.*

« Vous qui gardez et qui ajouterez même encore, vous m'avez « rendu en idée plus d'une de ces joies fanées. J'ai été bien fier « de me voir à l'endroit qui me nomme ou qui me sous-en- « tend.

« Amitiés de cœur. « SAINTE-BEUVE. »

pour lui des éblouissemens. Vaillant esprit, il s'épuisait en de vaines aventures. Portraitiste, il se croyait historien. Il s'efforçait de se donner le caractère d'un homme politique, parce qu'il avait touché à toutes les politiques. Il entassait volume sur volume pour se faire un piédestal ; mais ses livres ne sont ni de bronze, ni de marbre, ni même de pierre, c'est un piédestal de sable où il y a des lames d'or. Il croyait de sa dignité de trahir ses amitiés, disant que la vérité était son seul culte. Il a trahi Dieu lui-même, qui avait été son ami, un ami de jeunesse! Il a trahi l'Empereur, parce que l'Empereur lui avait donné un siège au Sénat. Et toutes ces trahisons, pour ne pas trahir la vérité.

Or, qu'était-ce que la vérité pour lui? Un idéal qu'il avait métamorphosé mille fois sous ses mains capricieuses. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne trahissait point les femmes.

Cet homme à figure de moine n'était pas né pour la solitude : Malheur à l'homme seul ! Sitôt qu'une femme apparaissait, le poëte se réveillait sous le critique. C'était le charmant Sainte-Beuve. Par malheur pour lui on ne lit plus ses poésies.

Je l'ai rencontré la première fois au café Procope, où Jules Sandeau me présenta à lui comme un « rimeur vivant de tems perdu ». Il avait dépassé les trente ans, je n'avais pas vingt ans. Il aimait à se retourner vers la jeunesse d'où qu'elle vînt. Il me pria de dîner avec lui le lendemain au cabaret. J'étais ravi de la rencontre; pour moi Sainte-Beuve était une des figures les plus curieuses de l'école romantique ; il n'avait ni les hardiesses sublimes, ni le fier dessin, ni les larges coups de pinceau, mais il avait osé redorer d'une touche amou-

reuse, tout imprégnée de lumière, les poëtes du XVIe siècle condamnés par Boileau. Je m'étais égaré bien des heures dans les méandres de sa poésie. Il me semblait qu'il eût découvert un nouveau sentier pour descendre dans le cœur humain. C'était pour moi un Marivaux mélancolique, en vers plus qu'en prose. Il y avait bien un peu de commérage dans son affaire, mais c'était ce commérage même qui me donnait l'envie de le voir de plus près. Je n'étais pas encore initié aux mystères d'Éleusis, il allait tout me dire.

Mais dès les premières minutes du dîner je m'aperçus que c'était un poseur de points d'interrogation. Il me fallut lui conter mes aventures, il me questionna sur les années déjà lointaines, sur mes perspectives dans l'avenir. Ce ne fut pas tout : « Dis-moi des vers de toi, je te dirai qui tu es. » Il me fallut lui débiter des sonnets. « C'est bien, c'est bien, me dit-il, je donnerai cela à Buloz. Nous ferons un bouquet rustique qui aura bien sa saveur. »

Il finit par me parler de lui, mais on eût dit qu'il parlait hébreu, tant j'avais de peine à le comprendre dans sa ténuité, dans ses images, dans ses nocturnes.

Nous avions vidé une bouteille de vin de Moulin-à-Vent, la seconde devait y passer. Il était amoureux dans sa paroisse Saint-Sulpice, il rappela le vers ancien :

Le vin nous fait aimer et l'amour nous fait boire.

Nous parlions d'amour et nous buvions encore. Mais nous étions sous la treille romantique et là on ne s'enivrait jamais.

Ce jour-là Sainte-Beuve fit la conquête de mon esprit. J'avais reconnu un cœur téméraire trop irritable, mais

dont les colères mêmes avaient un accent généreux; une intelligence inquiète, lumière et nuage, vrai ciel de printems; une science profonde et troublée jusqu'à l'abyme.

En ce tems-là il avait encore Dieu pour compagnon de voyage, mais il le laissait quelquefois en route.

Notre amitié dura jusqu'à sa mort, l'espace de trente-quatre ans, l'âge que Sainte-Beuve avait ce jour-là. Durant les premières années, elle fut d'abord intime jusqu'à la confession. On se perdait un peu de vue, on se retrouvait avec un cordial sourire; on se reperdait, on se retrouvait encore. Nous dînâmes souventes fois chez le prince Napoléon, chez la princesse Mathilde, chez Marie Garcia, chez Mme de Païva, chez le docteur Véron, assis à côté l'un de l'autre, discutant belles-lettres et beaux-arts, mais très heureux, lui comme moi, quand nous étions séparés par quelque belle voisine. Tant il est vrai qu'il n'y a de belle amitié que si l'amour y répand son bouquet.

Mon dernier dîner avec lui se passa bien peu de tems avant sa mort. C'était chez lui. Il m'écrivit que Marie Sass serait du dîner. La maison du Montparnasse était tout en fête : des fleurs dans le jardin, des fleurs sur la cheminée, des fleurs sur la table.

Tel était Sainte-Beuve trente-quatre ans auparavant, tel il était encore avec son doux et vif esprit. La mort était dans l'antichambre, mais il la bravait en philosophe païen qui va se coucher dans l'éternité avec sa conscience à côté de lui.

Qui le croirait? ou plutôt qui ne le croirait pas? puisque c'est la voix de l'humanité. Quoique nous le jugions bien malade, le dîner fût très gai. Jamais Sainte-Beuve ne fut meilleur convive. On apporta tous

les vins de la cave, il trempa les lèvres dans les six verres qu'il avait devant lui. Bien mieux! il voulut boire dans le verre de Marie Sass, comme s'il dût y prendre un peu de la robuste santé de la cantatrice endiablée.

Il eut des mots charmans pour tout le monde, il me rappela mes vers de vingt ans : *Gardons un épi d'or de toutes nos moissons.* Camille Doucet était là. Il lui parla de la première représentation du *Baron Lafleur.* Il but au succès de l'*Histoire d'Alcibiade*, de Henry Houssaye, qui était aussi du dîner. Il improvisa un joli toast à Marie Sass, reine de l'Opéra. Pas un mot de sa santé, bien entendu ; il avait l'air le plus vaillant : c'était son banquet des Girondins.

Il me rappela le mot, ce mot du malin Louis XV à l'ambassadeur de Venise : « Combien sont-ils au conseil des Dix ? — Quarante », dit l'ambassadeur, se croyant plus malin que le roi. Mais Sainte-Beuve prouva bientôt que le roi n'était pas si bête. « A l'Académie, les Quarante, combien sont-ils ? demanda Mlle Sass. — Dix », répondit Sainte-Beuve. Et il en compta dix sans se compter.

On chanta jusqu'à minuit, du moins il écouta chanter Marie Sass et le jeune baryton Maurel, qu'elle avait caché dans un pli de sa robe. On lui chanta ce qu'il aimait. Lulli, Mozart, Glück, Gounod, Verdi furent évoqués tour à tour dans leurs plus beaux airs ; Sainte-Beuve était tout yeux et tout oreilles, sa figure s'illuminait, lumière de l'aurore future ! Il écoutait son chant du cygne.

Tout le monde voulut l'embrasser en le quittant. Nous partions pour l'Italie, nous espérions bien le retrouver vivant, mais nous ne devions plus le revoir.

Chose singulière, ce fut à Florence, où nous étions venus sans songer à nous rencontrer, Marie Sass et moi, que nous apprîmes en lisant le *Figaro* la mort de Sainte-Beuve.

Nous devions dîner ensemble avec Paul de Saint-Victor, Henry Houssaye, Ziem et trois ou quatre voyageurs amis de Sainte-Beuve. Ce dîner fut consacré à sa mémoire, on ne parla que de lui. Je crois que si son esprit est revenu quelquefois, il est revenu ce soir-là parmi nous. « Vous rappelez-vous, me dit Marie Sass, qu'il a bu dans mon verre ? » Elle prit son verre pour boire à Sainte-Beuve : une larme tomba dans le vin.

IV

Alphonse Karr

Quoique Karr ait joué du violon romantique, *Sous les Tilleuls* et dans le *Chemin le plus court*, toujours épris du *Fa dièze*, il a répudié l'accoutrement romantique. — Ni gilets rouges, ni cheveux tombans, ni bottes à la Souvarow. — A son premier livre il était déjà coiffé à la malcontent. Oncques depuis on ne l'a vu coiffé à une autre mode. C'est qu'il a toujours été malcontent de tout — mais pas de toutes — car il est de ceux qui se tournent vers les femmes — en mépris des hommes. — Non pas de l'homme tel que Dieu l'a fait, mais des hommes du dix-neuvième siècle, empanachés dans les sept péchés capitaux de la Révolution et de la sottise.

Quand Alphonse Karr commença à penser, il s'étonna de ne pas penser comme tout le monde, aussi à son premier livre on cria au paradoxe, si bien que Karr s'écria : « Qui donc déraisonne ici? »

Il me dit un jour : « Depuis la Révolution l'esprit de ce pays-ci est si perverti qu'on est sûr d'avoir raison, en disant le contraire de ce que tout le monde dit. » C'est ce que fit Karr, seulement il le fit avec tout l'art que donne l'esprit, avec tout l'humour d'un penseur de la famille de Montaigne et de Voltaire—car c'est un écrivain de race—et de race française. On a voulu lui reconnaître d'abord un air de famille avec les Allemands. — Oui, les Allemands comme Henri Heine, qui ne sont que des réverbérations de l'esprit français. Ce que j'aime en Karr, c'est qu'il travaille son style en lame de poignard, pour frapper les imbéciles d'où qu'ils viennent. Comme Molière, il est sans pitié pour la sottise humaine : il frappe dru et toujours; Candide a beau cultiver son jardin, il se retourne pour jeter des pierres dans le jardin des autres. Des pierres précieuses souvent, mais toutes les pierres sont bonnes. On a fait un livre sous ce titre : *l'Esprit d'Alphonse Karr*. Si un jour on ne lit plus ses romans, des livres charmans où le cœur est toujours en scène, son esprit aura encore cours, comme une monnaie bien frappée qui tourne à la médaille. Combien d'axiomes venus tout d'une pièce, qui seront toujours des vérités : en politique, en morale, en religion, je dirais en philosophie, si les vérités hantaient ce pays-là. Les sophistes prétentieux comme Proudhon passent comme des nuées pleines de vent. Ils jettent de l'ombre sur leur chemin, en disant que c'est la lumière; mais un rayon en fait justice. Les penseurs comme Karr,

qui déchirent les nuages au lieu de les assembler, s'affermissent en pleine lumière. Aussi est-ce une vraie fête que de passer une heure avec lui, soit qu'on l'écoute, soit qu'on le lise. Qu'il parle ou qu'il écrive, c'est le même homme. S'il raille, c'est toujours gaiement, parce qu'il est de ceux qui croient que ce n'est pas la peine de pleurer. C'est un démocritien qui a gardé tout l'atticisme de son maître. Je l'ai vu un peu partout, depuis le tems où il cultivait des tulipes au septième étage de la rue Vivienne, jusqu'en sa maison close de Saint-Raphaël. Il a toujours été un homme, ce qui n'est pas un médiocre éloge, un homme avec les hommes, un homme avec les femmes, un homme devant le danger, un homme devant la joie, prêt à tous les duels de la vie.

Et à ce propos je raconterai comment nous avons assisté un jour comme témoins à un duel inouï. Un de mes amis, un romantique échevelé qui fut dans ce tems-là surnommé Perruquophile, avait des passions super-romantiques; sa maîtresse, tout aussi chevelue que lui, n'était pas moins violente. Ils passaient tous les deux de l'amour le plus délirant aux colères les plus déchaînées. Ils ne trouvaient rien de mieux que de se prendre aux cheveux : c'était horrible et c'était beau, car on eût dit un lion se roulant avec une tigresse. Donc un matin nous arrivâmes à point; on n'imagine pas avec quelle douceur nous arrêtâmes le duel; les combattans partirent d'un grand éclat de rire quand Karr et moi, obéissant à la même pensée, nous offrîmes, lui à Théophile, moi à sa maîtresse, en signe de réconciliation, toute une poignée de cheveux ramassés sur le champ de bataille. Ce qu'il y eut de plus drôle, c'est que la dame mit de ces cheveux-là dans un médaillon et que l'amoureux, adouci et

repentant, noua ceux de sa maîtresse autour d'une petite médaille qu'il portait toujours au cou.

V

Lamennais

Je vis venir un matin Lamennais chez Béranger. Ils demeuraient à Beaujon presque porte à porte, n° 5, rue Chateaubriand, et n° 5, rue Lord-Byron. J'étais du déjeuner du poëte, c'est-à-dire que je déjeunais comme avec Balzac, d'une grappe de raisin. Le philosophe m'attrista par sa pâleur. Il penchait déjà vers la tombe. Toute sa vie se lisait sur son front : la révolte et la défaite. Il était bon camarade avec Béranger ; sans doute il avait quelque chose à lui dire, car il me regardait de profil avec impatience. Je faisais un trop bon déjeuner pour céder la place. D'ailleurs je n'étais pas fâché de voir, même de profil, cet apôtre qui avait lancé la foudre contre l'Église. Béranger, qui connaissait bien l'évangéliste selon Saint-Just, lui demanda du nouveau : « Je ne suis pas de ce monde. — Eh bien, donnez-moi des nouvelles de l'autre. » Lamennais sourit amèrement. Il avait joué le rôle de Satan, mais il ne croyait pas plus au diable qu'au bon Dieu. Béranger lui dit mon nom ; il me parla tableaux comme M. Ingres parlait de son violon. Il eut cinq minutes d'éloquence à propos des visions de Rembrandt. Il m'offrit de me montrer chez lui un portrait de ce maître : c'était un portrait de Hals. Béranger dit gaiement qu'en peinture il ne voyait que des

couleurs et que les petits poëtes comme lui n'aimaient que les petits peintres.

Déchéance de l'esprit! Lamennais n'en était plus à l'apocalypse de Satan ni à ces belles paroles de sa première poésie : « Vois-tu le voyageur qui cherche sa patrie et marche la tête baissée? Il faut lever les yeux pour reconnaître sa route. » Lamennais ne reconnaissait pas sa route parce qu'il marchait les yeux sur ses pieds. « Jeune soldat, où vas-tu? — Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu et sur la terre une patrie. — Que tes armes soient bénies, jeune soldat! » Lamennais, qui écrivait ceci dans les *Paroles d'un croyant*, aurait pu dire que c'était l'épigraphe de la vie — s'il fût resté un croyant — mais à force de se pencher sur l'abyme du doute, il tomba dans l'athéisme.

Au point de départ, il marchait sous une auréole de lumière. Que voulait-il? Il voulait consoler ceux qui pleurent par la vue du royaume du ciel, du royaume des âmes; il voulait que les grands de ce monde fussent humiliés et que les pauvres qui travaillent fussent glorifiés; mais peu à peu ce grand esprit perdit son point d'appui qui était le ciel, oublia son maître qui était Jésus, ferma son livre qui était l'Évangile, pour prêcher la révolte. Il croyait ne prêcher que le bien contre le mal, mais les ombres obscurcirent son front et il prêcha le mal contre le bien. C'est toujours l'histoire de l'orgueil humain, du Titan qui défie Dieu, de l'homme qui ne sent plus son cœur et qui jette ce mot de révolte contre le ciel : « Il n'y a personne là-haut. » S'il n'y a personne là-haut, que fait l'homme sur la terre? Lamennais n'avait-il pas dit : « Ceux qui pensent ainsi sont marqués pour être la pâture de la bête. »

Puisque la première patrie de sa révolte était l'Évangile, pourquoi ne s'est-il pas contenté de traduire en français du XIXe siècle cette bible républicaine *.

VI

M. Thiers et les Princesses

1872-1876.

Je dîne le dimanche chez M. Thiers en compagnie de Mignet, Barthélemy-Saint-Hilaire, Arago, Renan, quelques députés du tiers-parti — ne cherchez pas là un jeu de mots — quelques membres de l'Académie française, un jeune historien néo-grec, cousin d'Alcibiade, une princesse russe et une duchesse italienne, une femme artiste en politique et une femme artiste en sculpture, deux grandes dames s'il en fut. La princesse Troubetskoï est agitée comme les événemens. Elle est toujours dans le flux et le reflux, tandis que la duchesse Colonna est grave et calme comme le marbre. Rassurez-vous, c'est le marbre qui descend de son piédestal — pour y remonter.

Avec la princesse, on perce à jour tous les voiles de la diplomatie européenne, elle voit clair non seulement dans les actes, mais encore dans les âmes des souve-

* Veuillot ne lui eût pas dit :
« L'Évangile est un petit livre qui obtint autrefois à son apparition une certaine vogue ; il eut douze éditeurs, nommés apôtres, qui le répandirent dans le petit univers alors connu. Ces éditeurs furent décapités ou crucifiés à cause de ce livre, ce qui n'est jamais arrivé encore à M. Lamennais. »

rains. Elle m'avait prédit la nouvelle révolution d'Espagne, elle m'a prédit une autre révolution à une date plus éloignée. Ce que j'aime en elle, c'est qu'elle ne flatte aucun pouvoir ni aucune majesté. Elle discute pied à pied tous les orgueils; dans la discussion, elle ne veut pas qu'on la traite en femme ni en princesse; comme Saint-Simon elle aime la vérité, jusque contre elle-même. Elle parle avec passion, mais elle ne se passionne pas jusqu'à l'erreur, comme font tous ceux qui prêchent pour l'humanité.

Elle adore l'homme d'État en question, mais à la condition de ne pas le flatter lui-même. Mais n'est-il pas au-dessus de toutes les flatteries? Rien n'est plus amusant que de les voir tous les deux monter à l'assaut des idées et des théories. Ils se combattent l'un l'autre à armes courtoises, mais tranchantes. Quand la princesse est à bout de raisons, elle dit à son adversaire : « Vous n'êtes qu'un grand historien », ce qui veut dire : Vous n'étudiez les hommes qu'à travers l'histoire, tandis que moi, je les étudie d'après nature.

Eh bien, ni la princesse ni l'homme d'État ne savent la bonne manière : le sage n'a-t-il pas dit : « Pour apprendre à connaître les hommes, pratiquez les femmes. »

La princesse a un art exquis de mettre tout le monde à sa place. Entrons chez elle un soir de réception. Voyez quelle harmonie avec toutes ces discordances? On dirait en vérité que l'abbé de Saint-Pierre prêche ici la paix universelle; non seulement toutes les nations, mais tous les partis se donnent la main dans ce salon miraculeux. C'est la trêve des inimitiés sinon la trêve des passions. Le prince Orloff cause avec la Sublime Porte, M. Thiers avec le général Fleury, l'ambassadeur d'Al-

lemagne avec Léon Gambetta, le commandeur Nigra sourit à l'Autriche, qui sourit à la France, qui sourit à l'Angleterre. L'Amérique vient dire son mot pacifique. M. Jules Simon fait comprendre l'instruction obligatoire à un prince de Bourbon. Je vous le dis en vérité, c'est un congrès universel que ce salon. Mais rassurez-vous, tout ce qu'on a laissé dans l'antichambre, on le reprend avec son manteau; quand on monte dans son coupé, on a retrouvé sa nationalité et ses théories. La princesse n'a travaillé qu'à la toile de Pénélope. Mais qu'est-ce autre chose que la vie ? Bienheureuses celles qui ont une toile de Pénélope sous la main.

Talleyrand disait de M. Thiers : « C'est un gamin qui a le feu sacré. » Gamin de Marseille et gamin de Paris. Le feu sacré c'était le diable au corps. Mais le gamin s'est élevé jusqu'à la dignité d'historien et d'homme d'État. Historien, il s'est incarné dans la Révolution et l'Empire. Il a été tour à tour révolutionnaire et impérialiste, passant des girondins aux montagnards, passant du Consulat à l'Empire. Homme d'État, il a été tour à tour révolutionnaire et monarchiste, faisant verser le char de l'État quand il ne le conduisait pas.

Par son étude rapide des hommes et des choses, M. Thiers aurait pu sauver Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III. Il fut pour beaucoup dans leur chute. N'est-ce pas grâce à lui qu'a été fondé *le National?* N'est-ce pas lui qui en inspira toute la politique à la Machiavel. « Enfermez Charles X dans la Charte, fermez les portes à double tour, il sautera par la fenêtre. » Charles X a sauté. Après les journées de juillet 1830, il pouvait faire la République. Par esprit de contradiction,



il fit la royauté, comme il fit la République en 1871 quand il pouvait faire la royauté. Il se croisa les bras sous le second Empire, parce que Napoléon III l'aimait mieux comme ami que comme ennemi; et pourtant si, au lieu d'appeler des ministres sans expérience, l'Empereur eût pris M. Thiers, M. Thiers aurait sauvé l'Empire.

Pourquoi John Lemoinne a-t-il dit de M. Thiers : « C'est M. Prudhomme ayant le courage de ses opinions. » Mais M. Thiers n'a jamais eu d'opinion, hormis une seule, celle d'être Monsieur Thiers. Il ne croyait ni à Dieu ni au diable ; croyait-il à la France ? Au moment où Victor Hugo niait les frontières des peuples, M. Thiers élevait des frontières à Paris, regrettant de ne pouvoir surélever les Pyrénées, les Alpes, les bords du Rhin, les citadelles et les côtes du Nord. Il n'était ni royaliste, ni républicain, ni impérialiste, il était Monsieur Thiers, comme Voltaire son maître était Monsieur de Voltaire. Le pouvoir était toujours bon, pourvu qu'il fût au pouvoir. Plus d'une fois il étreignit de ses petits bras l'opinion publique, jusqu'à la faire crier comme s'il la violait. Cormenin disait : « Il n'a pas été élevé sur les genoux d'une duchesse », mais les duchesses le trouvaient charmant, à la condition qu'il restât à leurs pieds. Nul n'avait une hardiesse plus galante et plus fine; aussi était-il recherché du coin des femmes. Je l'ai vu à l'œuvre avant minuit; passé minuit, je crois que les femmes aimaient mieux continuer la conversation avec un autre. On disait aussi de M. Thiers : « C'est le dictionnaire Bouillet des assemblées. » C'était quelquefois le dictionnaire philosophique de Voltaire.

Quand la princesse russe et la duchesse napolitaine

dînaient aux côtés de M. Thiers, il les prenait à témoin de tout ce qu'il disait; bien mieux, pour appeler leur attention, il les touchait ici et là de sa petite main patricienne sans qu'elles songeassent à s'offenser.

Un soir il nous a conté sa vie en tout abandon, sans se faire plus grand qu'il n'est. Je me rappelle bien la conclusion :

« Journaliste, j'ai plaidé la cause de la liberté, homme d'État je l'ai plaidée encore en la combattant parce qu'il faut mettre des gardes-fous pour ceux qui sont fous. J'ai fait fortune parce que j'ai voulu faire fortune. Savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'il faut avoir de l'argent pour marcher le front haut. Quand on se voue à la politique, on ne peut être Homère mendiant. L'armoire de fer condamne toujours Mirabeau. J'ai fait comme tout le monde, je me suis marié. On ne peut pas trouver une meilleure femme que la mienne, voyez-la plutôt qui dort là-bas et jugez si nous avons bien dormi ensemble. »

M. Thiers se mit à rire et poursuivit tout en joignant ses deux mains sur le bras de la duchesse : « J'ai beaucoup aimé les femmes et les chevaux. Un journaliste a dit en me voyant passer à cheval aux Champs-Élysées pendant la question d'Orient : « M. Thiers peut courir tous « les steeple-chases, sans crainte de se faire de mal, « parce qu'il ne tombera jamais de haut. » Je suis tombé « du pouvoir plusieurs fois, mais jamais de cheval. »

C'était M. Ingres, jouant du violon. M. Thiers, qui n'était jamais déplacé, a manqué à l'académie du Jockey-Club.

On a beau tout expliquer par les lois de la nature (?), j'avoue qu'après avoir étudié à l'amphithéâtre avec Thore et Esquiros, la géographie des idées dans la cerveau, je

n'ai pas bien compris le travail des songes, témoin celui-ci :

C'était hier, à un dîner en l'hôtel Thiers, Mlle Dosne m'avait parlé d'une surprise. Voilà qu'à peine à table, comme une place était réservée en face d'elle, j'y vois venir M. Thiers, en longue redingote, dans sa pâleur déjà spectrale, tel il est dans le portrait de Bonnat. Il nous salua tous de son sourire cordial, comme à ses dîners habituels, quand il arrivait le dernier de ses hôtes, parce qu'il dormait avant le repas du soir.

Tout ceci, direz-vous, n'est qu'une réverbération des choses vues en pleine lumière des candélabres, dans cette salle à manger, toute verte, où on a vu passer les illustrations des derniers temps. Oui, mais voici où le rêve vient déjouer toutes les mathématiques de la raison. A peine assis à table, M. Thiers nous regarda tous et prit la parole pour faire l'historique en traits de feu de toutes les bêtises en politique depuis sa mort, mais surtout de toutes les bêtises en germe qui allaient s'épanouir. Il fut éblouissant comme dans ses plus éclatantes causeries. En quelques mots, il peignit à vif toutes ces célébrités d'une heure que le hasard des révolutions jette sur la scène du monde. C'était amusant comme une comédie politique de Sardou, quand Beaumarchais lui taille la plume.

On sait que M. Thiers n'était jamais interrompu. « Je ne dirai pas tout, dit-il en se levant; mais j'ai déjà bien assez soulevé le rideau. Souvenez-vous de ce que disait Napoléon au docteur O'Meara, à Sainte-Hélène : « Si « mon fils devient empereur, qu'il ne fasse jamais la « guerre à l'Empereur de la Chine. »

Et, sur ce mot, il essaya un sourire en murmurant

d'une voix qui fit tressaillir tout le monde : « Je n'ai que la permission de dix heures. »

VII

Béranger

Combien d'amis ! L'amitié de Lamennais fut salutaire à Béranger qui aimait trop les coteaux modérés pour traverser les Alpes du grand Inconnu avec ce croyant qui ne croyait pas. Plus Lamennais voulait l'entraîner, plus il se rapprochait du *Dieu des bonnes gens*. Après tout, sa chanson contient une philosophie qui survivra peut-être aux volumes ambitieux de l'illustre Breton qui, pareil à son compatriote Chateaubriand, un autre grand ami de Béranger, a voulu trouver la vérité dans les régions où on ne trouve que les nuées.

La figure de Béranger était la moins poétique du monde. Brizeux, qui, lui d'ailleurs, n'avait pas la tête de lord Byron ni de Lamartine, surnomma Béranger : le *Père Lathuille*. C'est qu'il n'avait pas bien regardé ni la flamme des yeux, ni la malice des lèvres, ni la lumière du front.

Ce fut rue Fortunée que pour la première fois, je serrai la main de ce brave homme, aujourd'hui dédaigné, parce qu'on ne chante plus que les chansons de M. Libert et de Mme Faure. Mais on reviendra à Béranger pour le lire sinon pour le chanter. On reconnaîtra qu'il appartient à l'histoire politique comme à l'histoire littéraire. Poëte national, a-t-on dit. Oui, poëte national, puisque pendant bien des années la France a eu, en l'écoutant, des bat-

tement de cœur et des éclats de rire. Son malheur a été sa popularité, c'est la vague — ou la vogue qui vous submerge en vous couvrant de sable et d'écume; mais ce n'est pas un affront, c'est un autre baiser rouge de la Muse.

A mon arrivée à Paris, j'avais vécu à la condition de faire « des chansons à la manière de M. de Béranger ». Il ne me fut pas bien difficile, quand j'écrivis *le Quarante et unième fauteuil*, de faire les cinq strophes célèbres qui ont été chantées sur toutes les orgues de barbarie de Paris et de la province.

L'imprimeur attendait. Je déjeunais avec quelques amis; tout en causant je me mis à crayonner la chanson et je la chantai sur un vieil air pour avoir l'opinion de mes convives. Gautier me prédit ce qui est arrivé, à savoir que cette chanson serait attribuée à Béranger et non à moi, tant elle était bien dans le style du bonhomme.

En cette *Histoire du Quarante et unième fauteuil*, au chapitre consacré à Béranger, l'Académie en corps se présentait chez lui pour qu'il voulût bien accepter un fauteuil; mais Béranger qui « ne voulait rien être », répondait en chantant cinq couplets dont voici le dernier :

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses,
Il ne faut pas les toucher de trop près;
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantaht, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air ! Laissez-moi l'horizon !
Immortel, moi ! Mais chut ! La mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison!

La chose plut beaucoup à Béranger. Le meilleur et le plus doux des hommes vint un matin sonner à ma porte;

il se jeta dans mes bras et m'embrassa avec effusion. « Ah çà! me dit-il, la chanson est-elle de vous ou de moi? » Eh bien, la chanson fut toujours attribuée à Béranger. On le représenta venant la chanter dans une revue du Palais-Royal; on la cria dans les rues pour deux sous : « Voilà la dernière chanson du célèbre chansonnier. » Ce qui ne fit de tort ni à l'un ni à l'autre.

Béranger a eu comme Gœthe et comme Voltaire son bouquet de vieillesse ou plutôt ses roses de Noël, ce sage qui, certes, ne jouait pas à l'Anacréon, se levait à l'aurore et se couchait comme les oiseaux, un dernier refrain sur les lèvres, car il n'a jamais fait ses chansons qu'en les chantant.

Une jolie fillette, nièce d'une fruitière de la rue de l'Oratoire-du-Roule, portait tous les jours des fruits à Béranger. Les fruits étaient son seul luxe et sa seule gourmandise. Il avait remarqué cette fillette, toujours chantante, qui lui demanda un jour de faire une chanson pour elle. La vieille Lisette répondit du haut de ses soixante-seize ans à celle qui n'en avait que seize : « M. de Béranger ne chante plus, Mademoiselle. » C'est que Lisette n'était plus la folle du logis.

Béranger fut plus doux à cette enfant. Il la fit asseoir un matin à sa table et la pria de chanter. Elle avait entendu Déjazet, elle chantait dans cet esprit-là, si bien que le bonhomme fut ravi. Il y avait si longtems qu'il n'entendait plus ses refrains par une bouche si fraîche.

Survint Lamennais, voisin de Béranger presque porte à porte, là où s'embranche la rue Lord-Byron dans la rue Chateaubriand.

Mlle Seize Ans ne s'interrompit pas pour si peu : un philosophe! Et voilà nos deux vieux amis qui applau-

dissent, touchés jusqu'aux larmes. « Et bien, embrassez-moi, monsieur Béranger, car si vous saviez comme je vous aime! » Ce fut fait avec une bonne grâce charmante. « Comme ça sent bon la jeunesse! » dit le poëte en respirant les cheveux brunissans de la petite fruitière.

Ce fut à cet instant que j'entrai en scène pour entendre dire cette amère et belle parole à Lamennais : « La douceur de vivre est dans la renaissance éternelle du cœur. Vous avez été heureux jusqu'à la fin, vous Béranger, car on vous a aimé ; tandis que moi, ni à la fin, ni au commencement! »

Pour achever le tableau : la vieille Lisette humait son café sans paraître s'occuper des autres. Regrettait-elle le tems où elle suspendait, en guise de rideau, son châle à la fenêtre de la mansarde? Non. On avait trop parlé d'elle. Elle était comme Béranger, surchargée de gloire. Et puis sa vie n'était alors qu'un arbre aux branches mortes où ne chantaient plus les oiseaux bleus.

VIII

Nieuwerkerke

Je ne saurais mieux peindre Nieuwerkerke surintendant des Beaux-Arts, que par ce trait caractéristique :

Un matin je me rencontrai chez Alfred de Musset déjà bien malade avec cet odieux Viel-Castel. Le poëte nous dit que son plus grand regret avant de mourir était de ne pas revoir ses amis Raphaël, Giorgione et Léonard de Vinci. Il nous était difficile de lui amener ces amis-là. « Vous devriez, lui dis-je, venir les voir aux

flambeaux, car Nieuwerkerke vous invitera si vous voulez à une de ces fêtes éblouissantes qu'il donne la nuit aux souverains « de passage à Paris ». Il en vient tous les jours. — Ce serait mon rêve, dit de Musset en s'animant, mais je voudrais être seul. — Rien que cela! s'écria Viel-Castel. C'est à peu près comme si je demandais au directeur de l'Opéra de me donner une représentation à moi tout seul. — Pourquoi non ? » reprit de Musset qui n'aimait pas qu'on jetât une pierre sous ses pieds.

Le lendemain — Viel-Castel ne l'espérait pas, mais je n'en fus pas surpris — Nieuwerkerke envoya une très gracieuse invitation à Alfred de Musset pour visiter le Louvre aux flambeaux. Ce ne fut pas tout, il vint le prendre chez lui. Quand le poëte fut arrivé au Louvre, celui qui allait être nommé surintendant des Beaux-Arts dit à son hôte : « Mon cher de Musset, si vous voulez être seul en face des maîtres que vous aimez, j'irai vous attendre dans mon cabinet avec Houssaye et Viel-Castel qui ne sont venus que pour souper avec nous. — Eh bien ! oui, dit Alfred de Musset en serrant les mains de Nieuwerkerke, j'irai tout à l'heure vous remercier de tant de bonne grâce ; mais si vous restiez là, je serais avec vous et non pas avec Raphaël ou Vinci. »

Que se passa-t-il avec Raphaël et Vinci ?

Que se passa-t-il dans cette dernière effusion du grand poëte vers le grand peintre ? Je n'ai jamais pensé sans être ému à cet éloquent adieu aux chefs-d'œuvre de la tribune du Louvre par un homme qui allait ne plus rien voir !

Alfred de Musset dit une dernière parole à la Joconde et à la Fornarina ; après quoi, pâle et les yeux humides,

il s'en vint remercier Nieuwerkerke de son exquise bonté : « On voit bien, mon cher Nieuwerkerke, que vous êtes né grand artiste et grand seigneur. » C'était la première fois qu'on traitait un poëte en souverain; aussi quand je serre la main de Nieuwerkerke, Alfred de Musset y est pour quelque chose.

Il y a aussi le Nieuwerkerke artiste et sportman. Le sculpteur a signé quelques belles statues et quelques bustes charmans — *Guillaume le Taciturne* et le buste de l'Impératrice. — Le mondain a été l'exemple du grand seigneur en toutes choses. La nature lui a donné une des plus belles architectures humaines. Aussi le Louvre des chefs-d'œuvre ne sera-t-il pas de longtems si bien représenté. Pas un des cent-gardes n'aurait pu se mesurer avec lui. Et par-dessus tout cela un homme d'esprit. Qui ne se rappelle ses fêtes du Louvre? C'était radieux, surtout les soirs où Rachel apparaissait dans la salle des pastels comme un portrait florentin ou comme une statue grecque. Où sont les neiges d'antan?

IX

Mérimée

Il fut de la Cour où il a passé pour un homme de beaucoup d'esprit. Je ne lui ai jamais entendu dire un mot spirituel, quoiqu'il s'évertuât toujours contre son prochain. Il y a pourtant un mot de lui qui a fait fortune. Il disait de M. Viennet, un des quarante : « Ne parlons pas trop mal de ses tragédies, par exemple; quand il était au siège de Leipzig, il en avait une sur son cœur qu'il destinait à Talma et au parterre des rois; un

obus lui vint en pleine poitrine par ricochet, mais il fut sauvé par la tragédie, car l'obus n'eut pas la force d'aller plus loin que le troisième acte. »

Au fond, Mérimée fut l'homme des demi-malices et des demi-visées. Jamais un mot franc du collier, jamais un coup d'œil d'aigle : il se confina dans les demi-teintes de son cabinet ou dans les chatteries de quelques femmes surannées. Il faisait le joli cœur, ce qui lui donnait des airs de caricatures avec la figure de porte de prison ; il manquait du courage littéraire qui dit tout haut sa pensée ; il assassinait les gens dans la nuit après les avoir profondément salués dans la journée; il n'avait ni cœur ni estomac ; il nourrissait son cœur de passions refroidies ; il nourrissait son estomac d'une tisane perpétuelle qui n'était même pas de la tisane de champagne. Je le vois encore au coin de son feu, dans le milieu de l'été, devant sa cafetière qui psalmodiait je ne sais quelle triste chanson ; aussi était-il mécontent de tout cet homme à qui tout avait réussi, mais il n'a jamais été mécontent de lui.

Un romancier, il le fut et de haute lignée, trouvant la situation comme le mot, peignant avec force, avec relief, avec cruauté. On sent dans chacune de ses pages qu'il n'aime point l'humanité ; qu'importe, puisque là il fut un artiste ; mais là seulement : l'auteur dramatique fut sifflé, le critique n'a pas laissé une page, l'historien n'a pas mis une figure debout, l'homme politique ne fut qu'un diplomate de l'ancienne école qui se cache pour dire la vérité.

Puisqu'il voyait ce que tout le monde voyait, hormis ses augustes amis, l'Empereur et l'Impératrice, pourquoi ne leur disait-il pas la vérité ? C'est qu'il était trop occupé

à la Cour à toucher les uns et les autres. Parlait-on d'un de ses contemporains devenu sénateur, il le disait tombé en enfance ; parlait-on d'un nouveau venu, il déclarait que c'était un nouveau venu qui ne serait jamais nouveau ; tout lui faisait ombre à cette ombre.

Un soir, on faisait cercle autour de l'Empereur qui parlait des hommes de lettres touchés de politique. L'Empereur, avec sa bonté habituelle, les prenait sous sa protection, même ceux qui lui étaient opposés. Mérimée n'en fit qu'une fricassée. L'Impératrice était survenue avec deux ou trois femmes de la Cour, affolées de Mérimée : « Mon Dieu ! comme il a de l'esprit ! » Ce n'était pas l'opinion de l'Empereur ; aussi lui tomba-t-il des lèvres ce mot qui m'est resté jusqu'au jour où je l'ai mis dans un sonnet : « Monsieur Mérimée, j'ai plus d'esprit que vous, parce que je suis bon. »

Il eut beaucoup d'esprit, Alceste-Mérimée :
Un soir qu'il voulait plaire à Napoléon trois,
Il flagella les dieux, les hommes et les rois,
Avec une malice un peu trop imprimée.

Il frappait tout le monde ; aussi quels désarrois !
Pas un homme vivant qui ne fût un pygmée,
Et comme il s'enivrait de sa gloire en fumée
Pendant qu'il attachait ses amis à la croix !

Napoléon lui-même eut sa part de supplice,
Il lui fallut gaiement boire à l'amer calice
Et se laisser marquer en noir par ce charbon.

L'Empereur souriant ne daignait contredire.
A la fin il ne put s'empêcher de lui dire :
« J'ai plus d'esprit que vous, parce que je suis bon. »

Mérimée n'aimait pas les gens de lettres ; il les trouvait encore plus bêtes que les illettrés. « La comédie qu'ils jouent n'est pas comique du tout, le public les sifflerait s'ils ne se sifflaient eux-mêmes. » Et quelles incroyables impertinences contre Victor Hugo, un souverain qu'il ne reconnaissait pas ! Ce ne fut donc pas là qu'il plaça ses amitiés. Il fut pourtant camarade de quelques-uns : Sainte-Beuve, Alfred de Musset, George Sand. Mais il eut une plus vive amitié pour du Sommerard et Courmont. Quoiqu'il aimât la solitude et qu'il ne se trouvât bien, cet homme refroidi dès l'enfance, que dans sa villa de Cannes avec son ami le soleil, il fut un homme de cour ; on le rencontra souvent aux Tuileries, à Fontainebleau, à Compiègne, à Biarritz, mais, tout en s'intitulant le fou de l'Impératrice, il n'y jouait bien que le rôle d'Alceste.

Ce fut au point que, plus d'une fois, l'Impératrice conseillait à son fou de retourner au fond des bois. Mérimée n'était content de rien, lui qui devait être content de tout. Certes, la vie avait été facile à celui-là. Ses amis de collège lui avaient donné en sa première jeunesse de hautes fonctions dans les beaux-arts. Le succès le prit à son premier livre sans permettre qu'il fût jamais contesté. Dès qu'il frappa à la porte de l'Académie, la porte s'ouvrit à deux battans. Quoiqu'il raillât tous les partis, ou parce qu'il les raillait, il fut toujours bien avec tout le monde. Il eût été pair de France sous la monarchie, il devint sénateur dès que l'Empire fit un sénat. Vous direz que tout cela ne fait pas le bonheur. Vous avez raison, mais tout cela ne gâte pas le bonheur. Quel fut donc le point noir dans cet horizon sans nuages ? Le point noir, c'est que cet

homme, qui avait l'art de parler et d'écrire, n'eut jamais l'art d'aimer et d'être aimé. Il ne s'est jamais jeté à bras ouverts sur un cœur loyal. Il avait trop peur d'être pris en flagrant délit de ridicule. C'est l'histoire de Fontenelle.

Mérimée s'égara hors du roman, mais il n'a vécu et il ne vivra que par ses romans. Il n'a fait de l'histoire que pour la pose et pour les Académies ; il savait bien qu'il n'entrait pas dans l'âme des personnages historiques, il ne leur donnait que la vie factice de l'électricité. Qu'importe ! combien d'historiens célèbres qui voudraient s'en aller dans l'autre monde — dans le monde de la renommée — avec *Colomba*, *la Vénus d'Ille* et autres petits chefs-d'œuvre incomparables! Ce simple volume est un piédestal de bronze.

Pour finir, rappelons la belle pensée de Vauvenargues : « L'esprit est l'œil de l'âme et non sa force. » Sa force est dans le cœur, dans l'âme, dans la passion. Mérimée a voulu tuer la nature par la raison, la passion par l'esprit. Comme il était bien doué, son génie a résisté. Mais combien de branches en fleur il a sacrifiées dans la belle saison qui eussent donné des fruits à son automne. Il a trop voulu « faire le malin » au lieu de faire l'homme. Heureusement qu'il fut un galant homme.

X

Alfred de Vigny.

Alfred de Vigny était le joaillier de la cour d'Apollon ou encore le Benvenuto Cellini du romantisme.

En sa jeunesse, il se contenta de sa belle prose et de

sa fière poésie; mais, dès que fut tombée sa jeunesse, il ne se contenta plus des féeries de son imagination. Ce fut alors qu'il s'écria : *Seul le silence est grand.* Il ébauchait cent choses sans en vouloir parfaire aucune, tout en s'impatientant, ce poète du silence, de ne plus faire assez de bruit par ses œuvres passées. Il me disait, un jour : « Ce ne sont pas nos livres qui font du bruit dans le monde, ce sont nos actions, ce sont nos folies. »

Il reprit : « M. de Balzac a commencé par être plus célèbre par sa canne, grâce au roman de Mme de Girardin, que par ses premiers romans. » Ces paroles me rappelèrent qu'au temps où M. de Balzac faisait ciseler sa seconde canne par Froment Meurice, cet autre merveilleux joaillier du romantisme, M. de Vigny s'occupa beaucoup de se faire sculpter et ciseler une épée, trouvant sans doute que c'était la vraie canne du gentilhomme. Le gentilhomme Alfred de Vigny avait commencé par la vie du soldat. Mais il eut beau ressaisir toutes les épées connues dans les musées, il n'en trouva pas une qui fût, je ne dirai pas à sa taille, mais à sa main.

Je lui représentai que la première plume venue ferait bien mieux son affaire. « Prenez une plume d'aigle ou une plume d'oie, c'est avec cette épée-là que vous êtes soldat aujourd'hui. — Pélion sur Ossa! s'écria-t-il. Voulez-vous donc que je fasse, comme les autres, des pièces qui ne finissent pas et des romans qui recommencent toujours : des romans de stratégie, comme *Clarisse Harlowe?* Vingt-quatre volumes pour décrire le siège et la prise d'un cœur; c'est digne de Vauban. »

Alfred de Vigny me promit pourtant, en 1852, un

drame pour Mlle Rachel. Mais il se contenta de voir le drame en songe : la réalité l'effrayait. Il causa avec Mlle Rachel, il m'indiqua les décors, il fixa le soir de la première représentation. Or, ce soir-là, il demeura au coin de son feu, le drame se passa au fond de son âtre : le poëte n'était plus qu'un philosophe. Singulier homme ce gentilhomme et ce galant homme. Pour lui, tout ce qu'il rêvait était arrivé, aussi ne daigna-t-il jamais descendre des hauteurs. Il est vrai que le comte Alfred de Vigny demeurait alors au quatrième étage, presque au septième ciel.

Il s'imaginait être toujours dans son rôle de grand seigneur, parce que son imagination complaisante lui donnait des équipages et des gens. Sa cuisinière était tout son domestique; mais il croyait avoir des serviteurs sans nombre. Il fallait le voir dire d'une voix de souverain : « Où sont mes gens ? » Il ne disait jamais : « Allez chercher un fiacre », mais : « Faites avancer ma voiture. » Sur quoi sa bonne à tout faire courait à la prochaine station pour revenir tout essoufflée : « La voiture de monsieur le comte est avancée. » Si un ami descendait avec lui, il lui offrait la place d'honneur dans son carrosse à trente sous. J'ai joui un jour de cette prérogative. Un autre jour, comme je lui disais adieu, il sonna ses gens. « Reconduisez M. Arsène Houssaye », dit-il tout haut, comme s'il parlait à un valet de chambre. Mais ses gens n'arrivant pas, il daigna me reconduire lui-même jusqu'à l'escalier, tout en s'indignant contre les domestiques d'aujourd'hui qui ne sont jamais là. C'est que la bonne à tout faire était allée acheter des œufs et des pêches pour le déjeuner.

Et il m'avait invité à le partager ! Pourquoi ne point

passer cette illusion à ce galant homme? Il a rimé de si beaux vers et il a conté de si beaux contes! Molière, le grand peintre des ridicules, en traînait quelques-uns sur ses pas comme beaucoup de ses victimes. C'est l'humanité.

Alfred de Vigny, bien mieux que tant d'autres, méritait un hôtel, un landau et des gens. Mais le génie n'est pas payé ici-bas — ni là-haut.

Son cabinet était son Olympe. Le bruit l'offensait, hormis le bruit des applaudissemens quand on jouait son *Othello* ou son *Chatterton*. Il croyait volontiers que tout le monde était occupé à discuter ses œuvres. Il n'aimait la Vérité que vêtue d'un péplum, tant il avait peur de la réalité. Il remettait tout au lendemain, même son bonheur, même sa gloire. Pendant des années je l'ai vu tantôt chez moi, tantôt chez lui, pour la reprise d'*Othello* et de *Chatterton*. Quelle que fût la distribution des rôles, il disait toujours : « Je vais étudier les comédiennes. » Il venait au théâtre, mais il s'en allait plus indécis encore. C'était à mourir. Il y mettait tant de bonne grâce, qu'il était impossible de ne pas prendre patience. C'est ainsi que, voulant le jouer, je n'ai réussi qu'à perdre agréablement mon tems.

Il n'y avait pas d'ailleurs avec lui de profonde intimité. Selon Jules Sandeau, qui l'a bien connu, personne n'a vécu dans sa familiarité, « pas même lui ». Ratisbonne, qui a parlé de lui comme un fils et comme un poëte, rappelle qu'il s'enveloppait d'une haute réserve comme une armure d'acier poli, même contre lui.

Nul ne peut dire qu'il fut son ami, pas même Dieu qu'il tenait à distance comme les autres avec une poli-

tesse de grand seigneur. Voilà sans doute pourquoi on a dit qu'il était mort sans confession.

Alfred de Vigny se croyait déjà dans l'empyrée. Aussi avait-il pris la solennelle désinvolture d'un dieu. On ne le surprit jamais terre à terre ni dans ses inspirations, ni dans ses amours. Il métamorphosait sa femme et ses maîtresses en archidéesses de l'Olympe. Jamais l'aristocratie de race ni l'aristocratie littéraire ne s'éleva à un tel diapason.

Pourquoi oublier ici, à propos d'Alfred de Vigny, son histoire avec Mme Dorval? Il l'adorait : elle avait joué *Kitty Bell* comme un ange; il allait la voir tous les jours : ce n'étaient que bouquets de fleurs et bouquets de vers. Quoiqu'elle fût fort engageante, il n'avançait point d'une coudée. Il parlait d'elle comme en parlait Banville dans ses *Camées parisiens*. Cette figure désolée, même dans la joie, c'était déjà l'âme extra-humaine qui s'envolait, en lui faisant ombre. Il avait peur de toucher « ces lèvres folles de passion, ces yeux brûlés de larmes, ce corps palpitant, ces bras brisés par la fièvre ». Il se contentait de l'idéale musique de cette voix si brutalement douce quand elle disait : « Je vous aime! »

Si Alfred de Vigny se jetait à ses genoux, elle le relevait dans ses bras; mais, tout effrayé d'être si près de son rêve, il prenait son chapeau. Le lendemain, c'était la même comédie : Mme Dorval la trouvait mauvaise. Jamais poëte n'avait poussé si loin l'art de filer le parfait amour. Alfred de Vigny eût inventé le superplatonicisme. Un soir qu'il s'évertuait de couvrir de fleurs sa princesse, elle finit par lui dire, tout impatientée : » Voyons! à quand la noce? »



XI

Gavarni

Gavarni, tout en se jouant, a écrit sur pierre, par la langue expressive du dessin, la page la plus vive du roman de notre jeunesse. Combien de mots jaillis de son esprit qui sont l'esprit de son tems, avec les mots qu'il recueillait de première main!

Sont-ce les romans qui font les mœurs, ou les mœurs qui font les romans? Balzac et Gavarni ont créé tout un monde qui n'avait vécu que dans leur esprit. Mais là est la force du génie : ce monde, écrit et dessiné, a pris un corps sur cette âme soufflée par ces deux maîtres. Les héros et les héroïnes de Balzac, comme les héroïnes et les héros de Gavarni, sont aujourd'hui vivans parmi nous.

Je ne suis pas absolu. Je ne nie pas que la *Comédie humaine* de Balzac et de Gavarni — tomes I et II — n'ait aussi ses moulages à vif, ses photographies en plein soleil, ses contre-épreuves de la Vérité. L'âme du romancier et du peintre est le miroir d'acier poli de

la Fable antique que la Poésie agitait devant les philosophes et les courtisanes. Balzac et Gavarni étaient hommes du monde et savaient leur monde. Mais ils avaient trop d'imagination pour se contenter de peindre le jeu de la vie et le jeu de l'amour, tel qu'il se joue à Paris, où le peuple le plus spirituel de la terre manque beaucoup de relief, de couleur — et d'esprit *.

J'ai vu, pour la première fois, Gavarni au bal de l'Opéra. C'était le dandy par excellence. Je croyais voir le comte d'Orsay. J'étais avec un peintre plus fort par les épaules que par la main. Il haussa les épaules et s'éloigna de Gavarni en s'écriant : « Extrait de fleurs d'oranger! » Je lui demandai quel était ce dandy si bien frisé. « Un dessinateur de modes, qui se nomme Gavarni. — Mais il a beaucoup de talent, dis-je. Lawrence ne dessine pas mieux; M. Ingres ne dessine pas si bien. » Michel-Ange haussa les épaules et me quitta.

Cinq minutes après, Roger de Beauvoir — extrait de violette de Parme — se promenant avec Gavarni, vint à moi. On dit des folies aux égarées du foyer. Je fus émerveillé de l'esprit imprévu — et pourtant philosophique — je dirai presque mathématique, de Gavarni.

Gavarni signait ses chefs-d'œuvre d'une main légère, comme il signait un billet galant, avec la fine moquerie d'un esprit supérieur qui ne croit qu'à l'heure vécue.

Il a commencé par *l'Artiste*. C'est là qu'il a ouvert sa série des bals de l'Opéra et des fêtes du monde. En 1843, quatre de mes amis achetèrent *l'Artiste* pour m'en

* En quelques mois, Méry, Roger de Beauvoir, Gozlan, Gavarni, sont morts avant l'heure. C'est le train express de l'esprit français. Les Parisiens s'en vont, les Velches arrivent, dirait Voltaire.

donner la direction. J'écrivis aux illustres de la littérature et de l'art. Hugo m'envoya une eau-forte et Gavarni une pièce de vers. Il écrivait en prose et en vers ; mais sa véritable écriture, c'est le dessin : c'est là qu'il est éloquent, c'est là qu'il est philosophe, romancier et poëte avec tout l'imprévu, tout le brio, toute la désinvolture d'un esprit original qui imprime son sceau tout en se jouant.

On a comparé Gavarni à Hogarth, à Goya, à Hoffmann, à tous les humoristes. Gavarni est né de Gavarni pour mourir Gavarni, Parisien par excellence des derniers jours de Paris; car Paris s'en va. Dans un quart de siècle, Diogène pourra allumer sa lanterne pour chercher un Parisien.

La fin de Gavarni a été sombre. Il habitait une villa célèbre par ses arbres verts. Il y méditait, non plus les fourberies de femmes, mais les problèmes de Newton. Sous le dandy, il y avait un grand artiste; sous le grand artiste, il y avait un mathématicien : seul le mathématicien avait survécu. Çà et là, il ouvrait sa fenêtre vers Paris, comme s'il entendait encore les airs charmans de son carnaval — un autre carnaval de Venise. Mais à peine avait-il souri au passé, qu'il fermait sa fenêtre et remontait, par l'esprit, les spirales de l'algèbre.

Il ne croyait pas à Dieu ni à son âme « pour deux sous ». Deux sous! Il n'en fallait pas plus pour passer autrefois l'Achéron. Deux sous donnés à un pauvre avec la charité chrétienne, il n'en faut pas plus pour passer au ciel.

Qui a été bien étonné là-haut? C'est Gavarni, quand il a retrouvé son âme qu'il avait perdue.

XII

Mlle Mars et Mlle Doze

Mademoiselle Mars fut la comédienne par excellence, parce que Mlle Mars, disparaissant sous la figure qu'elle représentait, pouvait jouer tour à tour, dans *le Mariage de Figaro*, le rôle de Suzanne et celui de la Comtesse. C'était bien Suzanne, c'était bien la Comtesse; Mlle Mars demeurait dans la coulisse. Aujourd'hui, ce sont les figures de la pièce qui restent dans la coulisse, pour la personnalité de la comédienne.

Roger de Beauvoir me présenta un jour à Mlle Doze. Il aimait les aurores depuis son aventure avec la comtesse Dash, qui s'est envolée de ses bras pour devenir reine en Allemagne. Moi aussi, j'aime les aurores, ce qui ne nous a pas empêchés d'aller souper ensemble chez Mlle Mars. Mais Mlle Doze était du souper, et aussi Jules Janin, et aussi Loève-Veimar, qui aurait bien voulu naguère rimer avec Mars.

Il nous dit qu'il arrivait tout exprès de son consulat de Bagdad pour la Célimène des Célimènes.

Nous avions apporté des bouquets à la maîtresse de la maison. Quand on les mit sur la table, elle nous dit : « Vous vous figurez donc que je joue la comédie ? » Ce fut le point de départ de cent et un madrigaux. « Oui, oui, dit-elle, tout cela est pour la comédienne; mais, heureusement, il n'y a plus rien pour la femme. »

Roger de Beauvoir, qui ne fait pas les choses à demi, prit Mlle Mars dans ses bras et l'embrassa à toute volée, pour lui prouver qu'il y avait encore une femme sous la comédienne.

Loève-Veimar aurait bien voulu en faire autant; mais la mollesse orientale le clouait sur sa chaise. Il se souleva. De sa main blanche, Mlle Mars lui montra sa patte-d'oie invisible pour les spectateurs, mais trop visible déjà pour les adorateurs. « Pourquoi, dit-elle, Dieu n'a-t-il pas mis les rides aux talons? » Elle eut toutes sortes de mots pendant le souper : de très anciens, mais aussi de tout nouveaux. J'aurais voulu les saisir au vol comme on prend les papillons. En voici un qu'il ne faut pas oublier : Mlle Doze disait à Mlle Mars, qui l'appelait sa fille — encore une coquetterie — qu'elle désespérait toutes les comédiennes par le charme de son jeu : « Ah! ma belle enfant, j'aurais bien mieux joué encore, si je n'avais pas voulu si bien jouer! »

Roger de Beauvoir, qui n'aimait que le vin de Champagne, regrettait de ne pas en avoir apporté une bouteille dans son bouquet. Mlle Mars le connaissait bien; aussi lui dit-elle : « Et moi aussi, je vais vous offrir un bouquet. » On apporta deux bouteilles d'aï qui firent leur poussière d'or. Cette fois, Roger de Beauvoir dégaina et débita les plus belles folies. Mlle Mars lui dit tout à coup : « Monsieur de Beauvoir, puisque vous contez si bien, je vais vous dire une histoire que vous écrirez avec votre plume de Tolède. — Après moi », dit Jules Janin.

Naturellement, on fit silence. « Vous savez que, de mon tems, dit gravement Mlle Mars, j'ai passé pour une bonapartiste, dans ma fureur des violettes. Pourquoi pas? J'aime les grands spectacles, car les grands spectacles font les grandes nations. — Avec ça, s'écria Roger, que Napoléon a créé une belle littérature! — Ingrat, dit Mlle Mars, ce sont les hommes de ce tems-

là, des géants, qui vous ont mis tous au monde, Victor Hugo en tête. — Votre histoire est donc un poëme épique? demanda Loève-Veimar. — A peine un conte, reprit Mlle Mars. Mais ne rions pas, car je ne ris jamais quand je parle de Napoléon. D'ailleurs, ce que je vais vous dire m'arrache toujours des larmes. » Mlle Doze me dit tout bas : « Elle n'a jamais pleuré. »

Mlle Mars nous conta une page de sa vie, que Beauvoir a contée, une page dramatique et touchante s'il en fut, comme le *Cachet rouge*, d'Alfred de Vigny. Et, sans jouer la comédie, elle faillit nous arracher des larmes. Elle était si émue à ce souvenir de jeunesse, que les siennes perlèrent; mais, pour les cacher, elle prit sa coupe de vin d'Aï et la porta à ses lèvres, comme si elle voulût donner raison à Mlle Doze.

Pour moi, je trouvai que c'était une bonne fortune d'avoir vu pleurer Célimème.

A quelques jours de là, Roger de Beauvoir épousa Mlle Doze. Ce fut l'orage dans le ciel bleu, l'arc-en-ciel sur les nuées; et pourtant c'était un beau spectacle de les voir passer tous les deux, lui beau, vaillant et gai, elle belle comme la beauté souriante, cheveux blonds, yeux d'azur. Et de la poésie et de l'esprit comme Roger de Beauvoir. Elle lui donna deux fils et une fille. Les deux fils courent, comme lui, les hasards littéraires. La fille, qui était fort jolie, fut adoptée par Mme de Païva, qui lui eût laissé pas mal de millions, si la belle ne se fût pas fait enlever un jour du château de Pontchartrain par un beau capitaine, qui la prit en croupe. La pauvre enfant ne survécut pas à cette folie.

On oublie trop Roger de Beauvoir. Le « Musset brun », disait d'Aurevilly. Moi, je ne l'oublie pas.

XIII

De Monsieur et de Madame Ingres

En 1850, on m'annonça M. Ingres à mon cabinet du Théâtre-Français. Je n'avais jamais vu ce grand artiste que j'avais tantôt admiré, tantôt critiqué, pour son dessin savant et sa palette protestante. Je le reçus comme un prince des arts. Il commença par admirer deux bustes de comédiennes du XVIIIe siècle qui étaient sur ma cheminée ; après quoi il leva les yeux sur mon plafond, une tapisserie représentant Apollon conduisant les Muses. Il y avait là un violon qui le toucha au cœur. Ce fut en vain que je lui parlai peinture; il me répondit par la musique et la poésie. Racine était son dieu, comme il fut le dieu de Delacroix. Racine seul aurait donc pu mettre d'accord ces deux peintres si opposés.

M. Ingres finit par me dire pourquoi il venait. C'était pour Mme Ingres : « L'Académie des beaux-arts a ses entrées au Théâtre-Français, ce dont je suis très heureux, mais Mme Ingres et moi nous ne faisons qu'un, voilà pourquoi je frappe à votre porte. — Je comprends, je vais inscrire tout de suite le nom de Mme Ingres; vous continuerez à ne faire qu'un ; c'est si beau que j'en suis touché ; mais tout en ne faisant qu'un vous aurez deux stalles de balcon chaque fois que Racine sera en scène, même quand Mlle Rachel jouera Phèdre ou Hermione. » M. Ingres me tendit la main. « La Comédie n'y perdra rien; je ne veux pas vous donner pour le foyer un tableau tout fait, je veux vous faire un tableau tout exprès. J'y ai déjà pensé en venant ici : par exemple,

Racine frappé à mort d'un regard du roi pour le punir de s'occuper de politique, ou mieux encore Louis XIV servant à déjeuner à Molière. — Deux légendes, dis-je à M. Ingres, mais qu'est-ce que l'histoire sinon la légende ? D'ailleurs, quand vous aurez fait un de ces tableaux ce sera une page officielle. — Eh bien ! je me mettrai à l'œuvre demain, mais vous n'aurez pas le tableau après-demain, car je ne suis pas comme les grands hommes du jour, je n'improvise pas. »

Le soir même M. Ingres mena Mme Ingres à la Comédie. On jouait *l'École des femmes*. J'allai le saluer aux stalles de balcon, en lui proposant une loge dont il ne voulut pas. Il me présenta à Mme Ingres. Qui vit ensemble se ressemble : tel homme, telle femme, mais pour cela il faut vivre ensemble quelque cinquante ans. La vieille dame avait à ce point la religion de son mari, qu'à tout instant elle le regardait. On eût dit deux bons bourgeois du Marais, ou Monsieur et Madame Denis, voués au noir. Certes ceux-là suivaient les modes à distance respectueuse. La femme avait l'air d'être habillée en homme. C'est qu'en effet la brave créature n'était plus autre chose qu'un bon camarade. « Savez-vous ce qui m'indigne, me dit tout à coup M. Ingres, c'est que les spectateurs de 1850 ne voient pas toute la beauté de ce chef-d'œuvre qui est pourtant joué par les premiers comédiens du monde. » Et se tournant vers l'orchestre : « Mais misérables, admirez donc », cria-t-il à quelques jeunes gens qui étaient là pour jouer du lorgnon.

Comme il me l'avait dit, M. Ingres n'improvisait pas. Il reprit et abandonna dix fois *la Source*. Il recommença le *Molière*, le laissa de côté, le continua, l'oublia, y

vint encore et finit par le donner au Théâtre-Français. Ce fut en 1857, un an après mon départ. Ce qui m'empêcha naturellement de lui mettre le beau cadre XVIIe siècle que je lui avais promis.

Voilà donc comment M. Ingres peignit cette légende du déjeuner de Molière avec Louis XIV. Et il a compris la scène en historien profond. Il avait trop de génie pour ne pas chercher à mettre le génie à sa place. Cette scène, tout en élevant Molière à la dignité des grands seigneurs, fait le roi plus grand parce que le roi donne une souveraine leçon aux courtisans. C'est déjà la porte ouverte sur l'avenir, les gens les plus nés ne prendront plus le pas sur les pauvres diables de génie venus au monde dans une boutique de tapissier. Il n'y a pas de grande page au musée de Versailles qui soit plus éloquente que cette petite page.

Quand je rencontrai M. Ingres après avoir vu ce tableau je lui pris la main pour le remercier d'avoir si bien fait. « C'est tout simple, me dit-il, j'ai pris mon temps, le génie c'est la patience. » Je lui répliquai sans être convaincu : « Le génie c'est le génie, voyez plutôt Molière qui n'a jamais eu le temps d'être patient. — Tant pis », murmura M. Ingres qui ne voulait jamais avoir tort.

XIV

Gérard de Nerval

Un matin que j'étais de très bonne heure au Théâtre-Français, dictant à Verteuil un rapport que le ministre m'avait demandé la veille, un homme survint, tout

essoufflé, forçant la porte : « Monsieur, me cria-t-il sur le seuil, accourez vite, M. Gérard de Nerval vient d'être dépendu rue de la Vieille-Lanterne. » Dépendu ! ce verbe me frappa au cœur. Dépendu ! Je ne perdis pas une seconde ; l'homme était venu en fiacre ; ce fiacre nous conduisit en dix minutes rue de la Vieille-Lanterne, en passant par les quais pour aller vite. Verteuil avait voulu m'accompagner : « S'il s'est pendu, me dit-il, ce n'est pas pourtant par misère, car il n'y a pas longtems que je lui ai remis quinze cents francs. »

C'était pour une traduction de *Misanthropie et Repentir*, que j'avais demandée à Gérard dans son intérêt et dans l'intérêt du théâtre.

Nous arrivâmes ; nous avions laissé la voiture sur le quai pour suivre les sinuosités impraticables qui menaient comme à cache-cache rue de la Vieille-Lanterne. D'un côté il fallait descendre un escalier. Nous arrivâmes par ce côté-là. Deux à trois cents personnes s'y étouffaient. Ce qui me frappa d'abord, ce fut le silence ; on se parlait à mi-voix, comme si l'on craignit de réveiller le mort, quoiqu'il fût alors transporté au poste de l'Hôtel de ville.

Pauvre cher mort ! il n'avait pas rendu le dernier soupir quand une laitière et un ivrogne le découvrirent au point du jour à cette grille de malheur. Comme un de ses pieds posait sur une petite pierre de l'escalier et comme il avait son chapeau sur la tête, ces deux personnages s'imaginèrent qu'il s'était rangé contre le mur pour les laisser descendre. L'ivrogne salua, mais la laitière s'écria au même instant : « Vous ne voyez donc pas qu'il est pendu ! »

L'ivrogne murmura : « Allons donc, on ne se pend



pas avec son chapeau sur la tête. — Par un pareil tems, pourquoi pas ? » reprit la laitière.

Il existait à deux pas de là un cabaret mal famé, tout à la fois coupe-gorge et souricière, où Gérard avait passé, dans la salle commune, quelques heures de la nuit, la plume à la main.

On nous dit que « le pendu était là ». Nous fendîmes la foule avec les armes violentes de la volonté ; mais à peine avions-nous franchi le seuil que l'ogresse et une de ses coquines à gorge provocante, bravant le vent glacial qui soufflait la neige, nous crièrent que « le monsieur » était au poste. Je crois même qu'elles dirent qu'il était « au violon ».

Nous aperçûmes le commissaire de police qui venait vers nous pour faire une enquête. Je lui remis ma carte. Il nous conduisit au poste de l'Hôtel de ville où j'embrassai Gérard. On avait pu le saigner, mais sans le faire revivre. Le médecin de passage nous dit : « On a coupé la corde une minute trop tard ! »

Je priai le commissaire de police de faire conduire mon ami chez moi. On trouva plus près, parce qu'on conduisit Gérard à la Morgue. — Pourquoi ? — C'est que je n'avais aucun titre, pas plus que Théophile Gautier ni Roger de Beauvoir, pour réclamer Gérard. Il avait une famille, nous n'étions que ses amis. On dépêcha un ambassadeur chez son père officiel, M. Labrunie. Il refusa de recevoir son fils, disant qu'une telle émotion le tuerait. Oh ! l'égoïsme de ceux qui ont perdu leur cœur dans les batailles de la vie ! Je revins à midi demander encore cette chère dépouille ; mais on était entré dans la série des formalités : il fallait passer par toute la hiérarchie de la justice parisienne.

Je rencontrai Théo à la Morgue. Il avait la pâleur du mort ; il ne pouvait croire à cet horrible spectacle. Gérard sur la dalle des suicidés, nu et froid comme une statue, l'œil ouvert encore, nous regardant sans nous voir. Il ne fut jamais plus beau. La strangulation n'avait pas altéré ses traits, une sérénité presque radieuse passait sur sa figure. Nous lui prîmes la main ; nous lui parlâmes, comme dans les *Vocerari*, rappelant son rare esprit et son cœur d'or : « O Gérard, qu'as-tu fait ? Pourquoi n'es-tu pas venu hier te jeter dans nos bras. » Et Gérard, dans sa douceur inaltérable, semblait nous demander pardon de nous faire un pareil chagrin.

Tout Paris était ému par cette mort mystérieuse. Ce fut le Théâtre-Français qui paya les funérailles de Gérard. Ces funérailles furent dignes du théâtre et du poëte. Notre-Dame de Paris fut pleine de monde. Plus de trois cents amis suivirent le cercueil au Père-Lachaise *. Nous avions jugé avec Théo que la seule oraison funèbre qui pût être éloquente, c'était le silence. On ne pouvait parler de sa vie sans parler de sa mort. Or, sa mort, c'était l'inexplicable !

Et comment l'église s'ouvrait-elle pour les funérailles

* Gérard de Nerval et Charles Coligny, ces deux poëtes amis qui n'ont jamais connu les joies de l'intérieur dans leur incorrigible amour de la vie de bohème, reposent à cette heure en face de Balzac. Ç'a été pour moi un pieux devoir de leur offrir aussi l'hospitalité dernière à eux qui avaient bien voulu vivre çà et là chez moi. Il y a quinze ans, quand je fis transférer Gérard de Nerval de sa tombe provisoire dans sa tombe à perpétuité, nous assistâmes nous deux Théophile Gautier à cette lamentable exhumation. Oui, lamentable ! La tête du mort, cette tête qui avait été hantée par tant de pensées profondes et tant de rêves éclatants, avait autour d'elle je ne sais combien de grappes de vers morts à leur travail !

d'un suicidé? J'étais allé la veille trouver l'archevêque de Paris, qui y mit une parfaite bonne grâce. Il ne me demanda qu'une lettre du docteur Blanche « pour couvrir l'église ». Cette lettre, la voici :

Monseigneur, Gérard de Nerval s'est pendu parce qu'il a vu sa folie face à face. LE DOCTEUR BLANCHE.

Gérard était fataliste : il s'est pendu un vendredi, le vingt-six du mois — deux fois treize — rue de la Vieille-Lanterne, au bout de la rue de la Tuerie, au voisinage d'un corbeau et sous une clé symbolique.

A-t-il pensé à tout cela? Les événemens ont leur moralité et leur sens profond dans leur forme pittoresque.



Rue de la Vieille-Lanterne.

XV

Alexandre Dumas II

Alexandre Dumas, premier du nom, a vécu dans l'orage et dans le roman. Du commencement à la fin, il s'est demandé s'il marchait sur la terre ferme, soit qu'il fût sur le théâtre de la vie, soit qu'il fût dans les coulisses des théâtres.

Alexandre Dumas, deuxième du nom, n'a pas bâti *Monte-Cristo* et n'a pas traversé la passion d'Antony; mais, quoique poëte, lui aussi, il vit bien campé sur la terre, dans les joies de l'étude et de la maison.

La maison! le père a bâti un château — sans parler des châteaux en Espagne — mais il n'a jamais eu une maison. Son foyer était trop le foyer des théâtres; son cabinet de curiosités et sa galerie de tableaux étaient au Louvre. Est-ce qu'il avait le temps d'avoir quelque chose à lui * ?

* Un jour, pourtant, il voulut se bâtir un petit Escurial à Paris. C'était, je crois, dans la rue Saint-Georges. Il loua dix mètres carrés dans la cour d'une maison. Pourquoi louer et ne pas acheter ? C'est qu'il ne voulait pas emporter la patrie à la semelle de ses souliers pour aller dans l'autre monde. Sur ces dix mètres carrés, il bâtit — à la légère, heureusement — toute une maison, un seul étage, où il eut l'art de faire un vestibule, une salle à manger, un salon, une chambre à coucher, un cabinet de travail et une salle de bain ! Quand ce fut bâti, il voulut me conduire dans ce chef-d'œuvre en miniature qui était en si curieuse opposition avec lui-même. Aussi, quand il entra et qu'il se mit à rire, l'édifice trembla sur sa base. Dumas avait un pied dans le vestibule, un pied dans la salle à manger, tout en déposant son chapeau dans le salon. « N'est-ce pas que c'est complet ? » me dit-il. Je m'extasiai. « C'est admirable, lui ré-

Quand on voit à distance ce grand homme trop sacrifié — mais on lui rendra justice — ne semble-t-il pas qu'il n'ait été préoccupé que d'une seule idée : écrire des chefs-d'œuvre pour donner des millions aux théâtres ; écrire des romans merveilleux pour donner des millions à ses libraires ? Ce poëte qui a remué autant d'or que Lamartine n'en a jamais eu sous la main.

Je ne sais pas si son fils a beaucoup d'or, mais je sais qu'il a beaucoup de tableaux : une fortune pour ses yeux, en attendant que ce soit une fortune réalisée. C'est que, à l'inverse du père, le fils vit chez lui ; il faut bien qu'il ait son Louvre sous sa clef.

Cet homme tout moderne, qui a créé plus d'un chef-d'œuvre du théâtre moderne, qui a renouvelé l'esprit moderne, ne pouvait pas donner dans l'antique ni dans l'ancien. Aussi n'a-t-il amassé que des œuvres contemporaines.

Il est né en pleine action romantique, dans le flux mystérieux qui se brisait au rivage. Il ne devait vivre que de la passion de son tems, sans trop de souci des horizons du passé dans leurs grandes lignes mélancoliques, pareilles à ces nuées qui vont s'effaçant dans les pourpres du couchant.

La vie, encore la vie, toujours la vie : c'est le mot de son œuvre. Où en serions-nous pour l'histoire intime de chaque siècle, si les écrivains et les peintres revenaient toujours d'Athènes et de Rome ? Il faut que les uns sou-

pondis-je ; mais quand vous serez ici, où irez-vous dîner, où irez-vous travailler, où irez-vous coucher ? — Je n'y avais pas songé ; mais n'est-ce pas que c'est joli ? » C'était si joli, que le lendemain il donna cela à une femme : il n'avait pas peur qu'elle y reçût deux hommes à la fois.

lèvent le rideau de l'antiquité ; mais il faut que les autres jettent en scène nos passions toutes vivantes.

Alexandre Dumas a toujours voulu vivre dans un hôtel, parce qu'il avait l'amour des tableaux et des marbres. Dans un appartement, on n'est pas chez soi. C'est la tente des Hébreux et des Arabes qui n'ont jamais pratiqué l'art; tandis que les Grecs et les Romains avaient des palais ou des villas, tout peuplés de fresques, de tableaux et de statues.

Quand Dumas n'était pas riche, il n'en avait pas moins une maison à lui tout seul. Beaucoup d'entre nous se rappellent encore son infiniment petit hôtel de la rue de Boulogne. Quand il arrivait un troisième visiteur, il fallait le recevoir dans la rue. Aujourd'hui, il a un hôtel qui contient le « Tout-Paris » de ses premières représentations.

Dans la galerie, on est accueilli par un air de violon. C'est-à-dire que Meissonier, voyant Mlle Janine Dumas jouer du violon avec la grâce juvénile qui défie la grâce savante, a voulu donner un violon à cette charmante musicienne. Il s'est mis à peindre à l'aquarelle un vrai stradivarius, qui se vendrait mieux encore qu'un stradivarius. Il est d'un ton si harmonieux que la mélodie chante tout autour les beaux airs des maîtres anciens. Ce violon chanteur de Meissonier ne sera pas toujours dans la galerie. Mlle Janine veut bien l'exposer pendant six semaines ; mais il ira chanter dans sa chambre, car, elle aussi, a ses tableaux : peintures et aquarelles, toutes signées de maîtres modernes, des infiniment petits parmi les petits chefs-d'œuvre.

Comment donner, par quelques coups de plume, une large idée des cinq cents tableaux qui expriment là

presque tous les caractères de l'école moderne? Ainsi, il y a six pages de Meissonier. Vous vous rappelez le portrait d'Alexandre Dumas, un peu trop haut en couleur, mais portant bien la marque du maître — que dis-je! — la marque des deux maîtres : l'esprit de la plume et l'esprit du crayon. Comme on sera heureux dans cent ans de retrouver ce petit chef-d'œuvre qu'on saluera deux fois.

Mais le vrai Louvre des créateurs, comme les deux Dumas, c'est bien plutôt encore le monde des figures qui vivent dans leurs œuvres et qui enrichissent le trésor littéraire de la France. Quelle galerie variée! Combien de physionomies, combien de caractères, depuis *Antony* jusqu'à *l'Étrangère!* Ce sont là des portraits parlans. Aussi quelle joie chez Dumas Ier de voir sa galerie continuée par Dumas II.

Alexandre Dumas est le contemporain par excellence. Il ne s'aventure pas dans les ténèbres rayonnantes de l'histoire comme son père, comme Victor Hugo, comme Alfred de Musset, comme Victorien Sardou. Il est tout aux figures et aux caractères du jour. C'est dans son œuvre plus que dans toute autre qu'on retrouvera l'école des mœurs de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Comme Térence, comme Molière, rien ne lui est étranger qui est du domaine de l'humanité. On pourrait même dire que sous ce charmeur qui peint si juste il y a un savant. Avant la mort de Jean-Baptiste Dumas, le chimiste, on disait, pour ne pas les confondre, *Dumas le savant.* Or Dumas, tout souriant, disait pour se distinguer de l'autre : *Je suis Dumas l'ignorant.* Eh bien, l'ignorant en savait beaucoup plus que le savant.

Cela rappelle un autre mot de Dumas premier du nom.

Il existait vers 1840 un autre Dumas — Adolphe Dumas, auteur du *Camp des Croisés*. — Après la première représentation de ce drame héroïque, comme le grand Dumas le complimentait, il lui dit modestement : « On dira plus tard les deux Dumas, comme on dit les deux Corneille. » Alexandre Dumas le salua et répliqua : « Bonsoir, Thomas. » Dans les deux Dumas père et fils il n'y aura point de Thomas.

Si l'esprit parisien, qui est l'âme de l'esprit français, n'eût pas existé, c'est Alexandre Dumas II qui l'aurait inventé. C'est l'esprit du jour — avec des lendemains perpétuels. — Il est bien difficile d'être le fils de son père, quand on est le fils d'Henri IV, de Napoléon et d'Alexandre Dumas ; mais Dumas fils, qui ne voulait pas être Racine fils, rejeta bientôt sa pourpre romantique et se tailla dans le simple drap d'Elbeuf un habit largement étoffé qui était toujours à la française, mais d'une coupe si caractéristique et si cavalière que la mode le donna à toute la jeunesse de 1850. Je ne parle que de l'habit; car, si Dumas fils fit école, pas un écolier ne rappela le maître, même de loin. C'est que pour l'imiter il fallait être doué de cet air railleur qui voit juste et grave à l'eau-forte, doué aussi de cette lèvre moqueuse qui à chaque sourire jette un mot de haute marque. Nul ne parle d'or comme lui.

Et le mot l'emporte malgré lui. Combien de mots connus, combien d'oubliés ! Un personnage célèbre par les amans de sa femme, lui disait avec mélancolie : « C'est un fils comme vous qu'il me fallait. — Mon cher monsieur, quand on veut avoir un fils comme moi, il faut le faire soi-même. » Dumas fils est bien le fils de Dumas père.

XVI

Une mort romaine

1874.

Après avoir aspiré à tout, il était revenu de tout fort désenchanté ; il avait trempé sa lèvre mince et froide dans toutes les coupes sans y trouver autre chose que l'amertume de la vie. Cet homme aurait pu être content des autres, mais il n'était pas content de lui ; il avait des inspirations, mais il manquait de souffle ; il était ambitieux, mais il manquait de force ; il jouait à l'orateur, mais il manquait d'éloquence ; il remuait les grands noms de l'histoire, mais il ne remuait que des fantômes. Dieu ne l'avait pas doué de ce qui fait les grands hommes : l'amour. Cet esprit n'aimait rien de l'humanité, hors lui-même. S'il a voulu mourir, ce fut pour se faire immortel, car il ne croyait pas à Dieu. Il espérait du moins marquer un nom connu sur le marbre de Paros de son académie ; mais l'immortalité est une fière déesse qui ne prend dans ses bras que les hommes à sa taille ; celui-ci serait déjà oublié, s'il n'avait eu une femme, noble cœur, esprit charmant, qui cultive d'une main pieuse les fleurs du souvenir.

L'ambition ! Il trônait dans le domaine des arts, il tomba dans l'abyme politique. Quand il se sentit dans le néant du bruit, il aspira au silence. Un soir, après avoir joué au whist pour tuer le temps en attendant qu'il se tuât lui-même, il rentra chez lui et fit un examen de conscience; il récapitula toute sa vie, il fit l'addition et la soustraction de la fortune et de la misère de son esprit. Ce qu'il avait à dire il l'avait dit, ce qu'il

avait à faire il l'avait fait. Son cœur, il l'avait versé dans le néant des choses ou dans les choses du néant. Il fut philosophe cette nuit-là. Pourquoi condamnerait-il plus longtemps sa femme belle et jeune à vivre en regard de sa figure morose? Avait-il le droit de la mettre à l'ombre de ses tristesses? Il prit un poignard, il le regarda, il le baisa. C'était un cher souvenir. Il joua avec ce poignard qui en une seconde pouvait le jeter dans l'Infini. Il découvrit son sein, il posa la pointe du poignard sur son cœur, puis il s'éloigna, puis il le posa encore. La mort a ses entraînemens comme l'amour. Ses yeux se troublèrent. « Vivre ? » dit il. Et il regarda le sombre horizon des désespoirs. « Mourir ? » murmura-t-il. Et il vit rayonner l'Inconnu.

Il enfonça doucement la pointe, sans être encore bien décidé à cette mort romaine; son sang perla sur son sein; tout ce qui est rouge effare la raison; on ne peut regarder en face ni la pourpre du soleil ni la pourpre du sang. Cette fois il n'était plus maître de lui, il enfonça peu à peu le poignard jusqu'au moment où il s'écria : « Ah! c'est fini! » A ce cri, il vint une femme, tout éperdue et tout affolée, qui ne voulut pas que son mari se fût tué. Elle prit le poignard, elle le lava de ses baisers et de ses larmes; puis elle le remit dans sa gaine, croyant ainsi cacher ce suicide; mais on ne met pas de masque à la vérité.

Son nom? Il s'est effacé, hormis sur son orgueilleux tombeau.

XVII

Edmond About

Sa mort fut encore un voile de deuil jeté sur la pensée humaine et sur l'idée française*.

Beaumarchais a dit : « Ma vie est un combat. » About aurait pu prendre ce mot pour épigraphe de sa vie. Combien de traits de ressemblance, d'ailleurs, il a eus avec Beaumarchais ? C'est souvent le même esprit, c'est toujours la même hardiesse et la même vaillance. Ils n'ont peur de rien, ni l'un ni l'autre, pour combattre la sottise humaine, d'où qu'elle vienne, par les armes de la raillerie la plus française. Fils de Voltaire tous les deux, ils en ont la moquerie lumineuse et implacable.

About n'a pas moins aimé l'humanité que Voltaire; mais il a aimé chacun de ses enfans comme Beaumarchais a aimé sa fille. Jamais je n'ai assisté, dans un intérieur parisien, à des scènes de famille plus touchantes que celles qui riaient et tressaillaient dans la maison d'Edmond About. Et quelle amitié pour ses amis ! L'immortel portrait que fit de lui Baudry en témoignera toujours.

Théophile Gautier et moi, amis de la première heure, nous avons reconnu tout de suite l'or de cet esprit, avant qu'il fût une des monnaies les mieux frappées du dix-neuvième siècle. Nous l'avons vu revenir d'Athènes cachant sa science profonde sous la moquerie attique.

* Puis-je mieux faire que de rappeler les paroles que j'ai dites sur sa tombe. Je l'avais remplacé à la Présidence de la Société des Gens de lettres et je parlais au nom de tous, mais aussi comme son ami.

Son front était tout plein de beaux livres; aussi, en quelques années, comme il fut fécond et comme il fut varié! Il se jeta à l'avant-garde en tirailleur, tout à la fois soldat et capitaine, ne voulant s'enrégimenter dans aucune école. Il eût fait école lui-même, si Voltaire n'eût écrit ses contes avant lui.

Cet ami charmeur, si bon à ses amis, n'a jamais eu que des ennemis de parti. Et encore, les hommes politiques qui se combattent ne sont pas des ennemis, puisqu'au fond ils croient tous travailler pour l'humanité. Les hommes de lettres qui, comme moi, pensent que toutes les révolutions fécondes sont l'œuvre de la philosophie et de la littérature, regrettent pourtant que tant de beaux esprits soient entraînés par des batailles souvent stériles. Combien de chefs-d'œuvre la politique a étouffés en prenant les hommes de lettres! Et combien d'hommes sont tombés en combattant : Courier, Carrel, About!

Les pauvres gens qui travaillent au voisinage de la richesse s'imaginent que la fortune renferme toutes les joies; mais la fortune a ses cruautés et ses jalousies; elle ne porte en ses bras ni la quiétude ni le bonheur. About avait vu de près la noble pauvreté qui ne désespère pas. Sa mère lui avait donné longtems ses jours et ses veilles, voulant faire un homme de son fils. Eh bien, cet homme fut heureux tant qu'il ne vécut que de ses livres et dans ses livres. La fortune, qu'il n'attendait pas, le surprit tout d'un coup. Il n'en fut pas plus fier; mais son argent l'obligea à s'inquiéter de la question d'argent, lui qui n'y entendait rien, lui qui jusque-là, ne s'était inquiété que des questions de son tems. Ce fut la première atteinte à cette robuste santé des mon-

tagnes de l'Alsace. Quand je dis la première atteinte, je me trompe, car, plus que tout autre, il avait souffert, en 1870, de se voir arracher son berceau.

XVIII

Auguste Barbier

Il raconte qu'il doit sa célébrité à Delatouche, cet initiateur qui mit en belle lumière André Chénier et George Sand. En effet, c'est grâce à Delatouche que *la Curée* fut publié par *la Revue de Paris*, qui en 1830 donnait la célébrité. Naturellement *la Revue de Paris* ne donnait la célébrité qu'à ceux qui étaient dignes d'être célèbres comme Auguste Barbier, mais le poëte de *la Curée* a déclaré que si sa fameuse pièce n'eût point paru dans *la Revue de Paris*, il l'eût jetée au feu et se fût consacré au papier timbré.

L'étude d'avoué où Auguste Barbier avait taillé sa plume, était tout simplement l'anti-chambre de la littérature. Savez-vous quels étaient les clercs de M. Fortuné Delavigne, frère de Casimir Delavigne? Six hommes de lettres, entre autres Émile Deschamps, Jules de Wailly, Damas-Hynard, Nathalis de Wailly, Louis Veuillot, enfin Auguste Barbier.

Deux hommes restèrent debout sur le champ littéraire, le poëte et le polémiste. Tous les deux sont allés à Dieu sans suivre le même chemin, se rencontrant çà et là, mais se tournant le dos sans se comprendre ; les autres sont tombés dans la fosse commune de la médiocrité avec Casimir Delavigne, leur maître, glorieux en son

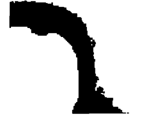
tems. Celui-là fut pourtant tout aussi poëte que Barbier. Mais il lui a manqué *la Curée* dans ses *Messéniennes*. On fait souvent plus de bruit par un cri de guerre, par une satire, par une chanson que par un poëme ou une tragédie. Auguste Barbier s'est donné beaucoup de peine pour devenir volumineux. Il eût été plus original de n'écrire que *la Curée*. Ce sont les vers d'un poëte, tout le reste n'est rien.

Il n'avait conscience ni de sa force, ni de sa faiblesse, il a écrit en prose comme en vers sans être ni sublime, ni simple, craignant les hardiesses du génie, parce qu'il était asservi par les timidités bourgeoises. Qu'importe puisqu'il a eu son heure plus qu'aucun autre, puisque son nom ne s'effacera pas quand tant de noms aujourd'hui célèbres seront oubliés.

O mobilité du génie! ô moquerie du Créateur! En sa jeunesse Auguste Barbier rencontre Lamennais, qui lui veut prouver la vérité du catholicisme. Auguste Barbier refuse de se laisser convaincre, tandis que plus tard quand Lamennais, le révolté superbe, est passé au panthéisme, le poëte s'est retourné vers la lumière du Christ, après avoir dit avec Lucrèce :

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum.
Cesser d'être n'est rien ; tout meurt avec le corps.







XIX

Théophile Gautier

Il disait, quelque tems avant de mourir : « Le désir le plus profond de l'âme est de sortir de l'enveloppe qui la tient prisonnière. Elle voudrait quitter ce globe terraqué et voisiner un peu chez les autres. » C'était le désir d'un voyageur en fureur de curiosité qui aurait voulu s'embarquer tous les matins pour lire une page de plus dans le grand livre du monde. Que de fois, comme Gérard de Nerval, il s'est senti sous les bras les ailes de l'oiseau ! Ce jour-là, le monde était sa patrie. S'il aimait le soleil, il aimait aussi la neige. La robe virginale de l'hiver et du renouveau lui rappelait que sa mère l'avait voué au blanc. Quels miracles de palette dans tous ces paysages du Nord et du Midi qu'il nous a

rapportés de ses voyages! C'est avec lui qu'il faut voyager aujourd'hui au coin du feu. Il est plus saisissant que la vérité, parce qu'il répand sur la vérité le rayonnement de l'art.

C'était une fête d'être avec lui, en voyage, dans le monde, chez lui ou chez soi. Quelle abondance de pensées ! quelles bonnes fortunes d'expression ! quel art de bien dire ! il rappelait toujours qu'il était le grand artiste de la plume et qu'il travaillait l'art du style comme les orfèvres florentins.

On croyait que Victor Hugo, ce coloriste suprême, avait répandu sur la poésie le plus vif rayon, mais Théo son disciple, devenu un maître à son tour, fit jaillir de sa palette des éblouissemens imprévus. La critique décida doctoralement que sous ces éblouissemens, il n'y avait rien, comme elle avait déjà dit pour Delacroix. Mais tous les lecteurs de bonne foi se passionnèrent pour cette plume flamboyante qui était le miracle de la lumière sur la pensée. Qui donc a pensé plus que Théo, qui donc a mieux connu les mondes modernes, qui donc a si bien pénétré les figures épiques et les symboles mystérieux des tems disparus, qui donc a peint avec plus de sentiment et avec plus de volupté l'amour qui jaillit du cœur et l'amour qui brûle les lèvres ? Païen ! a-t-on dit : fallait-il donc qu'il se couvrît d'une robe de trappiste, pour chanter l'éternelle chanson de la jeunesse et pour rimer en strophes admirables les battemens de son cœur ?

Il avait toujours étudié avec l'œil du poëte et du philosophe. On pouvait dire de lui comme de Voltaire : « Sa tête est une encyclopédie. » Jamais point d'interrogation ne se posa devant son esprit pour le trouver muet.



Quand il discutait avec Renan et Berthelot, le philosophe et le savant s'avouaient vaincus par le poëte.

Aujourd'hui qu'on a élevé tant de statues à des hommes d'un jour, pourquoi ne taillerait-on pas du marbre à cet homme qui a déjà son lendemain, à ce romantique qui est aujourd'hui le premier classique du style?

J'ai dit, à propos de Théo, dans un sonnet imprimé au livre qui porte pour titre : *le Tombeau de Théophile Gautier :* « Les morts ne sont pas morts pour ceux qu'ils ont aimés. » Il faudrait dire aussi « pour ceux qui les aimaient ». La mort de Théo et de Gérard ne m'a pas empêché de vivre avec eux, tant ils sont toujours dans ma vie. Je les vois venir à moi, je me promène avec eux, nous continuons la causerie interrompue. Si l'âme est un vain mot, pourquoi les morts ont-ils une pareille action sur les vivans ? Les amis couchés dans le tombeau agitent notre esprit comme les amis debout ; on ne les voit plus par les yeux du corps, mais l'eau-forte de leur figure s'est gravée plus profondément dans le cœur par le souvenir. Le rêve lui-même, ce travail mystérieux, vous parle bien plus de ceux qui sont partis que de ceux qui sont restés.

Les morts reviennent vivans par les songes. Une nuit j'étais au coin du feu après un travail obstiné, j'entendis frapper trois coups. Je sentais que je dormais dans mon cabinet de travail. « Qui donc me vient réveiller? » J'allai ouvrir la porte. C'était Théo qui secoua son manteau couvert de neige — son manteau de 1836. — Je m'étonnai quelque peu de le trouver si jeune. C'était l'épreuve avant la barbe, quand il ressemblait avec ses fines moustaches et ses cheveux au vent à quelque cavalier espagnol. Il me tendit sa main de marbre. « Comme tu as

froid! lui dis-je tout frissonnant. — Ne t'imagines-tu pas que j'arrive tout droit du Sahara? » Il secoua encore la neige et vint présenter un pied devant le feu. « Tu ne sais pas pourquoi je viens? » me dit-il, avec son sourire d'amitié.

Je savais bien qu'il venait de l'autre monde, mais je ne savais pas pourquoi il venait me voir. Il ne me donna pas le tems de réfléchir: « Je viens te prendre pour aller au Doyenné. — Voilà une idée folle. Que diable veux-tu aller faire là, au milieu de la nuit? — Tu ne devines pas? Je veux voir Victorine. » Ç'avait été sa passion la plus furieuse. Je lui dis qu'il était fou. « Non, je suis mort. Les morts ne sont pas fous. »

Cette parole me glaça, mais j'essayai de masquer mon émotion par un sourire. Je lui représentai qu'il était bien tard pour aller surprendre Victorine. « Penses-tu donc que je puisse revenir sur la terre en plein midi? » Il m'entraîna; le trajet ne fut pas long. Les morts qui reviennent n'ont pas de tems à perdre. Nous causions d'ailleurs comme autrefois; mais le nom de Victorine revenait souvent sur ses lèvres. Ce fut lui qui reconnut la maison, car j'avais bien oublié son architecture. « Voilà! » dit-il. Et il sonna. Quoiqu'il fût plus de minuit, l'escalier était vaguement éclairé. « Monte en avant, me dit-il, car on aurait peut-être peur de moi. — Pourquoi? je suis plus pâle que toi. »

J'obéis, non sans être quelque peu inquiet de mon message. Une servante vint ouvrir. « Que voulez-vous à cette heure? — Je veux voir Victorine? — Madame est couchée. — Qu'est-ce que cela fait? »

J'avoue que je trouvai quelque peu étrange que Victorine fût encore là, elle qui avait couru les fortunes

les plus diverses vers 1836-1846. Pourquoi était-elle revenue au point de départ ? Attendait-elle donc Théo qui arrivait tout exprès des profondeurs du tombeau. Je fis signe à mon ami de monter. « Tu arrives à point : Victorine est couchée. — Je veux la réveiller moi-même. »

Mais, halte là. La servante reparaît et déclare que Madame ne veut pas recevoir. « Dites-lui que c'est Théo. — Quand ce serait le diable! — Je voudrais bien voir cela ! » Et Théo s'aventura dans l'appartement. Je suivis mon ami, tout ébloui par mes souvenirs de jeunesse. J'étais enchanté de revoir ce salon qui avait abrité tant de rêves d'art et de rêves d'amour.

Cependant Théo voulait forcer la porte de la chambre à coucher. Victorine demi-nue, comme une jeune beauté qu'on arrache au sommeil, vêtue de ses cheveux noirs autant que de sa chemise de nuit, apparut en criant. Mais la voix se glaça sur ses lèvres quand elle reconnut Théo. Il avait ouvert ses bras, comme pour la saisir et l'étreindre. Mais elle rentra précipitamment. Elle voulait refermer la porte, quand Théo la prit par les cheveux. « Que me veux-tu ? Tu vois bien que je ne suis pas seule. — Comment, tu n'es pas seule ! — T'imagines-tu donc que je t'attends encore ! Voilà une illusion ! »

Et Victorine disparut. Cette fois Théo ne tenta pas de la suivre. Il se tourna vers moi. « Oui, une illusion, me dit-il avec amertume. La Victorine que j'ai tant aimée est plus morte que moi. Vouloir se retourner vers le passé, c'est se heurter aux tombeaux. Tout bien considéré, j'ai bien fait de mourir. »

Il regarda tout autour de lui : « Tu vois, reprit-il, c'est toujours notre salon. Rien n'a été changé. Voilà mes pastels ; voilà tes Watteau. » Et après avoir mis ses

yeux sur les tableaux : « Eh bien, je ne suis pas fâché d'être revenu ici. J'y respire une bouffée de mon meilleur tems. Après tout, qu'est-ce que je ferais de Victorine? Nous nous arracherions bientôt les cheveux. Vois-tu, il n'y a encore que cela de bon : faire des vers. Je vais continuer la *Comédie de la mort.* »

Et me regardant fixement : « Mais, à propos, de quel droit es-tu encore sur la terre quand je n'y suis plus ! N'avons-nous pas vécu notre vie ensemble ? » Théo me prit par les bras pour m'entraîner. Je me réveillai : je vis passer une ombre. N'était-ce pas celle de mon ami ? Edgar Poë n'en douterait pas.

Vingt fois j'ai revu Théo en rêve, avec une si vive sensation du réel que je croyais à un miracle. Le metteur en scène qui nous donne la nuit la comédie des songes, est plus vrai et plus saisissant que la vérité elle-même. Mais, n'est-ce pas l'âme des morts qui nous joue cette étrange comédie ?

Si je vois si souvent Théo en songe, est-ce parce que j'étais son compagnon de toutes les heures quand il écrivait la *Comédie de la mort?*





XX

Les larmes de Mme Dorval

On s'imagine volontiers que les passions ont toujours la même figure. Ceux qui, comme moi, ont vécu parmi les femmes romantiques, parmi les romanesques du second Empire, parmi les naturalistes d'aujourd'hui, ont reconnu que l'art d'aimer subissait, comme toutes choses, les métamorphoses de cette despote qui s'appelle la Mode.

Par exemple, retrouveriez-vous à cette heure une Dorval parmi les passionnées ou les affolées de 1884?

N'y a-t-il pas là une curieuse étude de mœurs pour quelque Balzac en herbe?

Singulière destinée que celle de cette comédienne qui se maria deux fois pour avoir un appui dans la vie, et qui deux fois fut l'appui de son mari.

Le premier était un comédien d'aventure, qui courait

la fortune sur le char de Thespis. Il trouvait cela gai de crever de misère, d'épouser une jeune fille de quinze ans, de la trahir le lendemain et de la soumettre à toutes les épreuves des comédiennes qui courent la province.

Cette brave créature, qui allait devenir une des étoiles du dix-neuvième siècle, se soumettait à tout, parce qu'elle sentait en elle un dieu qui la consolait de tout. Allan mourut à la peine et au plaisir. Celle qui s'appelait alors Mme Allan-Dorval ne porta pas plus longtems le nom de son mari. Mme Dorval et c'est assez! Nom romanesque et prédestiné « comme le mien », disait Mme Valdor, son amie, en vers et en prose.

Elle aussi, la pauvre, mourut à la peine — mais pas au plaisir — à force d'avoir joué la comédie en jetant au parterre ses flammes vives, à force d'avoir dramatisé sa vie à toute heure. Il est des comédiennes qui ne jouent que du masque; Mme Dorval jouait de l'âme.

Pauvre femme de génie! Ce n'était pas assez de s'être embroussaillée dans son chemin par un premier mari : elle en prit un second. C'était toujours M. Sans-le-Sou; mais au moins cette fois elle tombait dans les bras d'un galant homme. Tout le monde l a connu, son nom seul — *Merle* — rappelle toute une période de la Restauration, quand les gens d'esprit déjeunaient et chantaient après boire. O Désaugiers! ô Béranger!

Merle était beau et faisait le beau Merle, comme on disait. Je l'ai connu en 1840; je l'ai revu en 1850. Le Théâtre-Français lui faisait une petite pension comme critique du lundi, non pas certes pour acheter ses éloges, mais parce qu'il était tombé en paralysie. Naturellement je continuai sa pension; mais je lui fis une visite pour qu'il fût bien entendu que sa plume restait libre. « Je

crois bien! me dit-il, en me serrant la main; ma femme elle-même n'a jamais eu d'action sur moi. Ne l'ai-je pas toujours sacrifiée à Mlle Rachel? — Et vous avez eu tort, car Mme Dorval est une des trois grandes actrices du siècle. — Vous avez raison. Mettons-en quatre et n'en parlons plus. »

Le beau de la Restauration n'était plus que l'ombre de lui-même. Emprisonné dans son lit, il se croyait déjà dans le drap funéraire. Plus un ami! Je me trompe : les enfans de Mme Dorval veillaient doucement sur lui comme s'il les eût mis au monde. Il trouvait cela bien naturel, « ce charmant égoïste », selon le mot de sa femme.

Il est des comédiennes qui, une fois dans la coulisse, se moquent des larmes du public. Mme Dorval pleurait dans la coulisse; elle pleurait dans sa loge, parce qu'elle y trouvait une trahison; elle pleurait dans sa maison, parce que la pâle inquiétude lui parlait du lendemain.

C'est par les larmes qu'elle s'était élevée au génie du drame; c'est par les larmes qu'elle avait reconquis cette blanche chasteté, cette sublime pudeur, cette touchante tendresse, cette vibrante passion de la mère, de l'amante, de la désespérée!

Telle elle était sur la scène, telle elle était dans la vie, la plus douce et la plus emportée des femmes, la plus fondante et la plus indomptée. Les gaietés de l'enfant et la désolation des désolations. Quel beau rire jailli du cœur! Quel beau regard jailli de l'amour! Quel beau cri jailli de la douleur!

Héroïque femme, la nature n'avait rien fait pour elle. Une figure triste et vulgaire, des yeux glauques, des lèvres mal dessinées, une voix d'écaillère, un corps de

servante. Il lui fallut tout conquérir. Elle fut si vaillante dans sa bataille contre elle-même, qu'elle gagna peu à peu la grâce de la femme et le charme de la maîtresse. C'est qu'elle répandit autour d'elle tout ce feu qui brûlait son âme. C'est que l'art — l'art sacré — embellit tout ce qu'il touche.

J'étais en cordiale amitié avec Mme Dorval, quand elle devint amoureuse de X. X. Était-ce Alfred de Musset, Alfred de Vigny ou Jules Sandeau ? Supposons un instant que c'était Jules Sandeau. Elle me dit un soir : « Croyez-vous qu'il m'aimera ? — Pourquoi pas ? — C'est qu'il aime toujours George Sand ! — Ce n'est qu'un souvenir perdu. — N'en croyez rien ; chaque fois que je lui parle de cette femme... il ne m'arrête jamais pour me parler de moi... »

Mme Dorval baissa la tête. « S'il m'aime un peu, c'est parce qu'il me sait l'amie intime de George Sand, c'est parce qu'il retrouve sur mes joues les baisers de sa maîtresse... — Après tout, ma chère amie, l'amour est toujours une greffe ancienne sur un arbre nouveau. Que vous importe, puisque cet arbre a des fleurs et des fruits ! »

L'amoureuse était devenue sombre. « Ah ! reprit-elle, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux ! » Deux belles larmes tombèrent de ses yeux. Elle était si affolée de Jules, qu'elle venait souvent dans sa chambre quand il n'y était pas. Elle me disait : « J'y trouve autant de plaisir qu'à côté de lui ; j'y respire sa vie et ses pensées. » Elle remuait tous les papiers du romancier d'une main jalouse et les regardait d'un œil inquiet.

Quand je demeurais avec Jules, le plus charmant des compagnons, elle vint un jour en son absence. Comme



nous causions, elle aperçut le commencement d'un portrait à la plume que Jules écrivait pour les *Belles Femmes de Paris*. J'ai conservé ces vingt premières lignes; le nom de George Sand n'y est pas; mais Mme Dorval la reconnut et s'écria : « Elle, toujours elle! Cette femme me tuera. »

Cette femme, elle venait de la quitter et de l'embrasser tendrement. C'était son inséparable. « N'allez pas vous emporter pour rien, lui dis-je. D'ailleurs vous aimez autant George Sand que Jules? — Mais vous ne comprenez donc pas que j'aime cette femme parce qu'elle a aimé Jules, ou parce que Jules l'a aimée... Je ne lui parle que de lui... — Voyons! vous l'aimez aussi pour elle-même, repris-je avec quelque raillerie; sinon, comment expliquer cette inséparabilité? Car vous êtes sa lumière quand elle est votre ombre, et vous êtes son ombre quand elle est votre lumière. »

Pendant que je parlais, l'amoureuse exaspérée, qui avait saisi un couteau à papier — il n'y avait pas là d'autre poignard — s'en donna un violent coup dans la poitrine, tout en relisant la feuille autographe de Jules.

Vraie scène de mélodrame! Mme Dorval s'évanouit dans mes bras. La pauvre égarée avait frappé ferme, car le sang jaillit. Je dégrafai son corsage et je vis une entaille très sérieuse.

Je pris le rôle d'un médecin improvisé, pour la rappeler à la vie. Son premier mouvement fut de ressaisir la feuille de papier et de la baigner dans son sang; non pas que le sang eût jailli à flots, mais enfin le sein était tout déchiré.

Cette scène peint la femme. Quand Jules revint, il n'en voulut rien croire, car il jouait toujours au sceptique,

quoiqu'il eût beaucoup de cœur. Il me dit même un mot que je ne puis rappeler ici. Je lui demandai à garder le papier dans mes autographes : « Oui, me dit-il, mais vous le montrerez à George Sand. »

A huit ans de là, il y eut un dernier rendez-vous. Jules monta les cinq étages de la comédienne, appelé par un petit billet d'une seule ligne : *Venez me dire adieu.* Il trouva la porte toute grande ouverte ; il aperçut la fille de Mme Dorval la tête cachée dans les mains. « Elle est donc bien malade ? lui demanda-t-il. — Hélas ! » répondit-elle.

Il pénétra dans la chambre à coucher : « Marie ! parle-moi ! »

La pauvre comédienne, qui avait tant porté sa croix, tenait un christ dans les mains. Elle venait d'expirer en odeur de sainteté, dans la blancheur des statues. Le romancier se rappela alors les paroles de Shakespeare à une comédienne de son tems :

« Le voile de ta blancheur couvre toutes tes souillures. Dans quelle suavité enfermes-tu tes vices ? Tu fais de tes fautes un cortège de grâces. Ton nom aimé fait d'une calomnie une bénédiction. »

XXI

Jules Janin et la marquise de La Carte

Un de mes amis — je n'avais pas encore l'honneur d'avoir des ennemis — écrivit une préface contre moi. Mme de Girardin trouva que c'était trop de deux

préfaces « pour ce jeune Arsène Houssaye, à son premier roman ». Je venais de publier *la Pécheresse* dans le demi-jour de l'inconnu. La célèbre courriériste écrivit ce mot : « Ce nouveau venu entre deux préfaces a publié un roman dont j'ai lu le premier volume, qui est charmant, mais je n'ai pas voulu lire le second, parce ce qu'on m'en a dit trop de mal. » Ce fut le point de départ du succès, on ne pouvait pas mieux recommander un livre. J'avais connu Balzac par *la Couronne de Bleuets*, je connus Jules Janin par *la Pécheresse*. Il m'écrivit ce mot qui me tourna la tête : « Vous avez fait un livre dont je raffole, venez déjeuner un de ces matins. » Certes, je ne manquai pas à ce déjeuner si gracieusement jeté sur ma route. Jules Janin, dans sa première manière, était tout à la fois Horace et Lucullus, esprit ouvert et table ouverte. Je ne m'attendais pas à trouver si bonne maison. Il habitait alors un somptueux appartement de la rue de Tournon, avec un luxe de marquis du XVIIIe siècle. Livres rares dans de belles bibliothèques Louis XVI, canapés et fauteuils dorés du plus beau tarabistocage, tapisseries des Gobelins dans l'antichambre, tableaux et pastels, bronzes et chinoiseries. On me fit traverser un salon splendide qui s'ouvrait sur un jardin inattendu : un petit parc tout peuplé d'arbres centenaires. Jules Janin, qui lisait un journal sur le perron, me salua du meilleur sourire. Je fus charmé de cette tête enjouée, presque enfantine, dans son cadre de cheveux noirs bouclés par la nature avec plus d'art que par le meilleur perruquier. Il me dit les choses les plus gracieuses et me conduisit par une pelouse, pour prendre le chemin le plus court, vers la maîtresse de céans qui babillait avec un amoureux. « Madame, lui dit-il,

je vous présente Arsène Houssaye, qui fait des pécheresses encore plus jolies que vous. »

Janin avait traduit à la soldatesque le mot *pécheresse*.

La marquise de La Carte, car c'était elle, donna à Jules Janin le plus joli soufflet du monde, sans doute par habitude, car il ne s'en fâcha pas.

Elle me répéta le mot de Mme de Girardin : « J'ai lu votre premier volume, mais je n'ai pas voulu lire le second. »

En venant ce matin-là, je faisais d'une pierre deux coups, car au lieu d'un ami, j'en trouvai deux ; le second c'était l'amoureux de la marquise, Nestor Roqueplan, un dandy, un beau ou un fashionable, pour prendre les mots du tems. On ne s'imagine pas comme il jouait alors à la grâce et à la désinvolture, tout habillé à la mode du lendemain, tout parfumé d'aromes. La marquise de La Carte était chez Janin un luxe qui le ruinait, mais il n'avait pas le courage de briser. Elle était si belle d'ailleurs, cette fille du baron Bosio, que c'eût été chasser de la maison l'œuvre d'art la plus parfaite. La voir c'était le plaisir des yeux, même pour Janin, dont ce n'était plus le plaisir du cœur. La marquise ayant laissé tomber son mouchoir, je fus très surpris, en le lui offrant, d'en voir un autre dans sa main. C'était celui de Roqueplan, mais le maitre de la maison le saisit et me le présenta d'un air de raillerie : « Tenez, me dit-il, voyez où vont les gens d'esprit, n'est-ce pas là le mouchoir d'un damoiseau ? » En effet, c'était un mouchoir de femme tout parfumé d'eau de Portugal. « Vois-tu, Roqueplan, poursuivit Jules Janin, tu finiras par écrire dans un journal de modes, *Figaro* est déjà ton perruquier. »

On sait que Roqueplan avait fait quelque bruit dans

le *Figaro*. Janin souligna son mot par un vif éclat de rire, mais la marquise de La Carte consola Roqueplan par un sourire tout plein de promesses. J'entrais à vif dans un roman.

Roqueplan n'était pas invité à déjeuner, mais quand la femme de chambre vint avertir la marquise, il dit à Janin : « Tu sais que je déjeune. — Tu vas être bien attrapé, s'écria Janin, car ici, quand il y en a pour trois, il n'y en a pas pour quatre. » Ceci ne désarçonua pas Roqueplan, qui n'avait faim que de Mme de La Carte. On se mit gaiement à table. Ce n'était pas un déjeuner à la Balzac, il y avait de quoi se mettre sous la dent, quoique tout le monde eût de belles dents. Nous avions tous les quatre nos trente-deux dents, sans compter les dents de sagesse.

Janin voyant trop le jeu de Roqueplan, prit la bête par les cornes : « Vous voyez bien ce beau monsieur et cette belle dame, c'est Estelle et Némorin qui parfilent le parfait amour pour me donner du loisir. Ah ! Roqueplan est un ami précieux, s'il ne venait pas me voir le dimanche, je ne ferais jamais mon feuilleton du lundi. » Et Janin riait toujours à gorge déployée. Roqueplan ne prenait pas non plus la chose au tragique : « Ah ! mon cher, il en coûte cher d'être le prince des critiques. — C'est égal, continuait Janin, si tu marches sur les pieds de la marquise, ne lui fais pas de mal. Va toujours, tu auras beau faire, tu ne feras pas sauter la carte. » Ce n'était pas la première fois que Janin jouait sur le nom de sa maîtresse. J'avoue que je fus de la partie, il était si facile de dire des bêtises à propos de ce nom de La Carte; sans doute j'en dis de fortes, car Janin, toujours riant, m'interrompit par cet autre jeu de mots de la force des

autres : « L'esprit d'Houssaye, on sait où c'est. — Ou plutôt, dis-je, on ne sait pas où c'est! »

Je ne savais pas un mot de l'histoire de cette belle marquise de La Carte. Se souvient-on aujourd'hui de cette belle créature qui, après avoir pendant plus de dix ans ébloui le beau monde parisien, tomba dans le demi-monde avec de la naissance, avec un titre de marquise, avec une beauté nonpareille? Pourquoi cette chute soudaine? L'amour des aventures romanesques. Cette fille de statuaire avait trop vécu au sortir du couvent dans le déshabillé des statues. Elle se croyait en marbre, elle défiait les passions en disant que l'amour de l'art la préservait de l'art de l'amour.

Quelques jours après, comme j'étais retourné chez Jules Janin, je me trompai de porte et je tombai comme un aérolithe dans la chambre à coucher de Mme de La Carte. Elle descendait dans sa baignoire. Suzanne la chaste se fût jetée à l'eau jusqu'aux cheveux, mais la marquise me dit avec son beau sourire : « Ah! c'est vous, donnez-vous la peine d'entrer, vous allez me tenir compagnie pendant une demi-heure. — Je suis bien heureux, Madame, de m'être trompé de porte. » Et nous voilà en gaie causerie. La marquise était couchée dans sa baignoire, non pas vêtue de l'air du tems, mais de l'eau qu'elle agitait de sa main blanche; naturellement, je ne regardais pas de l'autre côté. Elle était charmante en naïade, avec ses cheveux opulens qui la voilaient à demi. Elle était ainsi plus habillée que si elle fût allée au bal. Nous parlâmes de Janin et de ses amis, même de Nestor Roqueplan : « Vous me croyez amoureuse de lui, n'est-ce pas? — Oui et non; je crois que vous êtes trop belle pour chercher un autre amour que

l'amour de vous-même. — Je ne m'aime pas du tout.— Pourquoi ? — Parce que je ne suis contente de rien, surtout de moi-même. Si je n'étais pas si paresseuse, je chercherais le bonheur, il doit être quelque part, mais il me semble que c'est trop loin ; en attendant, je m'abandonne au vent qui passe. A tout prendre, j'aime encore mieux Janin que Roqueplan, si l'un est trop rond, l'autre est trop aigu. Et puis je mène Janin comme un enfant gâté, tandis que Roqueplan, si je le laissais faire, serait mon maître. Mais rappelez-vous ce que je vous dis : cela coûte trop cher à Janin; un de ces jours il me renverra à mon mari qui ne me reprendra pas pour deux raisons... la seconde c'est que je ne veux pas le revoir. »

Je ne songeais pas le moins du monde à aller voir Janin ce matin-là, mais la marquise me dit d'un air malin : « Je vous avertis que je vais sortir du bain. » Et souriant d'un sourire attractif qui me retint, car je m'en allais comme un Champenois : « Donnez-moi la main. »

Je vis alors la plus belle statue du baron Bosio.

Honni soit qui mal y pense : la marquise était vêtue de ses cheveux — et de sa pudeur — et de mon amour de l'art !

Janin, qui avait quitté Mlle Georges pour la marquise de La Carte, quitta la marquise de La Carte pour sa femme, ce qui fit dire qu'il avait perdu la carte.

La marquise est morte après Janin, dans une masure du Tréport, où elle avait voulu se faire oublier, elle qui avait été une des reines de Paris par sa grâce de déesse comme par sa beauté éclatante. Ah ! celles qui veulent être oubliées le sont bien vite. Paris ne se souvient pas.

Sombre dénouement à toutes les splendeurs de la vie mondaine et de la vie galante! Devant le sombre miroir de l'Océan, la belle marquise reconnut qu'elle avait dépassé l'âge. Elle chercha sa beauté et ne la trouva plus. « Mourir! » dit-elle. Elle regarda les vagues furieuses, elle eut peur d'être emportée trop loin, elle aima mieux s'enfouir sous six pieds de terre.

Elle survécut pourtant à ce désespoir de n'être plus belle, mais elle n'osa plus reparaître à Paris. Qui le croirait? Elle vécut des années au Tréport comme une élégie en deuil, voilant sa figure dans la saison des bains, ne se montrant qu'à l'église devant Dieu qui ne s'offense pas des rides. On se demandait quelle était cette femme toujours en noir, toujours attristée, toujours bonne aux pauvres, jusqu'au jour où elle fut conduite au cimetière : *Ci-gît qui a été aimée.*

Mlle Adèle Huet avait épousé Jules Janin, croyant qu'elle serait la princesse des critiques. Elle était aussi jolie que la marquise de La Carte était belle. Par malheur, elle fut un peu fille de procureur normand avec son mari : au lieu de lui apporter sa dot, elle la laissa chez son père pour que Janin n'en abusât point, si bien qu'il ne se trouva pas plus riche qu'avec la marquise, puisqu'il fut obligé de nourrir et d'habiller sa femme.

Mme Jules Janin était restée la ménagère normande. Elle voulut que tout allât en Normandie, dans sa ville natale, où le pauvre Janin repose bien loin de ceux qui l'ont aimé.

Le prince des critiques était l'initiateur par excellence; il ne s'est pas trompé une seule fois sur l'or pur et sur la fausse monnaie des renommées contemporaines. Son feuilleton ne fut que la moitié de son œuvre. Il

avait débuté comme romancier par un livre qui survivra, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, chef-d'œuvre étrange qui est à la fois l'âme et la raillerie de la littérature romantique. Quand Nisard, son ami, fit une révolution en s'indignant avec tant d'atticisme contre la littérature facile, Janin qui la défendit si bien, ne lui avait-il pas déjà donné le coup mortel ?

Selon une épitaphe de l'*Anthologie*, Platon disait en mourant : « Mon âme sera libre de courir dans les rosées avec les cigales babillardes. » Ne pourrait-on pas écrire ainsi dans l'Anthologie française l'épitaphe de Jules Janin : « Ci-gît un rayon dans la rosée où jouent les cigales babillardes. »

Janin dit dans un de ses livres : « Je taillais les hautes futaies de ma fenêtre en lisant quelque chef-d'œuvre des anciens jours. » Tout Janin est là ; il cueillait l'heure présente en s'égarant dans l'heure passée.

XXII

Marie Taglioni et Fanny Essler

En 1847 nous revenions du Lido, trois gondoles de front, avec Meissonier et Ziem, deux amoureux de Venise ; nous rencontrâmes deux Vénitiennes par à peu près, qui avaient été deux déesses de l'Opéra, Marie Taglioni et Rosine Stoltz.

Nous nous levâmes tous les trois pour saluer. Nous fûmes nous-mêmes salués, d'un côté par un charmant

sourire, de l'autre par un air presque glacial. La cantatrice y allait de tout cœur, tandis que la danseuse ne s'inclinait qu'avec une dignité chorégraphique.

Quand nous abordâmes sur le quai des Esclavons, on causa quelque peu de ces deux étoiles qui avaient filé du ciel de l'Opéra. Tout justement, le consul de France à Venise, Léon Pillet, ancien directeur de l'Académie royale de musique, vint fumer un cigare avec nous. Nous avions à qui parler. Il était toujours éperdument amoureux de la grande cantatrice. Il appréciait beaucoup moins l'inappréciable sylphide : elle posait à l'impeccable. Elle se croyait encore dans les airs. Quand on lui demandait pourquoi elle était venue à Venise, elle répondait invariablement : « C'est parce que c'est le seul pays où il y ait deux ciels : un en haut, un en bas. »

Aussi cette incomparable danseuse ne savait pas marcher. On ne la voyait guère, d'ailleurs, que dans son palais ou dans sa gondole. Le lendemain, pourtant, je la rencontrai chez la duchesse de Berry, où elle avait été appelée pour une œuvre de charité. La duchesse voulait qu'elle dansât pour ses pauvres le moindre pas de la *Sylphide*. « Pour les pauvres, oui, dit-elle, car je n'ai plus le courage de danser pour ceux qui s'amusent. »

Taglioni ne se doutait pas qu'un jour viendrait où elle ne trouverait pas une Taglioni qui danserait pour elle, car elle a fini dans la misère comme son ami Mario.

La duchesse de Berry me présenta en me disant : « Voilà les vraies reines et les vraies princesses ; celles-là ne tombent jamais du trône. — Comme les autres ! répondit Taglioni avec une soudaine expression de tristesse qui me frappa. Seulement, reprit-elle, celles qui tombent du trône sont toujours des reines et des prin-

cesses, tandis que les artistes tombent du haut de leur orgueil, pour n'être plus rien du tout. — Allez, allez ! dit la duchesse d'un air vaillant, je ne suis pas inquiète pour vous, car il vous restera toujours vos palais, vos diamans et vos adorations. »

Je ne l'avais jamais vue que sur la scène ou plutôt au-dessus de la scène, dansant dans le style un peu étudié des plus chastes déesses ; on eût dit une symphonie visible, cette idéale échappée du chœur des nymphes de Diane, sans avoir jamais traversé les fêtes mystérieuses de Vénus. Elle était toujours tout à son art, comme si les passions terrestres n'eussent pas chiffonné sa robe; aussi n'eut-elle jamais pour elle les vieillards de l'orchestre, non plus que les collégiens en rupture de bans.

Sa rivale, Fanny Essler, vint à point pour prouver que la danse n'était pas absolument un sacerdoce, une ascension, un nuage qui monte, mais bien plutôt un régal des yeux, une attitude voluptueuse, une envolée provocante. J'ai sous les yeux ces deux figures de la Danse peintes par Camille Roqueplan sur deux grands panneaux du salon blanc et or du comte Gilbert de Voisins. Ces deux peintures, qu'il me donna en 1850, sont deux portraits fort ressemblans, d'une touche spirituelle et d'une couleur toute pleine de ragoût : on en mangerait, mais en commençant par Fanny Essler. Elle est en train de danser la cachucha ; par malheur, il semble que le duc de La Rochefoucauld ait trop descendu les jupes : sur sa robe en satin rose la dentelle de Chantilly pourrait mesurer vingt-cinq mille francs; mais elle mesure le plus beau corps sculpté pour les yeux. Et quels bras, et quelles jambes, et quelle désinvolture cythéréenne ! Les yeux jettent des flammes.

Voici le contraste, voici Taglioni. Celle-ci n'est pas une femme dans sa robe nuageuse, enlevée par ses ailes bleuâtres; ses yeux sont doux, mais ne flambent pas, rien de provocant dans le regard, dans le sourire, dans l'attitude; elle porte sur le front une couronne de roses et de marguerites. — Pourquoi pas des nénuphars? — Loin d'appeler les adorations, elle semble les rejeter par toute une atmosphère de candeur. C'est le charme souriant dans le bleu, qui prend le cœur et non les yeux.

Quand je revis Taglioni, c'était en 1852, chez le comte de Morny, quelques jours après sa démission de ministre de l'intérieur. Il avait réuni à un dîner ses amis les artistes. Quoique ce fût un dîner d'hommes, il avait deux femmes à ses côtés : Mlle Taglioni et Mlle Rachel. On eût dit deux très grandes dames, tant elles gardaient le haut style de la simplicité. J'étais placé entre Delacroix et le comte Gilbert de Voisins, qui arriva quand déjà on était à table. Son premier mot fut celui-ci : « Quelle est donc cette institutrice qui est à la droite de Morny? »

Je ne craignis pas de lui faire une trop grande émotion en lui disant : « C'est votre femme! »

Il chercha bien loin dans ses souvenirs avant de me répondre : « Après tout c'est possible. »

Mlle Taglioni, indiquant son mari, demanda à Morny pourquoi il avait eu la singulière idée de la faire dîner en si mauvaise compagnie.

Après le dîner, Gilbert de Voisins, qui n'avait peur de rien, pas même de sa femme, eût l'impertinence de se faire présenter à Marie Taglioni. Elle prit bien la plaisanterie : « Il me semble, Monsieur, que j'ai déjà eu l'honneur de vous être présentée vers 1832. »

C'était l'année fatale de leur mariage. Mais dès le len-

demain des noces, Gilbert de Voisins avait oublié qu'i était marié.

En 1852 la déesse Taglioni était agréable encore, quoique déjà bien effacée. Cette femme, qui était une déesse sur les planches, avait un peu l'air d'une « institutrice » dans le monde, bien qu'elle y jouât son rôle. Les beaux jours passèrent vite ; elle eut un adorateur fort à la mode tant qu'elle fut elle-même à la mode ; mais quand elle ne dansa plus, on ne l'aima plus, pareille à cette amie d'Orphée que les corybantes n'aimaient que pour son violon. Elle avait mis au monde une fille fort jolie, qui partit un beau matin avec un prince, ami intime de la maison. C'en était fait des joies de la vie et des joies du cœur. La ruine vint peu à peu. Elle avait trop de dignité pour remonter dans le ciel des danseuses, comme Mme Saqui remontait sur la corde.

De chute en chute, elle tomba jusqu'à devenir maîtresse de danse pour les ladies et les misses.

C'était un triste spectacle de la voir en cheveux blancs, vêtue comme si elle fût sa femme de chambre, conduire toute une école anglaise à Hyde-Park en hiver, à Brighton en été. Elle donnait des leçons de maintien à la Cour où on sait que la Reine tient toujours une académie de beautés. La princesse de Galles apprit de Marie Taglioni à faire les révérences royales à peu près comme Napoléon apprit de Talma l'art de paraître grand. Il fallait la voir, accompagnée d'un vieil Italien tout petit, tout petit, dont les basques de l'habit balayaient la terre, jouant de la pochette du maître à danser : un vrai personnage d'Hoffmann.

Et ainsi, lui et elle, ils enseignaient les danses de caractères : la *pavane*, la *romanesca*, la *gavotte*, la

trénitz et toutes les figures du cotillon. On entendait la voix chevrotante de la pauvre femme : *Pliez, pliez, miss Helena! Glissez, glissez, miss Arabella.* C'était sa dernière chanson, mais miss Helena non plus que miss Arabella ne glissaient dans la grâce française et ne pliaient dans la désinvolture italienne, ce qui désolait Marie Taglioni.

Enfin c'était encore pour elle une consolation de voir danser, même des Anglaises !

Taglioni s'en est allée mourir à Marseille, dans la misère de ses quatre-vingts ans. Que la terre lui soit légère, à celle-là qui ne posait pas le pied sur la terre !

XXIII

Jules Sandeau

Il y a des amis qui sont des amis et des amis qui sont des ennemis. Jules Sandeau fut un ami parmi les amis. J'ai passé avec lui deux belles années de ma jeunesse *. J'étais à l'école des beaux sentimens. S'il y avait un millier d'hommes comme celui-là à Paris, c'est alors que Paris vaudrait bien une messe.

C'était en 1839 et 1840, dans le pavillon d'un grand hôtel de la rue du Bac, d'où nous causions des yeux avec Mme Dorval et avec Merle, nos voisins de la cour voisine. Çà et là Lélia, inséparable de Mme Dorval, le-

* J'étais à peine né en littérature quand il voulut bien mettre son nom à côté du mien dans cinq ou six volumes de contes et nouvelles, mais il poussa la gentilhommerie, ce gentilhomme de lettres, à ne vouloir pas signer autrement que sur la couverture par nos deux noms. Il n'y avait d'ailleurs pas de doute, on reconnut bien vite le maître et l'écolier.

vait un regard de notre côté, mais Sandeau ne voulait plus continuer la conversation. Il avait trop souffert dans sa première passion pour reprendre sa chaîne. D'ailleurs, Lélia ne voulait pas retrouver un amant en lui, elle rêvait l'amitié dorée par l'amour passé. Ce fut la comédienne qui prit la place de Lélia.

On sait combien Jules Sandeau et Lélia se sont aimés. Première passion chez Lélia, premier amour chez Jules Sandeau. Premier coup de soleil dans l'aurore épanouie, premier arc-en-ciel sur les nues de l'orage.

Voulez-vous savoir ce que deviennent toutes les illusions du cœur et toutes les poésies de l'âme? Le marquis de La Valette m'a conté ceci :

Une femme qui n'avait plus rien de la femme, sinon la bonté, attendait que le ministre de l'intérieur — c'était le marquis de La Valette — l'appelât à son tour d'audience. Un homme arrive. Cet homme avait été mince, svelte, désinvolté, avec toutes les grâces de la femme; mais la chair l'avait envahi, sans étouffer la spirituelle et charmante expression de la figure. L'homme et la femme venaient pour recommander un sous-préfet de leur pays. L'homme dit à l'huissier de service : « Qu'est-ce que cette vieille femme? Est-ce qu'elle en a pour longtems avec le ministre? — Oh! oui, Monsieur, je ne sais plus son nom; mais quand elle y est, elle en débite beaucoup. »

Le ministre sonne, la femme entre et conte sa supplique, mais tout à coup elle dit au ministre : « Je m'en vais parce qu'il y a dans la salle d'attente un monsieur qui m'a lancé des regards furieux : il a peur que je lui fasse perdre son tems. » Et la dame s'en va. En passant devant ledit monsieur elle échange avec lui un regard

d'impatience. Il entre chez le ministre; son premier mot est celui-ci : « Quelle est donc cette matrone sempiternelle qui vous a pris un quart d'heure ? — Allons donc! dit le ministre, vous me faites poser? Vous la connaissez mieux que je ne la connais. — Je vous jure que je ne la connais pas du tout. »

Le ministre éclata de rire : « Eh bien, mon cher ami, cette femme c'est votre première passion, c'est Lélia. »

Voilà donc le surlendemain de l'amour!

Dans une camaraderie de tous les jours, dans des causeries à perte de vue, dans — des silences — non moins éloquens, où la rêverie pour ainsi dire transparente succède à la parole, je n'ai jamais rien surpris chez Jules Sandeau qui ne fût grand et beau. Les sept péchés capitaux ont peut-être frappé à sa porte, mais il n'a ouvert qu'au dernier — et encore par bonté d'âme.

Oui, la paresse a souvent pris pied chez le romancier d'élite, voilà pourquoi le rêveur a tué l'ouvrier. Jules Sandeau a passé sa vie dans le nuage des Orientaux, enfumé par le cigare, remuant le souvenir de la jeunesse tout imprégné des aromes évanouis.

La rêverie est comme Saturne, elle dévore ses enfans. Que de romans perdus! Que d'images effacées dans leur épanouissement! Que de pages jetées au feu qui eussent fait de beaux livres! Sandeau ébauchait des figures sous des couleurs radieuses, mais sa plume lui tombait des mains. Il se mettait à sa fenêtre pour s'enfuir avec les nuées, ou bien il se penchait sur son feu pour y brûler ses pensées. Combien de chapitres charmans il m'a lus qui n'ont jamais été imprimés! Content des autres, il n'était qu'à demi content de lui. Quand on lui parlait de ses romans et de ses comédies, avec des

points d'admiration, il disait : « Qu'est-ce que cela ? » avec son accent byronien et je ne sais quoi d'amer dans l'ironie. Blessé au cœur, dans la luxuriance de la jeunesse, il avait senti sa foi atteinte. Il ne croyait à lui que par bouffées, à l'inverse de tant d'imbéciles qui ont une foi profonde dans leur esprit.

Je suis tombé à point pour voir faire à Théo la *Comédie de la mort* et *Mademoiselle de Maupin*, comme à Sandeau *Marianna* et *Mademoiselle de La Seiglière*, des œuvres qui sont des dates rayonnantes dans la vie de chacun d'eux. Le romancier charmeur avait éveillé autant d'enthousiasme chez les jeunes femmes, que le poëte original chez les jeunes gens.

Jules Sandeau a vécu comme un sage du Portique, sans se donner les ennuis d'imprimer sa philosophie. Un amour violent le jeta dans la vie littéraire. Il fallait un maître à George Sand ; quoique plus jeune que l'illustre romancière, non seulement il fut son maître, mais il lui donna son nom. Qui sait si sans cette conjonction d'astres, encore nébuleuse, George Sand et Jules Sandeau eussent marqué leur physionomie dans la République des lettres ? Ils débutèrent par *Rose et Blanche*, un roman que Paul de Kock aurait dû signer. *Indiana* fut commencé par tous les deux, on pourrait dire presque achevé. Mais quand Jules Sandeau découvrit qu'il y avait un homme sous la femme, il comprit que son rôle était fini et il refusa de signer *Indiana*, en disant qu'il n'était pas de moitié dans le roman. Haute probité littéraire qui n'est pas si commune aujourd'hui. Par exemple, s'il a signé *le Gendre de M. Poirier* avec Émile Augier, c'est qu'il était bien de moitié dans cette admirable comédie.

Souriante et brave figure. Les dieux lui ont été doux jusqu'au jour où ils lui ont pris son fils. C'est qu'il n'y a point d'horizon sans un point noir.

Je ne sais pas de carrière plus poétique et moins orageuse que celle de cet adorable romancier. Chaque pas fut un triomphe dans les régions azurées de ce charmeur perpétuel, de ce délicieux peintre des passions qui a eu le grand art de cacher son scepticisme pour mieux prendre les larmes, mais qui l'a montré pour prendre les caractères. Aussi n'a-t-on pas été étonné de trouver un auteur dramatique sous le romancier.

Vous savez par cœur tous les romans de Jules Sandeau, depuis *Marianna* jusqu'à *Madeleine*. Nul n'a mieux parlé la langue romanesque. Aussi, dès qu'on entr'ouvre un de ses livres, on est pris du commencement à la fin par toutes les charmeries du style comme par toutes celles de l'imagination, quoique plus d'une page ait pâli comme les pastels bleus et roses. On adore ses jeunes filles, on se passionne pour ses femmes ; c'est le monde réel, mais c'est le monde idéal, comme dans Alfred de Musset. C'est la profonde vérité du poëte ; la vérité éclairée par la poésie ; ce n'est jamais le réalisme brutal du trompe-l'œil.

L'œuvre de Jules Sandeau n'est pas volumineuse, mais nul n'a eu plus d'imagination. Il est de ceux qui, dans la peur d'un naufrage littéraire, jettent presque toutes les marchandises à la mer, quel que soit leur prix. Aussi il n'y a pas pour ceux-là de naufrage dans l'oubli.

Je n'ai pas connu dè plus profond ami des lettres. Il disait que l'amour des lettres est pareil à la flamme du bois d'aloès qui ne fait pas de fumée.



XXIV

La mort d'Alfred de Musset

En sa dernière saison, il se prit d'une vive colère contre un piano qui montait dans sa maison. C'était rue du Mont-Thabor. Il jura tout haut qu'il ne coucherait pas si près d'un piano.

Mais à peine le piano fut-il sous les doigs de fée de Mlle d'Artigo, sa voisine, qu'il s'abandonna aux charmeries de la musique, comme les monstres au violon d'Orphée. La musicienne jouait *le Roi des Aulnes*. Il lui cria de recommencer. C'était bien là l'homme et le poëte.

Très peu de jours avant sa mort, j'allai lui serrer la main. Il me fallut attendre dans un salon qui n'était pas digne de lui; on pouvait se croire chez un gentilhomme ruiné. Ni Lamartine ni Alfred de Musset n'étaient doublés d'un artiste, comme l'est Victor Hugo.

Il est vrai que Ingres et Delacroix vivaient dans le pur acajou. La plupart des grands poëtes, comme des grands artistes, se contentent du luxe de leur imagination. Ils regardent par les yeux de l'Esprit et ils habitent les palais de la Rêverie.

Alfred de Musset mourut deux fois. En 1849, il aurait pu dire lui-même : *Ci-gît mon esprit;* en effet, il tenta vainement de se retrouver corps et âme. Quand il se voyait dans un miroir, reconnaissait-il le poëte qui, à travers les *Lamentations du Tasse*, arrivait encore, après tant de défaillances, devant les *Trois marches de marbre rose* du palais de Versailles, où sa Muse se pencha, belle et souriante, pour la dernière fois?

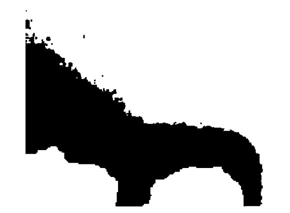
Il perdit pied souvent, comme s'il dût échouer en pleine jeunesse; mais, grâce à sa fierté native, à son caractère hautain, grâce surtout à son génie, il ne fit pas naufrage.

Il fallait qu'il se sentît déjà bien près de sa fin littéraire, quand il écrivait à sa marraine, une La Sablière jeune et charmante, ce sonnet qui l'accuse et l'excuse, ces vers éplorés plus tristes que la tristesse :

Est-ce à vous de me faire une telle injustice,
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié?
Dans la coupe où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié!

La gouvernante de Musset, Mme Martelet, qui a eu pour lui toutes les douceurs d'une sœur de charité *,

* La gouvernante était avec lui par la volonté de sa mère depuis 1848. Ce fut une amie, tant elle eut la bonté et la patience, ces deux hautes vertus. Il lui a donné des autographes et des dessins que je voyais encore aujourd'hui. Il y a là



m'arrêta au passage pour me dire qu'elle était désespérée. « Je suis bien heureux de vous voir, dis-je au malade. — Il était tems, mon cher ami, cinq minutes plus tard, vous ne me trouviez plus de ce monde! Je ne suis même pas bien sûr de n'être pas un revenant. Mais je ne crois pas aux revenans, parce que je ne crois pas à l'autre monde. — Voilà une idée qui n'est pas de vous. Rappelez-vous l'*Espoir en Dieu*, du poëte Alfred de Musset :

Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux. »

Le malade me dit : « Je parlais en vers; mais, pour parler en prose, l'autre monde, c'est le Père-Lachaise. — Ce ne serait pas la peine de partir, mon cher ami. — Aussi, je ne suis pas pressé de partir. Ce monde est mauvais, mais c'est la lumière ; l'autre monde, c'est la nuit. »

Je tentai de le réconforter. « Pouvez-vous croire un instant que votre âme, toute rayonnante, votre âme qui a parcouru, en un vol radieux, les mondes disparus et les mondes promis, ira s'ensevelir, un jour ou l'autre, sous six pieds de terre, dans un campo-santo? — Pourquoi pas, si mon âme a joué son jeu? — Le jeu qu'elle a joué prouve que vous n'en êtes pas à vos dernières cartes. La vie n'est qu'un commencement. — Si c'est un commencement, c'est une fin. Donnez-moi une cigarette. — Oui, à la condition que vous ne la fumerez pas. »

Je passai une cigarette à Alfred de Musset, qui la

quelques pages de sa vie, entre autres de curieuses lettres de Mlle Rachel et de la princesse Belgiojoso. Mme Martelet est une bijoutière qui a de fort belles choses; mais son véritable écrin renferme ses souvenirs d'Alfred de Musset.

mordit. « Du feu ! du feu ! pour me rafraîchir la bouche. »

Tout en disant cela, la toux le reprit de plus belle ; il m'effraya par sa pâleur ; il se cacha la tête dans son troisième oreiller. « Pourquoi ai-je vécu ? dit-il en se relevant. J'ai toujours attendu quelque chose, ce quelque chose n'est pas venu. — Vous avez vécu pour allumer des âmes. Combien de générations qui seront consolées par votre poésie ? — Oui, mais moi, je ne suis pas consolé du tout. Plus on monte ou plus on descend dans la vie, plus on reconnaît que l'homme est une machine qui pleure ou qui fait pleurer. Voilà pourquoi le moyen âge était bien heureux de croire au lendemain. — Qui vous empêche de croire au lendemain ? Le lendemain est écrit là-haut. Il est impossible de regarder le ciel, le jour sous l'éclat du soleil, la nuit sous la splendeur des étoiles, sans être convaincu que c'est là notre pays. Nous sommes tous des exilés, comme Mignon. Mais nous retrouverons le pays où fleurit l'oranger. — Vieille chanson ! Je vois distinctement le noir, noir le tombeau, noir le linceul blanc. — Comment voulez-vous que l'âme qui a créé des merveilles comme les vôtres s'en aille en fumée ? — Comment voulez-vous que la femme qui met au monde un enfant ne meure pas avant lui ? »

Ici un étouffement. Je me levai et je pris la main d'Alfred de Musset : « Adieu, mon ami, vous êtes dans un jour noir ; je reviendrai après-demain ; j'espère vous retrouver dans un jour rose. »

Le sommeil allait le reprendre : il dormait beaucoup en ses dernières heures. Je lui serrai encore la main. Il me fit un signe de tête. Je m'éloignai, non sans me retourner, comme si je voulusse ressaisir, pour la mar-



quer encore une fois dans les eaux-fortes de ma mémoire, cette figure que la fièvre avait faite plus belle et plus expressive : les lignes du front s'étaient accentuées, l'œil jetait plus de feu, la bouche avait un vaillant sourire de résignation. L'air de tête conservait toute la fierté des meilleurs jours.

Paul de Musset nous conta, un soir, chez Mme la princesse Mathilde, les dernières heures de son frère, qui était pour lui un dieu. Alfred de Musset ne se croyait pas si près de la grande nuit, quoique, selon son expression, son cœur battît le rappel funèbre. Le docteur Rostan avait dit que le péril était encore conjuré. Alfred de Musset parla de retourner au Havre, croyant y retrouver les douces gaietés des dernières saisons.

Tout d'un coup il dit, en portant la main à son cœur : « Si j'allais pourtant mourir ! » Il vit apparaître tous ceux qu'il avait aimés. « C'est fabuleux, dit-il, comme j'ai le don d'évoquer le théâtre de ma vie : ceux qui ont joué un rôle avec moi sont là sous mes yeux, les morts comme les vivans. » Puis tout s'effaça devant les figures adorées de sa mère et de sa sœur. « Voilà des femmes ! » murmura-t-il. Il était un peu plus de minuit ; il se souleva à moitié en portant la main à son cœur. Il voulut parler encore, mais sa tête retomba sur l'oreiller. Ce fut à peine s'il eut la force de tendre la main à son frère en disant : *Mourir ! Je vais dormir !*

Vers quatre heures du matin, après une somnolence toute silencieuse, il se souleva et dit tout à coup aux femmes qui le veillaient : « N'entendez-vous pas ? » Elles le regardèrent avec inquiétude. « Vous n'entendez pas ? C'est *le Roi des Aulnes.* »

Il croyait entendre le piano et la voix de Mlle d'Ar-

tigo, quoiqu'elle eût quitté la maison depuis quelques jours.

Ce fut sur cet air-là qu'il passa dans l'autre monde, avec tous les sacremens de la poésie *.

XXV

Eugène Delacroix

Écrit en 1863.

J'ai connu Eugène Delacroix de loin et de près. Je l'ai étudié dans ses œuvres, je l'ai aimé dans sa vie. Je conserve précieusement ses lettres, je garde avec religion son souvenir. La première fois que je l'ai vu, c'était à un souper de Mlle Rachel. L'amitié colora nos âmes, comme un vin généreux empourpre les coupes.

Eugène Delacroix était tout aussi bon convive chez

* Quand vint le jour, c'était le 2 mai, Alfred de Musset, transfiguré par la mort, qui, elle aussi, a son auréole, avait pris la beauté sculpturale. C'était encore la vie dans la mort. Il rappelait l'épitaphe du poète Boufflers : *Mes amis, croyez que je dors.*

J'étais du dernier adieu. Nous nous comptâmes avec désolation : nous étions vingt-sept! Pourquoi si peu? C'est que de Musset, qui avait des amis, n'avait pas de camarades. Ah! si ses admirateurs fussent venus, quelles magnifiques funérailles! Mais on n'envoie pas de lettres de faire part à ceux-là. Et, parmi ces vingt-sept, combien peu qui l'avaient connu! Un jeune étudiant me dit : « Je me suis risqué à l'église dans mon admiration pour le poëte, mais je n'ose l'accompagner au Père-Lachaise. » Je l'entrainai. J'aurais voulu entraîner tout Paris. Un peu plus je criais aux curieux qui formaient la haie, comme le spectateur de Molière : *Pleure donc, sot parterre, c'est Alfred de Musset qui passe.*

Heureusement, il était de ceux qui passent et qui reviennent.



lui que chez les autres. Sa table était exquise; le tour de sa table représentait tout un Olympe en habits noirs de demi-dieux de l'art : peintres, poëtes et musiciens. Par malheur, beaucoup de demi-dieux ont des cheveux blancs. La gloire aime cela. La Muse de l'intimité versait aux convives d'une main familière le vin pur des vieilles amitiés toujours jeunes ! Ces heures qui répandaient des roses comme les heures de Raphaël à la Farnésine et qui retournaient en perles égrénées dans l'océan de l'infini, qui les retrouvera? Socrate disait : « La mort ne permet pas aux mêmes convives de revenir à la même table. »

Le soleil, ce maître de Delacroix, celui qu'il osait peindre face à face dans son char de feu à la Galerie d'Apollon, le soleil revient indifférent tous les matins à son atelier de Paris et de Chamrosay, mais le maître ne lui prend plus ses rayons. La nuit éternelle s'est répandue sur le grand peintre de lumière.

La figure de Delacroix était mal dessinée selon la grammaire de l'art, mais non point mal dessinée pour la passion. Il avait comme la Dorval les pâleurs vertes quand ses yeux lançaient la foudre. Et pourtant quel charme étrange dans ce visage aux lignes brisées. Il y avait là de l'ange rebelle qui a racheté son âme par la grandeur du génie *. Et il était tendre comme Michel-

* Étudiez sa figure, c'est le masque du génie. Ce front cherche et se heurte aux nues; ces cheveux, toujours noirs, toujours abondans, marquent la persistante jeunesse ; ces yeux profonds, ombragés de cils et de paupières, défient les rayons du soleil; ce nez fin, si bien attaché, bat des narines avec impatience; cette bouche est dédaigneuse, mais la bonté s'y révele. Les joues sont sillonnées par les passions de l'art. L'âme se recueille, mais au moindre choc elle va éclater comme le tonnerre.

Ange, cet autre ange rebelle. Comme Michel-Ange, il adorait la femme ; il ne la peignait jamais sans lui donner les grandes attitudes des déesses. Déjà, en 1836, quand je le voyais chez la princesse Belgiojoso, il n'aimait que le coin des femmes, à moins qu'il ne rencontrât parmi les hommes des sympathies glorieuses comme celles de Thiers, de Guizot, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, de Chenavard, de Sainte-Beuve. Il disait que l'œil de la femme pénétrait mieux le génie de l'artiste, ce qui était d'ailleurs un paradoxe, mais il faut reconnaître que, si à Paris les femmes prennent un homme de génie à ses débuts, c'est que ce sont des voyantes.

Le féminisme de Delacroix le jetait dans le romanesque de ses créations, aussi Shakespeare était-il son dieu. Qui donc l'a mieux compris et l'a mieux joué ?

Les immortels de l'Institut ont-ils assez longtems fermé les yeux sur les miracles de ses créations et de sa palette : vainement Thiers saluait son génie devant la *Barque du Dante*, vainement Guizot reconnaissait un maître devant tant de figures radieuses, ces messieurs de l'Institut osaient fermer la porte de leurs expositions à Eugène Delacroix. Qui le croira jamais ? Ce ne fut que bien peu de tems avant sa mort qu'ils le firent immortel, mais combien de fois avait-il frappé à la porte de l'Académie des beaux-arts ? O justice ! c'est surtout parmi les intelligences que tu passes les yeux fermés. Il faut te violer pour te vaincre.

Les tableaux d'Eugène Delacroix prouvent que tous

Eugène Delacroix, l'homme de l'action, ne s'asseyait que pour se mettre à table. Il pensait debout, il parlait debout, il travaillait debout.

les chefs-d'œuvre du romantisme remontent à la période de 1830 dans les arts comme dans les lettres. Ce que le peintre de *Dante et Virgile* a fait de plus beau porte la date de sa première jeunesse, au tems où on lui appliquait le mot trouvé pour Shakespeare : « Sauvage ivre. » Oui, sauvage, si on le compare à tout ce vieux monde de l'Institut civilisé par les sottises du temple du goût. Oui, ivre, mais ivre de génie ! Eugène Delacroix n'en était pas moins doué de la plus haute raison. En tout c'était un maître. Chaque mot qu'il disait avait sa lumière, quoiqu'il parlât beaucoup les jours d'expansion, mais il était rare qu'il s'abandonnât. Il ne risquait que son avant-garde ; bien malin celui qui pénétrait dans sa citadelle, même quand il était de la maison comme Robert Fleury et comme moi. On ne le désarmait que par surprise. C'est qu'il avait la prudence du serpent depuis que son génie lui avait créé tant d'ennemis. Je le voyais dans le monde comme à l'atelier. Dans le monde il était plus ouvert parce que l'homme se dépouillait de l'artiste. C'est dans le monde que j'ai surpris son idéal par ses admirations. Ainsi, j'avais deux sœurs : il admirait la moins belle ; c'est que la plus belle rappelait quelque peu la statue grecque, tandis que la moins belle, bien plus vivante, avait le rayonnement des grandes héroïnes modernes. Chez mes belles-sœurs il marquait le même principe : l'une d'elles le charmait par je ne sais quoi d'altier, je dirai presque de sauvage, avec ses cheveux ailes de corbeau, ses yeux de flamme, son teint de marbre à peine rosé.

Ce peintre héroïque appartenait à la grande famille des maîtres, des despotes, des tyrans. C'était un artiste de grande race, main fière, âme rayonnante.

C'est surtout pour les natures violentes comme la sienne que le mot génie a été créé : en effet, le mot talent ne convient pas à ce maître impatient, fiévreux, emporté, qui dit que le fini c'est l'infini. Le talent, c'est la placidité de Gérard Dow ; le génie, c'est la *furia* de Michel-Ange ; le talent s'applique au pinceau qui s'épuise à parachever une tulipe, comme celui de Van Huysum; le génie c'est le pinceau qui crée des mondes, qui dévore l'espace, qui jette feu et flamme, qui traduit par la grandeur et par la beauté l'œuvre de Dieu. C'est Eugène Delacroix.

Il ne faut pas dire d'Eugène Delacroix que c'était un coloriste, il faut dire que c'était le coloriste, quoiqu'il ait vu violet. Véronèse avait le coloris éclatant, Rembrandt le coloris magique, Eugène Delacroix était tour à tour éclatant et magique; il jouait de la couleur comme Paganini jouait du violon, toujours maître de sa gamme et ne détonant jamais. La critique lui conseillait d'oser faire des sacrifices et de ne pas si souvent étouffer la ligne sous le pinceau ; mais dans sa lumineuse ivresse il était si éloquent qu'il enivrait tout le monde, même la critique.

Pour ce grand peintre de la passion, la vie a été une lutte quotidienne, la lutte du génie contre l'opinion. Quand il était enfant, un fou lui tira son horoscope. Sa gouvernante l'avait conduit à la promenade, un homme lui prend la main, l'examine trait par trait et lui dit en hochant la tête : « Cet enfant deviendra un homme célèbre, mais sa vie sera des plus laborieuses et des plus tourmentées. » Eugène Delacroix, qui n'avait pas oublié les paroles du fou, disait souvent : « Voyez, je travaille toujours et je suis toujours nié. Ce fou était un devin. Je vais me croiser les bras. »

Mais le *rien faire* de ces âmes de feu effrayerait les ouvriers les plus robustes, ceux-là qui demandent toujours le droit au travail. L'homme de génie est condamné aux travaux forcés à perpétuité *.

Quelle bonne fortune pour celui qui l'arrachait à sa palette et le tenait à sa table deux heures durant, car Eugène Delacroix était l'hôte le plus gai, le plus imprévu, le plus lumineux qu'on pût avoir. De même qu'il était artiste sans cesser d'être homme du monde, il était homme du monde sans cesser d'être artiste. Tel était Rubens, tel Van Dyck, tels les maîtres vénitiens. Il parlait de tout comme un homme qui a voyagé non pas sur la terre classique ou dans les forêts vierges, mais par tous les mondes de l'imagination. Il n'est pas un grand poëte, depuis Homère jusqu'à Byron, dont il n'ait eu l'intimité, pas un philosophe dont il n'ait habité les châteaux de cartes, pas un artiste dont il n'ait traversé l'atelier. L'idéal ne le dominait pas au point qu'il

* En ses derniers jours un ami le vint voir, un ami pauvre, mais fier. Eugène Delacroix lui mit dans la main un billet de mille francs ; l'ami voulait refuser : « Allons donc ! dit Delacroix, qu'est-ce que cela en face de l'éternité. »

Le grand peintre ne s'est jamais inquiété des richesses de ce monde. Il y avait en lui du philosophe antique et attique. Il vivait de rien, il déjeunait avec des figues, des raisins, un biscuit, un petit verre de vin de Clos-Vougeot ou de la Tour-Blanche. A l'inverse de tant de peintres qui croient aux forces vives du déjeuner, Eugène Delacroix ne croyait qu'aux forces vives de l'âme.

Il a voulu par son testament la simple tombe antique sur la colline la plus solitaire du Père-Lachaise, là où le soleil seul vient à son couchant. On a dit de Poussin que c'était le philosophe des peintres et le peintre des philosophes, on pourrait graver sur le marbre d'Eugène Delacroix : « Ci-gît le peintre des poëtes et le poëte des peintres. »

ne descendît des fiers sommets aux simples actions humaines. Il a vu de loin, il a vu de près. Il savait la vie. Il avait étudié les hommes et les choses hors de son atelier. Il y a des artistes qui ne sont supérieurs que dans leur atelier, Delacroix se montrait partout supérieur. Son esprit était subtil à ce point qu'il comprenait au premier mot. Si c'était un fâcheux, il ne le laissait pas achever; si on parlait bien, il laissait dire, car il aimait l'éloquence pour l'éloquence, comme il aimait les roses sans lendemain. Il savait tout et savait oublier, ce qui est le sublime de la science, car il faut au génie les heures nocturnes : le soleil est plus beau parce qu'il se couche tous les jours.

Il me faudrait préciser comme La Bruyère pour dire en peu de mots tout le charme et tout l'esprit de ce beau convive des dîners parisiens, qui était tour à tour sévère comme l'art et gai comme l'esprit. Mme de Maintenon faisait oublier le rôti, il eût fait oublier Mme de Maintenon.

Il a tant vécu dans ses œuvres que je me demande s'il a pris le tems de vivre ailleurs. Mais les grandes natures vivent partout. Elles dévorent vingt siècles en un siècle, puisqu'elles vivent du passé et du présent. Pour vivre ainsi, il faut avoir été trempé dans l'acier du Styx. Si Delacroix eût vécu cent ans, on ne l'aurait pas accusé d'avoir été avare de ses jours comme Fontenelle qui n'osait ni rire ni pleurer, qui étouffait en son âme tout amour et toute haine. Eugène Delacroix est mort dans sa dernière émotion quand ses bras n'avaient plus la force de retenir les ailes de son âme.

Autour de ce maître radieux combien d'autres figures d'artistes amis dont je voudrais aussi marquer l'effigie :

Baudry, Cabanel, Carolus Duran, Henner, Ziem, Diaz, Chaplin, Dupré, Decamps, Rousseau, Millet, Clésinger, Gounod ; la couleur, le dessin, le style, le caractère.

Je ne puis oublier Meissonier, un vrai peintre d'histoire, plus grandiose dans ses batailles lilliputiennes qu'Horace Vernet dans ses toiles géantes. Il m'a donné un tableau : *Deux jeunes mères qui font embrasser leurs filles*. C'est la joie de mes yeux, puisque je retrouve là ma femme et ma fille.

Meissonier a été pris comme moi par le démon de l'architecture. Voilà je ne sais combien d'années qu'il met pierre sur pierre à Poissy et à Paris pour se bâtir des palais. Tous ses tableaux y ont passé. Albert Durer lui dirait comme à moi : « O mortel, pourquoi te donner tant de peine pour bâtir la maison où la mort te viendra prendre ! »

Du moins la mort n'ensevelira pas la renommée de Meissonier.





LIVRE VIII

PAGES DE LA VIE INTIME

I

Les Voyages

J'ai beaucoup voyagé sans faire le tour du monde, mais, comme le philosophe ancien, j'ai fait le tour de moi-même. J'ai couru d'ailleurs du nord au midi, d'Amsterdam au Caire, de Londres à Athènes, de Paris à Venise, étudiant le monde vivant et le monde des arts. Je regretterai toujours de n'avoir pas fait une station aux Indes, quand mon ami Lytton y était vice-roi. J'aurais couru les Amériques, sans mon horreur de la mer. Chaque fois que je me suis abandonné à cette haute capricieuse elle m'a fort malmené. A mon premier voyage à Naples, j'ai pu dire : voir Naples et mourir, car je suis resté deux jours en vue du tombeau de Virgile, sans pouvoir toucher au port, tant la tempête s'acharnait à notre navire.

En une autre traversée nous avons fait naufrage dans le golfe de Gênes avec Paul de Saint-Victor, deux jolies passagères, vingt-cinq bœufs et cent cochons. Jugez des cris de détresse. C'était la désolation de la désolation. Quand l'eau nous submergea — comme le comique traverse toujours le tragique — en échappant à la mort dans une barque de sauvetage, nous sauvâmes malgré nous un cochon qui s'obstinait à vivre. Il était si touchant dans son désespoir que nous n'eûmes pas le courage de le jeter à la mer pour qu'il rejoignît ses frères. Toute ma vie j'entendrai le *De profundis* de tous ces cochons italiens.

J'ai fini par croire que de tous les voyages, le plus beau c'est le voyage à son balcon, aussi ai-je écrit un livre sous ce titre : *Voyage à ma fenêtre*.

II

Les Nids du poëte

S'il y avait une carte de l'avenir je n'y jetterais jamais les yeux. A quoi bon savoir le secret du lendemain? Pourquoi bâtir d'avance un palais ou une chaumière qui tombera en ruines le jour où on y posera la girouette!

Le prince Radziwill me disait : « Je vous connais bien parce que je me connais bien. Nous sommes tous les deux les vrais habitans de la terre, nous n'y vivons pas, nous passons. Nous aimons toutes les branches parce que nous ne nous arrêtons sur aucune. Dès que nous dormons une heure sur une branche, l'orage vient

et la casse — ou bien nous la cassons nous-mêmes. »

Et pourtant, nul plus que moi n'a travaillé à bâtir le bonheur — le mien et celui des autres, — J'ai commencé mon premier château dans un petit pavillon de la Folie-Riancourt, à Bruyères, un ancien manoir qui porte encore sa date — 1568 — sur une aile bien conservée.

A mon premier voyage à Paris, je n'eus pas mon logement puisque j'avais le logement de tout le monde, c'est-à-dire l'hôtel garni. A mon second voyage, on m'a vu hôtel de Malte, place Cambrai, en plein pays latin, puisque c'est aujourd'hui la place du Collège-de-France. Quand je revins, je pris pied « dans mes meubles », rue Saint-Marc, pour être dans le Paris nouveau.

Tel était mon diable de goût pour les réceptions, que j'y donnai, quoique n'ayant pas le sou, des soirées fulgurantes à mes amis de la bohème, car je les connaissais déjà avant d'habiter avec eux. De là, je passai dans la fameuse ruche du Doyenné, où je demeurai assez longtems. O regrets éternels, ô vaillante jeunesse, ô belles illusions du travail littéraire, ô bonnes fortunes de l'amour sans lendemain!

La bohème s'éparpilla. Nous allâmes, nous deux Théo, nous loger comme deux philistins, dans un appartement sérieux de la rue Bonaparte. Première vanité, premier valet de chambre, premier cordon bleu. Ce train de vie ne dura qu'un hiver. Théo partit pour voyager. Il ne me restait qu'un ami, un chien; mais quel chien! un colosse pareil à celui qui m'a cassé la patte en 1884.

Je lui louai tout un balcon de la rue des Beaux-Arts, prenant pour moi une niche sous les toits. L'homme est l'ami du chien.

Je me trouvais bien haut placé à ce cinquième étage et je n'aspirais qu'à descendre. Je descendis bientôt du cinquième à l'entresol : Un entresol, place de l'Odéon, en face du café Voltaire où j'allais déjeuner tous les matins avec mon chien, La Fayette, Clément de Ris, L'Hôte, çà et là Gérard et Théo qui reparaissaient entre deux voyages.

Je quittai mon entresol, quand Jules Sandeau m'eut demandé de partager un appartement rue du Bac, ayant le plus radieux des horizons, les soleils couchans sur le parc de l'hôtel où le colonel de Thorn, ce petit Médicis, donnait des fêtes légendaires. C'est aujourd'hui l'hôtel du comte de Paris. Là, je me remis à jouer du violon, parce que nous avions pour voisin un soliste de l'Opéra. Jules Sandeau eut l'art de me faire partager sa paresse, dans le nuage des cigares. Il n'en fit pas moins ses deux meilleurs romans pendant notre fraternelle amitié ; nous ébauchâmes trois ou quatre drames et comédies qui ne seront jamais représentés. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on publia, sous nos deux noms, cinq ou six volumes de nouvelles : *les Revenans*, *Milla et Marie*, *Madame de Vandeuil* et *Mademoiselle de Kerouare*, si je me souviens bien.

Ce fut encore les voyages qui nous séparèrent. Je descendis la rue du Bac jusqu'en face du Petit-Saint-Thomas, où Jules Sandeau vint habiter quelque tems, regrettant mon chien que j'avais donné comme un dernier adieu à une femme sensible.

C'est là que, condamné à je ne sais combien de jours de prison pour avoir oublié de monter la garde, je dépistai les tambours amis de la discipline, qui me cherchaient partout. Ils vinrent jusqu'à ma porte, mais j'y

avais inscrit en caractères d'imprimerie ces mots qui effarouchèrent leur pudeur :

Mlle OLYMPE

COUTURIÈRE EN CHEMISES

La portière et mes amis de la première heure étaient dans le secret. Pourquoi n'avouerais-je pas que, si on sonnait, bravant cette consigne, Mlle Ninon, dont j'ai chanté en vers les cinq vertus, venait gravement à la porte en disant que les chemises de la duchesse n'étaient pas finies.

Je n'en avais pas fini avec la rue du Bac. Je descendis jusqu'au n° 36 où je trouvai un oiseau charmant — fauvette, linotte ou rossignolette — qui me chanta l'amour le matin et le soir. J'avais beau la menacer de la conduire au Conservatoire ou dans les chœurs de l'Opéra : c'était un solo à tue-tête. Que dis-je ? Elle trouvait l'art de faire à elle seule des duos et des trios. Un jour elle s'envola par la fenêtre. Je croyais ne plus l'aimer. Mais, à peine envolée, l'appartement me parut si désolé que j'eus peur d'y mourir de tristesse.

Du numéro 36 je remontai au numéro 90. Là ce fut une autre chanson — la plus belle chanson de ma vie ! car c'est là que j'ouvris la porte au bonheur sous la figure de la plus belle et de la meilleure des femmes : l'idéal dans la réalité ; une figure qui eût arrêté Corrège et Vinci à son charme mystérieux et pénétrant. Aussi cet appartement fut-il décoré et paré par un amoureux et par un artiste. En ce tems-là le luxe était rare. Je fus



prodigue de tapisseries, de tentures et de merveilles Louis XVI. On parla beaucoup de cet intérieur qui enchantait tous les regards. Les femmes disaient : « Ah ! comme on doit être heureux ici ! » A quoi la dame de céans répondait : « Aussi je n'y perds pas mon tems. »

Après deux années de joie filée d'or, pourquoi ai-je eu la fatale idée d'aller loger mon bonheur au quai Malaquais, dans un petit pavillon de l'hôtel de Gasq ? Ma femme avait mis au monde une petite fille charmante qui avait deux ans déjà. Elle avait à peine vécu sa troisième année quand la mort la prit. Ce petit pavillon devint un tombeau. Je m'enfuis quai Voltaire où je me trouvai, sans l'avoir voulu, dans le célèbre appartement où mourut M. de Voltaire. C'était beau ; mais ma douleur tendit les murs de mon deuil.

J'ai donc habité le salon de M. de Voltaire, quai Voltaire, au-dessus d'une caricature de Voltaire. Je n'en suis pas devenu plus voltairien. J'ai passé près de deux années dans l'appartement de ce grand esprit, conduit là par hasard et non par religion pour la figure du patriarche. C'était un beau point de vue : je voyais tout Paris, depuis l'Arc-de-Triomphe jusqu'à Notre-Dame. En un jour elle passait devant moi, la ville éternelle, y compris le Roi et la Seine. Mais qui oserait peindre ces soudaines métamorphoses ? Qui oserait décrire ces mille odyssées quotidiennes ? Quel tableau ! quel voyage ! quel livre ! Sous ces lambris dorés — dorés pour Voltaire et non pour moi — sous cet harmonieux plafond où les Muses de Boucher tressent toujours des couronnes, comme s'il était encore là, celui qui les aima toutes sans passion désireuse, je préférais lire les contes de Voltaire.

Cette fois je me logeai rue de Lille, tout à côté de la

Chambre des députés, ce qui me permit, en 1848, de voir la révolution de tout près sans aller bien loin. Là naquit Henry Houssaye, l'historien d'Alcibiade. Dieu me donnait un fils pour une fille qu'il m'avait prise. Mais, de quelles angoisses il me fallut payer cette bienvenue! Quand on a perdu un premier enfant, on croit toujours que la tombe va s'ouvrir pour le second. Dieu eut pitié.

La révolution de février me mit à pied. Il me fallut remonter au cinquième étage, toujours rue du Bac. Mais j'avais à un si haut degré l'art de l'intérieur, qu'on me trouva toujours bien — et moi aussi. — Je descendis bientôt de deux étages, grâce aux libraires, quand les journaux ne payaient presque plus. A peine installé je fus nommé de par Rachel, directeur du Théâtre-Français. Je pris pied rue de Verneuil, dans un premier étage que je pavoisai de tableaux de maîtres. Les chefs-d'œuvre n'étaient pas chers en 1849 : les Delacroix coûtaient cinq cents francs, les Decamps un peu plus ou un peu moins; on avait un Théodore Rousseau cu un Jules Dupré pour vingt louis et un Diaz pour cent écus. Horrible tems pour les peintres comme pour les poëtes!

On n'était pas mal rue de Verneuil. J'y reçus la Cour et la ville, le monde et le théâtre. Mais on ne se trouve jamais bien où l'on est. Je m'avisai alors d'acheter un petit château gothique bâti par le comte de Lancosme. J'aurais eu la sagesse de ne pas toucher à ce jardin de Candide, si le baron Haussmann n'eût mis là sa main qui, semblable à la lance d'Achille, créait la mort et la vie.

L'avenue Friedland, dans sa ligne droite, coupa mon jardin et emporta mon château. Louis XIV disait à ses derniers jours : « J'ai trop aimé les bâtimens. » Cette fureur me prit alors. Je bâtis sept hôtels à Beaujon,

qu'on appela bientôt *les Sept Châteaux du roi de Bohême*. J'étais à moitié ruiné, je le fus aux trois quarts ; mais j'étais familier au va-et-vient de la fortune et je ne me désorientais jamais. J'ai habité ces hôtels que je ne trouvais alors ni à vendre ni à louer, tant on croyait que c'était loin de Paris. Et pourtant j'aurais déjà pu dire :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Je n'étais pas au bout de mes prouesses. Je bâtis trois châteaux en Champagne, moi qui n'aurais jamais dû bâtir que des châteaux en Espagne. Je les ai habités tous les trois. Aussi quand Lamartine me parlait de ses trois châteaux, je lui disais pour le consoler : « J'en ai sept ou huit, donc je suis plus pauvre que vous. » C'était de la pure démence. La Fortune m'a puni : c'est bien fait !

La tête me tourne devant toutes ces demeures d'un poëte qui, le plus souvent, n'habite que les nuages. La plus célèbre fut l'hôtel double de l'avenue Friedland, hôtel Renaissance et hôtel vénitien, où j'ai donné des fêtes légendaires. Ce fut là que naquit mon second fils, Albert Houssaye qui s'est engagé à dix-huit ans et qu est à cette heure un beau cavalier de l'armée d'Afrique.

Restons-en là, s'il vous plait. Je ferai encore un déménagement, si j'en crois une tombe anonyme qui est dans la grande avenue du Père-Lachaise, au voisinage de mon ami Alfred de Musset.



III

L'artiste dans le poëte

Il n'y a plus qu'une rhétorique : voir l'Art par la Poésie et voir la Poésie par l'Art.

J'ai aimé les arts, parce que je les ai pratiqués, jouant du violon à mes premières rimes, puis tentant sur la toile des paysages et des figures pour m'initier à l'interprétation de la nature. Je me suis cru architecte, un beau matin, dans les Champs-Élysées, quand Paris ne venait pas encore par là. Les deux hôtels contigus de l'avenue Friedland, nos 47 et 49, donneront aux curieux l'idée de ma manière. J'ai été beaucoup imité depuis ; mais on vient toujours dessiner mes façades, où Clésinger a sculpté des Syrènes et une Diane chasseresse.

J'ai consacré tout un volume aux vingt-cinq années passées au service de l'État, tour à tour inspecteur général des musées et inspecteur général des Beaux-Arts, représentant le gouvernement dans les cérémonies des distributions de prix, des inaugurations de monuments, des érections de statues. J'ai créé plus d'un musée, j'ai été nommé citoyen de la ville de Tournus pour la statue de Greuze, j'ai découvert le tombeau de Léonard de Vinci à Amboise. Je me suis surtout évertué à mettre en lumière beaucoup de jeunes artistes qui, peut-être, se seraient éteints dans l'ombre. Mais qu'est-ce que cela, sinon le strict devoir de tout homme qui aime les arts ? En 1871, mon ami Jules Simon a jugé que la République indivisible n'était pas assez riche pour payer un homme comme moi ; il coupa mes fonctions en trois

ou quatre tronçons, pour les donner à trois ou quatre esprits forts qui ne savaient pas le premier mot des arts. M. Thiers, furieux, m'a appelé à Versailles. C'était aussi mon ami : il m'a offert tout ce que je ne voulais pas, car je ne voulais plus rien. Je l'ai remercié ; mais je n'ai pas voulu lui refuser de dîner avec lui les dimanches pour assister à la comédie de la troisième République. C'est dans son salon que j'ai connu les nouveaux personnages de l'État : *Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus !* M. Thiers m'avait décidé à être de toutes les commissions des Beaux-Arts, ce qui ne coûtait rien à la France. Mais les illustres messieurs, Blanc et Cie, qui alors remplaçaient avec tant de gravité mon ami Nieuwerkerke et les fonctionnaires de l'Empire, ne voulaient pas qu'un œil clairvoyant fût témoin de leur pompeuse médiocrité ; comme tant d'autres, ils me jugeaient un réactionnaire, parce que je n'étais pas, comme eux, un bourgeois en art. Je daigne leur dire que, tout en voulant un gouvernement autoritaire, je suis bien plus avancé qu'ils ne le sont vers les revendications sociales; je ne crois guère à l'éloquence parlementaire, mais je crois beaucoup aux hommes d'action.

Un mot encore sur mes fonctions : « Pas de zèle ! » disait Talleyrand. Mérimée me répétait le mot à propos des rapports que nous faisions, lui comme inspecteur général des monumens historiques, moi comme inspecteur général des musées. En effet, que sont devenus tous les rapports que nous avons adressés au ministre, qui ne les lisait point ? Tems perdu ! Le *Moniteur officiel* en a publié quelques-uns qui m'ont valu des lettres charmantes d'Eugène Delacroix, Théodore Rousseau, Decamps, Horace Vernet, Robert-Fleury

et autres artistes savans, qui considéraient les musées comme les églises des arts. Après tout, j'aimais mieux l'opinion de ces lecteurs-là que celle du ministre.

Tous ces artistes vaillans que j'ai connus et que j'ai aimés, pourquoi ne puis-je ici donner ne fût-ce que leur silhouette ? Mais c'est un monde! J'ai plus d'une fois ébauché leurs figures à propos de mes Salons de peinture. Là encore, il y aurait tout un volume à réimprimer. Mais pourquoi amonceler des nuages ? Les œuvres des grands artistes parlent tout haut. J'aime mieux jouer sur mon violon un air de Lulli ou de Mozart.

IV

L'Inspiration

Les matérialistes n'ont jamais pu m'expliquer les miracles de l'inspiration. Ce n'est pas l'étude, mais l'inspiration qui a parlé par la voix de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, de Lamartine surtout, moins artiste que les trois premiers.

On a comparé les poëtes à des harpes éoliennes, mais d'où vient la bourrasque ou la brise qui chante dans ces harpes ? Combien de chefs-d'œuvre ont été créés par le poëte sans qu'il ait lui-même conscience de ses créations ? N'en doutons point : à certaines heures de solitude, quand l'âme court les mondes entrevus, elle s'en revient après avoir été touchée par je ne sais quel rayon divin — le feu sacré — comme on disait au tems passé.

Ou mieux encore, pendant que le poëte est emporté par

son rêve, l'inspiration, déesse invisible, prend la plume qui cherche et la conduit pendant toute une heure dans les régions inaccessibles du beau et du vrai.

Eugène Delacroix me disait : « Je n'ai pas le merveilleux don d'Horace Vernet, qui pourrait peindre les tableaux sur le Pont-Neuf, en disant un mot à tous les passans. Pour moi, la solitude est une muse chaste, amoureuse du silence. Voilà pourquoi je ferme ma porte. Si je vous disais toute la vérité, je vous avouerais que la solitude m'amène de bonnes fortunes; par exemple il y a une femme qui s'appelle l'Inspiration et qui ne vient jamais quand je ne suis pas seul. Mais, quand je suis seul, à certaines heures de découragement, elle prend mon pinceau et me conduit la main. Je me laisse faire. C'est comme un rêve radieux quand je me réveille. Je suis tout étonné de moi-même et je me demande s'il est possible que j'aie fait cela tout seul. »

Ce qui arrivait à Delacroix arrivait à Lamartine et aux autres illustres que j'ai surpris à l'œuvre.

Vous allez me dire pourquoi cette magicienne ne vient pas trouver tous les poëtes. C'est que tous ne sont pas dignes d'elle. C'est qu'elle a ses jours de raillerie, où elle ne les touche de ses doigts de fée que pour leur donner le tourment du beau et du vrai, sans leur en donner la lumière. C'est ce qui m'arrive à moi. Je sens très bien qu'en certaines nuits radieuses, l'inspiration me touche le front, mais c'est l'aurore sans le soleil. Ma vie, d'ailleurs, a été trop bruyante pour ne pas effrayer les muses.

Quand je prononce ce mot, je ne vois pas apparaître les filles de l'Olympe, car elles ne représentent plus pour moi les inspiratrices d'aujourd'hui. Voilà pourquoi de-

puis longtems l'idée m'est venue, les jours où je prends un pinceau au lieu de prendre une plume, de peindre les figures des muses modernes. Quelle belle création pour un Raphaël du XIX[e] siècle, ce siècle, qui a touché à tout et qui a attisé le feu des enfers! Apollon ne voudrait plus se présenter dans le monde avec les neuf sœurs, il se ferait un plus beau cortège avec les muses contemporaines : l'*Inspiration*, la *Jeunesse*, la *Passion*, la *Rêverie*, la *Solitude*, la *Désespérance*, la *Beauté*, la *Charmerie* et la *Volupté*.

Ah! si celle qui venait visiter Delacroix et qui visite aujourd'hui quelques jeunes maîtres, daignait venir conduire mon pinceau! En attendant, je peins des paysages à la Diaz et à la Corot, où on veut bien reconnaître une touche originale. A la vente d'Émile de Girardin, on a vendu fort cher un petit tableau peint par moi. Le commissaire-priseur l'a attribué à Corot, quoiqu'il fût signé d'une H en rouge. J'ai offert de le reprendre au prix de la vente pour que l'amateur ne fût pas volé, mais il a voulu être volé.

L'Inspiration est une fille nonchalante qu'il faut brusquer, comme toutes les femmes, pour en avoir raison. Les paresseux, peintres ou poëtes, cherchent mille raisons pour prouver que l'heure du travail n'a pas sonné; mais ceux qui brûlent la toile ou le papier se mettent à l'œuvre soudainement.

J'ai presque toujours dicté mes livres; il m'est même arrivé de dicter des sonnets, ce qui étonnait fort Théo et Saint-Victor, car, un jour qu'ils dînaient chez moi, j'ai dicté à Coligny deux sonnets qui les peignaient bien tous les deux : *Fortunio* et *Plume d'or*.

Dès que mon secrétaire avait la plume à la main, je

ne lui laissais guère de loisirs pour piquer des mouches. Peut-être d'ailleurs que la vue d'un homme ou d'une femme qui va écrire votre pensée est, si je puis dire, le coup de l'étrier. Mes secrétaires témoigneront qu'ils ne chômaient pas pendant les heures qu'ils écrivaient pour moi. Je n'en crois que mieux encore à l'inspiration. En effet, quand je tiens mon idée et que je dicte le premier mot, du diable si je sais où je vais. Je m'abandonne à la bonne ou mauvaise fortune de l'inspiration. Alors il me semble que j'obéis à un esprit qui me domine et qui m'emporte à travers les pays dangereux de l'éloquence — ou de la bêtise.

V

L'histoire de ma plume

Est-ce la peine de dire que j'ai fait beaucoup de livres? En vérité, si le public, même mon public sympathique, ne se les rappelle pas plus que moi, ils sont bien oubliés. J'ai commencé, hélas! à écrire à dix-sept ans! Je me suis fait les griffes dans le romantisme: la *Couronne de Bleuets*, la *Pécheresse*, les *Galantes Aventures de mademoiselle Margot*, la *Belle au bois dormant* et six volumes de Contes et Nouvelles avec Jules Sandeau. On a beaucoup réimprimé la *Galerie du dix-huitième siècle*, parce qu'elle est une histoire vivante de cette période si curieuse. Là, j'ai fait une contre-révolution en ramenant l'esprit français vers sa source. Je me suis attardé sur d'autres points de l'histoire: *Mademoiselle de La Vallière*, *Madame de Montespan*, la *Vie de Léonard de Vinci*, les *Charmettes*, *Notre-Dame de*

Thermidor. Je suis revenu au roman : le *Violon de Franjolé, Mademoiselle Cléopâtre,* le *Roman de la Duchesse,* les *Grandes Dames,* les *Parisiennes,* que sais-je?

Si je comptais par les éditions des *Grandes Dames,* des *Parisiennes,* des *Courtisanes du monde,* douze volumes in-octavo qui ont paru de 1868 à 1870, je pourrais me croire l'historiographe des mœurs de Paris pendant le second Empire. Mais qu'est-ce qu'un roman? Un chiffon dont la mode fait un joli bonnet et qu'elle jette bientôt par-dessus les moulins. Je n'en ai pas moins reçu beaucoup d'argent pour ces douze volumes. Faut-il parler chiffres? Dentu me donnait près de deux francs par volume, total : à peu près trois cent mille francs. Davyl, qui était imprimeur avant de se faire imprimer si à propos, avait prédit le succès. Je ne trouve jamais qu'un homme de lettres soit trop payé; seulement comme le joueur qui gagne j'étais fâché de voir que tout le monde ne gagnait pas autour de moi. Combien de beaux romans alors publiés dont les auteurs ne recueillaient qu'une poignée d'or. Oh ! l'injustice des choses ! Je ne pouvais pourtant pas m'en faire mourir; je pris gaiement mon parti : je donnai des fêtes, j'achetai des tableaux. Je ne perdis pas un jour pour jeter les trois cent mille francs par la fenêtre.

J'allais oublier trois in-folio : l'*Histoire de la Comédie-Française; la Galerie flamande et hollandaise; Molière, sa femme et sa fille.* Nuits stériles ! Qui est-ce qui lit les in-folio?

Je crois que j'étais né poëte : les *Sentiers perdus,* les *Poëmes antiques,* la *Poésie dans les bois,* les *Cent et un sonnets,* les *Onze mille Vierges.* Des illusions perdues!

Et combien de volumes dans les journaux et dans les

revues : la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Artiste*, la *Presse*, de Girardin, le *Constitutionnel*, de Véron : de bonnes maisons. Mais tous les journaux sont de bonnes maisons pour la pensée.

J'ai eu mes heures de philosophie : les *Destinées de l'âme*. Comme je ne finissais pas ce livre, Napoléon III me dit : « C'est un livre qu'on commence toujours et qu'on ne finit jamais ! »

Et après ce livre, rien : je jetai ma plume au vent. Je me perdis de plus en plus sous la forêt ténébreuse,dans la sérénité des horizons voilés. Après tous les orages, la douceur de vivre vous vient au moment de mourir; on se recueille dans la paresse des méditations, on juge sa vie avec sévérité, même si on ne condamne pas les passions qui ont troublé l'âme dans les voluptés corporelles. Je l'ai dit déjà, c'est que de tous les livres, le livre de la vie est le plus difficile à faire.

Mais celui-là, comme les autres, est si vite oublié! Nous sommes comme les feuilles des arbres que le vent d'hiver disperse et que la neige ensevelit. Quand les feuilles poussent à l'arbre de la vie, l'homme, tout glorieux, s'imagine qu'il portera les beaux panaches de ses branches par delà les siècles; mais il faut en rabattre, compères. Tous ces romans et toutes ces poésies qui ont distrait ou passionné les oisifs du siècle s'en iront où vont les roses d'antan. Rien n'est plus drôle à voir que le plumet flamboyant de tant de poëtes et de romanciers qui s'imaginent avoir trouvé l'adresse de la postérité. Simple affaire de mode, mes amis; les nouveaux venus vous renverront à messire d'Urfé et à Mlle de Scudéry, qui n'étaient pas plus bêtes que vous.

Vieux habits, vieux galons! Tout passe. Il faut écrire

cent mille romans pour en placer un dans une bibliothèque comme *Daphnis et Chloé*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*. Je ne parle pas des vivans.

Ce sera miraculeux s'il reste cent volumes, de ce XIXe siècle, qui à compté cinq cents célébrités. Sapho est toujours glorieuse parce qu'on ne possède pas cent vers de Sapho. Nous commençons à ne plus admirer que par ouï-dire des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Que nous revient-il du moyen âge? Le siècle de Louis XIV laisse en chemin beaucoup de ses chefs-d'œuvre. Voltaire serait bien étonné de voir qu'on ne réimprime que ses contes, lui qui ne croyait qu'à son poëme épique et à ses tragédies. Jean-Jacques n'est plus qu'un citoyen de Genève. On dit que Diderot est un dieu, mais on ne le lit pas. Le théâtre, par le génie ou par le caprice d'un grand comédien, redonne la vie à des fantômes; mais Molière a tué le passé et l'avenir. Qui n'a vu Lamartine-soleil et George Sand-soleil? aujourd'hui deux clairs de lune dans un beau ciel. Balzac a encore son église, mais ses grands prêtres et ses enfans de chœur cachent l'autel en le profanant. Qui donc chante Béranger? Chateaubriand n'a plus qu'une parole d'outre-tombe. C'étaient pourtant de grandes figures, celles-là. Il y a encore celle de Victor Hugo qui domine tout son siècle littéraire, comme Ronsard domine la Renaissance *.

* Il ne faut pas pourtant jeter le manche après la cognée dans cette forêt toute chantante encore du XIXe siècle. Pourquoi ne pas croire au lendemain de tant d'œuvres qui nous ont charmés : celles de Lamartine, Dumas, Balzac, Mérimée, Gozlan, George Sand, Jules Janin? Ne relira-t-on pas toujours les beaux vers d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, d'Alfred de Vigny? Je ne parle que des morts.

La Renaissance et le Romantisme, voilà deux belles époques de l'esprit français, parce qu'un grand souffle de vie y répand l'éternelle jeunesse. Boileau aura beau rire de la Renaissance; Nisard, un Boileau en prose et en belle prose, aura beau se moquer du romantisme, tous ceux qui ont vécu dans la foi de ces deux périodes de miracles poétiques garderont le rayon des beaux soleils d'avril. Qui ne donnerait après la philosophie de Victor Cousin et de son cousinage, toute la rhétorique des professeurs pour dix strophes d'Alfred de Musset, une évocation de Banville ou un sonnet de Théophile Gautier? L'esprit humain n'aime pas les moissons; c'est assez pour lui de cueillir une rose ou de respirer un bouquet de violettes.

Je voulais n'écrire plus, enfermé dans mes *Confessions* comme dans une tour d'ivoire, ne mettant le nez à la fenêtre que pour regarder vers le passé. J'avais d'ailleurs à revoir tous mes livres anciens, que je voudrais brûler, mais qui ne m'appartiennent plus. Ce qui est écrit est écrit.

Mais, sans y penser, je redevins journaliste dans le *Figaro*, dans le *Gaulois*, dans l'*Événement*, où j'écrivis des portraits littéraires, des contes et des romans. Vous avez peut-être feuilleté les *Douze Nouvelles nouvelles*, publiées en 1883 : je voulais y conter les aventures et les passions de l'heure présente, préoccupé surtout de mettre en scène la femme telle qu'elle est aujourd'hui, car on sait que les sociétés se suivent et ne se ressemblent pas. Beaucoup d'éditions m'ont prouvé que j'étais toujours sur la brèche.

Tout aussitôt, j'ai écrit la *Comédienne* pour venger les femmes du théâtre et pour glorifier sur son piédestal

cette immortelle statue de la tragédie qui s'appelle Rachel, en accentuant les beautés de son caractère et de son génie, sous la lumière de l'art.

Je ne sais pourquoi un bouquet de jeunesse m'est revenu au cœur. Pendant une saison — 1884 — il m'a été impossible d'écrire en prose, si bien que j'ai repris la chanson du poëte. Les *Onze mille Vierges* sont mon adieu à la poésie. Ces onze mille vierges, ce sont les muses de la vie et du rêve, les femmes aimées, les illusions perdues, les désespérances qui sourient sous leurs larmes; enfin, ce sont toutes les visions de l'âme qui se souvient, qui regrette, qui cherche toujours, qui espère encore, alors qu'elle n'espère plus.

J'oubliais un livre, le meilleur. Celui-là a pour titre : *Henry Houssaye*. C'est mieux encore de faire des hommes que des volumes.





LIVRE IX

LA SECONDE JEUNESSE

I

Après les luttes sérieuses, vers la fin du second Empire, les plaisirs parisiens me redonnèrent bientôt le vertige et me rejetèrent dans tous les abymes.

Mais Théophile Gautier a dit : « Si Houssaye se jette éperdument dans les folies, il ne va jamais au fond parce qu'il nage allégrement. »

Ces folies, c'étaient les passions des vingt ans continuées jusqu'à l'été de la Saint-Martin. C'était le jeu du hasard après le jeu de l'amour. C'était le roman à outrance, comme les *Grandes Dames*. Tout cela ne m'empêchait pas de revenir souvent au rivage de la sagesse, mais pour m'embarquer encore quel que fût le péril des océans de la vie.

C'est vainement que je portais dans mon cœur de pâles figures absentes, toujours aimées et toujours

pleurées. Je croyais qu'un homme nouveau avait pris la place de l'ancien, ou plutôt comme il y a le jour des morts pour les catholiques, je célébrais le jour des mortes tous les dimanches. En effet, le dimanche, je ferme toujours ma porte pour me retourner vers les figures du passé. Je crée autour de moi la solitude et le silence afin d'évoquer religieusement les images les plus douces à mon cœur. Nul n'a plus vécu avec les vivantes et nul n'a plus vécu avec les mortes.

Ces pâles figures me suivaient partout — et je ne les fuyais pas.—Il m'était doux de les revoir par les vagues pastels du souvenir. Fannie et Jane m'apparaissaient avec un visage presque souriant sous l'expression de la mort, mais Marie semblait n'avoir point passé par la transfiguration du tombeau. Je voyais plus souvent Fannie et Jane, mais l'autre venait me parler en songe. En l'hiver de 1865, ce fut une obsession. Marie me reprochait de ne pas lui avoir mis au bras un bracelet où mon nom était gravé avec le sien. C'était un oubli. L'obsession s'accentua étrangement. Bientôt il ne se passa pas une nuit sans que la morte me montrât son bras nu. La vision m'arrivait tantôt en comédienne, tantôt en cantatrice, tantôt en voyageuse. Elle m'apparaissait à sa fenêtre, au coin de son feu, dans un souper. Et toujours elle levait son bras sous mes yeux, en me disant : « Mon bracelet ! » Il m'était impossible de prendre cela gaiement, mais je ne le prenais pas non plus au tragique. Une fois réveillé, je n'y pensais plus.

Je voyageai pour les musées. Loin de chez moi, ce fut bien pis. Il me semblait qu'elle fût du voyage dès que je m'endormais la nuit. Et toujours le bracelet, le bracelet, le bracelet. J'en parlai à quelques amis qui

me regardèrent fixement, ayant peur que je ne fusse tourné au spiritisme. Les songes me frappaient par des coups de vérité. Je finissais par reconnaître la voix de Marie. Je sentais le froid de sa main. Un livre me vint mal à propos. C'était l'œuvre d'un prêtre qui avait subi lui-même l'obsession d'une morte qui lui demandait des prières. En ce livre, il rappelait tous les saints qui avaient été visités par des morts. Quoique je ne fusse pas un saint, je finis par croire aux âmes en peine. Pourquoi ne pas apaiser cette morte en lui donnant son bracelet, mais comment ? La tombe est sacrée. La mort veille en sentinelle devant chaque cercueil. Elle creuse un abyme infranchissable devant celle qui est partie et devant celui qui reste. Je n'espérais pas obtenir l'autorisation d'ouvrir le cercueil de Marie Garcia. Le préfet de police refuse cette funèbre faveur aux plus hauts personnages à cause de la majesté de la mort et à cause du danger pour celui qui soulève le couvercle de la bière. Combien de fois on a vu les plus aguerris tomber foudroyés ! J'arrachai pourtant cette autorisation. Un matin, à huit heures, on exhuma Marie Garcia pour la transporter dans l'Orangerie. Chose étrange, chose horrible, sept ou huit chiens du quartier avaient franchi la porte du cimetière malgré les gardiens. « Ces carnassiers-là, nous dit un jardinier, ne manquent jamais à pareille fête. »

J'avais emmené avec moi une des cousines de la morte et une de ses amies, la comtesse de L—. Quand on ouvrit le cercueil, l'amie tomba à la renverse dans les bras d'un des plombiers. Elle s'était penchée trop tôt pour toucher des lèvres le front de Marie Garcia. Et pourtant, telle on l'avait mise au cercueil dans sa robe blanche, telle on la retrouva, la figure encadrée dans ses cheveux, les mains

jointes sur un crucifix. Tout chancelant je lui mis le bracelet et je lui baisai les doigts. C'était du marbre.

L'œil est plein de visions, car il me sembla qu'un sourire passait sur la figure de Marie. On referma les trois cercueils, celui de sapin, celui de plomb, celui de chêne...

Et depuis ce jour, Marie me réapparut de loin en loin. toute souriante, me montrant son bracelet.

II

A l'aventure

Le comte Napoléon Daru n'avait pas trouvé beaucoup de femmes cruelles dans le monde des femmes qui ne le sont pas. Un soir qu'il donnait à souper à ces dames, une belle douzaine d'Aspasies et de Phrynés, l'une d'elles fit remarquer tout haut que toutes avaient été douces à l'amphitryon. « Toutes ? dit-il, il faudrait voir ça. » Et se levant : « Mesdames, que celles qui ont été à moi veuillent bien lever la main. » Elles lèvent toutes la main. Il les lorgna les unes après les autres. « Oui, dit-il, en regardant celle-ci. Oui », dit-il, en regardant celle-là. Mais pourtant il remarque une toute jeune fille qui a levé la main et qu'il n'avait jamais vue. Il se promet de débrouiller ce mystère. Quand on quitte la table pour prendre le café, il va droit à la jeune fille et lui demande des explications. Elle lui répondit par cet admirable mot d'ingénue : « Mais, Monsieur, si je n'avais pas levé la main j'aurais été déshonorée*. »

* Ce qui rappelle une histoire de Mme Sophie X. — C'était encore à un diner, cette fois un diner de corps donné par le

Cette histoire de Daru fut quelque peu l'histoire de tous ceux qui, comme moi, ne fuyaient pas les aventures. Non seulement nous avions sous la main les belles filles à la mode, mais il nous arrivait aussi d'autres bonnes fortunes. Les grandes dames étrangères ne venaient pas à Paris pour faire leur salut, elles y venaient plutôt pour y faire la part du diable. La femme qui voyage a des indulgences plénières. Ne sait-on pas que les curés qui vont et viennent de par le monde ont droit de faire gras le vendredi? Les poëtes et les romanciers qui sont lus à l'étranger ont en outre le privilège de prendre les femmes par la curiosité. J'avais en surcroît une galerie de tableaux qui permettait aux femmes de venir me voir sans qu'on pût les accuser de venir chez moi. Je n'y avais pas songé, mais cela se trouva ainsi. Ce fut bien mieux encore au tems de mes fêtes

général à tous ses officiers. Le nom de la dame court sur la table : « Charmante, dit le général, elle m'a consolé d'une pie-grièche. — Moi aussi, dit le colonel. — Vous aussi? dit le général au lieutenant-colonel. — Et moi donc! s'écrie le commandant. — A la bonne heure, reprend le général en éclatant de rire. Et vous, capitaine? — Oh mon Dieu oui, mon général. — Et vous, lieutenant? — Pourquoi pas? — Il n'y manque que le sous-lieutenant. — Mais moi aussi », dit le sous-lieutenant, rougissant comme une jeune fille.

C'était un tout jeune homme qui sortait de Saint-Cyr, à peine avait-il des moustaches. « Eh bien! reprit le général, la dame reçoit aujourd'hui. Allons-y tous pour finir la soirée. »

On y va.

Le général trouve drôle de conter l'histoire à la consolatrice des affligés. Elle rit de bon cœur comme eût fait la vivandière du régiment. Mais tout d'un coup, voyant le sous-lieutenant, elle lui crie : « Pas encore! »

Et s'avançant vers lui : « Pourquoi diable vous êtes-vous vanté de cette bonne fortune? — Mon Dieu, Madame, pour dire comme les autres. »

vénitiennes, puisque les curieuses et les romanesques venaient tout exprès de loin pour ces fêtes de l'imprévu. Les sages diront que je menais une vie légèrement risquée, mais j'aurais bien voulu voir les sages à ma place. J'ai toujours pensé que si Joseph laissa un soir son manteau chez Mme Putiphar, c'était pour avoir l'occasion de retourner chez elle. Au fond ce ne sont là que des questions de tempérament, on peut obéir à sa nature quand cela ne fait de mal à son prochain. A-t-on jamais reproché à Salomon ses femmes de la main droite et ses femmes de la main gauche ?

Et voilà comment j'ai passé de la première jeunesse dans la seconde, de la seconde dans la troisième, jusqu'à l'été de la Saint-Martin où je voudrais que la mort me prît.

O vieillesse, tu viens, mais je fuis tes atteintes ;
Le tems n'a pas touché mon esprit vert encor;
Pourtant le pâle hyver répand déjà ses teintes
Sur mes cheveux : l'argent démonétise l'or.

O mort ! viens me chercher avant l'heure maudite
Qui découronne l'arbre et chasse les oiseaux ;
Je ne veux pas survivre aux heures d'Aphrodite,
La Parque me sera douce avec ses ciseaux.

Jusqu'à mes derniers jours Dieu me garde les branches,
Avec l'or du feuillage et le bruit des chansons ;
Et qu'un dernier orage en ses colères franches
Me frappe d'un seul coup et me jette aux buissons.

Je ne connais pas de plus désolant spectacle que la vue des ruines humaines. J'ai comtemplé presque en



même tems deux hommes merveilleusement architecturés : Lamartine et Dumas.

Comme le Rhin qui se perd dans les sables, ils ne se retrouvaient plus. La mort amère avait peu à peu brouillé les cartes de leur imagination. Ils jouaient au hasard, mais ils ne retournaient plus le roi. Lamartine, qui n'avait plus que des idées nuageuses, continuait à écrire son *Cours de littérature*, quoiqu'il fût redevenu à peine un écolier de lui-même.

Pareillement Dumas. Tout lui était étranger. Il venait à mes fêtes vénitiennes, tout en se demandant s'il rêvait. Il souriait aux femmes, mais ne leur disait plus rien, lui qui avait toujours trouvé le mot du cœur ou de la raillerie. Et pourtant, le lendemain, il reprenait sa plume et continuait son feuilleton comme aux beaux jours des *Mousquetaires*. Telle est la force de la dominante, que les esprits les plus troublés retrouvent encore un rayon de lumière — un seul — pour conduire leur plume, comme les bœufs attelés à la charrue, qui, tout en dormant déjà, continuent a tracer droit le sillon.

J'avais été à bonne école pour vivre gaiement : Roger de Beauvoir, Morny, d'Orsay et leurs amis ; avec Beauvoir c'était l'aventure parmi les femmes tombées, avec Morny et d'Orsay parmi les femmes qui tombent. Le premier avait plus de brio, les deux autres plus de maestria dans leurs amours à l'emporte-pièce.

Je dirai encore un mot de d'Orsay, qui mérite un portrait. Brummel, qui avait étudié le dandysme dans Lovelace, jetait son cœur à la mer pour ne pas faire naufrage dans son navire pavoisé de mauvaises passions. Le comte d'Orsay fut un autre dandy : à l'impertinence britannique, il opposa l'impertinence française : beau-

coup plus de charme parce qu'il garda son cœur ; bien mieux, il voulut que l'art fût de la partie : d'Orsay se fit sculpteur, pour se reposer de ses attitudes mondaines. Quand il prit des leçons de Pradier, c'était bien un peu Alcibiade chez Praxitèle, mais il savait mieux déshabiller les femmes que les statues. Il n'en fit pas moins des bustes charmans. Comme beauté, il dépassait aussi Brummel, parce que son front était plus lumineux. Quand Brummel tomba de toute la hauteur de sa fortune, sa chute fut lourde ; celle de d'Orsay fut légère. Le sourire de Brummel fut amer ; d'Orsay garda tout le charme de sa gaieté. C'est que Brummel nourrissait un comédien sous le grand gentleman, tandis que d'Orsay nourrissait un galant homme sous le grand gentilhomme.

Il y avait dans les soupers de ces messieurs du second Empire des créatures fort amusantes, jetant la saillie à pleine gueule. Si je parle ainsi c'est pour mieux marquer la fête. C'est de là que datent les premières floraisons du réalisme. Victor Hugo, dans les *Misérables*, avait donné le mot, ce fut une mode. On décida que la périphrase était bonne pour les académiciens, on parla de tout sans mettre de gants ou plutôt sans habiller son idée. Naturellement tout ce qui tombe d'un peu haut ne s'arrête pas en chemin : la langue française fit sa descente de la Courtille.

III

Il ne faut pas trop mal dire du *Château-des-Fleurs*. Ç'a été, dans le feu d'artifice de la vie parisienne, le portique nocturne des philosophes mondains, qui ve-

naient là fumer un cigare pour se retrouver devant la jeunesse éternellement radieuse. Quelques moralistes, qui ne quittent jamais leur cabinet de travail, ont lancé leurs foudres éteintes contre tous les hommes sérieux qui se risquaient en pareille compagnie. Or, les hommes sérieux c'étaient : Roqueplan, Païva, Beauvoir, Fortuny, Ziem, Saint-Victor, Théophile Gautier, Dusommerard, Diaz, Scholl, Wolff, Aubryet et le duc d'Acquaviva.

C'était aussi, çà et là, le comte de Morny, qui n'avait pas peur de l'opinion; Sainte-Beuve, qui la craignait quelque peu, puisqu'il ne se hasardait que dans les bosquets avec ses inconnues; Persigny, qui ne savait pas bien où il était, ce rêveur perpétuel; le grave Rouland, de la Banque de France, qui n'y faisait pas danser les écus de la Banque de France ; d'anciens ministres revenus des grandeurs et se croyant dans une seconde jeunesse ; puis tout le bataillon doré des soupers, Turenne, Caderousse, Demidoff, Saint-Maurice, le duc de Rivoli, les trois Ezpeleta, Gaston Jollivet, George de Heckereen, La Grenée, Bischofsheim, Aldama.

Eh bien ! que faisait-on de mal dans ce jardin, où le parfum des roses et des chevelures flambantes dominait le parfum du Jockey-Club ? On croyait trop que ce champ de bataille des passions n'était hanté que par les horizontales. Il y avait aussi les curieuses, les demimondaines, les envolées de la famille, les princesses voilées. J'étais du spectacle et je me moquais haut la main des journalistes indignés qui trouvaient que le ministre des beaux-arts avait grand tort de me payer comme inspecteur général des museaux de France. Est-ce qu'on va visiter les musées entre onze heures et minuit ? La vérité, c'est qu'entre onze heures et minuit

nous nous amusions beaucoup. C'était notre Cercle. Le jeu de l'amour était notre jeu de hasard. Nous étions toujours là tout une dizaine d'amis qui n'avions d'autres soucis que d'étudier les demoiselles de très près. N'avaient-elles pas toutes les vertus de celles qui s'amusent : la jeunesse, la gaieté, l'endiablement? Nous ne permettions de nous aborder qu'aux plus jolies. Toutes les Aspasies célèbres s'en souviennent encore, peut-être même celles qui sont allées valser éperdument dans les cercles du Dante autour de Francesca et Paolo.

Là, nous avons assisté un soir à une scène toute shakespearienne: qui n'a connu Mathilde, surnommée la Duchesse parce qu'elle semblait descendre d'un cadre de la Renaissance? C'était un samedi, un peu avant le feu d'artifice; elle nous apparut comme un fantôme, toute blanche avec ses yeux encore plus noirs tant ils étaient enfoncés sous l'arcade sourcilière. Beauté terrible auprès de toutes ces femmes peintes et rieuses. Pastel effacé dans une galerie de portraits vénitiens, vierge ascétique égarée parmi des comédiennes et des courtisanes en gaieté. Ce fut autour d'elle une grande émotion, car tout le monde la croyait morte : « Oui, messeigneurs, dit-elle, je suis un revenant, je viens chercher ici de quoi me faire enterrer! Je n'ai jamais été chez moi dans la vie, je veux être chez moi dans la mort; ne me laissez pas tomber dans la fosse commune. » Elle souriait avec sa douceur charmante en tendant la main. Nous donnâmes tous, les femmes comme les hommes. Sa main se referma sur vingt-cinq louis ou à peu près. « Merci! vous avez payé mon dernier lit. » Ce fut par des larmes qu'elle remercia; elle ne s'attarda pas dans ce jardin où elle avait eu ses heures de souverai-

neté. « Ah! dit-elle en sortant, si je pouvais mourir sur une valse de Métra. » C'était sur la musique de Métra qu'elle avait aimé. Car si on n'avait eu avec Mathilde que des aventures d'un jour, elle avait eu ses passions d'une semaine. Quelques jours après, une princesse étrangère nous conduisit, nous deux Anatole Duruy, dans le cimetière d'Auteuil. Elle s'inclina sur une fosse à peine fermée : c'était le lit que nous avions payé à Mathilde. La princesse parla ainsi :

« J'aime la mort comme j'aime l'hiver, parce que la mort est la vraie fête de la purification. Cette femme perdue est aujourd'hui plus pure que nous devant Dieu, parce que la neige du linceul a tombé sur elle. »

La princesse avait raison. Dans ce lit du tombeau, il y a encore une femme, il n'y a plus une courtisane.

Puisque ce mot princesse tombe sous ma plume, je dirai sans aucune fatuité que beaucoup d'*honnestes dames* sont venues chez moi, comme elles allaient chez Dumas, croyant aller au confessionnal. On voulait bien croire que nous connaissions la femme et ses passions. Elles entraient d'abord sous prétexte de voir des tableaux, mais c'était pour une tout autre curiosité. Elles racontaient leurs joies et peines de cœur, comme si nous cherchions des sujets de comédies et de romans. C'est que, pour les femmes, tout homme qui a peint les passions est un miroir où elles se retrouvent.

Et le dirai-je? elles passaient çà et là de la fiction à l'aventure pour démoraliser des moralistes comme nous. Quand un homme a fait un livre où transparaît sa personnalité, il y a toujours des rêveuses qui mettent le livre sous leur oreiller, en attendant que l'auteur vienne y rêver lui-même.

C'est avec une de ces étrangères romanesques que je suis retourné à Ems en 1865. Je croyais ne trouver que la solitude au milieu des buveurs d'eau, mais j'y rencontrai beaucoup de Parisiens : Aurélien Scholl, Pontmartin, Béchard, Albéric Second, Wolff, Villemessant, Aubryet; quelques Parisiennes, la comtesse de M—, puis celle qui signe Raoul de Navery, puis Nina de Callias, puis Mme de Spare, puis cette fille bien née qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins de Montmartre, connue sous le nom de Diane, mais qui a son état civil sous le nom de Mlle de F—, petite-fille du contre-amiral de F—. Elle a passé par le Conservatoire et elle a joué la comédie ; mais, pour elle, le vrai théâtre fut la comédie en action.

Elle allait partir pour Vienne, comme attachée d'ambassade, avec ce Russe en *off* qui se croit prince de par son oncle. Sans beaucoup de diplomatie je l'ai ramenée à Paris comme secrétaire détachée d'ambassade. Mais nous avons bien vite brisé.

Je commençais à m'ennuyer sans son babil spirituel et ses chansons amoureuses, quand j'ai retrouvé cette comète au Château-des-Fleurs, qui tourbillonnait non loin des danseuses patentées dans un cercle d'enthousiastes. Quoiqu'elle fut fort entourée, elle est venue à moi et m'a offert de redevenir mon secrétaire à dix sous la ligne. J'ai trouvé ça si bon marché, que je lui ai donné toutes mes clés, ce qui m'a sauvé de bien des désastres. C'est qu'il y avait là une intelligence et une âme. Combien de nobles dames qui cachent leur jeu sous des airs de sainte femme n'ont pas les vertus intimes de ces Madeleines repenties, affolées dans leurs entraînemens, mais qui se retrouvent

souvent par la force du cœur. Le cœur sauve l'esprit.

Il faudrait tout un petit volume pour inscrire les mots d'esprit et de caractère de mon secrétaire intime qui s'était fait les griffes en lisant La Rochefoucauld, Champfort et Rivarol *.

Il y a plusieurs manières de vivre. La meilleure est celle qui nous oblige à vivre de toutes les existences : vie mondaine et vie studieuse, vie parisienne et vie rustique ; être artiste, dillettante, amateur d'art ; être philosophe par ses livres ou par sa vie, mais courir en même temps la chasse, le sport, les mers, les mondes, les fêtes, l'opéra et la comédie ; avoir ses jours d'homme d'action et d'homme de loisir, aimer les curiosités, celles qu'on vend à l'hôtel Drouot et celles qui se donnent en spectacle ; devenir homme d'État sans cesser d'être un homme, être ministre sans montrer son portefeuille, être ambassadeur sans prendre des airs de sphinx, être tout ou de tout en paraissant ne rien être, accepter vaillamment les périls et les plaisirs de la vie.

Tels furent les hommes du second Empire, tel je fus.

* En 1865, quand elle avait dix-sept ans, elle osa changer la mode, à l'Opéra, aux courses, partout, en s'habillant comme sous le Directoire : ni cerceaux, ni pouff, rien qu'une robe modelant la statue. Voilà qui méritait un prix à l'Académie des beaux-arts. Par malheur, on est revenu aux modes des illusions et des *suivez-moi, jeune homme*. On y reviendra toujours.

Sous les Égyptiens et sous les Grecs, l'art de s'habiller était un art. Sous les Français, c'est souvent la caricature du beau. Cléopâtre et Aspasie s'habillaient comme des déesses. Nos grandes dames et nos courtisanes s'habillent çà et la comme des folles.



LIVRE X

FÊTES VÉNITIENNES

I

1868-1875

On a trop parlé de mes fêtes vénitiennes pour que j'en parle beaucoup moi-même. C'est le hasard qui les a créées. Un jour que je donnais un dîner dans ma galerie, deux de mes amis, qui n'étaient pas invités, mais qui passaient par là pour conduire à un bal masqué de la cour quelques femmes du monde, montèrent l'escalier avec ces dames, par simple curiosité, ayant vu par les fenêtres la galerie illuminée *à giorno*. On juge de notre joie à tous de voir arriver à l'improviste une

si provoquante mascarade. Les femmes gardèrent leur loup; mes deux amis, pour nous dépister, nommèrent vingt noms connus. Il était onze heures. A deux heures du matin, la fête continuait. Un peu plus ces dames n'allaient pas aux Tuileries. Elles ne nous quittèrent qu'en nous promettant de revenir.

C'était un mardi. Je décidai que, tous les mardis, mes amies et mes ennemies seraient conviées à un souper masqué. Le bruit de l'aventure se répandit dans le monde où on s'amuse. Le mardi suivant tout Paris voulait venir à la Redoute.

J'invitai des femmes du monde et des femmes du théâtre, dans cette idée qu'on ne manquerait pas de prendre les mondaines pour des comédiennes et les comédiennes pour des mondaines. C'était risqué, mais on s'y risqua.

Il n'y eut d'autres distractions que la causerie; mais c'était la causerie spirituelle des bals de l'Opéra de l'ancien tems. Comme entr'acte, les cantatrices de tous les ordres : Sass, Patti, Blanche d'Antigny, Thérésa, chantaient un grand air ou une chanson. On vit aussi Sarah Bernhardt, Colombier, Léonide Leblanc, Jane Essler, débiter des scènes de comédie. Mais la grande attraction, c'était de pénétrer les masques. Combien de surprises! Tel qui croyait avoir flirté avec une comédienne était quelque peu inquiet de soulever le masque d'une femme du monde. Je ne dirai pas qu'il y eût beaucoup d'impeccables, mais il y en avait au milieu des étrangères tapageuses et des Parisiennes à leur première chute.

La compagnie n'était pas plus mauvaise que dans les mascarades officielles. On s'amusait tant, d'ailleurs,

qu'on ne demandait pas aux femmes si elles avaient obtenu le prix Montyon. Je m'amusais moi-même de si bon cœur, que je ne me croyais plus chez moi. C'était un grand luxe de robes à traînes parmi les femmes, de manteaux vénitiens parmi les hommes. Et quels hommes! et quelles femmes! le génie et la beauté, l'héroïsme et la grâce! Je ne dénouerai aucun masque de femme, mais ne puis-je pas dire que, parmi mes amis, on remarquait les grands noms héraldiques, les grands noms héroïques, les grands noms littéraires, le duc d'Albe, le maréchal Canrobert, les deux Dumas, tous ceux qui étaient le luxe ou la gloire de Paris.

Le souper dans la galerie du haut était de soixante-quinze couverts; mais, comme les femmes seules étaient assises, autant de cavaliers gourmands se tenaient debout entre chacune d'elles pour souper aussi.

En un mot, hormis pour moi, il y avait de la place pour tout le monde. Et encore, je parvenais bien à me glisser entre deux loups pour les empêcher de se dévorer.

Les femmes du monde comme les femmes de la cour criaient très haut qu'elles n'y venaient pas; mais elles y venaient toutes, toutes, toutes! J'en pourrais prendre à témoin ce petit billet de Saint-Albin, le lecteur officiel de l'Impératrice :

« Mon ami, je vais ce soir aux Tuileries. Si plusieurs « de ces dames voulaient venir encore à votre fête dans « le plus strict incognito, donnez-moi dix cartes qui por- « teront toutes le nom de *la Chanoinesse*. SAINT-ALBIN. »

En effet, ce charmant curieux qui passait à travers les femmes de cour et de théâtre sans jamais y toucher, m'avait amené au dernier mardi de très grandes dames

encore plus curieuses que lui. Comme à leur arrivée je voulais en démasquer au moins une : « Chut ! me dit-il, j'en réponds sur ma vertu. » On sait que Saint-Albin était l'homme le plus vertueux de France. Je ne doute pas qu'il ne fût, ce soir-là, le Sigisbée de quelques honnestes dames de Brantôme.

Pontmartin écrivait de son style si finement ciselé et si doctement coloré :

« Tout se prête à ce mirage ; l'on dirait qu'un magicien invisible vous attend sur le seuil pour évoquer avec vous les ombres lumineuses du passé : on fait trois pas, on traverse trois siècles. Les portraits vous regardent du fond de leur cadre ; leur silence parle : leur immobilité reflète l'éternel secret de la vie dans la mort. L'escalier s'élance vers la voûte en se contournant dans sa cage. Fouillé et tordu par une main hardie, le bronze des rampes scintille sous le feu des torchères. L'épaisse tenture des portières se soulève pour laisser voir, dans les vitrines, les ors, les émaux, les ivoires, les coffrets, les drageoirs, les buires, les chefs-d'œuvre de vieux saxe et de vieux sèvres, les faïences de Limoges, les caprices des pays du bleu. — La foule, une foule d'élite ! — constellée de noms vieux ou beaux, illustres ou célèbres, chers à d'Hozier ou à Vapereau, est à l'aise avec tous ces témoins des siècles plus pittoresques et plus poétiques que le nôtre. Titien sourit à Théophile Gautier. Paul de Saint-Victor salue son homonyme Véronèse d'un petit bonsoir fraternel. Quant au maître du logis, il semble fait exprès pour servir de trait d'union entre ces figures qui parlent et ces tableaux qui écoutent. Le tems a glissé avec la légèreté d'un sylphe sur ce visage aux traits si fins, qu'ils paraissent défier le

ciseau, sur cette barbe si opulente et cette chevelure si jeune, qu'elles défient les hivers ; il est là, passant de groupe en groupe, gracieux et bon, heureux des cordiales sympathies qu'il lit dans tous les regards, accueillant ses hôtes d'un sourire délié comme l'arc souple de ses lèvres. On devine, à le voir, que la soirée est bonne pour les arts qu'il aime : la peinture, la poésie la sculpture et la musique. »

Combien de nuits pareilles en 1868 et 1869? Mais 1870, comme un coup de foudre, chassa bien loin ces dernières fêtes de l'Empire. Comme a dit le prophète : « S'il est un tems pour rire, il est un tems pour pleurer. » Je croyais bien qu'on ne reparlerait jamais de ces gais entr'actes du travail dans le monde des arts, des lettres, de la diplomatie et de la politique, mais voilà qu'en 1873, 1874, 1875, sous la présidence de Thiers et de Mac-Mahon, quand on croyait encore à la République athénienne, tout le monde me supplia de prouver que Paris voulait encore des fêtes, l'ancien monde se retrouva bientôt chez moi dans ma galerie, où l'on vit émerger quelques figures nouvelles. Le comte de Paris me fit l'honneur d'être de mes hôtes en compagnie de quelques personnages dignes de lui faire une Cour. Tous les partis se donnèrent la main parce qu'il y a en Paris tout un monde supérieur qui met la France au-dessus de tous les partis. Me permettra-t-on encore de laisser conter ce renouveau par les journaux. A tout seigneur tout honneur. Voici une page du *Figaro* — le *Monsieur de l'orchestre :*

« C'était une reprise plutôt qu'une première, mais la reprise d'une pièce ayant eu tant de succès qu'elle avait toutes les séductions de l'inédit. On se rappelait en-

core les brillantes « redoutes » de l'avenue Friedland, données dans les dernières années de l'Empire, et on se demandait si, sous un régime plus spartiate, ces fêtes auraient la même animation et le même éclat?

« Pour une fois qu'il m'est permis de parler de la pièce et des acteurs, je veux raconter l'une depuis le prologue et vous entretenir des autres jusqu'au baisser du rideau. Au prologue d'abord. Arsène Houssaye a tant d'amis et il y a tant de gens qui aspirent à l'être que, depuis plusieurs semaines, les visites succédaient aux visites et les lettres aux lettres, toutes ayant le même but : une invitation.

« Monsieur, écrivait le plus sérieusement du monde un Américain, dont l'auteur des *Grandes Dames* ignorait l'existence, vous êtes un homme si universellement connu que j'ai cru pouvoir vous traiter comme si je vous connaissais. J'étais venu à Paris pour huit jours seulement, mais j'y resterais huit jours de plus si vous vouliez m'adresser une invitation pour votre fête, à l'hôtel du Rhin où je suis descendu. » — « Monsieur, écrivait une dame, une invitation *en qualité de voisine.* » Un autre encore — était-ce un homme d'esprit ou un naïf? — envoyait un mot à peu près conçu en ces termes : « Vous avez bien voulu penser à ma femme et à moi pour votre réception vénitienne. Merci. Mais vous savez que ma femme ne va nulle part sans M. X. Je vous prie — si vous tenez à elle — de ne pas l'oublier! » Visite de deux messieurs. C'étaient les témoins d'un solliciteur évincé. « Notre ami, lui disaient-ils, s'étonne beaucoup de votre silence. Il pense, Monsieur, que vous le jugez indigne d'assister à votre fête et il nous charge de vous en demander raison. » Houssaye sourit, puis répondit :

« Je refuse d'inviter votre ami, mais pour lui prouver que je ne lui en veux pas, je consens à inviter ses deux témoins, pourvu que ces témoins soient des femmes. Si cette réponse vous paraît insuffisante, eh bien! nous nous battrons après le bal. » L'affaire a eu des suites.

« Enfin, le grand jour était venu quand, subitement, Houssaye tomba frappé du *miserere* qui a enlevé George Sand. On appelle les quatre médecins, les quatre disent que le poëte ne passera pas la nuit à moins d'un miracle. Que faire ? Remettre la fête? Bien que Houssaye ne pût quitter le lit et qu'il souffrît toutes les tortures, il voulut éviter à ses amis la déception d'un *Relâche pour cause d'indisposition.* Il laissa à son fils Henry-Alcibiade le soin de faire les honneurs de la maison, et voulut que tout le monde ignorât, même ses plus intimes, qu'il était si près de la mort. Il n'était même pas fâché de mourir pendant qu'on s'amusait chez lui *.

« Et comme on s'amusait! Les soirées d'Arsène Houssaye ne ressemblent en rien aux autres. L'amphitryon de l'avenue Friedland évite avant tout d'imposer à ses invités « un plaisir » officiellement réglé par programme. Pas de concert fastidieux, pas de comédie de paravent; il ouvre sa maison, il y reçoit la fleur de tous les mondes, il installe un orchestre dans un coin de sa galerie, il donne à danser, il donne à causer, il donne à manger, il donne à boire, après quoi chacun est libre de chercher son plaisir où il le trouve. Le maître de la maison lui-même n'est plus que son propre invité. Cette fois il était l'un des rares personnages n'ayant pu se rendre

* Le lendemain il était sauvé. Comme on lui demandait ce qu'il avait eu, il répondit : « J'ai eu quatre médecins. »

à son invitation. Mais on croyait qu'il se cachait sous un domino — le domino de la mort.

« Au bas de l'escalier, dans un immense plat de vieux delft posé sur une chaise ancienne, gisent des monceaux de cartes ; j'en ramasse une tombée à terre et en la remettant avec les autres, sans le faire exprès bien entendu, j'y lis le nom d'un bien spirituel ambassadeur et ces mots écrits en travers : « Ma réponse est : Oui, Lucullus; oui, Sardanapale; oui, intendant Fouquet; oui, Arsène. »

« Le loup, qui était de rigueur pour les dames, me commande une discrétion absolue. Je ne dévoilerai pas l'incognito de tous les dominos blancs, roses, bleus, noirs, vert pomme, gris perle, dont le bruissement charmant et l'adorable bavardage entre deux valses de Métra a été le plus grand attrait de la soirée. Je ne nommerai personne. Et pourtant, que j'en ai reconnu de beaux masques, y compris ce sphinx mystérieux, noir et or, portant des inscriptions détachées des tombeaux des Ramsès sur une longue tunique qui semblait sculptée dans le marbre noir!

« Je m'arrête devant un domino jaune et noir, noyé dans les flots de dentelles sur lesquels surnagent deux bras — certainement ceux qui sont tombés de la Vénus de Milo. Les bras m'en tombent à moi-même rien qu'en y songeant. — Alexandre Dumas fils passe alors; deux petites mains l'arrêtent; se laissant gentiment violenter, il s'assied. Que propose donc Dumas au joli domino noir et jaune? Devant cette fine inconnue, un monsieur semble absorbé dans la contemplation de ce qu'elle laisse voir et de ce qu'elle permet de supposer. Comme il ne parle point, il a vraiment l'air d'écouter. Résolu-

ment le petit domino se lève et lui adressant la parole : « Pardon, Monsieur, je cause avec M. Dumas, qui m'intéresse beaucoup ; est-ce que vous auriez quelque chose de plus intéressant à me dire ? » Le monsieur n'est pas à la réplique. « Je voulais vous dire bonjour. — Tiens ! c'est une idée : dites-moi bonjour, et vous profiterez de cela pour me dire bonsoir. » Cette manière de congé n'est-elle pas bien féminine ?

Le *Figaro*, parlant de la dernière fête en 1869, finissait par ces mots : « Arsène Houssaye a clos hier la série de ses fêtes vénitiennes comme Bonaparte la campagne d'Italie — par un coup de tonnerre — c'est-à-dire un bouquet de femmes des deux mondes, toutes jeunes, toutes belles, comme dans l'opéra de Grétry, paroles de Sedaine. A l'aurore Thérésa chantait encore *Au clair de la lune* *. Le général Fleury demandait à Houssaye si la maison était solide. « Pourquoi ? — C'est qu'il y a ici tant d'esprit, même dans la bêtise, que j'ai peur qu'elle ne saute. » Et une belle dame sous le masque dit à M. le comte de Paris : « Et alors que deviendrait Paris demain ** ? »

Le *Figaro* a parlé, la parole au *Gaulois*— à Fervacques:

* Il faudrait un volume pour peindre toutes ces gaietés. Aubryet et Coligny ont lu chacun une dépêche arrivée de Charenton où tous les noms des convives du souper étaient assaisonnés dans le même ragoût. Par exemple : « Mesdames et Messieurs, jusqu'à l'*aube ricz*. Alexandre *tu m'a*ffliges en m'apprenant ton départ. *Taylor* ni la grandeur ne nous rendent heureux, *Karr* souvent femme *Vacquerie*. Qui terre a la *Guéronnière* a. N'allez pas jeter des *Thiers* dans mon *Girardin*. *H. de Pène* nous sortions des portes de Trézènes, avec notre chanteuse *Thérésa* préciée, que le vin de champagne coulait comme un aque*duc d'Acquaviva* à la *Claretie* des lustres.

** Pour les curieux de l'avenir qui voudront connaître le Tout-

« C'est une résurrection. Pour la première fois depuis quatre ans, le Paris léger, frivole, spirituel, élégant, aristocratique ; le Paris amoureux de tous les raffinemens et de toutes les ivresses ; le Paris athénien dans l'acception la plus haute et la plus artistique du mot, s'est retrouvé hier dans les salons de cet Athénien moderne, égaré du siècle de Périclès dans le siècle de la Marianne, qu'on appelle Arsène Houssaye.

« Toutes les amertumes dont nous avons vidé la coupe pendant ces quatre années de disgrâce n'avaient pu nous faire passer le souvenir de ces fêtes sans pareilles où la popularité de l'amphitryon avait su fondre dans un harmonieux ensemble les élémens les plus divers et les plus disparates ; où la liberté du masque, tempérée par

Paris réuni dans un salon vers la fin second Empire, sans parler ici des dames, ni des princes étrangers qui étaient aussi du Tout-Paris. Quelques noms au hasard de la plume : le prince Orloff, le comte de Paris, le duc d'Albe, Boittelle, Daru, Villafranca, About, Salamanca, Duruy, Vely Pacha, Pietri, Prévost-Paradol, général Fleury, Persigny, Girardin, Gal, Pittié, Metternich, marquis de La Valette, Auber, Robert-Fleury, Diaz, duc d'Acquaviva, Ziem, Cabanel, le maréchal Canrobert, Nieuwerkerke, de Pène, Meissonier, Popelin, Sardou, Jubinal, Beulé, Périvier, Polignac, Banville, Blavet, Texier, Burty, Lesseps, Coppée, Rouland, Gouzien, Arago, Magnard, Benedetti, Janin, Renan, Caro, P. Gille, Chaplin, Basilewsky, Turgan, Coëtlogon, Dumas I et Dumas II, Du Sommerard, Gaiffe, Desmazes, Juvisy, Marcelin, Haussmann, Kératry, Cassagnac, Carraby, Jules Lacroix, Goncourt, don Carlos, Saint-Amand, de Gendre, Païva, Morny, A. Second, Delangle, Baroche, Wolff, Taylor, La Guéronnière, Arthur Meyer, Magne, Leconte de Lisle, Catulle Mendès et tous les Parnassiens, P. Véron, Chanzy, Champfleury, Rouville, Diguet, Halévy, Sandeau, Ricord, Lockroy, Lafayette, Flaubert, Nigra, Djemhil-Pacha, Meilhac, Scholl, d'Haussonville, d'Harcourt, Galitzine, Fouquier, Claudin, Turenne, Ney, Gonzalès, Gautier, Edwards, Masséna, Heckereen, Gonzalès, d'Aurevilly.

le goût, avait rendu possibles les plus invraisemblables promiscuités.

« L'hôtel de l'avenue Friedland est un cadre unique où tout semble disposé pour mettre en relief toutes les originalités de la toilette et du costume, où l'ombre et la lumière sont distribuées de façon à faire valoir les draperies savantes ou les désordres voulus de la soie, du satin et du velours.

« Dès le péristyle, c'est un éblouissement. Cet escalier en spirale, qui s'enroule autour de quatre étages comme un serpent lumineux, fait l'effet de l'échelle de Jacob — une échelle aussi profane que possible, bien entendu. Tout ce qui aime, rêve, flirte, vit de son intelligence ou de son esprit; tous les chercheurs d'idéal et tous les affamés d'inconnu; tous les poëtes et tous les artistes; tous les illuminés de la palette, de la plume et du ciseau; tous les gros bonnets de la finance, de l'administration et de la diplomatie, tous les décrocheurs de timbales et tous ceux qui sont encore au pied du mât, toutes les croqueuses de pommes des deux mondes et de quelques autres encore : tout cela va, vient, monte, descend, penchés sur la rampe ou devisant sur les marches, échangeant des poignées de main et des œillades incendiaires, lançant la nouvelle à la main sur la raquette de l'esprit, au milieu du déchirement des dentelles, du froissement des dominos, du bruit des baisers qu'on dérobe sur les bras et des tailles qui craquent sous une étreinte respectueuse.

« Que d'intrigues nouées et dénouées dans cette galerie merveilleuse, aux sons voluptueux d'une musique savamment voilée! Que de mains pressées, que de tendres propos, que d'aventures ébauchées! Que de versets du

Cantique des cantiques psalmodiés tout bas à l'oreille, au fond de ce buen retiro, éclairé par une lumière discrète ! Il y avait là comme un mot d'ordre voluptueux qui courait de bouche en bouche ; ce mot d'ordre était *château*. Château... de quoi ? disaient les profanes. Château-Laffitte ? Château-Larose ? Château-*Margot*, peut-être ? mais à coup sûr un cru des plus savoureux !

« Qui donc étais-tu, créature vaporeuse, qui traînais dans les plis de ta jupe rose un flot d'habits noirs énamourés ? Et toi, sphinx mystérieux et charmant, aux grands yeux de velours noir, divinité masquée, Isis indéchiffrable, qui donc étais-tu ? Les rondeurs provocantes de tes formes jeunes et suaves étaient vaguement cachées sous la longue robe de drap noir. O désir de chevaucher ta croupe polie comme celle des Chimères antiques ! Qu'as-tu dit, pendant ce long tête-à-tête de vingt minutes, à Fervacques *, dans ce petit salon rouge et or au milieu duquel le groupe marmoréen de deux amoureux sculptés par un artiste de génie s'élève avec ses reflets éclatants de blancheur ? En passant auprès de vous, j'ai entendu ce seul mot : Illusions. Lequel de vous deux en a encore ?

« Et vous, violettes ! violettes, que me voulez-vous ? Êtes-vous un emblème de modestie, indice de la beauté cachée qui se dérobe sous les plis soyeux du satin froufroutant et sous les triples capuchons de dentelles ?

*** Andrieux a écrit dans ses « Mémoires d'enfant terrible », mais d'une si haute raillerie, un chapitre de ce roman qui a commencé chez moi. Mais qu'on sache bien que si Fervacques a voulu vendre les lettres d'amour de la marquise qui ne l'aimait plus, c'était pour le prix d'une dernière heure d'amour. Était-ce trop cher pour de pareilles lettres ?**

Êtes-vous un signe de ralliement, une manifestation bonapartiste ? signifiez-vous regrets ou espérance ? Vous étiez partout hier soir. Une Nuit blonde et altière, aux cheveux florescents, vous avait semées partout sur les longs voiles de gaze noire qui l'enveloppaient des pieds à la tête. Il y en avait jusque sur le masque. Une touffe de Parme retenait les tresses blondes tordues au milieu desquelles s'élevait une barrette de velours noir plaquée de trois cent mille francs de diamants. A la main, un bouquet venu de Nice et conservant encore un reflet du soleil qui l'a fait éclore, et un éventail surmonté d'un L et d'une couronne de marquise. Marquise, vous avez intrigué bien des cavaliers, et vous croyez ne pas avoir été reconnue. Vous comptiez sans Cassagnac. Il sait votre nom. Il ne le dira pas : ne craignez rien.

« Autres violettes. Duo de comtesses ! Pour le coup, ceci est un emblème. La première des deux nobles dames a été un peu beaucoup intriguée par un diable de petit domino noir, alerte, spirituel, vif et méchant, à la langue acérée. Ne vous désolez pas, Madame, de savoir votre secret aux mains d'une si verveuse personne. Cela se passe en famille et ne sort pas du parti. La seconde comtesse, venue tard, partie tôt. Comtesse à la voix d'or, mardiste assidue, vous n'avez eu d'oreilles que pour Ezpeleta et Meilhac — et d'yeux que pour un joli blond fauve, de cette couleur chère aux peintres de l'école de Titien et aux femmes passionnées.

« Pour en finir avec vous toutes, charmeresses, qui, sous le masque impénétrable, avez voilé vos traits fins et délicats, vos profils artistiques si connus et si aimés, vos personnalités si applaudies, salut à vous toutes, anonymes exquises, reines du théâtre et du boudoir,

beautés brunes et blondes, chastes ingénues, cantatrices en renom, coquettes provocantes, princesses hautaines, reines de féerie ou paysannes d'opéra-comique ! Le prestigieux défilé de vos personnes réunies ne pouvait se voir qu'à Paris, chez Arsène Houssaye, en cette nuit de fête que le bruissement de toutes les beautés, de toutes les élégances, de tous les talens et de toutes les noblesses a rendue à nulle autre pareille et dont le souvenir sera toujours vivant chez ceux qui ont passé, dans le double palais mauresque de l'avenue Friedland, quelques-unes de ces heures féeriques si vite envolées aux sons harmonieux des instrumens jouant un menuet de Lulli ou une pavane du XVI[e] siècle. »

Je n'ai pas besoin de dire que je ne crois pas un mot de tous les complimens qu'on m'a donnés à propos de ces fêtes trop bruyantes. J'ai obéi à ma nature de fantaisiste. Ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour tant de folies.



II

La kermesse

Septembre 1869.

Où est le tems où Sully disait : « Le labourage et le pâturage sont les mamelles de l'État. » Aujourd'hui l'État va boire son lait aux mamelles étrangères. Est-ce que la France devient anémique? La pauvre nourrice ne donne presque plus à teter à ses enfans. La déesse Isis sème son meilleur blé en Asie et en Amérique; c'est par là que le demi-dieu Hésiode chante les Travaux et les Jours, par là où la terre vierge se passe du fumier d'Augias. O Cybèle, ô Cérès, quand donc se retournera-t-on vers vous?

En 1869, après un coup de fortune littéraire — les *Grandes Dames* — je m'avisai d'une grande folie : je donnai une fête à l'agriculture. Il me vint sept à huit mille convives. C'était au château de la Folie-Riancourt-en-Breuil, que j'avais réédifié et qui est aujourd'hui au marquis de Quikeran. J'avais convié à cette fête un grand nombre d'amis parisiens; mais au fond c'était une fête rustique, avec un tourne-broche d'un demi-kilomètre ni plus ni moins — beau spectacle digne de l'antique — car ce tourne-broche sur un grand feu de joie faisait rôtir les meilleures bêtes de la création, à commencer par un bœuf, à finir par une caille.

Le vin coulait dans des fontaines où les paysans allaient boire, comme on disait, « à pleine gueule ».

Je crois que jamais en France on n'avait donné une pareille fête à l'agriculture.

Voici d'ailleurs le programme de cette fête qui fit du bruit.

A UNE HEURE GRANDE OUVERTURE D'OFFENBACH

Orchestre sous le bâton d'O. Métra.

Exposition des 1,000 lots des prix et de la Tombola
et du 1001e lot :

Un Ognon pour pleurer, — un Ognon de consolation,
ou une rosière s'il y en a.

DE UNE HEURE A QUATRE HEURES

MASSACRE DES INNOCENTS

Courses à l'âne, — Courses de cochons, — Courses au sac
Mât de cocagne, — Baptême du tropique.

A QUATRE HEURES

GRANDE TOMBOLA

Pendant la Tombola seront rôtis en plein vent un bœuf, deux vaches, des moutons, des cochons, des oies, des lièvres, des perdrix, des cailles, des ortolans s'il en passe.

LES SAUTS PÉRILLEUX DE LÉOTARD

Par deux hommes du monde décorés.

Le Tour du bâton, par le premier bâtonnier de l'ordre
des saltimbanques.

LES CHANSONS DE THÉRÉSA.

A CINQ HEURES, GOUTER SUR L'HERBE

A LA NUIT TOMBANTE

Grande détonation de mille bouteilles de vin de Champagne.

ILLUMINATIONS

Danses Picardes et Champenoises sur la musique d'O. Métra.

A HUIT HEURES

FEU D'ARTIFICE

Par RUGGIERI, artificier de l'Empereur.

FEUX DE BENGALE, PLUIE D'ÉTOILES, FEU DE JOIE

COMÉDIE PARISIENNE

A MINUIT

Clair de lune pour s'en retourner chacun chez soi
Avec la musique d'Offenbach pour accompagnement.

Ouî, tout un millier de bouteilles de vin de Champagne dont les bouchons n'eurent pas le tems de sauter, car on guillotina toutes les bouteilles. Il y eut une course aux cochons qui fut une tragédie, car les affamés se jetèrent sur ces anges de Monselet, les écartelèrent comme des criminels pour les dévorer tout crus. Demandez plutôt à Albéric Second, à Henry de Pène, à Burty, à Coëtlogon, à Champfleury, à Gouzien, à d'Hervilly, à Basilewski, à Étienne Carjat, témoins de cette scène de sauvagerie qui fit dire à une femme d'esprit : « Ces cochons-là se mangent entre eux. Ce sont des anthropophages. »

Les journalistes parisiens ont trop spirituellement parlé de cette fête rustique pour ne pas découper quelques chroniques. Voici par exemple du Henry de Pène et du d'Hervilly au tems où ils chroniquaient :

« Est-ce par amour des fêtes antiques ou des tableaux flamands que M. Arsène Houssaye a imaginé cette récréation rustique, cette comédie gargantuesque, cette bacchanale champenoise où il avait convié beaucoup de Parisiens curieux des choses improvisées ?

« Nous avons vu toutes les scènes de cette kermesse : le marquis de Faletans présidait à la broche — kilométrique — sous prétexte que sa chasse avait été abondante ; car l'amphitryon donnait du gibier à ses hôtes : mais les grosses pièces étaient plus appréciées.

« Un vrai sentiment de l'art a dominé cette fête, non seulement parce qu'il y avait beaucoup d'artistes, mais parce que les érudits et les archéologues, curieux des choses du passé, ont pu prendre une idée, quelque vague qu'elle fût, des fêtes primitives de la Grèce antique.

« Le programme a été dépassé. La pluie n'y figurait pas, et on a eu de la pluie — à discrétion. L'hôte faisait

couler le vin dans les fontaines enchantées de son parc. Le ciel a fourni l'eau. Cependant le vin a vaincu l'eau dans ce duel. Le vin était inépuisable et la pluie n'a pas duré plus d'une heure.

« M. Arsène Houssaye a commis une faute grave en oubliant sur la liste de ses invités le Roi Soleil, mais le soleil a fini par être de la fête.

« Elle est tout à fait charmante cette vallée de Bruyères qui a vu naître Arsène Houssaye. Au pied de la montagne que couronne la ville de Laon, avec ses rues escarpées, sa cathédrale, ses remparts, ses promenades suspendues, verdoie comme une Touraine rustique : c'est Bruyères.

« On dirait que la cathédrale de Laon, une des sept merveilles de l'art gothique, a été bâtie pour fournir un fond de tableau à ce poëte un peu peintre qui s'était fait, hier, l'amphitryon de dix mille personnes.

« M. de Tillancourt, le très spirituel député, qui, dans ses entr'actes d'homme politique, ne dédaigne pas de faire jouer les mots, a salué la Vénus de Milo, à la porte du parc : « C'est la déesse de l'agriculture puisqu'elle « manque de bras ! »

Aujourd'hui elle manque de tout.

« Ce n'est pas M. de Tillancourt, c'est Ernest d'Hervilly, qui a formulé cet axiome : « Il n'est plus permis « de dire : Je m'en moque comme de *Laon* quarante. »

« L'hospitalité du châtelain de Breuil avait, pour la circonstance, fait de Laon une succursale et comme une annexe de sa maison. Les deux principaux hôtels de la ville : le *Chevreuil* et la *Hure*, noms pittoresques qui indiquent un pays giboyeux, appartenaient de fond en comble aux invités de Breuil.

« Dans le parc, jeux de bagues, mâts de cocagne, buffets permanens armés de mille bouteilles de vin de Champagne ; douches polonaises, courses en sac, courses de vélocipèdes, courses de cochons, détonations, musique, clowns, saltimbanques, danseurs de corde, pompiers, gendarmes, loterie de huit mille billets, mille gagnans.
« Dans l'intérieur du château, déjeuner et dîner de deux ou trois cents couverts, en plusieurs tables.

« Le plus curieux de la fête extérieure c'étaient les broches en plein vent où rôtissaient, devant une longue ligne de bûchers, tous les animaux de la création, depuis l'ortolan jusqu'au bœuf. La cuisine des héros d'Homère, la profusion des noces de Gamache. »

Et maintenant c'est d'Hervilly qui parle :

« Le château ! s'écrient au bout d'une heure les Parisiens que les breaks recèlent dans leurs flancs. Breuil ! quarante-huit heures d'arrêt ! En effet, de jolies silhouettes, d'un blanc virginal, se montrent à travers les feuillages. Ce ne sont que créneaux, ce ne sont que tourelles ! C'est charmant. La musique fend les airs. Les drapeaux flottent. La foule ondule. On sent déjà l'odeur des rôtisseries en plein vent. Alléché et ne se contenant plus, La Grangerie se précipite en bas de la voiture, rassemblant son ventre à la hâte, pour courir avec lenteur à la poterne.

« A la poterne, Arsène Houssaye, souriant, nous reçoit avec sa gaieté ordinaire et nous invite à redéjeuner.

« Dans le château, c'est Gamache qui traite ; dans le parc, c'est Cana lui-même qui opère des noces. L'eau se change en vin. La fontaine d'eau minérale est transformée en source de vin.

« Tous les hameaux et hamelets des environs sont

vides. Leurs habitans se livrent à toute sorte de plaisirs sur les pelouses de Breuil.

« Les *messieurs* de Bruyères, les *gens* de Laon, inondent les portiques et les arbres ; la *Ducasse* commence. Les jeux s'organisent. On tente des mâts de cocagne d'atteindre la hauteur (*Boileau*).

« Le coup d'œil est ravissant et très gai. Le soleil n'est pas fâché : il ruisselle, sans arrière-pensée, pendant une heure. Rien de plus original que ce grouillement de blouses et d'habits rustiques, ponctué de toilettes parisiennes. Les Houssaye sont infatigables. Mme Édouard Houssaye, héroïque châtelaine, surveille la fête avec une grâce exquise.

« Tudieu ! quelle *Ducasse* sans limites ! Dans la prairie sont installés des broches et des feux, sur une longueur d'un demi-kilomètre. Des bœufs, des veaux, des oies, des canards, des perdreaux, des cochons, des moutons, des lièvres, des lapins, quatre chevreuils, deux sangliers, des cailles, rôtissent en plein air. Homère est *tombé*. Un bœuf entier subit le supplice de Jeanne d'Arc, — une épreuve après la mort — hâtons-nous de le dire. D'énormes buffets chargés de vin de Champagne, sont gardés avec tendresse par les pompiers. La curée a lieu bientôt. Effrayante ! Les victuailles disparaissent comme par enchantement. On se croirait aux bals de la cour ! Les *cochons de course* sont dépecés vivans. La pluie, furieuse de ces actes de sauvagerie, se remet à sévir. Elle *castigat* à torrent.

« On commence à tirer la gigantesque tombola. Treize cents lots ! Treize cents cris de joie.

« La nuit tombe. Les illuminations paraissent. On remange. On reboit. Des médecins s'enfuient avec

découragement. Tous les estomacs sont doublés de fer.

« L'heure du feu d'artifice et du feu de joie sonne. Après Ruggieri, c'est le feu de Saint-Jean. Le tems est redevenu superbe. La lune est bleue. La comédie au salon et la danse dans le parc. Et en avant les quatre-z-autres! Je m'arrête, cher ami. Cela dure encore. Je ne puis décemment continuer. Je n'ai plus de jambes. J'ai distribué vingt-cinq fois mon cœur. Et je mange toujours! — sous l'œil de M. de Tillancourt. — Priez pour moi. J'ai l'honneur, en expirant, de vous serrer la main.»

A minuit on jouait encore la comédie improvisée. Ce sera un jour la vraie comédie.



III

Le siège de Paris

Devant les grandes misères, les charités se font grandes. A Paris, c'était à qui offrirait sa fortune et son sang; l'âge ne dispensait personne de faire son devoir. Mais, quand on avait dépassé cinquante ans, il fallait s'engager. Voilà pourquoi, moi qui m'étais engagé à dix-sept ans, je me réengageais à cinquante ans. Je me jetai au premier rang de la garde nationale, ce qui me conduisit bientôt dans les bataillons de marche. Mon fils Henry, officier de mobiles, gagnait la croix au fort d'Issy et à la bataille de Champigny. J'avais dépêché un wagon de literie pour faire de mon château de Breuil une ambulance, mais les Prussiens arrivèrent tout juste à point pour prendre la place de nos soldats. A Paris, pignon sur rue oblige. J'établis chez moi, dans la seconde galerie, une ambulance de douze lits sous la protection de Ricord. Cette ambulance ne chôma pas, car je n'eus jamais moins de douze blessés. Je m'étais mis en quatre pour que tout allât bien. On s'en souvient, la saison fut rude à passer, même pour ceux qui n'avaient pas fait de leur hôtel un Hôtel-Dieu. Heureusement, pour mes malades comme pour moi, j'avais acheté beaucoup de vivres quand Paris fermait à peine ses portes. Mais comme on me vola dans mon grenier d'abondance ! Combien de voisines amies des servantes ! Combien d'étrangères amies des voisines quand nous ne montions pas la garde, nous deux Coligny, pour les vivres de nos soldats. Je ne m'inquiétais pas de moi, car j'étais tous les jours invité ici et là à déjeuner ou à

dîner, quand je n'allais pas aux remparts. Une fois dans les rangs, on vivait, vaille que vaille, avec du pain noir et du pâté de chat, de rat et de souris. Ce qui fut une bonne fortune pour mon ambulance, c'est que la boucherie anglaise, boulevard Haussmann, avait acheté toutes les bêtes du Jardin d'acclimatation, les grosses et les menues, depuis les perroquets jusqu'aux éléphants, ressource inespérée ! L'âne nous fut aussi un régal; les poulets, d'ailleurs, ne manquaient pas, ni les lapins, mais il fallait y mettre le prix : trois louis pour un lapin ou un poulet. Je suis confus de parler d'argent, puisque c'était mon devoir d'en dépenser beaucoup. J'ai eu pourtant un regret, quoique le sacrifice me fût alors agréable : J'avais, en 1852, fait ciseler, graver, nieller, une admirable argenterie, je la portai moi-même à la Banque en 1870. On sait que la Banque achetait l'argenterie et les bijoux au poids; les contrôleurs, tout éblouis par mon argenterie, me firent des représentations de père de famille : « Quoi ! vous fondez de pareilles choses ? — Si vous voulez me prêter dix mille francs, je ne fondrai rien du tout. » Mais on ne prêtait pas d'argent sous le siège, même à la Banque de France ! Marie Colombier et quelques comédiennes, vraies sœurs de charité, furent bénies par mes blessés. C'est peut-être mieux encore à l'hôpital qu'à la bataille qu'on peut juger de la valeur des soldats. Parmi mes blessés, six n'étaient point fâchés du tout d'être abrités chez moi. Parmi ces six-là, on reconnut deux lâches. Ricord leur avait dit : « Vous allez bien, retournez aux avant-gardes. » Le premier tomba malade de peur, le second s'empoisonna avec du tabac. Combien de Gribouilles qui se jettent dans l'eau de crainte d'être mouillés !

Dans les jours sombres de décembre, le peintre de fleurs Vincelet, affolé par la peur, se coupa la gorge au moment où on battait le rappel. C'était pourtant un Parisien.

Nous étions du même bataillon, le 69e, Henry Regnault, Charles Giraud, Coligny et moi. Le matin de la bataille de Buzenval, pendant que la compagnie de Henry Regnault prenait la droite, ma compagnie prenait la gauche ; beaucoup d'entre nous croyaient aller tout droit à Versailles : quelques-uns moururent héroïques dans ce beau rêve, témoin Henry Regnault ; quelques autres rentrèrent désespérés : je fus de ceux-là. C'en était fait, il n'y avait plus qu'à s'avouer vaincu.

Risquer sa vie, c'était risquer bien peu alors. Qu'était-ce donc qu'une existence de combats stériles dans une ville sans pain, sans lumière, sans feu, par un hiver de glace et de neige, emprisonnée par je ne sais combien d'armées ennemies? Et point de lendemain !

Dans l'affolement du siège, ne sachant plus à quel diable se vouer, on se retournait vers Dieu. On se passait de main en main une lettre de l'Impératrice qui, oubliant tout ce qu'elle avait perdu, sa fortune comme sa grandeur, demandait qu'on cherchât aux Tuileries non pas ses bijoux mais un petit christ d'ivoire aux pieds duquel elle avait gravé elle-même ses initiales. Cette image de Jésus l'eût mieux consolée que toute autre, puisque sa jeunesse, son cœur, ses larmes, tout était dans les bras de ce crucifié. Plus d'un membre du gouvernement sans gouvernement, pauvre navire qui faisait eau de toutes parts, tournait le gouvernail vers le ciel, témoin Jules Favre, ce farouche qui s'humiliait non seulement devant Dieu mais devant l'Évangile. Ah !

il en était bien revenu de ses violences de Titan. J'avais dîné plus d'une fois à sa table et à la table de Laluyé, en l'ancien château de Richelieu, à Rueil, dans l'été de 1849 avec Jules Grévy et autres futurs rois de la République. Il était redevenu avocat, jurant qu'il ne plaiderait plus la cause des révolutions. L'ombre de Richelieu l'avait hanté. C'était d'ailleurs le plus charmant convive, toujours éloquent sans le vouloir. Je l'aimais pour sa parole d'or.

Un jour, pendant le siège, je rencontrai Jules Favre au Louvre chez le gouverneur de Paris. Il me prit le bras et m'ouvrit son cœur. Ce jour-là pour la première fois, par ses larmes dévorées il me prouva qu'il aimait la France. « Comment finirons-nous ? » lui demandai-je. Comme Godefroy Cavaignac à la mort tragique du duc d'Orléans, il leva le doigt au ciel. Ce n'est pas en vain que les vagues révolutionnaires les frappent et les submergent ces assembleurs de nuées ; ils finissent tous par crier grâce et Dieu seul a le dernier mot dans toutes les révolutions.

Après Jules Favre ce fut le général Trochu qui invoqua le ciel. Qui croirait jamais qu'au milieu de cent mille athées le gouverneur de Paris osa dicter cette proclamation : *J'ai demandé à sainte Geneviève, la libératrice de Paris au tems de l'invasion des Barbares, de couvrir encore une fois Paris de sa protection.*

Enfin on fit la paix, ce qui était encore une défaite. Le dernier jour du siège on pleura plus amèrement que tous les autres jours.

La veille de la bataille de Champigny, dans ces salons de mon hôtel qui avaient retenti de toutes les gaietés des fêtes vénitiennes, je donnai une fête au profit

des blessés, sur le conseil de mes amis*. Qui le croirait, ou plutôt qui ne le croirait pas ! jamais fête ne fut plus gaie : cinq cents Parisiens, qui formaient alors le Tout-Paris, vinrent voir la comédie et écouter les cantatrices. C'étaient le Théâtre-Français et l'Opéra. Il y avait aussi la comédie des tabliers blancs. Blanche d'Antigny, Léonide Leblanc, Sarah Bernhardt, Massin, Colombier,

* On lisait sur une grande pancarte, écrite par Charles Coligny :

ENTR'ACTE

BUFFET PARISIEN DANS LE SALON ROUGE

Servi par les dames patronnesses du théâtre improvisé.

Les objets de consommation sont tarifés officiellement par MM. les Mobiles du fort d'Issy.

	fr.	c.
Une tasse de chocolat	»	25
Une pomme d'api, luxe des dents	5	»
Une grappe de raisin, luxe des lèvres	20	»
Une tasse de thé	»	25
— dans du vieux sèvres	10	»
Café glacé	5	»
Un verre de château-yquem, 1861	20	»
Ananas — pêche — cerise glacée	25	»
Un petit pain au jambon, le nécessaire	»	25
Un petit pain au foie gras, luxe de l'estomac	5	»
Un verre de punch	»	25
— dans un verre de Venise	25	»
Un verre d'eau	10	»
Une coupe de champagne	»	25

On ne rend pas la monnaie de la pièce.

Vu et vérifié aux Grands-Gardes :

BRUTUS, sargent de la 5e du 4e.

Jane Essler, servirent au buffet et remplirent leurs pochettes de pièces d'or et de billets de banque pour les blessés. Et toutes y ajoutèrent leurs cinq napoléons.

Quand un seigneur comme Sagan, Léon Say, Greffulhe ou Rothschild se présentait au buffet pour boire un verre d'eau, Blanche d'Antigny ou Léonide Leblanc ne manquait pas de dire : « Si vous voulez m'embrasser, ça ne coûte que cinq louis. » Et on embrassait. Les soldats ne payaient que demi-place et ces dames les embrassaient : Ducrot, Schmitz, Pothuau, Read, d'Hérisson, mais les ambassadeurs payaient double. Donc on festoyait en toute gaieté. Hélas! plus d'un qui était là, comme Franschetti, furent tués le lendemain à la bataille où Henry l'échappa belle.

Parmi les artistes de la comédie et du concert, Mlle Pierson, qui joua mon drame intitulé : *Un Drame en cinq actes et en cinq minutes*, fut couverte de fleurs. Et aussi Sarah Bernhardt, Devoyod, Carmen, Marie Colombier, Marie Roze, Bianca, Coquelin et Saint-Germain firent des prodiges. Auber tint lui-même le piano quand chantèrent ces dames de l'Opéra, ce qui fut leur *Jour de bonheur*. C'était l'année de l'opéra d'Auber.

Auber est mort de chagrin pendant la Commune. Comme il souriait malgré ses larmes, il dit ce dernier mot : « Je sens que je partirai aujourd'hui ; ce sera peut-être mon premier jour de bonheur. »

Ma fête fut sa dernière fête. Comme il y avait là des peintres et des tableaux, on vint à parler des coloristes. « Quel est votre peintre préféré ? » demanda-t-on à Auber. Il ne regarda pas les tableaux. Comme il y avait là deux cents jolies femmes, il les montra d'une

main sympathique en disant : « Mon peintre préféré, c'est celui qui peint ces tableaux-là. » Et il rappela ce vers de mon sonnet :

La plus belle couleur est la couleur de chair.

La ruine et la mort dévastèrent Paris : Théophile Gautier mourut du siège, Auber mourut de la Commune. Ils ne se consolèrent pas des désastres de leur cher Paris. Théo fut pris par l'anémie, Auber par le désespoir. Ils étaient chargés de gloire, mais ils étaient destinés à vivre cent ans, surtout Auber.

IV

Cécile Houssaye

Ma sœur Cécile fut encore, par contre-coup, une des victimes de cette horrible période.

Combien de jeunes et charmantes figures qui étaient la joie de mes yeux et que la mort a voilées du linceul! J'avais deux sœurs douées de toutes les beautés. A peine avais-je pleuré sur la tombe de la première que la seconde était emportée dans le noir infini. Et celle-là n'a eu pour funérailles que les vagues éplorées de l'Océan, car elle n'a pas d'autre tombeau!

Au coin de l'avenue de Matignon et de la rue de Ponthieu, au troisième étage de la maison qui fait face au célèbre marchand de gaufres, on voit souvent, le soir, passer des lumières à travers les rideaux d'un apparte-

ment inhabité depuis près de quinze ans. Que fait-on là? Beaucoup de bonnes femmes du quartier disent : « C'est la dame morte qui revient chez elle. »

La dame morte, c'est ma sœur. Il y a près de quinze ans qu'elle n'est revenue dans son appartement. Et elle ne reviendra jamais.

Et, pourtant, tout est là qui semble l'attendre, l'ameublement et les étoffes, les portraits, jusqu'aux pendules qui marquent encore l'heure, comme si c'était l'heure de la vie; mais pour ma sœur c'est l'heure de la mort.

Elle se trouvait si bien là qu'elle ne pouvait se faire à la pensée de n'y pas revenir, même si elle mourait. Par testament elle voulut que l'appartement fut toujours prêt pour son retour.

Étrange destinée! Une marraine romantique lui donna le nom de Ludivine, mais ce nom étant difficile à prononcer, on l'appela Cécile et Céline; elle fut élevée comme mon autre sœur, à ne rien craindre, montant à cheval dès ses plus jeunes années, aimant le tapage de Paris, comme les solitudes silencieuses des bois. Au couvent, elle jouait la comédie comme une comédienne; j'aurais pu en faire une Célimène du Théâtre-Français; elle en avait le tempérament, si on peut écrire ce mot à propos de Célimène; disons plutôt qu'elle en avait l'esprit. On n'a pas encore oublié dans le Paris mondain sa beauté, son charme, sa grâce tour à tour nonchalante et agitée.

C'était la plus capricieuse femme du monde; elle n'avait guère aimé la maison natale, elle n'aima guère sa maison quand elle se maria : elle était née pour voyager; aussi épousa-t-elle un sous-préfet qui la fit courir par tous les départemens. Quand il était trop longtems dans

une sous-préfecture, elle lui disait en riant : « Plus loin ! » Le sous-préfet, tout à la fois homme d'esprit et sculpteur, s'appelait Bonnemain ou de Bonnemain, selon le pays où il se trouvait, ayant d'ailleurs droit à la particule. Il débuta à Château-Gontier et s'en alla sous-préfet de Toulon. La veille même de sa nomination à une préfecture, il y mourut héroïquement : on lui doit cette oraison funèbre. C'était en 1864, l'année où le choléra empoisonna toute l'Europe. Il passait ses journées et ses nuits à vouloir donner du courage aux malades, dans le port, dans les hôpitaux, chez les pauvres gens. Il tomba tout d'un coup dans son uniforme, comme un soldat sur le champ de bataille. Ne s'était-il pas battu contre l'ennemi ?

Ma sœur eut un grand chagrin, elle accourut chez mon père, elle accourut chez moi. Elle repartit pour Toulon, croyant toujours fuir son malheur, mais le retrouvant partout. Elle alla ensuite pleurer dans la famille de son mari. « Et pas un enfant, disait-elle, pour pleurer avec moi. » Mon père disait qu'il n'y avait pas de quoi tant se désoler, parce que le sous-préfet ne s'était pas contenté de manger une première fois sa fortune et la dot de ma sœur, il avait mangé une seconde dot et menaçait d'en manger une troisième.

Il fallut que mon père fît à ma sœur cette troisième dot. Grâce à cette troisième dot et à la pension que l'Empereur fit à ma sœur après l'avoir reçue avec sa bonne grâce accoutumée, Ludivine, ou Céline, ou Cécile, prit pied à Paris, dans l'appartement mystérieux où le soir on voit passer des lumières. Elle ne pouvait pas mener un grand train, ce qui ne l'empêcha pas de donner une fois par semaine un très joli dîner à ses amis. Ses amis

de ce tems-là, c'étaient Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Albéric Second, Xavier Aubryet, deux frères, le fils de ma sœur Caroline, quelque personnage officiel ami de son mari, quelque préfet de passage à Paris, mais surtout des gens de lettres, parce qu'elle les trouvait gais et qu'elle était triste dans sa solitude. Elle méditait d'ailleurs de se remarier, non pas que le premier mariage lui eût beaucoup réussi, mais parce qu'elle trouvait que le mot veuve est un éventail trop noir pour un oiseau bleu. Elle avait quelques aspirans de très bonne compagnie, un homme qui avait une immense fortune et un homme qui n'avait rien; elle choisit celui qui n'avait rien, un jeune conseiller à la Cour, le plus galant homme du monde. Mais dès que le mariage fut décidé elle eut peur de se remettre en cage, ce cher oiseau bleu, elle demanda une heure de grâce. Ce fut sa mort.

C'était en 1870. La guerre éclatait. Il y a des femmes qui n'ont pas peur de mourir et qui ont peur de la guerre, quand c'est une invasion. Cécile était alors à Bruyères; ma mère qui en avait vu bien d'autres, la voulut retenir; ma sœur voulut entraîner ma mère, mais la brave créature dit qu'elle voulait mourir là où dormaient déjà son père et sa mère. Un matin je vis arriver tout en effroi ma sœur à Paris; j'avais moi-même abandonné le château de Breuil aux ennemis après les avoir vus à Metz, après avoir embrassé Henry au camp de Châlons. J'étais revenu à Paris pour y prendre un fusil et pour y sauvegarder mon second fils. J'appuyai ma sœur sur mon cœur. « Pourquoi cette figure de l'autre monde? — De l'autre monde! me dit-elle : j'y suis déjà. » Elle me raconta ses terreurs ; j'eus beau lui dire qu'il lui fallait rester près de moi, elle voulut fuir jusqu'en Bretagne où elle

avait une amie, la femme du préfet des Côtes-du-Nord. Nul n'avait d'empire sur elle. Après un dîner quelque peu égayé par des souvenirs déjà anciens, je la conduisis au chemin de fer. « Adieu ! me dit-elle en m'embrassant, si je ne rencontre pas les Prussiens, tu me reverras ; si je les rencontre, je leur dirai de telles injures qu'ils me tueront. » Elle ne rencontra pas les Prussiens, elle rencontra un ennemi plus indomptable.

Ma sœur fut bien reçue par son amie qui n'était plus préfète. On s'était retiré dans une villa au bord de la mer, gardant au cœur l'idée de la guerre. Un jour on proposa une promenade sur l'Océan, mais tout à coup ma sœur s'écria : « Non, je ne veux pas aller sur la mer. » On lui demanda pourquoi : elle raconta qu'une fois à Toulon, comme elle montait sur une barque, une Italienne, diseuse de bonne aventure, lui avait conseillé de rester sur le rivage. *Carissima donna, la mer vous sera mauvaise.* Ma sœur avait passé outre en donnant cent sous à l'Italienne; mais, à peine en mer, un coup de vent la jeta dans l'abyme. Elle fut sauvée. Le lendemain, la diseuse de bonne aventure se présenta à l'hôtel de la sous-préfecture. On ne voulut pas la recevoir, mais ma sœur alla à elle. Cette vieille sibylle lui regarda les yeux et lui prédit que la mer lui serait fatale. Voilà pourquoi elle n'avait pas voulu se réfugier en Angleterre où elle était attendue par une autre de ses amies.

Au lieu d'une promenade sur mer on décida une promenade sur la terre ferme.

On était au 10 octobre, le préfet, sa femme, sa toute jeune fille, deux nièces et ma sœur s'en vont gaiement à la pointe de Penmarc'h, ce promontoire hérissé de rochers cyclopéens. Penmarc'h veut dire *tête de cheval*,

car les Bretons ont tous le langage imagé de Chateaubriand. La mer vient s'y briser dans le bruit de la tempête, ce ne sont qu'abymes et tourbillons, aussi sous la tête de cheval c'est le trou d'enfer. Sur la pointe de Toul-an-Ifern, le préfet emmena donc ces cinq femmes, jeunes et belles, pour l'effrayant spectacle d'une mer en furie. Elles étaient toutes rieuses en arrivant sur le rocher comme en arrivant dans une loge à l'Opéra. Pendant qu'elles s'asseyaient çà et là, le préfet fuma un cigare au voisinage, à la porte de l'atelier d'un peintre de marine. Les femmes lui crièrent de venir voir le merveilleux coup d'œil de la mer assiégeant le rocher. Elles ne craignaient rien, car l'assaut de la lame s'arrêtait bien au-dessous d'elles.

L'heure de repartir avait sonné, mais ma sœur, toute saisie de l'âpre beauté du spectacle, demande cinq minutes de grâce. Tout à coup une lame de fond, une de ces lames terribles qui montent comme la foudre, bondit, escalade le rocher et emporte à la mer les cinq femmes effrayées.

Le préfet pâlit en voyant le tourbillon, une ombrelle est rejetée vers lui. Un seul cri : Ma mère ! Il court, comme pour combattre les vagues, mais déjà la lame est redescendue emportant sa moisson. Et puis plus rien, rien que la mer qui s'adoucit et qui chante le *De Profundis*, son bouquet de femmes sur le sein !

L'Océan jaloux a gardé ma sœur dans ses abymes sans la rejeter au rivage. Rien ne reparut, ni son corps svelte, ni ses cheveux dénoués par les vagues, ni son ombrelle, ni son éventail, il n'est resté d'elle que ce cri : Ma mère ! Cécile demandait-elle pardon à ma mère pour l'avoir quittée devant l'ennemi !

C'est un pigeon blanc qui m'apporta cette sombre nouvelle. Hélas! les pigeons du siège de Paris n'apportaient jamais la bonne nouvelle!

A propos de pigeons :

En 1875, ma belle belle-fille me rapporta de Venise deux de ces pigeons légendaires qui sont comme des ombres éperdues de la ville des doges. Rien ne pouvait me faire tant de plaisir, aussi quel accueil! Je dépensai mille francs pour leur cage. Ils s'aimaient d'amour tendre. Je leur baisais tous les jours les ailes. Nous déjeunions souvent dans le jardin pour causer avec eux; mais voilà qu'un matin un valet de chambre idiot entre dans leur cage, les effarouche et laisse la porte ouverte. Le pigeon, sans doute un ancien coureur d'aventures, prend la clef du ciel et s'envole tout radieux. J'arrive, je l'appelle; il était déjà sur la route de Venise. Je prends dans mes mains la pigeonne, je l'embrasse et je la jette au-dessus de ma tête : elle redescend sur mes épaules; une seconde fois je lui indique son chemin, mais elle s'envole dans la cage croyant que son amoureux allait revenir.

Il ne revient pas. Elle se lamente, elle ne mange plus, elle dort à peine. La cage restait ouverte. Le sixième jour, à l'heure du déjeuner, la pauvre bête vient sur mon épaule, mais c'est pour me dire adieu. Elle prend sa volée et disparaît.

Hélas! le lendemain à la même heure revient le pigeon, tout meurtri, l'aile saignante.

Il n'avait pas voulu de Venise sans elle.

Je le caresse, je lui parle, mais ce n'est pas pour moi qu'il revient. Je lui montre le chemin de l'Italie : il n'a plus la force de voler. Tout exténué, il se blottit dans un coin de la cage, croyant qu'elle va revenir. Il attend

un jour, puis deux jours, puis il meurt dans mes mains.
Et elle? Elle n'est pas revenue!

V

Physionomies : le comte de Chambord. — Le prince de Metternich. — Roqueplan. — Gozlan. — Sarah Bernhardt.

En 1875 M. H. Wallon, alors ministre, me nomma directeur du Théâtre-Lyrique sans m'avoir consulté, sous ce vain prétexte que mon nom déciderait l'Assemblée nationale à une subvention sérieuse. Six semaines durant j'ai joui de cette toute petite royauté dans ma galerie où les artistes répétaient l'*Armide*, de Lulli, et l'*Armide*, de Gluck. Par une supercherie théâtrale, j'avais enchâssé Lulli dans Gluck. Les plus belles cantatrices du monde vinrent tour à tour se montrer dans ce beau rôle. Comme je n'avais pas encore fait de bêtise, les journaux exaltaient cette direction qui s'annonçait toute brillante au théâtre Ventadour. Le rideau ne se leva pas, car j'eus peur de ne pas m'amuser en voulant amuser les autres. Jamais royauté ne fut moins orageuse. J'ai compris alors celle d'Henry V.

La destinée se moque des rois comme des peuples. En France, elle s'est montrée bien cruelle pour les cinq derniers héritiers du trône, qui sont nés aux Tuileries et qui se sont promenés dans le palais en petits despotes:

Louis XVII, Napoléon II, le duc d'Orléans, le prince impérial; à eux quatre ils ont à peine vécu la vie d'un homme; le comte de Chambord qui a vécu longtems, mais qui a vécu si peu.

Les plaisantins se sont souvent demandé ce que M. le comte de Chambord était venu faire ici-bas. Il est venu donner le spectacle de la dignité dans la résignation, de la royauté proscrite, mais non vaincue, de la glorification de la France à l'étranger. Il a gardé le grand caractère royal sans courtisans et sans sujets. Si la royauté des Bourbons était destinée à reparaître en France, elle ne pourrait, dans son histoire, méconnaître ce fantôme de roi, qui a cru à la religion, à la grandeur, à la vertu. D'autres fantômes sous la France nouvelle.

J'ai vu deux fois à Venise le comte de Chambord, une fois dans le salon de la duchesse de Berry, cette femme d'une autre époque. Comme cette vaillante princesse me montrait un soulier Louis XIV, elle le présenta à son fils : « Henry, voilà la chaussure à ton pied. » Mais Henry ne voulait chausser ni la botte de Henry IV, ni le soulier de Louis XIV.

Il ne devait pas dire : « Paris vaut bien une messe », et il ne devait pas entrer dans le Parlement de France un fouet à la main. Il s'était figuré qu'on triomphe de tout, par la patience, par la douceur, par la prière. Il s'est trompé de royaume, il n'est arrivé qu'au royaume du ciel.

La seconde fois que j'ai vu celui qu'on appela toujours le Roy, il me sembla qu'il avait désappris la France, non par le cœur, mais par l'esprit. Il partait pour la chasse dans l'Adriatique. Juché dans un tonneau, il faisait la guerre aux canards sauvages. Ses aïeux eussent

fait une tout autre guerre pour regagner leur trône. Je me rappelai Louis XIV, battu sur tous les points, confessant ses chagrins aux carpes de Fontainebleau.

Henry le cinquième, et non Henry V, a pourtant failli prendre le trône en 1873. Il fallait qu'il vînt, il n'est pas venu, il a eu peur que son drapeau blanc ne se rougît du sang des Français. Il lui sera plus doux de s'ensevelir dans l'oriflamme de ses pères. Le tort des rois et des princes a été de ne jamais bien savoir l'heure qu'il était à l'horloge des Tuileries.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'horloge, les Français eux-mêmes ne savent plus l'heure.

⁂ Le prince de Metternich, le second du nom, fut sous le second Empire un ambassadeur accompli. Il était trop mondain pour pénétrer dans les profondeurs de la politique napoléonienne, politique nocturne où l'Empereur lui-même s'égarait souvent. Le prince de Metternich était un homme d'esprit à fleur d'eau comme ces plantes épanouies qui n'ont pas de racines ; mais la princesse de Metternich semblait la vraie fille du prince de Metternich premier du nom ; aussi tout en faisant sa partie de femme à la mode dans l'escadron volant de l'Impératrice, elle pouvait rendre des points à son mari. Elle fut l'ambassadrice par excellence. Elle créa un salon où tout le monde disait son mot, où non seulement elle tâtait le pouls à la France mais à toute l'Europe. Et son rôle était d'autant mieux joué qu'elle avait l'air dans son enjouement spirituel de n'y point prendre garde. C'est elle qui a dit ce mot si juste qu'il semble un paradoxe : « Il a l'air trop fin pour un ambassadeur. » Ce n'était point du prince qu'elle parlait ainsi, quoiqu'il fût homme d'esprit.

Je ne jurerais pas que dans les fameux bals masqués qu'elle donna avec tant de charme et de bonne grâce, elle n'y continuât, même à son insu, son travail diplomatique, mais puisqu'elle savait si bien toutes choses, puisqu'elle était en si franche amitié avec l'Empereur et l'Impératrice, pourquoi ne les arrêta-t-elle pas en 1870 au bord de l'abyme? On assure qu'elle avertit l'Empereur et lui fit voir la moitié de la vérité. Peut-être montra-t-elle le danger à l'Impératrice, mais une femme n'a jamais raison d'une femme.

M. de Metternich dînait aux Tuileries ; un chambellan apporte des dépêches ; l'Empereur, pâle comme la mort, apprend en quatre mots tous les malheurs du Mexique. Il regarde l'ambassadeur d'Autriche sans trouver une parole. M. de Metternich lui-même trouve que le silence est le seul mot de la situation. Mais un chambellan s'écrie : « Je le savais! Non seulement nos armées sont battues, l'empereur Maximilien a été fusillé, mais l'Impératrice a été violée pendant l'exécution. Et on ne nous dit pas tout!... »

⁂ Roqueplan disait avec Gozlan : « Fumons notre cigare jusqu'au feu, on ne sait pas qui fume après soi. » C'est celui-là qui n'aurait pas bu dans le verre d'un autre ! Je me trompe : un soir, au Petit-Moulin-Rouge, nous dînions, lui, Murger et moi, dans cet étrange jardin tout ombragé par un seul arbre; trois femmes penchées à une fenêtre nous appellent à leur festin. Nous montons, car c'étaient Anna Deslion et deux autres déesses qui font aujourd'hui les délices de deux seigneurs. Elles avaient voulu dîner sans hommes, mais elles commençaient à regarder par la fenêtre. Nous voilà donc à leur table. Pour se distraire, elles avaient bu de

tous les vins, dans le même verre, toutes les trois en même tems. Comme c'étaient trois jolies bouches, nous ne fîmes pas de façon pour boire dans leur verre — et de tous les vins — jusqu'à la griserie. Nous achevâmes le dîner à la romaine, c'est-à-dire couchés, non pas sous la table, mais autour de la table. Or, ces dames qui faisaient l'école buissonnière, étaient sous puissance de maris de la main gauche. Pan, pan, pan ! On frappe à la porte. « On n'entre pas ! » s'écria Anna Deslion. Et la voilà en sentinelle. Mais les trois seigneurs se font ouvrir la porte; le premier pénètre une cravache à la main, il est désarmé par une des trois Grâces, laquelle me passe ladite cravache. « Monsieur, me dit le gentilhomme, vous voulez un coup d'épée. — Je n'y tiens pas plus que cela; mais ces trois dames se sont confiées à nous, nous défendrons la porte. » Je tenais la cravache haut et ferme, quand Anna Deslion cria aux importuns : « Si vous avancez d'un pas, vous ne nous reverrez jamais ! » La dame avait foi dans la force des passions qu'elle inspirait : les trois seigneurs se retirèrent en bon ordre

L'esprit de Roqueplan a sa marque de fabrique, mais il y a trop de fabrique dans cet esprit. On y sent l'article Paris: « L'ingratitude est l'indépendance du cœur. — La mauvaise foi est l'âme de la discussion. »

Voilà qui est bien. Mais combien de pensées ne sont ensuite que de jolis jeux d'esprit : « A Sainte-Hélène, c'était Napoléon qui gardait Hudson Lowe. Le véritable martyr de Sainte-Hélène, c'est Hudson Lowe. — Les yeux pour pleurer sont une grande richesse. — Le mensonge blanchit les dents des femmes. — Il est difficile de placer son cœur et de garder son argent. — Laisser

la clef sur la porte, c'est plus poli que de la mettre dessous. »

Roqueplan a laissé sa clef sur sa porte et on entre toujours chez lui.

⁂ Léon Gozlan avait des yeux terribles qui lançaient la foudre, mais sa voix la plus douce du monde la retenait. Si sa figure n'eût été trop portée par ses épaules, on aurait parlé de sa beauté ; mais plus encore par l'expression que par le dessin. Le nez était en virgule, mais ce maître nez parlait comme les yeux et la bouche. Ses beaux cheveux noirs couronnaient sa tête par des boucles abandonnées. Il apportait la gaieté, aussi était-ce une bonne fortune de le rencontrer ; mais sous cette gaieté la tristesse germait et donnait des fleurs noires. C'est que Léon Gozlan était né ambitieux ; il n'avait point la philosophie du dédain ; il aspirait à ceci et à cela ; il voulait être un des quatre premiers romanciers de son tems, un des quatre premiers auteurs dramatiques et un des quarante de l'Académie. Avec beaucoup d'esprit et beaucoup de talent, il ne fut rien de tout cela, mais il est de ceux qui ont leur niche et leurs fidèles, sinon au-dessus du portique, du moins dans quelque jolie tour du monument. Bienheureux ceux qui, n'étant pas parmi les grands, ne sont pas non plus parmi les petits, encore moins parmi les médiocres * ?

⁂ Qui donc oserait disputer la couronne à Sarah Bernhardt ? Qui donc a l'art de bien dire ? Qui donc

* Combien d'autres amis morts ou vivants à qui je voudrais donner ici un signe de souvenir, car je ne les oublie pas. Ce que je regrette aussi, c'est de ne pas saluer les noms de tant de jeunes esprits sympathiques qui font le journalisme plus spirituel et plus savant. Je ne suis pas, Dieu merci, de ceux

remue les cœurs et les esprits? Qui donc a la douceur et l'emportement, la grâce et la force, la souveraine beauté de l'âme qui enveloppe le corps de toutes les magies? Qui donc jette ainsi le mot qui frappe au cœur? le mot qui allume la passion, le mot qui donne le vertige?

C'est que celle-là a hanté les cimes et les abymes, c'est qu'elle a aspiré à l'idéal et qu'elle s'est brisée à la vérité.

Elle a tout cherché, elle a tout connu, les joies et les châtimens de l'orgueil et de la passion. Elle a été reine, elle a été femme. Elle a été toutes les femmes, tour à tour héroïne de tragédie, de drame et de comédie. Elle connaît Eschyle, Shakespeare et Hugo, cherchant le sublime, le simple, l'étrange, tout ce qui accentue la physionomie humaine. Elle aborde tout avec le même feu, parce qu'elle se sent née pour tout.

Mais, pour Sarah Bernhardt, le ballon ne va pas assez vite, il lui faut le char d'Apollon. Le navire est trop lent dans sa course, il lui faut la conque de Vénus.

Rachel aussi brûlait le monde dans ses aspirations inouïes, mais elle était moins tumultueuse et moins affolée. Quand je vois jouer Sarah Bernhardt, je suis ravi, mais j'ai toujours peur qu'elle s'envole.

Tout cela s'appelle le génie. La Champmeslé, Mlle Lecouvreur, la Clairon, Dorval, Mlle Rachel, surnommée la Grande, ont ainsi troublé les cœurs et les esprits.

qui croient que le monde s'en va parce qu'ils s'en vont. Le siècle a bien travaillé. S'il donne trop à la vie du dehors, il a poétisé la vie de l'intérieur par toutes les féeries du luxe et de l'art. Si le bonheur ne vient pas dans la maison, c'est que le bonheur est difficile à vivre.

Cette femme si fragile lance le tonnerre et la foudre, dès qu'elle est en scène, elle est maîtresse de votre âme, sa voix est tour à tour une caresse et un coup de poignard. On dirait souvent que la comédienne n'a qu'un souffle, mais elle est plus forte que tous les spectateurs quand elle veut les frapper en pleine poitrine par quelques mots de nature et de caractère.

Tout ce qu'elle touche devient or : demandez à Coppée si elle ne lui a pas donné l'auréole. Elle a fait tressaillir Racine dans son tombeau, parce qu'elle a été la Phèdre de Racine, elle a ravi Hugo, en lui représentant la dona Sol de ses rêves. Sardou n'a-t-il pas dit : « On ferait une pièce, rien que pour être joué par Sarah Bernhardt. »

Elle a ses ennemis et ses critiques, mais plus on brise ses statues, plus on lui en élève. D'ailleurs elle y met la main.

VI

La princesse asiatique

Beaucoup de charmantes curieuses, apprenant que, dans ces confessions, je voulais surtout faire les mémoires des autres, m'écrivent qu'elles n'entendent pas cela, que les autres seront toujours des autres pour elles. Ce qu'elles veulent, ce sont mes confessions. Je trouve que j'en ai déjà trop dit. Aussi, pour cette dernière aventure, je vais donner la parole à celle qui signait *Célimène* dans le *Parlement*. Célimène, c'est la Sand d'aujourd'hui : George de Peyrebrune, celle qui a

commencé dans la *Revue des Deux-Mondes* par *Marco*, et qui écrivait hier un adorable roman qui sera couronné demain par l'Académie française : *Une Séparation*.

Le hasard, qui n'est pas toujours aveugle, avait mis en présence, dans un voyage en Italie, l'héroïne de ma dernière aventure et la charmante romancière. Voici donc son récit :

« Il y a quelques mois, tous les journaux racontèrent cet événement parisien d'une haute saveur mondaine : « Il n'est bruit que du mariage d'un poëte de grande volée, romancier, historien, ex-directeur de la Comédie-Française, avec une jeune et belle princesse étrangère devenue folle d'amour pour lui. »

« Seulement, les informations des journaux s'arrêtaient au prologue, tandis qu'il s'agissait — d'un fait accomplit — Ce n'est pas comme vous l'entendez ; non ; il y a mariage et mariage. Celui-ci offre des particularités délicates qui m'obligent à envelopper ma princesse dans ses voiles de gaze les plus mystérieux.

« Elle habitait l'Orient. Un palais dans l'Asie. Blanche et quelque peu maladive sous un soleil ardent, ayant comme une nostalgie de ce pays de France dont elle zézayait la langue dans une grâce infinie, elle s'affolait à relire les romans si parisiens d'Octave de Parisis. Elle y prenait une curiosité passionnée pour cette vie amoureuse qui palpite à toutes les pages.

« Sa tête tournait à suivre la sarabande échevelée de toutes ces femmes tombées de tous les mondes dans la ronde infernale des amours parisiennes. Prise de vertige, elle rêvait de se mêler à leur phalange et de jeter, elle aussi, son cœur tout parfumé de la poésie orientale à cet Octave qui moissonnait les femmes comme des

fleurs et qui bâtissait sa grande épopée féminine rien qu'avec les romans qu'il avait vécus. Une révolution éclata dans le palais, la santé de la princesse donnait des inquiétudes; il lui fallait la mer, mais non les eaux molles et bleues de la Méditerranée : notre océan et ses vagues tourmentées pouvaient seuls fouetter et réveiller ce sang princier décoloré par l'anémie. Un médecin ordonna Trouville.

« Pour ce voyage, on dut abandonner les pompes et les splendeurs de l'étiquette asiatique. La jeune Ayda eût souhaité de venir en France, simplement traînée par des licornes, comme la princesse de Babylone à la recherche de son Amazan. Mais la princesse, sa mère, dont elle était le trésor unique, l'accompagna ainsi que sa confidente. La princesse, traversant Paris, demanda un jour de repos. Ses nerfs poussèrent même l'exigence jusqu'à obliger sa mère à partir seule pour Trouville, afin de s'assurer, par ses yeux, que rien ne manquait à l'installation préparée pour l'intéressante malade. La mère prit immédiatement l'express.

« Une heure plus tard, deux femmes se présentaient à l'hôtel de l'avenue Friedland et demandaient Octave de Parisis. Le poëte les reçut dans la galerie connue de tout Paris. L'une des femmes se tint à l'écart; l'autre s'approcha de lui et leva son voile. « Enfin, c'est vous! je vous aime! »

« Il la crut folle et regardait ses yeux qui flamboyaient comme deux étoiles. Elle recommença : « Je vous aime! Je vous connais : c'est vous Octave de Parisis par qui tant de femmes ont souffert. J'ai vécu de leur vie et j'ai souffert de leurs douleurs. C'est assez, c'est trop. Aujourd'hui, je veux mon bonheur tout entier. Je suis la

princesse X; mon père fera toutes mes volontés. J'arrive d'Asie uniquement pour vous apporter ma main : la voici. »

« Il prit doucement la main : « Que voulez-vous que je fasse de cette petite main? Elle n'est pas pour moi, mais pour quelque prince charmant que vous rencontrerez bientôt. — Celui qui m'a charmé, c'est vous, reprit-elle. Je veux être votre femme. »

« Et elle se jeta dans ses bras. La confidente se rapprocha, disant : « Ne la repoussez pas, elle en mourrait. » Lui, le poëte, se refusait à la jeune affolée; il se défendait contre sa beauté ardente. Une tendresse émue lui venait pour elle, mais il voulait la sauver d'elle et de lui. « Ah! lui dit-il, si ma couronne de cheveux blonds ne blanchissait pas! » Puis il la raisonna, parlant gravement de ses hyvers. Et c'étaient ses printems qui chantaient. « Repoussant la main de la princesse, il baisait doucement cette main. Et l'enfant gâtée, toute pleurante, répétait : « Mais puisque je vous aime! »

« Tout à coup elle s'écria : « Je mourrai donc! » Et elle se renversa, et ses cheveux se déroulèrent — une chevelure inouïe, un fleuve noir qui l'inonda. — Elle se débattait dans sa crise nerveuse, les parfums d'Orient s'exhalaient et l'enveloppaient d'un charme inconnu. La confidente pleurait. Octave se pencha à l'oreille de la princesse.

« Le même soir, à la nuit, une nuit de juillet, dans l'air des effluves troublantes, sous la pâleur amoureuse des étoiles, elle revint seule, la romanesque fiancée, toute cachée dans ses voiles mystérieux. Il l'attendait. Lorsqu'elle rejeta ses voiles, elle apparut à Octave de Parisis comme un rêve des *Mille et une Nuits*, vêtue de

son costume oriental : le pantalon de soie, la veste brodée, l'écharpe flottante, la poitrine criblée de perles, les cheveux en ondes fuyantes, étoilés de saphirs. Elle se tenait devant lui comme une esclave, les bras tombans, la tête inclinée. »

Mme de Peyrebrune n'a pas dit le dernier mot de la princesse. Que si on me demande pourquoi je ne l'ai pas épousée quand tout le monde parlait déjà du mariage, je répondrai qu'on ne se marie pas trois fois.

Jésus-Christ a pu répondre aux deux veuves qui lui demandaient quelle serait la véritable épouse dans le ciel, mais qu'eût-il répondu à la troisième?

VII

Les illusions de la politique

Il n'y a qu'une politique : celle de se faire la providence de quelques-uns. Il faut être ignorant comme un maître d'école, pour s'imaginer que la parole d'un homme changera la face des choses. Les événemens marchent sous le vent plus ou moins orageux de la fatalité. Nous avons beau faire, nous obéissons à notre destinée comme les comédiens jouent un drame; l'auteur est dans la coulisse, mais c'est lui qui dicte les mots. Il n'y a que les petits esprits qui s'imaginent faire de grandes choses ; ceux-là jouent à peine les utilités — et les premiers rôles eux-mêmes comptent bien peu quand la toile tombe.

A chaque génération il y a des imbéciles patentés qui s'imaginent escalader les cieux, mais ils retombent sur

la terre la tête brisée. George Sand, revenue de toutes ses illusions, après avoir heurté son front à tous les nuages, m'écrivait à propos de *Notre-Dame de Thermidor :* « Les voies de la vérité s'embranchent à tant de chemins étranges et abruptes, les ténèbres se répandent si froides et si noires sur ce pèlerinage éternel, que nous ne saurons jamais bien notre chemin. » Il ne faut donc pas trop jouer au rôle de Sauveur.

Le bien ne tuera pas le mal, ceci est écrit au seuil de la terre, comme la parole du Dante aux portes de l'Enfer.

Dieu nous a donné la volonté, mais en nous emprisonnant dans un cercle fatal où nous obéissons aux lois de l'infini. Nous travaillons à la trame de la vie universelle, sans mieux voir notre œuvre que les ouvriers des Gobelins ne voient l'œuvre du maître, parce qu'ils font la tapisserie à l'envers. Voilà les idées qui m'ont empêché d'être apôtre en politique et de prêcher dans le désert. J'ai laissé faire ceux qui ne croient pas à l'action mystérieuse de Dieu, ou qui se croient plus forts que Dieu. Mais ceux-là reconnaîtront à leur dernière heure qu'ils n'ont rien fait du tout. C'est pourquoi j'ai conté pour amuser mon esprit et pour amuser les autres, mais avec le sentiment du beau et du bien. J'aurais pu m'intituler martyr de la science, puisque ma curiosité a pâli sur ses in-folio et sur la nature, mais je me suis retourné vers la poésie en continuant de payer ma stalle au spectacle du monde, sans oublier pourtant que tout homme doit armer la raison devant les ténèbres qui s'amoncèlent. C'est faire œuvre de citoyen que d'allumer les flambeaux de l'esprit humain devant le flux de plus en plus menaçant des révolutions aveugles : il n'y aura jamais trop de phares sur le rivage.

Depuis bientôt un siècle nous avons navigué entre deux courans ; tantôt emportés par une rapidité vertigineuse, tantôt battus par les vens contraires. Ces tempêtes successives ont trop souvent menacé le navire de nos destinées. Nous avons abandonné la terre ferme pour toutes les périlleuses aventures de l'inconnu. Mais il est tems que les matelots crient : Terre! — car le navire fait eau de toutes parts.

Le peuple en révolte c'est la mer dans ses colères qui peut escalader les rochers, mais qui n'y reste pas. Les philosophes du XVIIIe siècle ont frappé plus fort que les politiques de 1793 armés de la guillotine. Tuer un homme, c'est presque toujours lui donner raison. Il n'y a pas de goutte de sang qui ne parle haut contre celui qui l'a répandue, et la victime silencieuse est plus éloquente que le triomphateur bruyant. Soyons toujours en garde contre les mirages : ce qui a fait la grandeur d'une période en fait bientôt la ruine. L'histoire du genre humain n'est qu'une oraison funèbre des hommes et des choses. Le monde se renouvelle comme la nature, il a ses jours de sève comme il a ses jours de déchéance; mais les grandes époques sont faites par les grands hommes et non par la foule. C'est le miracle de Dieu : attendons les grands hommes.

Fuyant toutes les politiques, je n'en ai pas moins prêché toutes les libertés par la souveraineté de l'esprit humain — *le Roi Voltaire* — mais je n'ai voulu que le titre d'homme de lettres, m'efforçant de prouver la noblesse de la plume à côté de celle de l'épée.

Voltaire qui s'y entendait, a dit qu'il fallait « affranchir les serfs littéraires » parce qu'il se rappelait toujours les coups de bâton du chevalier de Rohan.

Aujourd'hui les hommes de lettres tiennent l'épée comme la plume. Sans trop en avoir l'air, tout en parlant moins que les avocats, ils gouvernent l'opinion et deviennent ministres ou ambassadeurs — s'ils ne restent ministres ou ambassadeurs des Idées.

Nul plus que moi n'admire l'homme de lettres qui suit sa destinée à travers toutes les misères de la vie. Le travail a sa noblesse, quelle que soit l'œuvre. Mais, tout en admirant Corneille pauvre, je ne suis pas de ceux qui font un crime à Molière d'être mort riche.

Quelques petits esprits m'ont fait un crime d'avoir pignon sur rue. Pourquoi ? J'ai traversé deux ou trois fortunes avec cette idée de M. Thiers que le caractère s'ébrèche dans la pauvreté. La Bruyère eût dîné de meilleur appétit à la table de Condé, s'il eût pu recevoir à son tour les Condé. Invité par les princes, j'ai voulu les recevoir chez moi, en prouvant que les gens de lettres doivent se passer de Mécènes, puisque l'esprit est la noblesse de l'homme comme la beauté est la noblesse de la femme.

Par cela n'ai-je pas continué la tradition de Voltaire — du roi Voltaire que j'ai couronné ?

Alexandre II chargea un jour, à Bade, un de ses aides de camp de m'offrir, avec de trop beaux titres, la direction des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg. Il y avait dans le message un mot très gracieux de la grande-duchesse Marie. Je refusai parce que la Russie est encore un peu plus loin de Paris que Versailles ou Saint-Germain. L'Empereur était bien dans son droit de m'envoyer au diable. Que fit-il ? Il pria son Académie de me donner un fauteuil. Après quoi, il m'envoya mon titre d'académicien qui me rappelait celui de Diderot, et un

parchemin où il avait signé ma nomination de commandeur d'un de ses ordres avec la plaque en diamant, don de la grande-duchesse Marie. Haute courtoisie! C'est pourquoi je suis devenu un des Franco-Russes les plus décidés. Beaucoup de gens de lettres, dédaigneux des faveurs impériales ou royales, jouent le rôle de Spartiates pour se donner une posture. J'avoue que j'aime les bonnes grâces d'où quelles viennent. La République de 1848 a mis Musset à la porte, la République de 1870 m'a fait l'honneur de me traiter comme Alfred de Musset. Je remercie la République de 1870.

Vanité des vanités! Pourquoi ne pas confesser que j'ai été en amitié avec les grands de ce monde. J'ai eu l'honneur de recevoir des visites impériales et royales. Des princes de sang et des princes des lettres sont venus s'asseoir à ma table. Si cela m'amusait, je pourrais étoiler ma boutonnière de presque tous les ordres étrangers : il y en a beaucoup, il est vrai, qui sont à la portée de tout le monde; il en est quelques-uns dont j'ai pu être fier. Mais plus heureux j'ai été de ma présidence de la Société des gens de lettres, grâce à la sympathie confraternelle.

Je n'ai aucune prétention. On a bien voulu dire et imprimer que j'étais un charmeur. Charmeur d'oiseaux ou charmeur de serpens? Je dois pourtant apprendre à mes ennemis, pour leur être désagréable, que j'ai joui de quelques privilèges dont ces messieurs ne pourraient se vanter — privilèges dont jouissaient d'ailleurs quelques-uns de nos contemporains. Pendant tout un demi-siècle, j'ai été sympathique aux Parisiens à ce point que je suis entré, sans autre passeport que ma figure, partout où on ne paye pas et partout où on paye. J'ai fort

étonné quelques dames étrangères que je conduisais à travers les fêtes de Paris, aux bals de la Cour, à l'Opéra, dans tous les théâtres et dans toutes les coulisses, sans qu'on me priât de donner ma carte ou mon nom. Par exemple, aux Tuileries, où il fallait remettre sa carte d'invitation, j'entrais toujours sans la donner, parce que je l'oubliais toujours. Mais les hommes de service semblaient me dire : « Nous laissons passer Arsène Houssaye. » Ceci a duré si longtems, que je me disais : « Mon Dieu ! comme je dois ennuyer ces gens-là, en leur montrant toujours la même figure ! » Mais j'en ai vu de plus obstinés à vivre, témoins Chevreul, Lesseps, Hugo, qui m'encouragent à ne pas battre en retraite.

Quand on passe à travers les magies d'avril et de mai on sourit avec dédain devant l'automne de la vie. Est-il possible qu'on puisse croire à l'été de la Saint-Martin ? Et pourtant alors, notre arbre est encore vert ; le soleil d'automne a semé l'or et la pourpre sur quelques branchages : c'est la première atteinte de l'hyver, mais l'hyver n'est pas cruel quand il s'annonce. C'est en souriant encore qu'il ouvre son écrin, tout diamanté de givre. Les jours de soleil sont encore une renaissance radieuse. N'avez-vous pas vu refleurir les marronniers jusqu'aux jours des roses de Noël ? Alors pourquoi s'étonner si tant d'hommes perpétuent leur jeunesse ? Combien qui, à l'été de la Saint-Martin, ont tout à la fois des fleurs renaissantes et des fruits mûrs.

J'ai eu l'art de conduire ma vie à travers les giboulées d'avril, les orages de l'été, les givres de l'automne, toujours jeune jusque dans l'arrière-saison. C'est une politesse à la vie, c'est surtout une politesse à l'humanité.

Dans cette fête, souvent amère, je me suis montré souriant, quelles que fussent les pensées douloureuses qui montaient de mon cœur.

On me saura gré de n'avoir pas joué de la lyre élégiaque pour chanter les misères de ma vie. A quoi bon dire tout ce que j'ai souffert en certaines années de pauvreté ou je prenais les airs d'un homme riche, souffert aussi des trahisons de l'amitié, des jours de défaites dans le combat de la vie, des coups de poignards dans l'ombre par ceux qui n'osaient m'attaquer de front! C'est la loi humaine, mais les entêtés triomphent de tout.

Ceux qui ne s'amusent pas ont trouvé que je m'amusais trop — et trop tard. — C'est qu'ils ne pénétraient pas le cœur à travers le masque.

VIII

La fin

Le maréchal de Saxe disait en mourant : « J'ai fait un beau rêve. » Qui ne voudrait en effet avoir passé sa vie dans le songe d'or de cet intrépide, qui déjà mourant voulait gagner la bataille de Fontenoy? Moi aussi j'ai fait un beau rêve sans être allé à Fontenoy. Mais j'ai été bon soldat dans la bataille de la vie.

J'ai brûlé ma dernière cartouche et je rends les armes. Je me sens déjà au campo-santo, à ce point que je vais souvent me faire une visite à moi-même au Père-Lachaise, où j'ai mon tombeau. Là, je jette un dernier regard de sympathie sur l'humanité, toujours en mal de

l'avenir. L'avenir vaudra-t-il mieux que le passé? Oui, si la terre ne se refroidit pas et si la bêtise humaine ne l'emporte sur le sentiment de l'idéal. Quoi qu'il arrive et quoi qu'il m'arrive, je remercie les Dieux de m'avoir élu pour le grand spectacle de la vie.

Saint Augustin en écrivant ses *Confessions* a fait un acte d'humilité, Jean-Jacques a fait un acte d'orgueil, moi, un acte d'historien — d'historien en pantoufles si vous voulez, mais comme Plutarque et non comme Brantôme ou Bussy-Rabutin. On a dit des *Mémoires* de George Sand qu'elle ne s'y était peinte qu'en buste. J'ai peint en pied les femmes de mon siècle, quelquefois nues mais jamais décolletées. Sortant de chez Aspasie, j'ai passé par l'Agora; j'y ai rencontré Platon, Aristophane, Phidias, Zeuxis, Périclès. J'ai étudié les vivans après les morts. J'ai vu tomber des empires, des royautés, des républiques; j'ai vu la guerre, j'ai vu la peste, j'ai vu la famine, j'ai vu la réalité qui opprime et l'idéal qui console, j'ai vu la mort qui est venue trop souvent s'asseoir à ma table, j'ai vu la fragilité du cœur et les nuages de l'âme, j'ai vu toutes les misères sociales et privées — et je n'ai pas cent ans.

Tout homme est double comme s'il subissait toujours la loi du bien et du mal. Les uns s'évertuent à la beauté de leur corps, comme si toute leur personnalité était là. Les autres, au contraire, font bon marché du MOI visible pour faire resplendir le MOI invisible. Ceux-ci ne s'inquiètent que d'accentuer leur caractère. Ils veulent se faire plus grands que nature par l'orgueil du but, par la noblesse des sentimens, par l'éclat des passions. S'ils sont artistes, poëtes, philosophes, ils n'ont qu'une ambition, le rayonnement de leur intelligence, la suprématie de leur

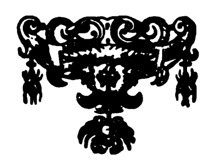
génie. Ces derniers surtout font bon marché de la guenille corporelle. Les comédiens, les orateurs, les grands capitaines ne se divisent pas comme les autres. Ils sont tout un dans leur vanité, parce qu'ils sont toujours en spectacle.

Je suis trop tombé dans les vanités du dehors, comme le premier acteur venu, d'autant plus que la nature, assez bonne mère pour moi, ne m'avait pas mal sculpté — non pas dans le marbre, mais dans la neige, comme une figure qui ne doit durer qu'un jour. — Toutefois, je me suis bien plus préoccupé du MOI invisible connu seulement de mes lecteurs. Mais je me hâte de dire que je n'ai pas voulu monter sur des échasses, pour avoir ma part des sympathies contemporaines qui pourtant me sont venues. En effet, pendant tout un demi-siècle j'ai trouvé des lecteurs d'élite, c'est-à-dire des amis inconnus qui font la grâce au penseur de partager son menu.

Il est temps de passer la main. Ah! si on n'était pas obligé de mourir soi-même, je m'habillerai encore de l'étoffe de la vie.

Mais j'ai couru toutes les chimères humaines et extra-humaines : il ne me reste donc plus, Madame, qu'à vous prier de m'allumer une cigarette, car la fumée est le dernier nuage de la vie.

FIN DU TOME IV



ERRATUM

On sait que Robert Estienne, dans son ***Thesaurus***, se flattait, lui l'imprimeur impeccable, de publier un livre où pas une faute d'impression n'eût échappé à ses lectures studieuses. Or, dans cette phrase même, plus d'une faute s'était glissée comme une ironie de la malice des choses.

Que dirai-je, moi, qui n'ai jamais étudié les infiniment petits de Gutenberg? Je ne dirai pas comme Malherbe, qui était payé pour s'en souvenir — *Et Rosette a vécu — et rose elle a vécu* — que les fautes d'impression sont des grains de beauté. Ce sont au contraire des vérues qui font tache sur notre pensée. Quoique j'aie encore l'œil vif, j'ai fait plus d'une fois comme Robert Estienne. Par exemple, dès la page 3, le compositeur, après correction, s'est obstiné à me faire dire ***égoïsme*** pour ***égotisme***, sous prétexte que mon néologisme le choquait. A la page 86 du tome IV, il faut lire ***la douceur*** et non ***l'horreur*** du règne. Mais en beaucoup de pages, je vois les fautes de l'auteur bien plus que celles de l'imprimeur. C'est qu'il arrive souvent qu'en corrigeant les épreuves d'un livre, à force de vouloir le parfaire, on y ajoute ou on y retranche des mots qui dénaturent le sens primitif. A ceux qui me reprocheraient quelques âneries, je réponds d'avance que, s'ils ont vu une paille dans mon livre, j'y ai vu une poutre.

Si je me suis souvent trompé dans l'art de bien dire, je ne crois pas du moins avoir trahi la vérité en ce spectacle rapide des hommes et des choses. C'est ici un livre de bonne foi. Il y a encore beaucoup de survivans qui en témoigneront : Hugo, Jules Lacroix, Doucet, Camille Rogier, Canrobert, Coupvent-des-Bois, Boittelle, Turr, Albéric Second, Lafayette, Banville, Geffroy, Gonzalès, d'Aurevilly. Mais je hâte d'écrire le dernier mot. N'avons-nous pas perdu cet hiver le général Fleury, qui avait lu avec moi bien des pages de ces *Confessions;* Régnier qui savait tout, le bibliophile Jacob, About, tant d'autres contemporains qui comme moi avaient tout vu et qui pouvaient contresigner beaucoup de mes pages? A. H.

Le 28 mars 1885.

TABLE

PAGES

LIVRE VI

LES HOMMES DE L'EMPIRE

LIVRE VII

FIGURES PARISIENNES



GRAVURES DU TOME IV

LIVRE I

Une Fête aux Tuileries, par Eugène Lami.

LIVRE II

Napoléon III, par Horace Vernet.
Portrait d'Émile de Girardin.

LIVRE III

L'Impératrice Eugénie.
Buste de l'Impératrice, par Nieuwerkerke.

LIVRE IV

Portrait de madame la princesse Mathilde.
— du prince Napoléon.

LIVRE V

Les Trois Rayonnantes.

LIVRE VI

Le coup d'État.

LIVRE VII

Portrait de Balzac.
— de George Sand.
— de Gavarni.
Rue de la Vieille-Lanterne (Gérard de Nerval).
Portrait de Théophile Gautier.
— de madame Dorval.
— d'Alfred de Musset.
— de Meissonier.

LIVRE VIII

Naufrage dans le golfe de Gênes.
Portrait de Henry Houssaye.

LIVRE IX

Les Champs-Élysées.

LIVRE X

Carte d'invitation.
La Fête vénitienne.
La Kermesse au château de Breuil.

AUTOGRAPHES

DU QUATRIÈME VOLUME

On a déjà dit que Dentu, qui lui-même était un autographile, avait, en deux ou trois séances, trié sur le volet les autographes reproduits en ces volumes, parmi des milliers de lettres, dans le plus grand désordre d'une bibliothèque où on trouve toujours le livre qu'on ne cherche pas. On pourra regretter, tout en trouvant ici beaucoup de physionomies par l'écriture, que Dentu n'aie pas mis la main sur bien des lettres précieuses du prince Napoléon, de George Sand, de Morny, de Musset, de Rachel et de quelques célèbres comédiennes.

1680 **Comédie Française.** 1852

Cher Monsieur Houssaye.

La Comédie vient d'apprendre la perte cruelle qu'a éprouvé son administrateur. Le Comité s'est immédiatement réuni et en vous adressant l'expression de ses regrets et de sa sympathie, il a l'assurance d'être l'interprète des sentiments unanimes de la Comédie.

Agréez, Cher Monsieur Houssaye, l'assurance de notre bien affectueuse considération.

Les Membres du Comité d'administration

Paris le [illegible] décembre [illegible]

Samson, Regnier, Provost, Geffroy

Maillart, Edmond Got, Beauvallet

[illegible]

En fin, mon cher Houssaye, je ne me rebute à rien, mais pour Dieu! ne me croyez ni flâneur ni endormi

Votre bien affectionné

Regnier

Cher et ancien voisin,

Je voulais vous aller expliquer qu'il m'est impossible de faire droit à votre demande, mais l'indisposition qui me retient au logis m'en a empêché. De plus, j'ignore votre nouvelle demeure. Je prends donc le parti de vous écrire au théâtre pour vous dire, d'abord, que depuis longtemps, je n'ai pas pu faire un vers; mais ce qui est bien autrement péremptoire, c'est que mes engagements avec mon libraire, pour la petite pension qui est ma plus grande richesse, ne me permet pas de faire imprimer aucune chanson nouvelle, parce que tout ce que j'ai fait et ferai appartient à Perrotin. Aussi ne voyez-vous pas, depuis 22 ans, un seul vers nouveau imprimé de ma façon.

J'aurais où je ferais une chanson nouvelle pour Lerebours dont vous me parlez, que je n'en pourrais pas disposer.

Ne regrettez pas, cher voisin, mes pauvres petits vers. depuis un certain temps, je n'entends guère parler que par les coups de pied qu'ils m'attirent. heureusement que la peau des vieillards est dure et permet de donner souvent le verger.

Je suis par moi reconnaissant que vous ayez pensé à moi pour l'ouvrage que vous nous préparez, et que je lirai, j'en suis sûr, avec le même plaisir que ceux de vos aînés que j'ai lus déjà.

Recevez l'assurance de ma considération amicale et dévouée Béranger

18 avril. ff.

Je puis aller chez vous me livrer à ce travail.

Mille cordialités

Gve Flaubert

Cher ami

Je viens d'être pris de vertiges
qui me font voir trente-six mille
chandelles. J'espère qu'il y en aura
quelques unes de soufflées demain
et que je pourrai marcher sans
zigzags. En ce cas, je serai des
vôtres. Si je ne suis pas chez vous
à 7 h 10, ne m'attendez plus,
c'est que la roue de carrosse que
j'ai, pour le moment, dans la tête
aura continué à tourner.

A samedi soir, j'écris à Ziem
pour le prévenir. Je n'ai contre le
Mont Cenis aucune objection.
Ecrivez moi encore un mot, pour
me dire l'heure du train. — [illegible]
rons nous de voir le pays et faut
il emporter un habit noir?

A samedi donc, l'Italien.

Cordialement à vous

Paul de Saint Victor

Est-ce moi ou le papier qui a rougi ?

[illegible]

Trois admiratrices de Votre Talent vous prient d'accepter une invitation pour demain.

Trois Dames Russes

Je suis heureux de ce même [illegible] et [illegible] votre [illegible]

[illegible]

J'embrasse la [illegible] qui me frappe au cœur, et je me résigne.

Cette seconde a suffi à me rendre heureuse, à illuminer ma triste vie d'un rayon du soleil éternel —

Je vous ai dit merci — Recevez ce que vous ignorez peut être : c'est que je suis devenue [illegible]

bien à vous

[illegible]

Mon cher ami, Je pense [illegible] aller chez vous samedi — Les loups ne me font pas peur je ne vais même me promener dans les bois, que lorsqu'ils y sont. ce que ne font pas les petits enfants

une jeune, très jolie et très spirituelle femme, la [illegible] m'envoie le mot suivant.

a vous de voir, s'il est possible de satisfaire son désir

Vous n'aurez pas de domino plus séduisant qu'elle.

A bientôt et merci de votre souvenir affectueux.

Paul de Cassagnac



— J'espérais partir
pour le Monténégro mais
ce sont les [illegible]
qui partent —

[illegible signature]

Mon cher Maître,

Autrefois j'avais acheté vos poésies,
un volume jaune antérieur à l'édition
Hachette. Les hôteliers qui gardent les
malles des comédiens m'en ont privé.
Aujourd'hui je ne peux plus marcher
les voyages dans le pays bleu me sont
seuls permis, aussi je m'entoure de
guides, c'est à dire de volumes de vers.
Envoyez moi la vôtre pour remplacer
l'exemplaire resté en route.
Je vous serre affectueusement la
main

Albert Glatigny

Mon cher Aofini,

Depuis la baignoire de Marat (qui en est morte!) on n'avait rien vu de tel à la baignoire que Votre Grâce m'a accordée hier soir Vendredi (notez le jour!) pour jouir du drame de Mr Ponsard

À défaut de primes que je redemande peut, à défaut de Vrat, de Mlle B ou de toute autre concession aimée, ce serait le moins qu'on ne régularisât point à mon endroit la loge suivante (en arbalète) deux loges!!! proche!!

— Simple



litterage) Ici assis entre la Marquise du V & sa fille et je vous jure que le profil d'en haut est exact!!!

Connaissant mon caractère assez agressif — vous aurez voulu me mettre dans l'impossibilité (...) d'attenter à mes voisins ou à mes voisines, je signale ce fait à la

prochaine Académie dont je l'espère vous ne serez pas !!

Ceci est pour vous dire, ô Arsène, que Lundi mais Lundi sans faute vous me donnerez votre grâce loge, la votre ... (ô ubi campi Sperchiusque !) que vous y viendrez, qu'il y aura deux femmes ravissantes et que je vous arrache les yeux si vous ne venez pas souper avec nous !

Devinez ! ô Sphynx ! mais surtout exemptez vous d'une loge dont par tous les moyens amusants & possibles je vais demander la suppression (le deleatur infandum ! Puis-je avoir ça pour Lundi ?

A vous et réponse prompte.

Roger de Beauvoir

Et puis je veux lire !!!

Eugénie

Rossini

Henri Heine

Chateaubriand

Théodore de Banville

Adelina Patti

à vous ... Champfleury

Offenbach

J. Ingres

Bon ami Decamps

avec mes plus reconnaissantes amitiés

Boulanger

Avenue Friedland 49

Sonnet.

Il est une galerie où les siècles superbes
[illegible] dans l'ombre d'or, leurs [illegible] ;
[illegible] à [illegible] ?
Dans ce [illegible] glorieux, point de [illegible] acerbes

[illegible] écrasent [illegible],
[illegible],
[illegible] soleil [illegible],
La Vallière au rayon, tresses d'or, blondes gerbes

Charlet a son bonnet, Gavarni est charmant,
Saint-Just porte la tête haute [illegible],
[illegible].

Pompadour au [illegible] son amant…
Musique, [illegible], salons [illegible] charmant,
[illegible] Boucher [illegible]

Charles Coligny



Je n'avais point oublié, Monsieur, ces tristes séances de Vincennes que vous me rappelez après tant d'années avec une délicatesse d'apropos que j'apprécie comme je le dois.

Je suis vivement touché des sympathies que vous me témoignez dans une de ces commotions douloureuses qui rapprochent tous les cœurs qui souffrent et ma main serre la vôtre avec une affectueuse reconnaissance.

Antoine d'Orléans

Aide de Camp
de service
pour S. A. R.
Mgr le Duc de Montpensier

Le Colonel Baron Thierry
Aide de Camp de Monseigneur le Duc
de Montpensier a l'honneur de prévenir
Monsieur Arsène Houssaye

qu'il est invité à venir dîner au
Château de Vincennes, chez S. A. R.
lundi prochain, à 6 heures
Vincennes, le 6 mai 1847

nous aimez
mis me connaissant mon
visage défiguré par les larmes
Desse Pignolelli
artiste lyrique

au village. un château de construction moderne dominant la lande blonde, flanqué de bergeries neuves ;

Regardez : n'est-ce pas l'ombre de Valentine qui glisse à travers le feuillage ? Penchez-vous : n'est-ce pas l'âme de Geneviève qui se plaint dans le souffle du vent ? Vous êtes dans : cette vallée la patrie d'André et de Bénédict ; ce sont les en la vallée noire. Vous êtes à Nohant la ferme du Bouy ; cette femme qui crie, accoudée sur l'appui de la porte ouverte, c'est une femme. Belle entre les femmes et grande parmi les hommes. C'est dans ces allées, sous le dôme de ces tilleuls, le long des charmilles de ce petit bois, que l'imagination du poète a promené les fantômes charmants que vous

Mad. Victor Hugo me dit l'affreux
malheur qui vient de vous frapper.
Vous êtes père, je suis encore
aussi qu'à la pauvre mère une
plus vive ou plus profonde
sympathie; je suis trop affligé pour
savoir consoler. Vous avez perdu
la grâce du foyer, la fleur, la joie,
la douce et charmante aurore de la vie
d'hier, le même malheur m'a
éprouvé. Vous en souffrirez comme
moi; la loi reprend son cours presque
Dieu. (Hélas, nous reprenons les forçats
de la destinée et de la pensée; on
lit, on écrit, on travaille, on devient
même; mais, quoiqu'on fasse, il y a
toujours une chose sombre et morne dans
le cœur, le souvenir de l'enfant disparu
que Dieu nous ôte, cher poète! je ne puis
que vous tendre la main, et baiser la tête
de vos affligés comme vous les miennes
tous. Victor Hugo

Dans la solitude et sous la ramée
La biche aux doux yeux joue avec le faon,
Elle joue ainsi, cette belle aimée,
Et n'en rougit pas — car c'est son enfant

Dieu lui a laissé l'enfant, mais lui a pris la mère

H. Henri Rochefort

Le Portel (Pas de Calais)
9/6/80

Merci, mon cher ami, grand merci du tout cœur et de vieille amitié. J'ai apporté deux exemplaires pour les grandes dames que ma femme ne connaissait pas, déjà vois le volume entre ses mains tandis que je te griffonne ces deux mots.

Mon cordialement à toi [illegible] tous qui sont presque aussi charmants que toi, [illegible] la nature bien entendue avec le [illegible] davantage, et l'égalité n'étant pas de ce monde

Léon Cladel



A Arsène Houssaye   Arsène Hous

Mon premier ami dans les lettres

H de Pène

A Paris, le 19 9bre 1863

Monsieur

Hier, quand j'ai trouvé chez moi votre notice sur l'abbé Perron, je venais d'embrasser ma mère, et j'avais vu une fois de plus la miséricorde de Dieu dans les douceurs de la mort chrétienne. Je vous ai lu avec une émotion heureuse. Vous voulez bien que je vous dise que je ne m'y attendais pas. Je vous croyais beaucoup plus loin de ces pensées [illegible]. La surprise m'a été bien douce. Il a fallu que vous ayez pris de m'adresser vous-même cette expression du fond de votre âme, il y garde un charme exquis. Le [illegible] a [illegible] qui aime votre mère fait la [illegible] qui m'a donné une [illegible] confiante dans le langage de ce livre. Cela dérange un peu nos [illegible] littéraires; mais vous croyez bien que je m'accommode fort d'un pareil dérangement.

Je ne connaissais guère M. l'abbé Perron. Je l'avais plutôt aperçu que vu. J'avoue qu'il n'était point du nombre des prêtres vers qui je me sens plus sympathique. J'aurai toujours un peu de peine à digérer un abbé à longs cheveux, surtout dans Paris où il y a tant de voitures de place. Cependant vous me faites mieux comprendre la mission que l'abbé Perron a dignement remplie. [illegible] encore de m'ôter un préjugé qui me fatiguait.

Maintenant, Monsieur, permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance en vous offrant un conseil. Vous aimiez l'abbé Perron, vous l'avez perdu, remplacez-le. Il faut toujours avoir auprès du cœur un de ces amis-là qui sont les fondés de pouvoir de Jésus-Christ, le seul ami qui demeure. Après l'élégant [illegible] qui voulait [illegible], [illegible] qui n'ont pas [illegible]. J'ai connu un jour à Charmettes en compagnie d'un [illegible] que la qualité de [illegible] en théologie n'empêchait pas d'être fort savant en beaucoup d'autres choses. Il savait tout ce que sait M. Babinet et il savait aussi ce que M. Babinet ne sait pas. Il me disait que l'on peut raisonner de la porte de la [illegible] et de la porte de [illegible], et que l'on s'y [illegible] pas. C'était un homme. Ce qui vous manque, c'est de le connaître. Vous faites cette belle et touchante notice sur l'abbé Perron et vous écrivez un voyage aux Charmettes que je n'ai pas lu, mais où je devine bien des pages que le [illegible] aurait [illegible] et dont vous ne pouvez vous-même être fort content. Vous allez par quatre chemins et [illegible]. [illegible] au chemin. Pardonnez-moi de vous dire cela si rondement. Vous savez bien que cette franchise n'est pas d'un ennemi. Nous sommes du même âge, nous avons tous deux appris sur les routes différentes ce que la vie peut donner de [illegible]: c'est du néant; mais mon chemin à moi [illegible] dans un horizon plein de [illegible] [illegible] mon cœur en a [illegible] si je ne vous le disais pas. [illegible] très humble serviteur

Louis Veuillot.

Pierre Corneille
Catulle Mendès

mes meilleurs sentiments

Maurice Sand
Paul d'Aguetant

Mon cher ami.

J'ai reçu et relu votre aimable lettre.

Merci bien vif.

Votre cher fils a bien voulu m'offrir des épreuves de ma vieille figure, si bien gravée par votre ordre.

Si, par hasard, on attendait mieux, il pourrait m'en donner deux autres, et m'obligerait.

Vous m'obligeriez!

J'en ferais mettre une, notamment, en tête d'un exemplaire de choix que l'on relie pour une auguste destination.

Merci d'avance.

Je pars vendredi soir ou samedi matin pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark et la Suède!

Je n'en reviens pas.

En reviendrai-je?

Je n'ai pourtant pas [illegible] mon fauteuil au contraire.

Mille amitiés encore pour tous deux.

Camille Doucet

6 juillet 1876

Vous dites que ma grandeur m'attache au rivage : ce sont les rayons de soleil, les fleurs, les beaux ombrages qui me retiennent ici aux rivages de la Méditerranée. Je n'en suis pas moins sensible à votre bon souvenir, qui a pris la forme d'une gravure charmante et je saisis cette occasion pour vous prier de croire à mes sentiments bien sincères.

Philippe Comte de Paris

Cher ami,

J'apprends avec bien du plaisir que votre drame n'est plus menacé par les tempêtes de bêtise du premier soir.

J'apprends qu'il va paraître avec une belle préface.

Voulez-vous nous donner en épreuves tout ou partie de cette préface ?

A vous

H. de Pène

Je n'ai que des remerciements affectueux à vous adresser, si ce n'est que je proteste contre l'idée que j'aurais traité l'amitié... Bien que ce soit écrit avec un sourire, je ne puis accepter ce reproche parce qu'il est absolument immérité.

Tout à vous

Charles Blanc

Douze vers ! douze oiseaux, petits
et charmants, et derrière chaque
oiseau, une muse qui ne dédaigne d'y
répondre et d'y toucher. — Ô
mon cher poète, venez mardi 10
à sept heures et demie (venez tous les
trois) nous dînerons, nous causerons,
et je baiserai quatre pieds divins,
ceux de votre poésie et ceux
de votre fille.

Victor Hugo

Donc rassure-toi et ne t'imagine pas,
comme la plupart des Français, que tout
bon bourgeois grec passe ses dimanches
dans la montagne à faire la chasse aux bandits.

Je t'embrasse

Henry Houssaye

Athènes, 21 septembre 68

Permettez moi de vous adresser ici quelques mots pour avoir l'honneur de vous connaître pour vous dire tout le plaisir que m'a causé la lecture de votre beau livre sur Leonardo da Vinci. Je l'attendais avec impatience l'ayant vu annoncé avant mon départ pour l'Italie en France, et j'ai été assez heureux pour le trouver en route.

J'y ai retrouvé à chaque page cette admiration pour ce grand peintre qui pourrait ainsi dominer votre existence et qui a produit de si beaux et de si utiles résultats.

Un ouvrage tel que le votre écrit par celui qui avait tout fait déjà pour retrouver toutes les traces d'une si grande existence est un bienfait public et dont nous autres Italiens ne saurions assez vous remercier.

Le Marquis d'Azeglio
Le Ministre d'Italie à Londres.

Pour un Museau de Lapin.

— Siège de Paris. —

Sous le grand Richelieu nous tournions quatre rimes,
On recevait fauteuils, palmes, lauriers, couronnes,
Age d'or des sonnets, des jeux, des tournois,
Des Cids, des Marions, des amours, des escrimes.
Aujourd'hui c'est l'obus qui chante, et toi qui primes,
Ô Force, qui combats les derniers vers gaulois!
Au beau temps de Bismarck, où Krupp sur nous s'essaye,
Corneille s'arme en vain pour un morceau de pain :—
Mais ce soir à Beaujon le cœur d'Arsène Houssaye
M'offre (merci, mon Dieu!) la tête d'un lapin!

Charles Coligny

21 Janvier 1871.
En songeant à la mort de Louis XVI.

Mon cher Maître,
Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là.

[illegible]

Grand chancelier,

Voulez-vous avoir le plaisir de dîner chez nous après-demain jeudi 7 1/2 h.

Bonaparte

[illegible]

Monsieur et Madame Thiers prient Monsieur Arsène Houssaye de vouloir bien venir dîner chez eux Dimanche 23 avril, à 8 heures.

A. Thiers

Monsieur Huet (de Rouen), Avocat à la Cour de Cassation et aux Conseils du Roi, et Madame Huet, vous prient de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux Vendredi prochain 13 Octobre, rue de l'Université, No 9, pour la signature du Contrat de Mariage entre Mademoiselle Adèle Huet, leur fille, et Monsieur Jules Janin

Monsieur
vous signez à mon contrat.

[illegible]

Mon cher Houssaye,

Je suis trop affligé pour le [illegible] des [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Votre bien affectionné
Dévoué

[illegible]

Au digne fils de mon ami et confrère Arsène Houssaye.

Va, que ma voix vers les printemps
éclatants,
Si deux de nos jours mourra,
Prends ses fleurs, nos amours, nos chansons, nos roses.

J. Janin

Paris, Janvier 1864

Votre bien tout dévoué

[illegible]

J. Pradier

[illegible]

Jules Breton



à toi
E. Meissonier

Le plaisir de dîner avec vous, [illegible] très vif plaisir. Je ne sors plus du tout, ce qui ne fait [illegible] pour faire de la conversation d'un vieux philosophe. Cordialement à vous

Jules Simon

[illegible]

[illegible]

